

ARCHIVUM EUROPAE CENTRO- ORIENTALIS

dirigé
en collaboration avec
un comité de rédaction
par

M. EMERIC LUKINICH



**BUDAPEST
HONGRIE**

TOME II.

FASC. 3-4.

1936

ARCHIVUM EUROPAE CENTRO-ORIENTALIS

paraît deux fois par an, à raison de quatre fascicules pour l'année entière

Membres du comité de la revue:

- | | |
|--|--|
| M. Joseph Bajza , professeur de langue et de littérature croates. | M. Jules Moravcsik , professeur de philologie byzantine. |
| M. Etienne Györfly , professeur d'ethnographie hongroise. | M. Jules Németh , professeur de philologie turque. |
| M. Jean Melich , professeur de philologie slave. | M. Louis Tamás , professeur de philologie roumaine, secrétaire de la rédaction. |

Prix de l'abonnement: **29** francs suisses.

On s'abonne au dépositaire général de la revue: Librairie **Edmond Stemmer** — Budapest, V., Gr. Tisza István-utca 14. Hongrie.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé au directeur:
M. EMERIC LUKINICH, professeur à l'Université,
Budapest, VIII., Múzeum-körút 6—8.

SOMMAIRE DU TOME II. FASC. 3—4:

- | | |
|--|---------|
| Béla Bartók. — La musique populaire des Hongrois et des peuples voisins | 197—232 |
| Béla Bartók. — Réponse à une attaque roumaine | 233—244 |
| Lajos Tamás. — Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane, III (Fin) | 245—374 |

COMPTES RENDUS — BESPRECHUNGEN:

- | | |
|--|---------|
| N. Banašević: Le cycle de Kosovo et les chansons de geste. — N. Banašević: Ciklus Marka Kraljevića i odjeci francusko-talijanske viteške kniževnosti (J. Bajza) | 375—383 |
| Emile Hauman: La formation de la Yougoslavie (E. Lathó) | 383—386 |
| M. Dell'Isola: Carducci nella letteratura europea (L. Gáldi) | 386—388 |
| Gh. J. Nastase: Unguri din Moldova la 1646 după „Codex Bandinus” (G. Lükó) | 389—390 |
| K. Pieradska: Handel Krakowa z Węgrami w XVI. w. (Z. Kościuszko) | 390—391 |
| Petar Skok: Bericht über den Stand der jugoslavischen Ortsnamenforschung (E. Dickenmann) | 391—396 |
| Index des noms et des matières | 397—410 |

**A R C H I V U M
E U R O P A E
C E N T R O -
O R I E N T A L I S**

**dirigé
en collaboration avec
un comité de rédaction
par**

M. EMERIC LUKINICH



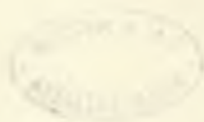
TOME II

FASC 1—4

**BUDAPEST
HONGRIE
1936**

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár



SOMMAIRE DU TOME II:

Béla Bartók. — La musique populaire des Hongrois et des peuples voisins	197—232
Béla Bartók. — Réponse à une attaque roumaine	233—244
József Deér. — Die Anfänge der ungarisch-kroatischen Staatsgemeinschaft	5— 45
István Kniezsa. — Pseudorumänen in Pannonien und in den Nordkarpathen, II.	84—178
Lajos Tamás. — Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane, II.	46— 83
Lajos Tamás. — Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane, III.	245—374

COMPTE RENDUS CRITIQUES:

<i>N. Banašević:</i> Le cycle de Kosovo et les chansons de geste. — <i>N. Banašević:</i> Ciklus Marka Kraljevića i odjeci francusko-talijanske viteške kniževnosti. (<i>Joseph Bajza.</i>)	375—383
Etienne Báthory. Roi de Pologne, Prince de Transylvanie. (<i>Janusz Pajewski.</i>)	179—183
<i>M. dell'Isola:</i> Carducci nella letteratura europea. (<i>Ladislav Gáldi.</i>)	386—388
<i>Emile Haumant:</i> La formation de la Yougoslavie. (<i>Etienne Lathó.</i>)	383—386

<i>L'udevit Knappek: Obsadzovanie uherských biskupstiev od X. do konca XIV. storočia so zvláštnym zretel'om na pápežské zásahy a na postavenie uherských kráľ'ov. (Ferenc Wagner.)</i>	188—194
<i>Kamil Krofta: Histoire de la Tchécoslovaquie. — Jaroslav Prokeš: Histoire tchécoslovaque. (Etienne Lathó.)</i>	194—196
<i>Eméric Madách: Tragedia omului. Poem dramatic. Traducere în versuri de Octavian Goga. (Ladislav Gáldi.)</i>	183—188
<i>Gh. J. Nastase: Unguri din Moldova la 1646 după „Codex Bandinus”. (Gábor Lükő.)</i>	389—390
<i>Kristina Pieradska: Handel Krakowa z Węgrami w XVI. w. (Zbigniew Kościuszko.)</i>	390—391
<i>Petar Skok: Bericht über den Stand der jugoslavischen Ortsnamenforschung. (Ernst Dickenmann.)</i>	391—396
<i>Index des noms et des matières</i>	397—410

LA MUSIQUE POPULAIRE DES HONGROIS ET DES PEUPLES VOISINS.

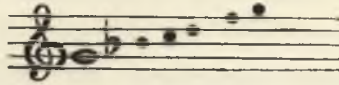
Avec 127 mélodies pour la plupart inédites.

Avant de parler de l'influence réciproque de la musique populaire hongroise et de celle des peuples voisins, je voudrais dire quelques mots sur la musique populaire en Hongrie et sur la musique populaire en général. Qu'est-ce, au juste, que la musique populaire? C'est l'ensemble de toutes les mélodies qui constituent dans une communauté humaine, pendant une certaine période et sur un territoire plus ou moins grand, l'expression spontanée de l'instinct musical. Plus simplement, la musique populaire est composée de mélodies chantées pendant longtemps par un grand nombre de personnes. Les mélodies transmises de génération en génération se transforment plus ou moins, suivant les régions, et donnent naissance à des variantes de mélodies. Par contre, des mélodies, de constructions différentes à l'origine, se transforment et deviennent semblables les unes aux autres: il en résulte des styles musicaux homogènes, de caractère bien défini.

Une musique populaire est obligatoirement constituée par un grand nombre de mélodies plus ou moins semblables. Une telle musique populaire est celle des villages hongrois par exemple. Ceux qui connaissent un peu les chansons récentes de la campagne hongroise savent que le rythme et la construction de ces mélodies sont toujours semblables. Les deux catégories les plus importantes des mélodies de la campagne hongroise comprennent des mélodies anciennes d'une part et des mélodies récentes de l'autre. Les anciennes (catégorie A) sont, pour des raisons diverses, peu connues de la société hongroise. Pourtant ce sont précisément les anciennes mélodies qui constituent le plus précieux trésor musical de la Hongrie.

Leurs particularités les plus frappantes sont:

1. Une certaine gamme archaïque, anhemiton-pentatonique, d'origine asiatique;



2. Une construction à quatre sections correspondant aux quatre vers du chant. Le contenu musical diffère, en général, d'une section à l'autre (celui de la première et de la quatrième toujours).



3. Une certaine structure „descendante” (le début de la mélodie ou sa première moitié se meut dans la partie supérieure de l'octave, alors que la fin ou la deuxième moitié se trouve dans la partie inférieure de celle-ci).

4. Les paroles disposées sous les sections comportent pour chaque vers le même nombre de syllabes. Les vers sont donc isométriques.

Du point de vue du rythme les anciennes mélodies sont de trois sortes:

1. Mélodies „parlando” (exemples 1, 2a, 43a, 44a, 46a, 47a, 50a, 51a, 73a), à rythme libre. Ce sont les plus importantes;

2. à rythme de danse invariable (exemples 26, 48a, 49a, 60a, 61a);

3. à rythme de danse dit „ponctué” s'adaptant à la métrique du texte; ce rythme est constitué à l'aide des formules  et , conformément à la quantité de syllabes de chaque vers.

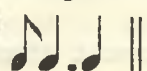
Les vers des anciennes mélodies sont à 6, 7, 8, 9, 10, 11 et 12 syllabes.

Les mélodies dont les vers comportent 12 syllabes sont toutes à rythme „parlando”. Nous ne connaissons que 6 ou 7 groupes de variantes de ce type; ces mélodies caractérisent, cependant, bien la musique populaire hongroise: aucun peuple voisin ne les a empruntées (ex. 1).¹

¹ La comparaison des chansons populaires est facilitée par la transposition sur une finale commune. C'est pourquoi, les exemples publiés ici — à une ou deux exceptions près — se terminent toujours par *sol*¹. On a noté au-dessus des airs, de gauche à droite d'abord le numéro de l'enregistrement phonographique éventuel (M. F. = propriété de la Section Ethnographique du Musée National de Budapest; F = autres enregistrements, appartenant généralement au collectionneur), puis le nom du village et — entre parenthèses — celui du comitat, le nom du chanteur, son âge, l'année de la collection, et enfin — lorsqu'il ne s'agit pas de mélodie recueillie par moi-même — le nom du collectionneur (entre parenthèses). La césure principale — située généralement après la deuxième section — est indiquée par le signe //, la césure secondaire qui la précède par le signe \lrcorner et celle qui suit la césure prin-

Les mélodies de vers à 8 syllabes sont bien plus nombreuses. Elles sont généralement à rythme „parlando” (exemples 43a, 44a, 46a, 47a, 50a, 51a).

Celles dont les vers comportent 6 syllabes sont soit également à rythme „parlando” (exemples 2a, 73a), soit à rythme invariable de danse (exemple 2b).

Les mélodies chantées sur des vers de sept et de onze syllabes, sont le plus souvent à rythme de danse dit ponctué s'adaptant à la métrique du texte. Le rythme de fin de ligne est toujours du type $\frac{4}{4}$  (exemples à 7 syllabes: 60a, 61a; à 11 syllabes 48a et 49a; à 11 syllabes „parlando”: 46a). Elles sont importantes à cause du rôle qu'elles ont dû jouer dans le développement de la catégorie des mélodies récentes.

Les anciennes mélodies sont de caractère homogène sur tout le territoire habité par des Hongrois. Elles sont en voie de disparition et ne sont généralement connues que des vieilles gens. Nous avons trouvé jusqu'à présent environ mille mélodies de ce genre, appartenant à 200 groupes de variantes.

Les mélodies récentes (catégorie B), par contre, étaient déjà très répandues, il y a 20 ou 25 ans, surtout parmi la jeunesse. Leur âge n'excède probablement pas 10 ou 12 décades.

Leurs particularités sont:

1. Le rythme de danse „ponctué”, déjà rencontré dans les anciennes mélodies.

2. Une certaine symétrie dans la composition musicale, les premier et quatrième vers étant semblables. Les principales compositions des sections peuvent se résumer à l'aide des formules suivantes: 1. **A A⁵ A⁵ A** (exemple 7);^{1a} 2. **A A⁵ B A** (exemple 5, 62a); 3. **A B B A**; 4. **A A B A** (chaque lettre désigne une section de la mélodie, des sections identiques ou de contenu semblable sont représentées par une même lettre; **A⁵ = A** élevé d'une **quinte**). La construction **A B B A** est la seule qui n'ait été trouvée jusqu'à présent que dans des mélodies hongroises. Les modes qu'on rencontre le plus souvent sont: le mode majeur ordinaire,

cipale par \square . Le lecteur trouvera une explication plus détaillée des signes employés dans mon livre „*Hungarian folk music*”, London, 1931, Oxford University Press, page 195, 196 (Edition allemande: *Das ungarische Volkslied*, Berlin, 1925, Walter de Gruyter & Co., page 211, 212).

^{1a} L'exemple 7 est un emprunt slovaque au folklore hongrois. Pour économie de place je ne publie pas l'original hongrois très semblable à cet emprunt.

les modes dorien et éolien; le mixolyde est moins fréquent, le phrygien est rare.

Leurs points communs avec les anciennes mélodies sont les suivants:

1. Le rythme ponctué, déjà mentionné; 2. certaines tournures pentatoniques dans les mélodies (rappelant la gamme pentatonique).

Ces mélodies néo-hongroises sont actuellement dans leur période de plein développement; nous en avons noté environ 3200 appartenant à quelque 800 groupes de variantes.

Les mélodies populaires hongroises qui ne peuvent être classées ni dans la première, ni dans la deuxième des catégories mentionnées constituent un groupe (catégorie C) comprenant plus de la moitié de 10.000 mélodies connues à l'heure actuelle. Elles ne sont pas de caractère homogène et révèlent les traces d'une influence étrangère plus ou moins grande. Elles peuvent être classées en quatre groupes principaux:

I. Mélodies composées de quatre vers isométriques: a) à rythme „parlando”; b) à rythme invariable de danse;

II. Celles composées de quatre vers isométriques à rythme de danse ponctué;

III. Celles composées de quatre vers hétérométriques (= le nombre de syllabes n'est pas le même dans les quatre vers de la strophe) à rythme de danse invariable;

IV. Celles composées de vers hétérométriques à rythme de danse ponctué.

Les plus hongroises de ces mélodies sont celles appartenant aux groupes I a), II et IV. Celles du groupe I b) le sont moins et encore moins les mélodies du groupe III. Ce dernier groupe contient le plus d'éléments étrangers et comprend aussi la plupart de chansons populaires urbaines répandues dans les villages hongrois.

Chansons populaires urbaines. Il existe, en effet, en dehors de la musique de la campagne hongroise, une autre sorte de chanson hongroise: des chansons populaires urbaines appelées „magyar nóták” ou encore, improprement d'ailleurs, „musique tzigane”. Il s'agit là de la musique de la société hongroise: une sorte de musique populaire des villes.

Ses compositeurs connus ou inconnus appartiennent aux classes cultivées. Ses principaux propagateurs sont les orchestres tziganes qui les jouent dans les villes. Le caractère et la structure de ces chansons sont assez hétérogènes. La plupart d'entre elles datent encore du siècle dernier. Leur nombre est entre mille et

deux mille. Une partie de ces chansons — surtout celles qui présentent une certaine valeur — ont été également empruntées par la campagne, le plus souvent avec de légères modifications. De telles chansons, si elles sont réellement répandues à la campagne, dans l'espace et dans le temps, et si elles y ont subi des changements plus ou moins différents suivant les régions, appartiennent, elles aussi, à la musique populaire des villages. Elles se classent, en général, dans les groupes Ib) et III de la catégorie C. Il arrive, d'ailleurs, que de telles chansons empruntées se transforment complètement et deviennent semblables aux chansons récentes (catégorie B).²

L'inverse de ce phénomène se produit lorsque les compositeurs de chansons populaires urbaines imitent la construction des chansons paysannes: ils imitent, d'ailleurs, toujours celle des chansons récentes. Ces imitations sont parfois si réussies qu'il est souvent difficile de les distinguer des chansons d'origine paysanne. Seule la tournure parfois un peu affectée de la mélodie permet de conclure à une origine non paysanne, lorsque nous ignorons les compositeurs de ces chansons. La société hongroise d'aujourd'hui ne connaît, en général, que ces chansons populaires urbaines relativement récentes, puisqu'elles n'ont guère plus de cent ans de date. La population des campagnes a, par contre, gardé les anciennes mélodies, aussi bien ses propres mélodies anciennes que les chansons populaires urbaines des vieux temps. C'est une des raisons qui expliquent pourquoi la musique des campagnes est bien plus riche et plus intéressante que les mélodies appelées „magyar nóták”, les seules connues des classes cultivées et de leurs orchestres tziganes.

Voilà ce que j'ai trouvé utile de dire sur la musique des campagnes hongroises. Pour plus de détails le lecteur voudra bien se reporter à mon livre mentionné ci-dessus.

L'influence réciproque des musiques populaires. L'étude comparée des musiques populaires a pour objet l'influence réciproque de la musique populaire des divers peuples. Son procédé est analogue à celui de la linguistique comparée, avec cette différence que, faute d'anciennes notes contemporaines, les folkloristes sont plus souvent réduits à se contenter

² V. l'exemple 80 de „Hungarian folk music” et les notes qui le suivent.

d'hypothèses, ce qui constitue une circonstance peu favorable pour le travail scientifique. Malgré cela, nous sommes arrivés — comme nous le verrons plus loin — à quelques conclusions importantes qui sont relativement avantageuses pour la mélodie populaire hongroise.

L'influence réciproque en matière de musique populaire peut s'exercer de l'une des façons suivantes: 1. Emprunt à peu près fidèle; 2. légères modifications des mélodies empruntées, telles que mutilations ou augmentations, qui résultent souvent de l'incompréhension de la structure originale des mélodies empruntées; 3. modifications importantes correspondant au caractère du peuple emprunteur; 4. emprunt des seules structures ou dispositions rythmiques étrangères.

La mélodie populaire allemande et celle du peuple hongrois. Examinons à présent, la mélodie populaire des voisins de la Hongrie et les rapports qui existent entre ces différentes mélodies populaires et celle du peuple hongrois. Il semble qu'aucune relation n'existe, et n'a d'ailleurs jamais existé, entre cette dernière et la mélodie populaire des Autrichiens et des Styriens, qui sont les peuples germaniques les plus proches des Hongrois. Les mélodies hongroises, ayant un caractère allemand, ne sont pas, selon toute probabilité, des emprunts directs, mais des transmissions indirectes à travers les territoires tchèque, morave et slovaque (exemples 3a et 3b). Cette circonstance doit retenir notre attention, surtout si nous tenons compte de la considérable influence allemande sur la mélodie populaire tchèque, et de l'entière germanisation, au sens strict du mot, de la mélodie populaire des Slovènes.^{2a}

Comment se fait-il dans ces conditions que l'influence de la mélodie populaire allemande soit demeurée quasi inexistante en Hongrie? Laissons à d'autres le soin de répondre à cette question et passons à une autre région, à la frontière linguistique slovaque.

La mélodie populaire des Slovaques et celle du peuple hongrois. La mélodie populaire slovaque se classe grosso modo en trois catégories. La première comprend des mélodies probablement très anciennes, de caractère nettement slovaque. Les plus importantes parmi celles-ci, les

^{2a} Slaves habitant la Yougoslavie, la Carinthie, la Carniole, la Styrie et une partie de l'Istrie.

chansons nommées „valaska” ou „detvanska” ont un rythme „parlando” particulier, une gamme myxolide et des paroles concernant la vie de pasteurs ou de brigands. Elles ne se rencontrent que dans le comitat de Zólyom (Zvolen). Les mélodies de cette catégorie ne sont connues que sur le territoire slovaque.

La deuxième catégorie ne possède pas de caractère homogène. Il s'y rencontre de nombreuses mélodies également très répandues en Moravie, et même des mélodies allemandes empruntées par les tchèques. C'est dans cette catégorie qu'on peut classer les quelques mélodies pentatoniques hongroises, une dizaine au plus, qui se sont infiltrées sur le territoire slovaque (exemple 2c). Qu'il s'agisse bien ici d'un emprunt aux anciennes mélodies hongroises, cela n'est point douteux. En effet, les quelques centaines de mélodies pentatoniques hongroises forment un ensemble essentiellement homogène, quelque soit leur lieu d'origine. Il est évident que les quelques mélodies trouvées chez les Slovaques, et représentant un caractère analogue, ne peuvent provenir que du territoire hongrois. En résumé, la mélodie populaire hongroise, a bien eu, à une époque déjà ancienne, une certaine influence sur la musique des villages slovaques, mais cette influence a été plutôt restreinte. Remarquons d'ailleurs, à ce propos, que de tels rares emprunts de mélodies entre peuples voisins, constituent, surtout au voisinage de la frontière linguistique, un phénomène absolument naturel qui n'a aucune signification spéciale.

Il est indéniable que dans ces temps-là Hongrois empruntèrent davantage aux Slovaques que ne le firent ceux-ci aux Hongrois. C'est ainsi que les mélodies hongroises des groupes Ib) et III C sont probablement, pour une large part, empruntées à la musique slovaque, ou doivent leur origine à l'influence de celle-ci. C'est dans cette catégorie que nous pouvons également classer les mélodies de caractère allemand déjà mentionnées qui se sont introduites en Hongrie par l'intermédiaire des Slovaques et des Moraves, à partir de la musique populaire tchèque plus ou moins germanisée. A ce groupe appartiennent encore quelques mélodies connues chez presque tous les peuples de l'Europe Centrale de l'est — donc chez les Hongrois aussi. On ne peut plus parler, à leur propos, d'influence slovaque, croate, etc. Ces sortes de mélodies existent aussi bien en Hongrie que chez les Slovaques, les Polonais, les Croates et les Ruthènes (elles sont par contre rares chez les Roumains!). Elles ne caractérisent la mélodie populaire d'aucun des peuples énumérés; nous pourrions plutôt les concevoir comme appartenant à un certain jargon musical international

de l'Europe Orientale. Nous ne pourrions probablement jamais établir chez quel peuple a vu le jour telle ou telle mélodie de cette catégorie. Cela n'a d'ailleurs pas d'importance.

Les données numériques relatives aux mélodies hongroises indiquent la répartition suivante:

Anciennes mélodies pentatoniques:	Mélodies récentes:	Mélodies de caractère hongrois de la Catégorie C:	Mélodies de caractère étranger de la Catégorie C:
environ 200 groupes de variantes, représentant environ 1000 mélodies (9 ⁰ %)	environ 800 groupes de variantes (env. 3200 mél.) (30 ⁰ %)	environ 600 groupes de variantes (env. 2500 mél.) (23 ⁰ %)	env. 1000 groupes de variantes (env. 4000 mél.) (38 ⁰ %)

Ces données font clairement ressortir l'influence étrangère considérable venant principalement du Nord, qui s'était exercée sur la mélodie populaire hongroise aux temps antérieurs au développement de ses récentes mélodies.

Quelle pouvait être la cause de cette dénationalisation? Il est difficile de donner une réponse précise à cette question, aussi devons nous nous contenter d'hypothèses. Il est vraisemblable que cette matière étrangère a été introduite en Hongrie à l'époque sans caractère national, c'est-à-dire aux XVII—XVIII^e siècles. D'après certains signes, les classes supérieures hongroises ont dû jouer un rôle considérable dans l'introduction des éléments musicaux étrangers.³ Le relâchement général des classes supérieures à cette époque expliquerait suffisamment le phénomène du point de vue psychologique. Il est à remarquer également que les quelques mélodies populaires des campagnes que l'actuel public hongrois connaît et aime — à côté des chansons populaires urbaines — sont généralement de telles mélodies de caractère étranger (telle, par exemple, la mélodie slovaque très répandue chez les Hongrois depuis longtemps, qui constitue actuellement la musique de l'hymne national tchécoslovaque). Ce fait montre bien le rôle joué par les classes supérieures dans la propagation de ces mélodies de carac-

³ Bien qu'il ne soit pas possible de le prouver, je tiens pour certain que l'exemple 216 de „*Hungarian folk music*” (v. les notes qui l'accompagnent) — une sorte d'air de ronde — s'est tout d'abord introduit en Hongrie dans les classes supérieures, comme un emprunt au folklore tchéco-slovaque. Les danses qui accompagnent les rondes constituent déjà un degré de civilisation relativement élevé; il n'est guère probable que de telles danses aient pu exister initialement à la campagne.

tère étranger. La population rurale aimait — déjà à cette époque — à emprunter les produits de culture des classes supérieures, mais en même temps, elle conservait intact le trésor constitué par les anciennes mélodies pentatoniques.

Les emprunts directs aux mélodies slovaques, effectués sans l'intermédiaire des classes cultivées ne sont nombreux que dans les villages hongrois voisins du territoire linguistique slovaque (exemples 4a et 4b).⁴ Il n'y empêchent pas cependant la conservation des anciennes mélodies hongroises.

Toutes ces mélodies implantées de l'étranger, malgré leur nombre végétèrent seulement en Hongrie comme des corps étrangers. Elles ne provoquèrent pas de changement radical dans la musique des campagnes et ne conduisirent pas au développement d'un style homogène.

Qu'est-ce qui arrêta ainsi l'affluence des éléments étrangers dans la mélodie populaire hongroise? Ce fut le développement des mélodies populaires néo-hongroises. J'exposerai plus loin avec quelques détails mes hypothèses relatives au développement de ce style néo-hongrois (p. 214—215).

Examinons maintenant quelle fut l'influence des mélodies populaires néo-hongroises sur la mélodie populaire des Slovaques.

La nouvelle musique des villages hongrois s'est développée, pendant les 10 ou 12 dernières décades, avec une rapidité incroyable et d'une manière quasi révolutionnaire, en refoulant et en supplantant même complètement les anciennes mélodies pentatoniques d'abord, puis les autres mélodies connues jusque là. Ce phénomène est déjà assez étonnant par lui-même. Mais il est encore bien plus étonnant que cette révolution musicale des campagnes hongroises ne s'arrêta pas à la frontière linguistique hongroise, mais la traversa et provoqua sur les territoires linguistiques étrangers des phénomènes analogues dans leurs grandes lignes, à ceux qui se produisirent dans les villages hongrois. Elle pénétra même au-delà des frontières de la Hongrie d'alors jusqu'en Moravie et en Galicie. Cette révolution musicale eût été presque fatale pour les Slovaques et les Ruthènes si — à côté des emprunts très nombreux, plus ou moins déformés — d'autres mélodies ne se seraient développées chez ces peuples, mélodies qui bien que portant clairement la trace de l'influence hongroise, constituent néanmoins des formations indépendantes.

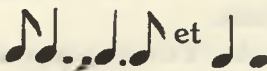
Les mélodies slovaques empruntées à la musique hongroise

⁴ Autres exemples: les numéros 154 et 160 de „*Hungarian folk music*”.

ou nées sous l'influence de celle-ci forment la troisième catégorie du folklore slovaque.

Examinons de plus près cette question musicale fort intéressante.

Comme je l'ai déjà indiqué plus haut (p. 199) le rythme de la plupart des mélodies néo-hongroises est ponctué et il s'adapte aux paroles. Mais chez les Slovaques ce rythme ponctué ne suit pas, dans la plupart des cas, la quantité (métrique) des syllabes:

es formules  se groupent dans la première strophe dans une certaine suite harmonique *indépendante des paroles*; cette suite se conserve ensuite sans changement dans les strophes suivantes. Nous n'avons rien de particulier à signaler au sujet des emprunts fidèles dans leurs grandes lignes, comme ceux des exemples 5 à 9.

Pour économie de place je ne cite pas les variantes hongroises correspondantes. L'original hongrois bien connu de l'exemple 5 est donné par l'exemple 79 de „*Hungarian folk music*”. Les exemples 7 et 8 sont moins connus. Chacun a 3 ou 4 variantes hongroises et environ autant de variantes slovaques. La variante hongroise de l'exemple 6 n'est pas connue. Il est cependant probable qu'elle existe et que nous ne l'avons seulement pas encore découverte. L'exemple 9 montre les variantes **a** slovaque; **b** ruthène;^{4a} **c** croate⁵ et **d** roumaine d'une mélodie bien connue chez les Hongrois et chantée sur les paroles: „Végigmentem az ormódi temetőn”. Dans les variantes slovaque et roumaine, les vers hongrois de 11 syllabes sont remplacés par des lignes de 8 syllabes, les refrains „šēja hoj” et „trailala” comblant respectivement les lacunes ainsi créées. Les vers croates sont également à 8 syllabes et la concordance avec la musique n'a été rétablie que grâce à l'interpolation de mesures (mesure 2) et de notes (4^{ème} note des mesures 4 et 9). Les lignes pointillées dans les exemples tirés du recueil de *Žganec* montrent la division incorrecte des mesures de *Žganec*: ses mesures en 2/4 dans l'exemple 9c contredisent aussi bien le rythme des vers croates que la structure de la mélodie, au point que la mélodie notée par lui devient pour ainsi dire méconnaissable. La variante roumaine est caractérisée par la fioriture prononcée et par l'allongement de certaines notes (interprétation *rubato*). La finale de la variante ukrainienne est différente de celle qui serait nécessaire (mais la même collection contient encore deux autres formes de cette mélodie, 598a et b, dont la finale est régulière). Nous en connaissons encore une variante slovaque (*Slovenské Spevy*

^{4a} Philaret KOLESSA: „*Volkslieder aus dem galizischen Lemkengebiete*” Lemberg, 1929, publication de la Société Chevtchenko.

⁵ Vinko ŽGANEC: „*Hrvatske pucke popijevke iz Međumurja*” (chansons populaires croates du Međumurje). Vol I (mélodies profanes). Ed. de l'Académie des Sciences de Zagreb, Zagreb, 1924. Međumurje est un territoire qui se trouve au confluent de la Drave et de la Mur. Il est habité par quelques centaines de milliers de Croates.

I, 307) et 2 variantes moraves (*Bartoš* II, 1 et *Janáček—Bartoš* 29).^{5a} La forme originale hongroise — elle-même vraisemblablement une chanson populaire urbaine, figura déjà en 1847 dans le „*Csikós*” pièce de *Szigligeti*.⁶

Le groupe des mélodies empruntées, qui paraissent présenter des déformations de structure, est déjà plus intéressant. Le plus souvent, on constate l'omission d'une ligne de mélodie ou d'une répétition: c'est ainsi que la forme hongroise caractéristique **ABBA** devient **ABA**, le nombre de lignes se réduisant de 4 à 3 (exemple 11b).

Il ressort de la comparaison de l'exemple 11b avec 11a, son original hongrois, que la deuxième section de la mélodie hongroise manque de la variante slovaque et que le remplacement des vers hongrois de 10 syllabes par des vers slovaques de 2×6 syllabes a produit un redoublement de certaines notes.

Il arrive qu'une section de la forme incomplète **ABA**, se répète, mais cette section n'est pas celle qui devrait se répéter régulièrement: c'est ainsi que se produisent comme dérivation de **ABBA** les formes **ABABA** (exemple 15), et **ABAAA** (exemples 14 et 17). Ce sont souvent les première et deuxième lignes de la mélodie qui sont omises. L'exemple 12 (et 13?) montre de telles demi-mélodies.

Voici les strophes 1 à 4 des paroles de l'exemple 13:

Traduction littérale des paroles
slovaques:

On a tué Sipos
Pour soixante florins,
On l'a jeté dans le Danube
Pour trois ducats.

Le Danube ne l'a pas gardé,
Il l'a jeté à son bord,
Un batelier l'a abordé
Et l'a posé dans sa barque.

Traduction littérale d'un romance
populaire hongroise:

On a tué un gars
Pour ses soixante florins.
On l'a jeté dans la Tisza
Pour son cheval de selle.

La Tisza ne l'a pas gardé,
A son bord elle l'a jeté.
Un batelier passant par là
L'a posé dans sa barque.

^{5a} „*Slovenské Spevy*” Vol. I—III, Turčiansky Svätý Martin, 1880, 1890 et 1899 puis 1926 (environ 2000 mélodies).

Frantisek BARTOŠ II. *Národní Písň Moravské*, Brno, 1882 (env. 1050 mélodies) et III. *Národní Písň Moravské*, Prague, 1899 et 1901 (env. 2100 mélodies); une partie de ce dernier recueil est constituée par la collection JANAČEK, composée de 58 mélodies numérotées séparément.

⁶ Je dois les données relatives aux chansons populaires urbaines hongroises à M. Ervin MAJOR.

Sa mère s'est approchée:
— Lève-toi, mon cher fils!
Sa belle veste noire
Elle l'a trouvée gelée.

Son père s'est approché:
— Lève-toi, mon cher fils!
Ses beaux cheveux noirs,
Il les a trouvés gelés.

Sa mère s'est approchée de lui,
Essaye de le réveiller, mais il ne l'en-
tend pas;
Les boucles de ses beaux cheveux noirs
Reposent sur ses épaules.

Son père s'est approché de lui,
Essaye de le réveiller, mais il ne l'en-
tend pas;
Les bottes jaunes éperonnées
Sont gelées sur ses pieds.

(„Népdalok és Mondák” [Légendes et Chansons populaires] publié par ERDELYI, Pest, 1846, page 377).

Dans ce cas les Slovaques ont emprunté aux Hongrois jusqu'aux paroles de la chanson, dans une traduction presque littérale.

La mélodie de l'exemple 13 n'est d'ailleurs probablement pas une demi-mélodie; mais une mélodie complète appartenant au groupe hongrois C IV.

Parfois les deux sections d'une telle demi-mélodie représentant la seconde moitié d'une mélodie complète, se répètent toutes deux: **ABBA** se transforme en **BBA A** (exemple 16).

Il arrive encore que certaines strophes se raccourcissent (exemple 18b et 19) ou s'allongent (exemple 10).

L'exemple 10 a pour original une mélodie populaire (peut-être urbaine) bien connue, chantée sur les paroles hongroises: „|:Kinek van,| karikagyűrűje”; dans les exemples 18b et 19, la troisième section est mutilée, la deuxième manque complètement, c'est la première qui se répète à sa place. N. B. Je n'ai pas encore pu découvrir l'original hongrois de l'exemple 19.

Je publie l'exemple 20b à titre de curiosité: 20a est une mélodie tchèque de caractère allemand, 20c est la variante slovaque d'une mélodie populaire probablement urbaine bien connue dont les paroles sont: „Zsindelyezik a kaszárnya tetejét” (la troisième section est omise, la première est répétée) et 20b résulte de la contamination des deux mélodies précédentes. La contamination a dû se produire par suite d'une légère ressemblance fortuite entre la troisième section des mélodies tchèque et hongroise.

Nous connaissons encore deux variantes slovaques et deux moraves du genre de 20c (*Bartoš* II. 265 b et III 592 a), ainsi qu'une variante croate du *Međumurje* (*Žganec*, 490). Cette dernière ne contient que les lignes **BBA**.

Il est à remarquer que parfois la mélodie hongroise empruntée se voit imposer une certaine structure de caractère slovaque. Telle cette mélodie connue chez les Hongrois, dont les paroles commencent par „Kertem alatt faragnak az ácsok”. Cette mélodie, répandue chez les Slovaques avec les paroles: „Pri Prešporkom, pri tyhom Dunajku”, a une structure montrant dans la 2. et 3^{ième} section une forme de rythme appelée „réduction slovaque de rythme”. Le plus intéressant de l'affaire est que les Hongrois ont

repris cette forme slovaquisée en la retransformant et en la remagyarisant, si l'on peut dire. (V. les mélodies de la page 77 de „*Hungarian folk music*”, ou page 92—93 de l'édition allemande.)

C'est de la même façon que s'est slovaquisée — comme le montre l'exemple 21 — la mélodie bien connue „*Szomorú fűz ága hajlik a virágra*” de Kálmán Simonffy, datant de 1857; on en connaît encore trois autres variantes slovaques analogues, ainsi qu'une variante croate du Medumurje (*Kuhač* 512).⁷

On peut se demander avec quelles paroles les Slovaques chantent les mélodies hongroises empruntées? Il est rare qu'ils en empruntent les paroles en même temps que la musique, paroles traduites en slovaque, bien entendu (v. l'exemple cité p. 207). Le plus souvent ils adaptent les paroles d'anciennes mélodies slovaques à la nouvelle mélodie, en les transformant de manière à ce qu'elles correspondent à la structure qui peut ne pas être la même dans les deux cas. Ils emploient également fréquemment des paroles (avec des vers de 11 ou 10 syllabes) dont la nature, satisfaisant davantage aux exigences nouvelles, trahit une origine récente. Nous constatons cependant un fait particulier caractérisant l'emprunt des mélodies à refrains. Très souvent, en effet, les paroles hongroises originales des refrains sont conservées. Mais par suite de l'ignorance de la langue ces refrains sont, dans la plupart des cas, les paroles hongroises déformées de la façon la plus bizarre (exemples 22a, 23 24 et 25).

Les exemples 22a, b, c, d sont les variantes slovaque, morave et ruthène de la chanson hongroise qui a pour texte „*Vörös bort ittam az este*”. Cette chanson populaire urbaine — d'après l'affirmation de Bertalan Fabó („*A magyar népdal zenei fejlődése* [Evolution musicale de la chanson populaire hongroise] 1908, pp. 397—398) — serait due à Szentirmay; elle a paru en 1876. Les variantes publiées ici ne donnent que la seconde moitié de la mélodie. Le refrain de l'exemple 22a „*čilagom, rad'agom, galambom*” n'est que la déformation du refrain hongrois „*ragyogó csillagom, galambom*” (= Ma brillante étoile, ma colombe). Le refrain tchèque du 22b, „*Les étoiles brillaient, mon Dieu!*” en français n'est qu'une traduction un peu libre de „*Ma brillante étoile*” du refrain hongrois. La deuxième et les deux dernières mesures du 22c ont déjà subi des modifications assez importantes; le 22d est presque complètement transformé (la 3^{me} mesure seule reste inchangée) au point que sans l'intercalation du 22c on pouvait à peine deviner son origine. Nous connaissons encore deux variantes se rapprochant des exemples 22a et 22b: l'une d'elles est slovaque, l'autre morave (*Černík* 279).^{7a} Cf. encore avec les exemples 62a—f et les notes qui les suivent (page 223).

⁷ Fr. S. KUHAČ: „*Južno-Slovjenske Narodne Popievke*” Zagreb, 1879—1881 (1600 mélodies).

^{7a} Joža ČERNÍK: „*Zpěvy Moravských Kopaničárů*” Prague (313 mélodies).

Le refrain „Leva levele, ruzan dzerebebe” de l'exemple 23 provient du refrain hongrois „Rin vaj revere, rózsám gyere be”; dans l'exemple 24 le refrain hongrois est resté sans changement, dans l'exemple 25 les mots „Látod baba” veulent manifestement dire „Látod babám” (Vois-tu, m'amie). Je n'ai pas encore pu découvrir l'original hongrois de cette mélodie.

Les exemples 26, 27 et 28 montrent des emprunts provenant respectivement des groupes C II et IV des mélodies hongroises.

L'exemple 26a est probablement une chanson populaire urbaine assez vieille; nous en connaissons plusieurs variantes (v. une de celles, originaire du comitat de Tolna, dans „*Hungarian folk music*” exemple 280; 26b a encore deux autres variantes moraves: *Bartoš* II, 610 et *Sušil* 759 n. [page 571]),⁸ mais sa variante slovaque qui doit sûrement exister, n'a pu jusqu'à présent, être rencontrée. Nous en connaissons, en outre, une variante croate, du comitat de Vas: *Kuhač* 337. L'exemple 26c a encore une autre variante roumaine du comitat de Torda-Aranyos (Turda), dont les paroles sont les mêmes que celles de la variante 26c; ces paroles ne peuvent pas être d'origine populaire, pour la bonne raison que les vers de 11 syllabes n'existent pas du tout dans les paroles populaires roumaines. Elles ont dû être adaptées du hongrois par une personne instruite. Voici la traduction française littérale:

Le pin se plaît à la montagne et le tilleul aussi:
J'avais mille amantes et maintenant je n'en ai pas.
J'en avais toujours, mais à présent je n'en ai pas,
|: Alors, je n'en veux pas:|.

Voici également la transcription littérale du texte hongrois de l'exemple 26a:

Kolozsvár est la capitale de la Transylvanie,
J'avais des amantes, parfois cinquante, parfois cent;
J'avais parfois une centaine d'amantes,
Il serait bon d'en avoir une seule.

La relation entre les deux textes est évidente.

La mélodie de l'exemple 27 est la variante slovaque de la mélodie chantée par les Hongrois sur les paroles bien connues „Csicsónénak három lánya”; la première moitié de la musique a subi — sous l'influence d'autres chansons slovaques — des modifications assez importantes. Une autre variante slovaque, également du comitat de Zólyom (Zvolen), ne diffère de la forme hongroise que par quelques notes.

Ce qui est frappant dans l'exemple 28a — dont la mélodie est celle du „Chant de Kossuth” hongrois — c'est que ses paroles concernent également Kossuth, mais elles injurient celui-ci! Son collectionneur, ou l'auteur de la publication, n'a ajouté aucune observation après cette mélodie, ignorant, sans doute, l'identité de celle-ci avec la mélodie hongroise sur „Kossuth”. Il s'agit probablement d'une adaptation dans laquelle les paroles originales pleines d'enthousiasme, ont été intentionnellement changées en dénigrement. L'exemple 28b est une variante de la seconde moitié de la mélodie „Kossuth”; nous connaissons encore deux autres variantes slovaques de cette mélodie, qui diffèrent à peine de la précédente.

⁸ František SUŠIL: *Moravské Národní Písňe*, Brno, 1859 (1890 mélodies).

Le nombre de ce genre d'emprunts plus ou moins fidèles est très élevé dans le folklore slovaque. Il y a 20 ou 30 ans ils n'étaient chantés que par la jeunesse, ou tout au plus par les gens d'âge moyen; les vieilles gens ne les connaissaient même pas. Les données statistiques des recueils ne donnent malheureusement pas une idée exacte sur leur expansion, car — pour des raisons que l'on comprendra aisément — les chercheurs slovaques n'ont probablement noté des mélodies hongroises que d'une façon sporadique, le plus souvent encore lorsqu'ils ignoraient leur origine. Moi-même, d'ailleurs, j'ai suivi pendant les premières années de mes recherches sur le folklore slovaque une méthode incorrecte, lorsque je n'ai pas noté les emprunts, dont je connaissais bien les originaux hongrois. A cette époque je ne me suis pas encore placé au point de vue scientifique, et j'ai pensé que seules des mélodies inconnues valent la peine d'être enregistrées, contrairement au point de vue rigoureusement scientifique que j'ai adopté par la suite, et selon lequel il faut noter toutes les mélodies, sans se demander si elles existent déjà dans les recueils, et sans se préoccuper de la valeur qu'on est tenté de leur attribuer.

Malgré ce que je viens de dire, ma collection composée d'environ 2500 chansons slovaques, comprend 320 mélodies empruntées aux mélodies néo-hongroises sans aucune modification, et environ 90 autres emprunts de structure plus ou moins modifiée.

Les Slovaques ont publié de 1880 à 1926 dans la collection intitulée „Slovenské Spevy” environ 2000 mélodies, dont 80 sont d'origine néo-hongroise; ce fait est d'ailleurs mentionné, à plusieurs reprises, par les éditeurs eux-mêmes.

Les éditions des anciens recueils tchèques et moraves,^{8a} comprenant plusieurs milliers de mélodies, ne contiennent pour ainsi dire pas de tels emprunts; cependant le nombre de ceux-ci atteint 85 parmi les mélodies publiées de 1880 à 1908 par *Bartoš* et par *Černík*, mélodies qui sont au nombre de 3500 environ.

Comment prouver l'origine hongroise de ces mélodies? Bien qu'il n'existe pas de preuves manifestes en ce qui concerne les mélodies rurales, les preuves indirectes sont d'autant plus nombreuses:

1. Le nombre des mélodies récentes atteint plusieurs milliers sur le territoire linguistique hongrois, quelques centaines seulement

^{8a} K. J. ERBEN: „*Nápěvy prostonárodních písní českých*”, Prague, 1863 (env. 800 mélodies) et la collection de *Sušil*, citée plus haut.

sur celui des Slovaques et des Ruthènes, encore moins sur le territoire morave.

2. Les mélodies déformées et mutilées sont extrêmement rares chez les Hongrois; sur les territoires slovaques, morave et ruthène elles constituent sinon la majorité, mais au moins, une proportion considérable de ces mélodies populaires récentes empruntées.

3. Une preuve très importante est fournie par les mélodies dont le texte comporte un refrain. Le refrain hongrois, en effet, — bien que souvent déformé — a été presque toujours conservé par les emprunteurs. Comment expliquer alors la présence, au milieu d'une chanson slovaque ou ruthène, d'un refrain en langue hongroise, si ce n'est par l'emprunt en bloc de la mélodie et du refrain?

4. Une autre preuve presque manifeste est la suivante: les Slovaques ont emprunté également de nombreuses chansons populaires urbaines connues partout dans les villages hongrois. L'origine hongroise de celles-ci est certaine, le nom même de leurs auteurs étant connu dans la plupart des cas. On pourrait évidemment se demander si ces auteurs hongrois n'auraient pas eux-mêmes puisé dans le folklore slovaque ou dans tout autre folklore étranger? La réponse à cette question est négative car aucune trace de leurs mélodies n'existe dans les recueils tchèques, morave ou slovaques, datant de l'époque de la publication de ces mélodies, ou d'une époque antérieure. Si, donc, les Slovaques étaient enclins à emprunter de telles chansons, combien davantage ne l'auraient ils pas été pour emprunter les mélodies récentes des campagnes, bien plus répandues que les chansons populaires urbaines.

5. Enfin, l'examen de la diffusion générale de ces mélodies néo-hongroises montre que leur foyer coïncide avec le territoire linguistique hongrois. Ces mélodies vivent sur le territoire hongrois comme seul un style musical parfaitement formé peut vivre au point culminant de son évolution. C'est de là que leur force rayonne dans toutes les directions; au nord, vers les territoires slovaque et ruthène, au sud, vers le territoire croate de Medumurje. Bien que ce rayonnement diminue vers le reste du territoire croate et vers celui de Roumanie, les marques de son influence n'en existent pas moins là aussi. Au fur et à mesure que nous nous éloignons du foyer hongrois, le rayonnement perd de son intensité. Il ressort clairement de tout ceci que le berceau de ce style n'a pu être que le territoire linguistique hongrois.

Les formations indépendantes trahissant l'action de l'influence

hongroise, offrent également un grand intérêt. La première chose qui nous rappelle dans celles-ci les mélodies hongroises, est le rythme ponctué puis la formule stéréotypée des rythmes de fin de section qui nous est si familière dans les chansons populaires néo-hongroises (p. 199), enfin, une certaine allure de la mélodie caractérisant les mélodies néo-hongroises. Nous ne pouvons pour l'instant formuler une opinion définitive sur ces formations, le nombre de celles que nous avons pu recueillir étant encore insuffisant. Nous nous bornerons simplement à constater qu'elles sont jusqu'à présent inconnues en Hongrie. Ce fait nous amène à la conclusion, pour le moment provisoire, que le lieu de leur développement doit être le territoire linguistique slovaque; les exemples 29—33 sont de telles mélodies.

Le refrain, d'ailleurs complètement inintelligible, de l'exemple 31, contient quelques mots hongrois; peut-être s'agit-il là encore de la déformation d'un refrain hongrois inconnu jusqu'à présent. En ce qui concerne l'exemple 33 ce n'est que dans le rythme des troisième et quatrième mesures d'une part, dans celui des sixième et septième mesures de l'autre, que l'on peut déceler une faible influence hongroise, par ailleurs toute la mélodie a un caractère nettement étranger.

L'exemple 34 montre une variante slovaque assez singulière de la mélodie qui, avec les paroles hongroises „Cserebogár, sárga cserebogár" (Hanneton, jaune hanneton), est bien connue en Hongrie. Il s'agit d'une chanson populaire urbaine hongroise, probablement assez vieille. Nous en connaissons encore six autres variantes slovaques et une morave (*Bartoš* III, 1151). D'après le compositeur roumain Octavian *Beu*, cette mélodie serait d'origine roumaine, mais son opinion est inacceptable car je n'ai trouvé ni dans les villages roumains ni dans les publications aucune variante roumaine de la mélodie. Celle-ci figure, par contre, dans de nombreux manuscrits hongrois datant du début du siècle dernier.

Ma collection slovaque contient environ 300 mélodies qui sont soit de telles formations indépendantes, soit des emprunts aux groupes hongrois C II et IV. Les collections slovaques publiées contiennent environ 70 de telles mélodies, celles des Moraves 80. En dernière analyse, parmi les mélodies de ma collection slovaque, comprenant aussi les 400 emprunts déjà mentionnés, 25% environ sont soit d'origine hongroise, soit des mélodies créées sous l'influence hongroise.

La mélodie populaire des Ruthènes et la mélodie populaire hongroise. La mélodie populaire des Ruthènes (une des tribus du peuple ukrainien, comptant

500.000 âmes environ, qui habite les quelques comitats se trouvant le plus à l'est de la Tchécoslovaquie actuelle), subit dans la dernière décade du XIX^e siècle et au début du XX^e une influence hongroise plus forte encore que celle des Slovaques. Mais avant d'aborder cette question, j'examinerai l'influence de la mélodie populaire ruthène sur la mélodie populaire hongroise.

La musique de danse la plus caractéristique des Ruthènes est ce que l'on désigne par le nom de *kolomejka* (exemples 63 et 64a). Plusieurs centaines de mélodies *kolomejka* ont déjà été publiées.⁹ Les mélodies hongroises appelées „chansons de porchers”¹⁰ montrent une ressemblance frappante avec les mélodies *kolomejka* des Ruthènes: elles constituent probablement des formes plus ou moins modifiées de ces dernières. Il existe environ trente groupes de variantes de ce genre dans le folklore hongrois (v. les exemples 64b, 65, 66a, 67a et les observations à leur sujet, page 225). Ce chiffre est insignifiant en comparaison avec l'ensemble des mélodies hongroises, de sorte que l'influence de la *kolomejka* ruthène ne peut pas être qualifiée d'importante. L'importance de ces „mélodies de porchers”, créées probablement sous l'influence ruthène, est due à deux hypothèses que l'on pourra accepter, à mon avis, comme point de départ des recherches ultérieures:

1. Il est probable que c'est dans les airs des chansons de porchers que nous devons rechercher d'abord l'origine de la musique des „chansons kouroutz” (exemple la „chanson Tyukodi”, analogue à l'exemple 304 de „*Hungarian folk music*”), puis celle de la musique appelée *verbunkos* (musique de la danse des recrues). Surtout les anciennes mélodies „*verbunkos*” hongroises, mais aussi celles qui se sont conservées chez les Roumains de Mezőség (Câmpie; v. page 225) montrent une parenté indiscutable avec les anciennes chansons de porchers. Par la suite de nombreux oripeaux de l'Europe Occidentale du XVIII^e siècle ont fini par transformer la musique „*verbunkos*” en une musique plutôt urbaine, de sorte que sa relation avec les chansons de porchers s'est peu à peu effacée.

2. Il est possible que les mélodies populaires néo-hongroises se soient créées sous l'influence de la musique *verbunkos*. Mais cette influence a été croisée par tant d'autres (celle du système

⁹ Entre autres: St. LYUDKEVITCH „*Halitchsko-ruski Narodni Melyodii*” Lemberg, 1906, publication de la Société Chevtchenko (plus de 1050 mélodies) Nos 1019—1211.

¹⁰ Exemples 301—304 de „*Hungarian folk music*”.

pentatonique et du rythme ponctué des anciennes mélodies populaires hongroises; celle, peut-être, des récentes chansons populaires urbaines) que le rapport entre le style néo-hongrois et le style verbunkos est encore bien plus difficile à démontrer que celui de la musique verbunkos et de la danse des porchers. D'après mes impressions l'évolution a dû être celle-ci: kolomejka ruthène > chanson de porchers hongroise > musique verbunkos > mélodies populaires néo-hongroises. Cette évolution permettrait — au cas où son exactitude serait démontrée — d'attacher à l'influence ruthène une importance bien plus grande que celle qui résulte du nombre de mélodies créées sous l'influence ruthène directe.

Les mélodies populaires néo-hongroises ont exercé sur la mélodie populaire ruthène une influence à peu près identique à celle exercée sur la mélodie populaire slovaque.

Un recueil datant de 1923 publie des mélodies collectionnées avant-guerre sur le territoire des Ruthènes de Hongrie. Un autre, de 1929, contient des mélodies recueillies également avant 1914 sur le territoire galicien situé sur le versant nord des Carpathes. La collection et la publication sont l'oeuvre du meilleur folkloriste ukrainien, M. Philaret KOLESSA, qui a dû certainement tout noter sans distinction.¹¹

Sur les 153 mélodies du premier recueil 63, donc plus de 40%, sont d'origine hongroise. Cette proportion atteint 20% dans la seconde collection avec 149 mélodies sur 817. Les exemples 35 et 36b sont de telles mélodies d'origine hongroise.

L'exemple 35 est, à vrai dire, constitué par les deux sections centrales d'une mélodie hongroise de structure ABBA, mais dans l'ordre inverse; la quatrième mesure de la mélodie a été simplement rapportée. Il consiste donc: de la troisième section (1^{ère}, 2^{ème}, 3^{ème} mesure) + une mesure rapportée + 2^{ème} section (5^{ème}, 6^{ème}, 7^{ème} mesure) de la mélodie hongroise originale.

On trouve dans ces volumes des mélodies hongroises réduites à un seul vers, comme dans le cas des exemples 315 et 351, ainsi que des refrains hongrois déformés, comme dans l'exemple 602: Чардаш, шпіцеки голombом (pron.: tchardach chpitseki golombom) > csárdás picike a galambom (pron.: tchardach pitsike a galambom) et dans l'exemple 174: кісом галом (pron.: quissom galom) > kis angyalom (pron.: quich andyalom = mon petit ange); la mélodie de ce dernier exemple est d'ailleurs identique à celle de la chanson hongroise: „Három bokor saláta, kis angyalom”.

¹¹ La première collection du Dr. Philaret KOLESSA „Chansons populaires du versant sud des Carpathes”. Tirage à part du „Naukovi Sbornik” (le titre de la publication est en langue ruthène), 1923; la seconde est mentionnée dans la note 4a).

Les données numériques ci-dessus fournissent la preuve la plus éclatante de l'influence considérable des mélodies populaires néo-hongroises même en Galicie. Par contre, les anciennes mélodies pentatoniques des Hongrois n'exercèrent sur les Ruthènes (comme d'ailleurs sur les Slovaques) qu'une influence insignifiante (les variantes ruthènes de l'exemple 2a se trouvent dans la publication galicienne de Kolessa, sous les N^{os} 122a, b, c et 132a et b).

Essayons maintenant d'examiner les facteurs qui ont pu déterminer une influence aussi marquée des mélodies néo-hongroises sur les Slovaques et les Ruthènes.

La cause principale, la condition sine qua non, a dû être tout d'abord le rythme pétillant des mélodies, la vivacité de leur tournure, et, ce que j'appellerais leur „modernisme". Ensuite, un rôle important a dû être joué dans la diffusion de ces mélodies par le fait que les peuples de l'ancienne Hongrie faisaient tous ensemble leur service militaire. Car même en ce qui concerne le territoire linguistique hongrois la vie de soldat a, sans aucun doute, grandement contribué à la propagation des chansons nouvelles. Les musiciens tziganes des campagnes devaient également jouer un rôle dans leur propagation, aussi bien en-deçà de la limite linguistique hongroise qu'au-delà. On sait, enfin, qu'avant et pendant la grande guerre, jusqu'en 1918, de nombreux ouvriers agricoles slovaques se faisaient embaucher chaque été comme journaliers sur la Plaine hongroise. Cette circonstance a vraisemblablement facilité l'emprunt des mélodies. En-dehors de toutes ces causes nous devons évidemment supposer qu'il existe une certaine prédisposition, une certaine parenté d'esprit entre les peuples des villages hongrois d'une part et des villages slovaques et ruthènes de l'autre. Un seul facteur ne pouvait jouer de rôle dans la propagation des mélodies hongroises, et c'est la magyarisation forcée venue d'en haut. Pour la bonne raison que les Hongrois n'en avaient même pas l'intention, car les dirigeants hongrois n'aimaient pas beaucoup la musique des campagnes hongroises qu'ils connaissaient d'ailleurs à peine. De toute façon, même du point de vue purement objectif, une telle propagation artificielle est impossible. L'art du village ne peut être qu'une manifestation spontanée; que quelqu'un veuille s'y mêler et le diriger d'une manière artificielle, aussi-tôt c'en est fait de l'art villageois. C'est pour cela qu'il serait vain de vouloir développer la musique des campagnes dans telle ou telle direction — comme il en a été parfois question récemment — ou de vouloir ressusciter à la cam-

pagne les anciennes mélodies. Car l'art du peuple villageois meurt au moment où sa production cesse d'être spontanée et lorsque ce peuple ne choisit plus lui-même son art.

La mélodie populaire des Roumains. Le mode d'apparition et les circonstances extérieures des mélodies populaires hongroises, slovaques et ruthènes sont à peu près analogues. Dans la mélodie populaire de chacun de ces trois peuples plusieurs styles s'accordent paisiblement l'un avec l'autre dans le temps et s'étendent dans l'espace sur tout le territoire linguistique. En d'autres mots, sur le territoire linguistique hongrois, par exemple, on trouve partout grosso modo les mêmes mélodies, seules les anciennes mélodies pentatoniques montrent quelques différences dialectales insignifiantes d'une région à l'autre.

Il n'en est pas de même chez les Roumains. La mélodie populaire roumaine n'est pas homogène, mais varie considérablement suivant les régions, elle est même souvent de caractère contraire, tout au moins sur les territoires faisant partie de l'ancienne Hongrie et habités par des Roumains. Car, faute de publications suffisantes, nos connaissances sur la mélodie populaire des Roumains de l'ancienne Roumanie sont extrêmement limitées. C'est pourquoi l'objet de notre examen ne pourra être que le territoire indiqué plus haut.

La question des influences réciproques des mélodies populaires hongroise et roumaine est rendue particulièrement compliquée par suite précisément de l'hétérogénéité de la mélodie populaire roumaine.

En collectionnant sur le territoire hongrois ou slovaque avec soin et persévérance, les mélodies de, mettons, deux ou trois villages voisins, nous obtiendrons sous une forme un peu condensée la musique de tout le territoire. Il nous est arrivé de pouvoir noter plusieurs centaines de mélodies dans un seul village et même d'en obtenir autant d'un seul chanteur. A un autre endroit — même à une distance de 100 km. par exemple — nous trouvons la même richesse locale, mais l'ensemble des mélodies ne diffère pas essentiellement de celui du territoire précédent. Par contre, dans les régions roumaines non seulement pour deux ou trois communes, mais même pour tout un arrondissement la matière musicale est bien plus pauvre. Dans une commune du comitat de Bihar, par exemple, il existe à peine plus de quarante à cin-

quante mélodies, d'ailleurs peu différentes les unes des autres. Et les mêmes mélodies se retrouvent dans la commune voisine. Pour en découvrir d'autres, nous sommes obligés de nous rendre dans une région de caractère dialectal différent. Là, par contre, les mélodies de la région précédente sont complètement inconnues, et ainsi de suite. Il en résulte en définitive que, si l'on tient compte de tout le territoire roumain, la mélodie populaire roumaine n'est pas plus pauvre que celles des Hongrois ou des Slovaques. On serait tenté de dire que la musique hongroise ou slovaque est plus riche et variée dans une direction „verticale”, celle des Roumains, dans une direction „horizontale”.

La seule façon de procéder, pour examiner l'influence réciproque des mélodies populaires hongroise et roumaine, est de considérer les unes après les autres, les régions roumaines dont chacune possède un style musical quelque peu homogène. On peut distinguer sous ce rapport, et dans leurs grandes lignes, les régions de Banat, de Bihar (Bihar), de Hunyad (Hunedoara), de Mezőség (Câmpie, voisine du peuple sicule),^{11a} de Szatmár et de Máramaros—Ugocsa (Maramureş).

Je dois faire observer tout d'abord qu'il existe dans la mélodie populaire roumaine en gros, quatre catégories importantes: la première est celle des *Colinde* ou chants de Noël, la deuxième, celle des plaintes funèbres, la troisième celle de la musique de danse instrumentale, enfin la quatrième catégorie comprend les mélodies qui ne sont liées à aucune circonstance particulière. Entre les mélodies des *Colinde* et des plaintes funèbres d'une part, et la mélodie populaire hongroise de l'autre, il n'existe aucun rapport, nous ne nous occuperons donc ici des mélodies appartenant à ces deux premières catégories. Des deux autres groupes examinons tout d'abord les mélodies qui ne sont pas des chants de circonstance.

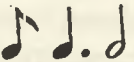
Les rapports réciproques des mélodies populaires hongroise et roumaine. On ne peut constater aucune influence réciproque entre cette dernière catégorie de mélodies roumaines des régions de Banat, de Bihar et de Hunyad et les mélodies populaires hongroises. Même si nous rencontrons dans ces trois régions, de temps à autre, quelques airs de provenance vraisemblablement hongroise, ce fait n'a pas d'im-

^{11a} On appelle Sicules les habitants hongrois des cinq comitats de l'est de la Transylvanie.

portance. L'absence de toute influence réciproque est surtout à remarquer dans la région de Bihar. La frontière linguistique constitue ici en même temps une ligne de séparation nette entre les mélodies populaires. Même les îlots hongrois, comme celui de Köröstárkány, voisin de Belényes, se différencient complètement aussi bien dans leur musique que dans leur costume, des Roumains qui les entourent.

Les exemples 37—40 sont des mélodies roumaines à trois sections de Bihar, les exemples 41 et 42 de Hunyad. Telles sont les mélodies les plus caractéristiques de ces deux régions, et même — d'après l'état actuel de nos recherches — de tout le peuple roumain de Transylvanie, mélodies qui ne se rencontrent pas chez d'autres peuples, même pas sous forme d'emprunt. Combien elles diffèrent des mélodies *parlando* des Hongrois et des Sicules: leur structure et même leur fioriture sont complètement différentes!

Les mélodies caractéristiques de la région de Banat sont, pour la plupart, constitués de quatre sections. Certaines d'entre elles (exemple 53) ressemblent à l'exemple 42; d'autres se terminent par une cadence dite „demi-cadence”. Ces dernières sont en relation peut-être avec les mélodies serbes.

La situation est complètement différente dans le Mezőség. Là, le plus souvent, les Roumains chantent les anciennes mélodies pentatoniques du peuple sicule. Surtout celles dont les vers sont à 8 syllabes. Car — quelque bizarre que cela puisse paraître — les paroles populaires roumaines à l'exception d'une partie relativement faible des Colinde et de certains refrains, sont toujours presque exclusivement composées de vers à 8 syllabes. Quelques textes de chant à 6 syllabes exceptés, les Roumains ne possèdent aucun autre vers. Il leur arrive, cependant, d'emprunter des mélodies sicules destinées à accompagner des vers de 10 ou 11 syllabes. Que font-ils dans des cas pareils? Ils surmontent la difficulté en ajoutant à la fin de chaque ligne des syllabes comme „traï lai lai”, ce qui correspond au rythme  caractérisant les fins de lignes hongroises à 11 syllabes. En ce qui concerne les mélodies dont les lignes sont à 6, 9 et 12 syllabes, ils n'en empruntent même pas. Les exemples 43, 44, 45 et 47 montrent des emprunts de mélodies dont les vers sont à 8 syllabes, les exemples 46, 48 et 49 des emprunts à 11 syllabes.

L'exemple 44c est une mélodie tchérémisse très semblable aux exemples 44a et b (cf. encore avec les trois mélodies tchérémisses publiées dans l'appen-

dice de „*Hungarian folk music*”).^{11b} Le peuple tchérémissse, vivant le long des rives de la Volga, appartient à la famille des peuples finno-ougriens, mais sa langue et — comme le montrent de récentes recherches — sa musique trahissent une influence considérable des Turcs et des Tatars du Nord. Les mélodies tchérémissses apparentées aux anciennes mélodies hongroises, prouvent l'origine asiatique des anciennes mélodies du peuple hongrois, ou plus exactement leur origine turco-tartare du Nord.

Dans le cas de l'exemple 46b, ce sont les syllabes „na nai na” qui complètent à 11 les vers composés de 8 syllabes (pour l'exemple 48b „traï lai lai” et pour 49b les syllabes „daina na”). La dernière section de 49b est modifiée: la mélodie se termine par une demi-cadence.

Comment prouver que ces mélodies sont bien empruntées aux Hongrois et aux Sicules et qu'il ne s'agit pas d'une transmission dans l'autre sens? La preuve la plus importante, et que l'on ne saurait jamais assez répéter, est constituée par la grande homogénéité de l'ancien folklore hongrois, qui, même dans la Transdanubie, est à-peu-près le même qu'en Transylvanie; le folklore roumain, par contre, comme nous l'avons déjà vu plus haut, est bien loin d'être homogène. Il n'est donc pas vraisemblable, et apparaît même comme impossible que ce soient les Roumains relativement peu nombreux du Mezőség qui aient transmis ces airs aux régions habitées par les Sicules et — en sautant au-dessus de la partie du grand cercle roumain qui se trouve entre eux et le gros des Hongrois — aux autres régions hongroises.

Une autre preuve est fournie par le fait que les Hongrois connaissent de nombreuses formes des anciennes mélodies pentatoniques (il existe en Hongrie des vers de 6, 7, 8, 9, 10, 11 et 12 syllabes), alors que les Roumains ne cultivent qu'une de leurs formes, celle basée sur des vers de 8 syllabes. Supposons que ces mélodies pentatoniques hongroises et sicules soient d'origine roumaine, que leur foyer soit chez les Roumains de Mezőség et qu'il ne se soit formé au début que des structures basées sur des vers de 8 syllabes. Pourrait-on s'imaginer alors que les Hongrois eussent emprunté ces mélodies de structure unique, que celles-ci eussent pénétré à travers des centaines de kilomètres jusqu'aux régions hongroises les plus occidentales, et qu'au cours de leurs pérégrinations des structures de 6, 7, 9, 10, 11 et 12 syllabes (donc en dehors de la forme supposée initiale, 6 autres) se fussent formées? La réponse à cette question ne peut être que négative.

^{11b} V. M., VASSILYEV: „*Sbornyik marijskih narodnih pyessen*” (= Collection de chansons populaires tchérémissses), Moscou, 1923 (167 mélodies).

Mais même si nous acceptons cette hypothèse, il resterait encore une autre question à élucider. Quelle serait, en effet, dans ce cas l'origine des mélodies de Hunyad et surtout de Bihar? Car si les mélodies pentatoniques hongroises et sicules étaient en réalité roumaines, comment pourraient être également roumaines les mélodies de Hunyad et de Bihar, si différentes? Si celles-ci ne sont pas roumaines, quelle peut alors être leur origine? On ne trouve même pas la trace de quelque chose de similaire chez les peuples voisins, ni chez les peuples lointains. N'est-il pas plus raisonnable de supposer que ce sont les mélodies de Hunyad et surtout de Bihar qui sont vraiment roumaines? Alors que ce fut précisément la population roumaine de Bihar qui vivait au voisinage immédiat des Hongrois, comme si une grande muraille avait séparé les deux peuples. L'hypothèse que le peuple sicule et les Roumains de Mezőség vivaient depuis longtemps côte à côte dans un rapport qui permit aux Roumains de choisir la seule forme de mélodie pouvant convenir à l'unique vers dont ils disposaient et de l'emprunter aux Sicules, cette hypothèse n'est-elle pas bien plus acceptable que la première?

Il existe entre une partie des mélodies des Tchéremisses de la Volga et les anciennes mélodies hongroises, une parenté indiscutable, comme nous l'avons vu plus haut. Ce fait constitue une autre preuve en faveur de l'origine ancestrale des anciennes mélodies que les Hongrois apportèrent avec eux et qu'ils n'ont ainsi pas pu emprunter aux Roumains (v. aussi à ce sujet l'Appendice p. 231—232).

Passons maintenant aux comitats de Szilágy (Sălaj) et de Szatmár. Les quelques mélodies qui sont connues de ces régions indiquent l'existence sur ce territoire d'une forme particulière des mélodies pentatoniques hungaro-sicules à 8 syllabes, comme groupe caractéristique de ce pays. Nous avons vu plus haut que les anciennes mélodies hongroises étaient constituées de quatre sections (vers de mélodie). Cette forme à quatre sections peut chez les Roumains de Szatmár et de Szilágy se transformer en une structure de 5, 6, et même de 7 sections par l'interpolation entre la 2^{ème} et 3^{ème} sections, ou entre les 3^{ème} et 4^{ème} sections, d'une ou de plusieurs sections de mélodie. Ces sections interpolées produisent grosso modo le même effet qu'une répétition de la 3^{ème} ou de la 4^{ème} section. Cette augmentation constitue plutôt un genre d'improvisation car elle peut varier d'une strophe à l'autre, par exemple. Il arrive ainsi que l'on chante la première strophe avec 5 sections et la seconde avec 6 ou 7 sections déjà, selon l'inspira-

tion du moment. On ne garde inchangés que les contours de la mélodie.

Abstraction faite de cette augmentation, ces mélodies sont comme les mélodies pentatoniques parlando à 8 syllabes des Sicules; elles leur ressemblent même en ce qui concerne leur fioriture qui est peut-être encore plus riche et plus archaïque.

Les exemples 50 c et 51b montrent de telles formes augmentées, comportant 5 sections. Dans le premier c'est la troisième section qui a été doublée — comme on peut s'en rendre compte en comparant 50c avec les exemples 50a et b, — dans le second c'est la 4^{ème} section. La ligne inférieure dans l'exemple 51b donne la seconde strophe de l'enregistrement. Cet exemple montre les différences considérables qui existent entre les deux strophes, et la grande élasticité dans l'interprétation de la mélodie. On pourrait presque dire que ces mélodies n'ont pas de forme fixe, leurs contours jouent le rôle du „maqam" (une sorte de thème musical) des Arabes; le chanteur peut faire varier le thème donné à sa guise — entre certaines limites, bien entendu.

C'est en dernier lieu que nous parlerons de la région de Máramaros-Ugocsa. Celle-ci diffère considérablement, du point de vue musical, des régions roumaines déjà mentionnées, car on n'y connaît — à l'exception de ce que l'on appelle „hora lungă" (v. l'Appendice) — que des airs de chant de rythme de danse d'une structure tout à fait différente. Le rythme de ces mélodies n'est autre au fond, que le rythme ponctué, bien connu dans la mélodie populaire hongroise. C'est le rythme qui crée un certain lien entre les mélodies populaires des Máramaros et celles des Hongrois.

Quelques-unes parmi ces mélodies, paraissent — sauf en ce qui concerne leur rythme — être des formations indépendantes. Telle est, en premier lieu, l'exemple 54.¹² Les mélodies des exemples 55 à 58 peuvent être pour l'instant, également considérées comme des formations indépendantes; en tous cas on ne connaît pas encore les mélodies hongroises correspondantes. N. B. Les exemples 56 à 58, bien qu'originaires du Mezőség, appartiennent aussi à cette catégorie (v. plus loin).

D'autres mélodies, par contre, sont des emprunts aux anciennes mélodies hongroises à 7 syllabes. C'est ainsi que les tournures pentatoniques de la mélodie 59 produisent un effet tout à fait hongrois. En ce qui concerne les exemples 60b et 61b, nous en connaissons même les variantes hongroises.

¹² B. BARTÓK: „*Volksmusik der Rumänen von Maramureş*" (= Musique populaire des Roumains de Máramaros), Munich, Drei Maskenverlag, 1923, N^o 53c; les exemples 60b et 61b sont respectivement numérotés 107 et 125 dans cette publication.

Observons, en passant, que dans la versification populaire roumaine 7 syllabes équivalent, du point de vue de la structure, à 8 syllabes. La cause en est que les vers de 8 syllabes peuvent ne comporter que 7 syllabes prononcées, la dernière étant „mangée”. Les vers de 7 syllabes, par contre, peuvent se compléter par l'adjonction d'une huitième syllabe „complémentaire”. Notons encore que cette particularité est contraire aux règles de la versification hongroise ou slovaque, par exemple.

Ainsi une partie des mélodies de Máramaros est donc constituée par des emprunts aux anciennes mélodies hongroises à rythme ponctué, de 7 ou 8 syllabes, ou par des mélodies de construction analogue. Mais le rythme ponctué ne s'accommode pas de la métrique des vers roumains, pas plus, d'ailleurs, que chez les Slovaques de celle des vers slovaques. Il est très probable qu'il ne s'agit pas là d'une influence hongroise directe, mais d'une influence qui a dû s'exercer par l'intermédiaire des Ruthènes, car la population roumaine de Máramaros-Ugocsa, comme celle de Bihar, n'avait aucun rapport avec leurs voisins hongrois immédiats.

Les mélodies de Máramaros à rythme ponctué, se sont infiltrées sur le territoire des comitats limitrophes et même jusqu'au comitat de Kolozs (Cluj). On les trouve, d'une manière sporadique, même chez les Sicules en Transylvanie, tout comme les mélodies pentatoniques roumaines de Szatmár et de Szilágy à forme augmentée. C'est ainsi que nous pouvons constater ce phénomène étrange, à savoir que des formes roumanisées, mais d'origine hongroise, sont reprises par les Hongrois telles qu'elles étaient devenues sous l'influence roumaine (un phénomène analogue a déjà été observé plus haut).

Il est curieux de constater qu'à part quelques emprunts sporadiques, les mélodies néo-hongroises ou celles des groupes C II et IV, qui leur sont proches, n'ont exercé aucune influence sur la mélodie populaire roumaine. Encore ces quelques exceptions sont-elles, pour la plupart, de régions (régions minières, par exemple) où l'influence des villes a troublé l'homogénéité des mélodies ancestrales. Citons comme exemple les mélodies 9d et 26c, déjà traités, ainsi que les mélodies 62b à f.^{12a}

L'exemple 62a est une chanson (peut être chanson populaire urbaine) hongroise bien connue qui a dû naître sous l'influence de la mélodie „Vörös bort ittam az este” (cf. avec ce qui a été dit p. 209). Les exemples 62b, c et d montrent que les Roumains n'ont emprunté que la seconde moitié de la mélo-

^{12a} Les exemples 62c et d portent dans „*Chansons populaires roumaines du département de Bihar*” de BARTÓK (Bucarest, 1913) respectivement les numéros 195 et 196.

die (N. B. leur refrain roumain correspond en français approximativement aux paroles suivantes: „Ma chérie, ma mignonne, ma petite feuille!\" ce qui est à peu près conforme au sens du refrain original hongrois). Les exemples 62e et f sont des variantes bien plus éloignées, de sorte que sans l'exemple 62d il serait à peine possible d'établir leur relation — d'ailleurs douteuse — avec l'exemple 62a.

Quelle peut être la cause de cet isolement du peuple roumain vis-à-vis des mélodies néo-hongroises? Cet isolement, que nous n'avons pas retrouvé chez les Slovaques, par exemple, pourrait peut-être s'expliquer, en partie par les tendances conservatrices de la population des villages roumains, et aussi par l'uniformité de ses vers. La transformation radicale du goût musical s'effectue chez elle, probablement, bien moins vite que chez les peuples voisins. C'est vraisemblablement aussi la raison principale du maintien de circonstances musicales aussi archaïques, pour ainsi dire moyen-âgeuses, que celles que l'on peut observer chez les Roumains de Bihar.

Jusqu'ici la question de l'influence réciproque entre Hongrois et Roumains paraît relativement simple. Mais la question se complique par la suite. En effet, à l'exception de la région de Bihar peut-être, les régions musicales roumaines ne sont pas nettement délimitées. On trouve des mélodies du type de Máramaros parfois même chez les Roumains du Banat, des mélodies du type de Banat, par contre, se rencontrent jusqu'au comitat de Hunyad et jusqu'au Mezőség. Des mélodies pentatoniques hungaro-sicules à 8 syllabes se sont infiltrées dans une mesure plus ou moins grande depuis le Mezőség jusqu'aux régions de Hunyad, de Banat et même, exceptionnellement jusqu'à la région de Bihar. Comme le montrent certains signes la propagation a été effectuée dans certains cas par des gens instruits, des instituteurs, des prêtres, etc. Mais ce n'est pas encore cela qui cause la véritable complication. La situation devient surtout complexe par suite de l'existence de nombreuses formes intermédiaires dans les régions de Hunyad et de Banat. Ces formes sont plus près soit du type de Hunyad et de Banat, soit du type sicule (exemple 52). De sorte qu'au début, il a été assez difficile d'établir une distinction entre les types de chansons hongrois et roumains. Pour comble d'infortune nous ignorons presque complètement la musique des régions de Kükküllő (Târnava), de Fogaras (Făgăraş) et de Szeben (Sibiu), sans parler des régions frontières situées au nord et à l'est de la population sicule, notamment le comitat de Beszterce-Naszód (Nă-

săud), la Bucovine et la Moldavie, qui, du point de vue de la musique roumaine restent encore entièrement inexplorés (v. l'Appendice). Toutes ces circonstances semblent, à première vue, empêcher la formation d'un jugement définitif sur la question.

Cependant un examen approfondi du problème permet d'en tirer les conclusions suivantes:

1. La mélodie populaire roumaine du Mezőség et du comitat de Szatmár a subi l'influence de l'ancienne mélodie populaire sicule. Les mélodies similaires que l'on rencontre d'une façon sporadique dans les régions de Hunyad et de Banat, ont dû y pénétrer depuis le Mezőség.

2. Les mélodies hongroises récentes à rythme ponctué et les mélodies néo-hongroises n'ont exercé, pour ainsi dire, aucune influence sur la mélodie populaire roumaine.

3. On observe dans la mélodie populaire roumaine de Máramaros une influence hongroise indirecte, plus ou moins marquée, qui a dû s'exercer par l'intermédiaire des Ruthènes.

Ce qui vient d'être dit, concerne uniquement les mélodies roumaines comportant aussi des paroles. En ce qui concerne la musique de danse roumaine, les types locaux des airs de danse de Bihar, de Hunyad, de Banat et de Máramaros n'ont rien en commun avec la mélodie populaire hongroise. C'est encore dans la région de Mezőség que l'on trouve le plus de rapports hongrois. Une partie des airs de danse roumains du Mezőség sont, en effet, absolument comme les mélodies hongroises appelées verbunkos. Il est à noter que les Roumains de Mezőség désignent une partie de ces mélodies-verbunkos du type hongrois par le mot „țigănească" (tzigane), ce qui semblerait indiquer que ces mélodies étaient propagées par des musiciens tziganes (cf. avec ce qui a été dit p. 216 et avec les exemples 63 à 72).

Les exemples 63 et 64a sont des airs de kolomejka ruthènes typiques; 64b est l'emprunt hongrois d'un tel air; 65 est la forme redoublée, „magyarisée" du type de kolomejka ruthène. Dans les exemples 66a et 67a la magyarisation est encore plus poussée: en dehors du redoublement ces exemples sont caractérisés par une allure plus lente qui fait que le rythme est devenu ponctué et qu'il s'est adapté ainsi aux paroles. 67b est une forme comportant des paroles roumaines (la section à six syllabes du texte hongrois est remplacée par sept syllabes, mais la déclamation roumaine en est défectueuse!). Les exemples 66b et 67c sont respectivement les variantes roumaines des exemples 66a et 67a, b interprétées au violon avec un rythme caractéristique dit „bulgare" (l'exemple instrumental suivant a également été interprété au violon; le ton original de chacun de ces exemples a été d'une grande seconde

plus élevé). Le premier est une musique „de table de noce” („la masă”), le second une danse appelée „de-alungu”. L'exemple 67c a été accompagné — selon l'habitude de Mezőség — par un second violon à trois cordes. Ces cordes, situées toutes dans le même plan, étaient accordées sur les notes



Les exemples 72a, b et c sont les formes chantée et instrumen-

taile d'un air de danse d'un genre différent, mais apparemment proche du verbunkos. 72 est également un air de danse, genre verbunkos, du Mezőség. Le dernier groupe d'exemples publié par M. Kodály dans une encyclopédie de la musique,¹³ vol. II, p. 68 (sous le titre de „Magyar népzene” (= Musique populaire hongroise) est très instructif du point de vue qui nous occupe: on voit clairement la relation entre la mélodie chantée, genre kolomejka, de Nyitra-sehi (un village de l'Ouest de l'ancienne Hongrie, actuellement en Tchécoslovaquie) et l'air de danse instrumental hongrois, de style verbunkos de Transylvanie.

Des airs de danse de ce genre, que nous pourrions appeler airs de danse genre verbunkos roumains, sont également connus dans d'autres régions roumaines sous la dénomination „ardeleană” (= transylvanien; exemples 68 à 70). Encore une raison qui rend difficile la décision! C'est un dommage irréparable que la situation, qui a suivi l'année 1918, ait rendu impossible la continuation des recherches. Car, même en ce qui concerne les régions de l'ancienne Hongrie habitées par des Roumains, nous n'en connaissons bien que la moitié environ. Combien plus claires seraient maintenant ces questions complexes si nous avions pu depuis étendre le champ de nos investigations non seulement sur des régions transylvaniennes, mais aussi sur les régions de la Moldavie, voisines du peuple sicule!

Avant d'aborder le dernier chapitre, je voudrais soulever encore quelques questions:

1. Comme nous le verrons dans un instant, les Croates de Muraköz, eux aussi, empruntaient souvent les mélodies néo-hongroises sous une forme mutilée. Quelle peut être la cause de cette tendance à la mutilation que nous retrouvons d'une façon invariable chez tant de peuples, même chez des peuples géographiquement assez éloignés les uns des autres comme le sont les Slovaques, les Roumains et les Slaves du Sud?

Voici une explication possible de ce phénomène: la structure des mélodies néo-hongroises est probablement trop longue et trop

¹³ Bence SZABOLCSI et Aladár TÓTH: „Zenei lexikon”. Ed. Győző Andor, Budapest, 1931.

compliquée pour ces peuples; on pourrait presque dire qu'elle est trop moderne pour eux. Il est à noter, en effet, que les mélodies néo-hongroises dont les vers n'excèdent pas 8 syllabes sont rarement mutilées. Une réduction n'est généralement observée qu'au delà de cette limite; elle est d'ailleurs d'autant plus fréquente que les vers de la mélodies sont plus longs. Ce penchant à la mutilation doit probablement être en connexion avec une certaine tendance conservatrice. Les vers des anciennes mélodies populaires de tous ces peuples sont, en effet, généralement courts: ils dépassent rarement 5 ou 10 syllabes et les mélodies correspondantes comportent au plus quatre sections. C'est pourquoi les strophes de leurs anciennes mélodies contiennent $4 \times 8 = 32$ syllabes en moyenne, alors que les vers des mélodies néo-hongroises en contiennent généralement $4 \times 12 = 48$, souvent même 68 syllabes. Par suite de l'attachement aux anciennes formes plus courtes, ces peuples ne peuvent apparemment pas assimiler dans leur intégralité les structures néo-hongroises de plus longue haleine.

Un autre facteur, pouvant jouer un rôle dans ce penchant à la mutilation est peut-être dû au fait que les Hongrois répètent, en général, la deuxième moitié des mélodies néo-hongroises et que, par conséquent, les peuples voisins ont pu entendre bien plus souvent cette moitié des mélodies. Elle a donc dû être retenue avec plus de facilité que l'autre moitié.

2. Voici une autre question: quelle peut être la cause de la grande divergence, du point de vue musical, entre des régions roumaines relativement peu distantes l'une de l'autre? Quelle pouvait être la raison qui expliquerait pourquoi la population de certaines régions roumaines vivait, du point de vue musical, en liaison étroite avec la population des régions hongroises voisines, et pourquoi celle de certaines régions se retranchait, de la façon la plus absolue, derrière ses frontières? Tout ceci ne serait-il pas en rapport avec l'époque de l'établissement de telle ou telle population et avec les circonstances de ce peuplement? Ne pouvait-on pas résoudre, à l'aide des données fournies par les recherches folkloriques, certaines questions discutées, ou bien appuyer certains arguments grâce à ces données? Ou, encore, s'il s'agit de questions déjà résolues — ces données musicales, ne pouvaient elles pas confirmer le résultat? Sans pouvoir répondre à ces questions, je les passe cependant en revue, afin de montrer que la recherche folklorique comparée n'est pas une branche abstraite et inutile de la science, comme d'aucuns se l'imaginent, mais qu'elle peut parfaitement collaborer avec d'autres branches

scientifiques plus pratiques et exercer même une influence sur la solution de problèmes qui intéressent davantage le grand public.

La mélodie populaire des Serbes et des Croates et la mélodie populaire hongroise. Passons maintenant à l'examen des mélodies populaires serbes et croates. Malheureusement, en ce qui concerne ces mélodies, nous devons nous contenter de collections déjà éditées, qui sont fantaisistes sous plus d'un rapport. J'ai revu et classifié env. 2500 mélodies recueillies en Croatie, en Slavonie, en Dalmatie, en Bosnie et dans d'autres régions habitées par des Serbes. Elles sont pour la plupart, extraites de la collection du croate *K u h a ĉ* et du tchègue *K u b a*.^{13a}

Nous aurons vite terminé avec ces mélodies. En effet, il n'existe, pour ainsi dire, aucune relation entre celles-ci et les mélodies hongroises. On ne peut vraiment pas qualifier de relation l'existence simultanée dans les folklores croate et hongrois (et même slovaque et polonais, comme nous l'avons vu plus haut) de quelques mélodies appartenant au jargon musical international de l'Europe Orientale.

L'exemple 73b est extrait de la collection *K u h a ĉ*. Le lieu de provenance de cet air n'étant pas publié, nous ne pouvons tirer aucune conclusion de la ressemblance frappante que l'on observe entre les exemples 73a et b. L'exemple 74 nous montre que la mélodie hongroise, dont le refrain est „Sej, haj, göndör a babám” est parvenue — le refrain compris — jusqu'en Bosnie (probablement grâce aux soldats hongrois qui étaient en garnison dans ce pays). Le refrain „Aj vaj, rindiri baba” provient apparemment de „Sej, haj, göndör a babám”.

Par contre, dans le Muraköz (Međumurje) la situation est complètement différente. Dans cette région relativement peu étendue — deux anciens arrondissements du comitat de Zala — un folkloriste croate, originaire de Muraköz, *Vinko Ž g a n e c*, a collectionné 600 mélodies; sa collection a été publiée en 1924 par

^{13a} L. KUBA: „*Pjesme i napjevi iz Bosne i Hercegovine*”, Sarajevo, (1893?) environ 1000 mélodies.

L. KUBA: „*Album Černohorské*”, Prague, 1890; „*Pisně chrvatské*”, ib. 1892; „*Pisně dalmatské*”, ib. 1893; „*Pisně srbské*”, ib. 1923; „*Pisně bosensko-hercegoušké*”, ib. 1927; „*Pisně ze Starého Srbska*”, ib. 1928 (pour la collection de *K U H A Ć* v. la note 8).

l'Académie des Sciences de Zagreb.¹⁴ Žganec lui-même reconnaît déjà que 175 mélodies de sa collection sont du genre hongrois. Evidemment, il n'appelle ainsi que les mélodies néo-hongroises, puisqu'il ne pouvait même pas connaître à cette époque les anciennes mélodies hongroises. Mais en feuilletant ce recueil, on constate actuellement avec stupéfaction que la partie musicale de cette collection de chansons de langue croate est, pour ainsi dire, plus hongroise que notre propre collection hongroise. Les chiffres sont plus éloquents que toutes paroles: sur les 600 mélodies du recueil, on note 190 anciennes mélodies hongroises, 158 mélodies néo-hongroises (mutilées le plus souvent, v. exemple 80), 41 autres mélodies hongroises à rythme ponctué; au total 389 mélodies hongroises, donc 66⁰/₀ de toutes les mélodies contenues dans la collection (cf. avec les chiffres indiqués p. 213). Le fait le plus remarquable est le nombre considérable des anciennes mélodies hongroises empruntées. Les Slovaques et les Ruthènes — comme nous l'avons vu — n'ont emprunté en grand nombre que des mélodies néo-hongroises. Par contre, dans le Muraköz, outre les nombreuses mélodies néo-hongroises empruntées, on découvre des mélodies anciennes qui sont toutes, sans exception, d'origine hongroise. Dans la collection de Žganec 33⁰/₀ des mélodies sont d'anciennes mélodies pentatoniques hongroises, alors que la proportion de celles-ci dans le folklore hongrois lui-même n'est que de 9⁰/₀!

Les exemples 2d, 51c, 75, 76, 77, 78, 79 illustrent d'anciennes mélodies pentatoniques hongroises citées d'après Žganec.

L'origine hongroise de ces airs pentatoniques de Muraköz est indiscutable; ils sont, d'une part, complètement identiques avec les anciennes mélodies hongroises, provenant surtout de la Transdanubie, d'autre part, on ne trouve rien d'analogue entre ces airs et les autres airs serbes et croates. Il serait vraiment exagéré d'admettre que les mélodies de ce genre fussent diffusées depuis la région de ces deux arrondissements sur tout le territoire linguistique hongrois, jusqu'en Transylvanie.

Il est encore à noter que dans deux tiers des anciens airs pentatoniques de Muraköz les paroles sont constituées de vers de 6 syllabes, alors que dans les mélodies hongroises les vers de 8 et de 11 syllabes dominant.

Les 4 publications importantes de chansons populaires hongroises contiennent environ 230 anciennes mélodies pentatoniques;

¹⁴ V. la note 5.

cette collection de Muraköz en contient 190. De sorte que, tant que l'édition complète des chansons populaires hongroises ne sera pas réalisée, ce recueil croate de Muraköz constituera une des sources les plus importantes pour l'étude des anciennes mélodies hongroises. Pour cette même raison une de nos occupations les plus urgentes serait de publier le recueil universel des chansons populaires hongroises — dont le nombre dépasse 10.000 à l'heure actuelle — pour que ce recueil constitue une preuve solide de l'origine ancestrale de la partie la plus importante des chansons populaires hongroises.

Il y a 25 ou 30 ans, nous entendions maintes fois de la bouche de certains étrangers que la campagne hongroise ne possédait pas une véritable musique propre à elle, et que ce qui existait était emprunté aux Slaves ou aux Roumains. A cette époque, ignorant nous mêmes la musique des villages hongrois, il nous était impossible d'entrer en discussion à ce sujet. A présent, après 30 ans de recherches, j'ai tenté de réfuter ces thèses avec le plus d'objectivité possible. J'aurais publié les résultats de mes recherches, même s'ils n'avaient pas été en notre faveur. Il ne m'en est que plus agréable de constater que les résultats obtenus ne pouvaient guère être plus favorables. Il est possible que des recherches ultérieures modifieront quelque peu mes constatations. Mais je crois fermement qu'en ce qui concerne l'essentiel de la question, je ne me suis pas trompé. L'essentiel, à mon avis, est que les anciennes et nouvelles mélodies des campagnes hongroises constituent un trésor spirituel spécifiquement hongrois, que nous n'avons pas emprunté à nos voisins actuels, bien au contraire, c'est nous qui leur en avons donné.

Appendice.

Après la composition typographique de mon étude, j'ai eu l'occasion d'étudier hâtivement à Bucarest la collection réunie entre 1928 et 1934 par l'Association des compositeurs roumains, sur l'initiative de Constantin Brăiloiu, et qui comprend environ 3500 disques correspondant à quelque 8000 mélodies. La plupart des airs enregistrés proviennent du territoire de l'ancienne Roumanie. Ces mélodies indiquent qu'il existe sur tout le territoire roumain d'avant-guerre un certain type de mélodie d'apparence très archaïque et de caractère uniforme sur tout le territoire, appelé „chant long” („cântecul lung”, ou „hora lungă”). Ce type de mélodie s'identifie avec l'„hora lungă” de Máramaros,¹⁵ avec les mélodies ukrainiennes dites „dumy”,¹⁶ avec certains airs de Perse¹⁷ et d'Irak, ainsi qu'avec le genre de mélodies que j'ai recueillies en 1913 de la bouche des Arabes originaires de l'oasis de Djelfa en Algérie. Par contre, ce type de mélodie n'a pas encore été découvert dans les régions de l'ancienne Hongrie, habitées par des Roumains, sauf dans les régions de Máramaros et d'Ugocsa. Il en résulte trois conséquences importantes: premièrement que ce „chant long” est la plus ancienne sorte de mélodie de la Roumanie d'avant-guerre et des régions de Máramaros et d'Ugocsa; deuxièmement, que ce style n'a rien de commun avec le style pentatonique hongrois; troisièmement que cette espèce de mélodie est probablement d'origine arabo-persane. Ces constatations seraient suffisantes pour éclaircir les problèmes posés au sujet des mélodies pentatoniques hongroises — si des mélodies pentatoniques n'existaient pas sur le territoire de l'ancienne Roumanie, ou si elles n'y existaient que d'une façon sporadique. Mais d'après la collection de phonogrammes de Bucarest, ces mélodies sont très répandues en Bucovine, en Moldavie, en Bessarabie, et même dans d'autres régions de l'ancienne Roumanie. Ces mélodies pentatoniques sont très variées, elles ressemblent le plus à l'exemple 52, bien que le plus souvent elles soient à trois lignes. Leur tournure de mélodie se trouve plutôt dans la

¹⁵ B. BARTÓK: „*Volksmusik der Rumänen von Maramureş*” p. X—XII, et 15—28.

¹⁶ Beiträge zur ukrainischen Ethnologie, Vol. XIII, XIV, Ph. KOLESSA: „*Melodien der ukrainischen rezitierenden Gesänge*” (*Dumy*), Lemberg, 1910—1913.

¹⁷ Dr. E. M. von HORNBOSTEL: „*Musik des Orients*” (Série d'enregistrements phonographiques sur disques), N° 19 (Odéon 0—5168).

partie inférieure de la gamme. Les folkloristes roumains pensent qu'elles se sont infiltrées, il n'y a pas longtemps, de la Transylvanie, mais ils ne possèdent aucune preuve en faveur de cette hypothèse. La connaissance des mélodies de l'ancienne Roumanie, au lieu de faciliter la solution des questions en discussion, la rend donc encore plus compliquée.

La relation entre les mélodies pentatoniques hongroises et le folklore tchérémisse est indiscutable. Il est également indiscutable que le style ancestral de l'ancienne Roumanie est celui de la „hora lungă”, style complètement différent du style pentatonique hongrois, et d'origine probablement sud-est-orientale. D'où est venu alors dans le folklore roumain ce style pentatonique hongrois, ou, si l'on veut, turco-tatare du nord? Comment s'y est-il répandu? Sous l'influence des Hongrois? Sous l'influence d'autres peuples? Ou bien, s'agit-il là d'une influence commune d'origine multiple?

L'„Association des compositeurs roumains” a réuni, comme je l'ai dit plus haut, environ 8000 mélodies jusqu'à l'heure actuelle. On dit qu'il existe dans les Archives de mélodies populaires du Ministère de l'Instruction publique roumain (Arhiva fonogramică a Ministerului Instrucției Cultelor și Artelor) 8000 autres mélodies qui portent à 16.000 le nombre total des mélodies provenant, pour la plupart, de l'ancienne Roumanie. Cependant, ces deux organisations n'ont étendu leurs recherches que sur un territoire relativement restreint: le territoire inexploré est au moins dix fois plus vaste. Si elles continuent leurs recherches avec la même énergie que jusqu'à présent, et lorsque nous disposerons de 50.000 ou 60.000 mélodies de cette région, sous une forme accessible à leur étude, lorsque, enfin, nous connaissons la musique des peuples turcs et tatars du nord, vivant dans les régions frontières entre l'Europe et l'Asie — alors, nous pourrons peut-être répondre à ces questions.

1. *Parlando* M.F. 424a, Martonos (Udvarkaly), Dömötör Mózesné (Lékár)

It-pá-mért s a-nyá-mért mit nem ese-le-köd-ném. Tön-gör-nek a hob-gát
 ka-lány-nyal le-mar-ném, É Tön-gör-fe-ne-hi-ből gyöngy-özö-mö-köt
 széd-nék, It-pám-nak s a-nyám-nak gyöngy-bok-ré-tát — köt-nék.

2a $\text{♩} = 116-120$ Istensegits (Bukovina), Roth Ferenecné, 51 é. (Kodály), 1914

It-nyám, él-des a-nyám, Él-des szü-lő-daj-kám,
 Métt a-dál el-en-gem hogy he-gyi tol-vaj-nak?

Országos Széchényi Könyvtár

2b *Estaresa* (Bihar), Illés Juleza, 55 é. (Kodály Z.-né), 1918

Lá-nyom, lá-nyom, lá-nyom, Mi an-nak az o-ka,
 Hogy a te ro-ko-lyád É-lől o-lyan kur-ta?

2c *Egyházi magját* (Hont), Anna Kéthová, 66 é., 1914

Čo je sa to, čo je Na tych vr-škach be-lie?
 Či ho-lu-by se-dia, Či sa sňa-he be-lia?

36

Tempo giusto

M.F. 1533 e), Gyergyóalfalu (Csik), 1911 (Meháryt.)

Utat kal-let-tam, só-zém, El a-kaszt buj-dós-ni,

S ve-len egy vá-rás-ba nem a-kaszt ma-rad-ni, his an-ga-lm!

4a

Tempo giusto, $\text{♩} = 108$

F. 1124a), Gerecs (Hont), Zuzanna Skolniková, 362, 1914

Pod mo-ra-vou v tej-do-li-ne, Pod mo-ra-vou v tej-do-li-ne

Čier-ny has-ran vo-du ri-je, Čier-ny has-ran vo-du ri-je.

2d

Stokanovci (Muraköz), 97. Andrašič (Zgornje)

Do-šla je za-ro-ved Od sve-tlo-ga ca-ra,
Dra se sa-ki ju-nak Ka-ri-ra-ti mo-ra.

3a

Tempo giusto

Dariaš (Mitra), 1907

Dra-šou-akij nán rek-tor ne-mo-žju spa-vat', Mo-rašim - -
Dob-ri me da-va-ti.

4b Tempo giusto

Menzhe (Nyitra), 1909 (Kodály)

It ko-lo-nyi pa-ta-kok-ba, It ko-lo-nyi pa-ta-kok-ba
Fúr-dik egy fe-ke-te esó-ka, Fúr-dik egy fe-ke-te esó-ka.

5 Tempo giusto

Dorik (Zólyom), Anna Traková, 20 é. 1916

Jaj, Bo-že moj, smut-něj že-ne! Stra-ti-la som cic-ku v se-ne.
Čo mne moj muž ri-kat' bu-de, Keď si cic-ku py-tat' bu-de?

6 Poco rubato, $\text{♩} = 136$

F. 1489 d), Dorik (Zólyom), Zuzanna Spiščiaková, 40 é. 1916

Ma prie-vo-ze stá-la, Ža-lost-ne pla-ka-la:
- Pre-vez, pre-vez, prie-voz-nič-ku, Dám ti pou-to-lia-ra.

7 Tempo giusto, $\text{♩} = 114-144$

F. 1436 b), Padkóc (Zólyom), Mára Tonkovičová, 17 é., 1915

Pod ko-sto-lom je-dlič-ka, Pod je-dlič-kom la-rič-ka,
Ka-la-rič-ky st-nič-ka, O-ča-ka-vá ja-nič-ka.

8 *Tempo giusto* Lisso (Hont), Zuzanna Vicianová, 2. díl., 1914.

Ked' son ja bou šest-nást-roč-nj mlá-de-nee, Vo-lau son ti fra-já roč-ka na ta-nec:
-Pod' tan-co-vať, mo-ja mi-lá, Ej, ved' ty bu-deš že-na mo-ja, Lá-ha-ja.

9a *Tempo giusto* Hédel (Zólyom), Zuzsa Strelcová, 18 é. 1915.

Sto-ji dnu-ča pred ko-sto-lom, še-ja hoj! Ej, sto-ji dnu-ča
pred ko-sto-lom, Ej kecu o-no byc mo-ju že-nou, še-ja hoj!

Országos Széchényi Könyvtár

9b *Andantino* Galicia (Kolesa: Lemkengebiet, n. 577)

Cigum An-rik nru nomor-ky, roč-á-roč! Ci-gum An-rik
nru no-mov-ky, Mu-ε-co-di 3 kep-bu pryx-ky, roč-á-roč!

9c Domašinci (Muraköz), Dodina Mara (Žganec n. 169)

De-nes mi je v ju-tro ra-no Na ze-mli-cu ro-sa pa-la, De-nes mi je
v ju-tro ra-no Na ze-mli-cu, na ze-mli-cu ro-sa pa-la

9d *Parlando*, $\text{♩} = \text{cca } 80$ M.F. 872 a), Vaskoh (Pihar), fésfi, 1910.

Cá - - - te pa-sá - - re-sîn - lu - - me, traîla la, Cá - - te pa-sá - -
 re-sîn lu - me, Toa - - - te ei-ná - - fi s'a - - li - - ná, traîla la.

10 *Tempo giusto* Hédél (Zólyom), Zsuzsa Strelcová, 18 é., 1915.

Coto tam, coto tam podo bloi-kom pi-ska? Mla-dý pán, mla-dý pán mla-dó dxiu-ča
 cel-ska. - Mla-dý pán, mla-dý pán, nag ma ne-sci-ska-ju, -ju, -ju, -ju,
 -ju, -ju, -ju, -ju, -ju, -ju, -ju, Ja som mla-dó dxiu-ča, nag mi po-koj da-ju!

Országos Széchényi Könyvtár

11a *Tempo giusto* Vésztó (Pékés), 1906.

A gö-zös-nek pat-tog a ke-re-ke, Bar-na kis lány haj-lik ki be-lő-le,
 A fá-tyorkát fuj-ja a szél, - Lá-tod ba-bám, hogy mennyi szomj-let-tél.

11b *Tempo giusto* Hédél (Zólyom), Maria Ivanicová, 55 é., 1915.

Kedz sme i-sli x Cia-to, ej vy-pi-li sme hria-to, kedz sme i-sli
 x Cia-to, vy-pi-li sme hria-to, hria-to je su-ro-vo, ej i-dze ka-dze kto-ro.

12 Tempo giusto, piuttosto lento *Kisilés, (Gara), Pora Tálaniban, 23 é., 1918.*

Ked'som i-sou z voj-ny do-mou cez ze - le - né luč - ku
 Ť-siou som si na - vsti - ri - ti mo - ju fra - je - - rôt - ku.

13 Tempo giusto *Egyházmárád (Hont), Plnka Paulinová, 26 é., 1913.*

za - bi - li ší - po - ša za šest - de - siat zla - ty
 Ho - - di - li ho do Du - na - ja za tie tri du - ka - ty.

14 Tempo giusto *Liso (Hont), Zsanna Vicianová, 28 é., 1914.*

Tan do - le na do - le, na pek - nej ro - vi - ne, Tan do - le na do - le,
 na pek - nej ro - vi - ne | Ja - sie Ja - nik ko - ne drob - non roz - ma - ri - ne.

15 Tempo giusto, $\text{♩} = 120-130$ *M.F. 10976, Nagyzlatina (Trencsén), é. n. n., 1909*

To vy - stav - šie po - le ka - bych bo - lo mo - je, Ja - la by ho sa - dit'
 roz - ma - rin - kom ce - le, Tak by ho sa dit' roz - ma - rin - kom ce - le.

16 *Tempo giusto* *Mezőkőz (Zólyom), leányok, 1915.*

Utom ma-li-no-vom le-se čer-ve-ný pái - - ček bre - še!|
Do ho-sto-la ro-ria, mo-ja mi-lá plá - če!|

17 *Andante* *Hédél (Zólyom), Mari Sedliaková, 15 é., 1915.*

st-ko že ja poj-drem cez ten háj ze-le-ný st-ko že ja poj-drem
cez ten háj ze-le-ný, | Šet - ké ma-ju man-ke mo-ja le-tia vse-mi!

18a *Lento* *M.F. 1612c), Mezőpanit (Maros Torda), Nagy Tamás, 22 é. (Lajtha), 1912.*

E-nik a bu-za, ki se hány-ta a fe-jit, Már a ma-dár
mind el-hord-ta a sze-mit. Ha el-hord-ta, fi-a-i-nak, fi-a-i-nak
hord-ta el, - Hej kis an-gya-lom, so-ha-se fe- lejt-lek el.

18b *Tempo giusto, $\text{♩} = 81-91$* *M.F. 1094c), Nagyszőlősi (Froncsó), leányok, 1909.*

!Ej, na tren-čian-shaj bra-ne čer-ve-ná za-stá-va; | st na tej za-
stá-ve, Ej, a na tej za-stá-ve tu-rec-ko - vá kľa - va.

19 Tempo giusto, $\text{♩} = 130$ F. 14616), Hédél (Zólyom), Zuzsa Strelcová, 18 é., 1915.

Spie-vaj dxiu-ča, spie-vaj, bu-dzem ca po-ču-vac, E-ja ho-ja
cu-ha ho-ja, Aké ei pek-ne poj-dze, bu-dzem k vám cho-dzie-vac.

20a Tempo giusto Erdőköz (Zólyom), Marg. Dibdiaková, 20 é., 1915.

Spou noei by-la jed-na ho-di-na, Kým mňa má mi-lá od-pre-vá-di-la,
Od-pre-vá-di-la až do ha-jit-ku, De pre-spe-ru-je slá-vik pies-nič-ku.

20b F. 1082c), Székely-marót (Hont), Zuzka Jankovičová, 18 é., 1914.

Pri-šou nám be-fel, do-mou poj-de-me, Vo-jan-shij mun-der roz-ši-ru-je-me
Vo-jan-shij man-der roz-ši-ru-je-me, Ma-čin pá-non p-fi-ce-ton na-dá-ku-je-me.

20c Tempo giusto Hédél (Zólyom), Maria Fudorová, 52 é., 1915.

Ta-ky sa mi v cej-to no-ci zo-snuv seň, Pri-lo-žiu mi je-ho lič-ko
že moj mi-ly, pre-ji mi-le-ný pri-šieu sem.
na-mo-je, Spy-taa sa mi :- Da-ša mo-ja, čo ci je?

21 *Tempo giusto* Radin (Zólyom), Katarina Lepiešová, 16 é. 1915.

Po zdo-la Ra-di-na na ja-reč-ku, Po zdo-la Ra-di-na
 na ja-reč-ku Pe-rie tam má mi-lá ko-se-lôč-ku,
 Pe-rie tam má mi-lá ko-se-lôč-ku.

22a *Tempo giusto* Tonik (Zólyom), Zuzanna Spišiaková, 40 é., 1916.

Čij to dom-ček na tom vtš-ku? Siou by doň-ko
 čo len troš-ku, či-la-gom, ra-da-gom, za-lam-bom.

22b Morvaország (Pastor: III. 173 47.)

Ja-ká sa my ško-da sta-la! Fra-je-ra my
 vo-da vra-la, ti-go-ta-ly hve-zdič-ky, Po-že mój!

22c *Andantino* Galicia (Kolesa: Lemkengbiet, 7:556a)

To-pa, w-pa, ro-py-ba-ma, Mo-a nu-re
 bo-ro-ba-ma, rou-á-á, rou-á-á, mpa-pa-pa-pa.

22d Andantino Galicia (Kolessa: Lemkengebiet n. 556b.)

Му-а же а,
ої-а-рої, ме-неп? Ої-а-рої, ої-а-рої ої-а-рої, ме-неп?

23 F. 1461a), Hédél (Zólyom), Zuzsa Strelcová, 18 é., 1915.
Tempo giusto, $\text{♩} = 140$

ke-by si bou a-ho dru-hý, Da-la by ci pier-ko zru-ži,
Le-va le-ve-le, ru-zan dze-re-be-be, cu-ha-ja!

24 Tempo giusto Szecse (Zólyom), Maria Mesiková, 17 é., 1915

Už do-zre-by ze-le-nie ja-ho-dy, - Po-vedz, mi-lá, gdo gu te-be cho-dí?
Po-vedz, mi-lá, kió an-d'a-lom, Ej, gdo gu te-be cho-dí?

25 F. 1376 c), Hédél (Zólyom), Zuzsa Strelcová, 18 é., 1915
Tempo giusto, $\text{♩} = 132-144$

O-tvor-že mi dzieu-ča, mó-žě mi o-tvo-rie, Bou som ci fra-je-rom, e-šće ci mó-žem byc,
Lá-tod ba-ba, lá-tod ba-ba, E-šće ci mó-žem byc.

26a *Tempo giusto* Zalaba (Hont), 1912. (Kodály)

Er-dély-or-szág fő-vá-ro-sa Ko-los-vár, Volt sze-re-tóm né-ha öt-ven, né-ha száz;
 Volt sze-re-tóm né-ha száz is, De jó vol-na csak egy száz is be-lő-la.

26b St. Břeclava, Morvaország (Bartók: III. 7^e 1164)

Ka-ti-sa-ti Ka-to-ři-ne v ne-dě-lu Ver-bo-va-li třech mlá-den-ců na voj-nu;
 Vše-ci lu-dé lu-to-va-li, Že na voj-nu ver-bo-va-li v ne-dě-lu.

26c *Quasi parlando, p=222* M.F. 1365 b), Kerpényes (Alsó-Fehér), férfi, 1910.

Bra-du-lui la mun-te-ii pla-ce și la tei, În-a-vut mi-î de-mân-dre-țe
 și-a-cum n'am; În-a-vut eu tot-de-a-u-na, M-dar a-cum n'am.
 — ni-î u-na, La-să n'am— și la-să n'am.!

27 *Tempo giusto* Feketebalog (Zólyom), asszonyok, 1915.

Ska-de se tie dev-ke bo-ly, Cò tak pek-ne tan-co-va-ly?
 Ž Ő-čo-vej, ž Ő-žo-vej, ž tej de-di-ny zho-re-nej.

28a *Tranquillo* *z Velké (Moravská) (Bartoš: III. 7. 87)*
 7 *rubato*

Ú-ro-ku ti-si-cim o-smi-stém, št-to v-o-sna-šty-ry-cá-tém
atempo

Po-čít ko-sút bo-žo-va-ti, lid fa-les-ně
rubato

su-žo-va-ti v ze-mi U-her-ské.

28b *Tempo giusto, d=130* F. 1460 c), Hédel (Zólyom), Žuza Strelcová, 18é, 1915.

Ej, ci-sa, ci-sa, ze-le-ná ci-sa, - už tie ča-sy
 pri-chá-dra-ju Ej, že sa že-nie mu-sia.

29 *Tempo giusto, d=104-126* M. F. 1074a), Darázs (Nyitra), leány, 1907.

Ej, žan-dá-ri, žan-dá-ri, vy ste vel-ki skla-ma-ri! Skla-ma-li ste
 deu-ča, he-ja ho-ja hoj, 1. r. Za šty-ri to-lá-re, 2. r. Bo-že mój!

30 *Tempo giusto, d=138* F. 1470 b), Hédel (Zólyom), Agnes Sedliaková, 15é, 1915.

Št na ho-re ta-ta-reič-ka, - Šum-na mo-ja fra-je-rôč-ka, y
 Se-dlo že-ro-ro-vô, če-reš-na i to-pol, - Mo-jej fra-je-rôč-ky daj po-koj!

35 Andantino
Galicia (Kofesa: Tempestad, n.º 280)
Où l'on-ore mout'bo-ore, z'au-ryi-ea-na-go un-rob eü eü-eü-eü-eü-eü!

34 Andando, ♩ = ca. 210
F. 1422c), Hédel (Zölyom), Zuzsa Stralovna, 18a, 1915.
It ko som i-kon eü me-n-by do-mou, ke som i-kon z'f-ma-r-by do-mou.
Mo-dlu som sa ma-zo-zü-eü-by-hu, Mo-dlu som sa ma-zo-zü-eü-by-hu.

33 Tempo giusto, ♩ = 132
M. F. 10746), Barovsz (Kytro), Baumy, 1907.
Ki-pa-la sa Ha-mu-len-har, De-ro-din-ae stu-de-naj,
S-kot eta-de-foj naj-mü-sü da ko-nü-hu na va-nem.

32 Tempo giusto
Galicia (Gomot), Baumy, 1906.
Gré-he-por-ku vü na-ju, Gré-he-por-ku vü na-ju, Du-na-ju tam se dlop-e-ü-ü-ü-ü-ü-ü.

31 Tempo giusto, ♩ = 92-100
F. 1102 d), Kissó (Hont), Zuzsanna Ucranova, 28a, 1914.
Ke-zou mi mög ni-éj do je-se-ny ka-kat!
Ze mi ku-ör hre-bek é-ü-ü-ü-ü-ü-ü a tempo.
vi-na vü ze-ti-ze-daj ze-ze-du-na vü na vü-ze.

Сма-рам еу на ка-минь, но-мо-руб-ся зо мнот.

36a *Tempo giusto* 7 *Sámson (Hajdu), legény, 1906.*

Meg-dög-lött a bi-ró lo-va, Meg-nyí-z-ta ja bi-ró ma-ga.

Sej, haj, re-mo-son, Hur-za rá, ver-je rá, te-gye rá ta-ka-ro-son.

36b *Andantino* *Galicia (Kolesa: Lemkengebiet, № 276)*

Коп-на ро-па Ть-ко-бу-на, - Чу-а'с Тан-цо? Ма-ме-ру-на.

più mosso - - - - *a tempo*

Тої, тої, ро-а-а, Еї ро-а ро-а, еї ро-а ро-а, ру-за-а.

37 *Parlando* *M.F. 1898b), Szombatsig (Bihar), férfi, 1911.*

Аї, - Și măștiu na-naș un-di-s, măi, Și măștiu - na--na-ș un-di-s, măi,

Аї, - Du-șe s'ar - bar - - - - - și-nu pun-te.

38 *Parlando*, $\text{♩} = 160$ *F. 1179a), Doșareled (Bihar), Marie Dance, 17é., 1914.*

Тасї, - cod-ru-лe, - nu - mă spu-șe, - Тасї, - cod-ru-лe,

nu mă spu-ne, C'am vă-rot-or-va-ră'n-ti-ne!

39 Parlando, $\text{♩} = 132$
 F. 1171b), Havasdombó (Bihar), Eloare Vaida, 21 é., 1914.

Stră-i-nă-stră-i-nă-ta-tă, Stră-i-nă-stră-i-nă-ta-tă,
 Stră-i-nă-stră-i-nă-ta-tă, Stră-i-nă-stră-i-nă-ta-tă.

40 Parlando, $\text{♩} = 152$
 F. 1185b), Solyom (Bihar), En-eta Dehelean, 50 é., 1914.

Ba-tă-lor-mă-nă-ă-ce-la-o-mu, Ba-tă-lor-mă-nă-ă-ce-la-o-mu,
 Ba-tă-lor-mă-nă-ă-ce-la-o-mu, Ba-tă-lor-mă-nă-ă-ce-la-o-mu.

41 **Parlando** F. 9798), Várhely (Hungary), Fing Dălinescu, 40é., 1913.

str-de ce fo - cu - măr - și - - nă, str-de ce - fo - -
cu măr - - și - - nă, str-de ce fo - cu măr - și - - nă,

42 **Parlando**, $\text{♩} = 132$ F. 9240), Cserbel (Hungary), Mărie Nedela, 17é., 1913.

Drag m'ost a tră - - i bi - ne, - Drag m'ost a tră - i bi - - ă - ne,
He! Drag - m'ost, - - ie, Drag - m'ost a tră - i bi - ne.

43a *Parlando*, $\text{♩} = 124$ F. 1208c), Kisgyörgény (Maros-Torda), Szalai Károly, 50 é., 1914.

Ír-va va-gyok, mint gö-li-ce, Mint a ki-nek nincs sen-ki -- je,
Ír --- va va-gyok én ma -- gam is, - Ír-va- az én ga-lam-bom is.

43b *Parlando* Kendilóna (Szalnok-Doboka), férfi, 1909.

Da, Hai-dă mân-dră, să fu-gi-mu, da Că noi bi-ne ne ve-ji-mu, măi,
da Și la ochi și la sprân-ce -- ne, a -- măi, Ca doi pă-u-neș la pe-ne, măi

44a *Parlando*, $\text{♩} = 168$ M.F. 1610b), Csikvérces (Csik), Kovács József, 61 é., 1912. (Lajtha)

-Ki-csi ma-dár jaj be fenn száll, mi az o-ka a-lább nem jár? --
-O-lább száll-nék, de nem me-rek, Mer én sen-ki-t sem üs-mé-rek.

44b *Parlando* M.F. 2038b), Mezőstabad (Maros-Torda), férfi, 1912.

Hai la la la la la la la, -- Hű-lai lai la la la la -- la, --
Pá- -- du-ri... tá ra-ré mân-dră, Pa-să-nile 'a ti-ne cân-tă.

44c *Voxilyzer: Ébornyik marijorkih narodnich pesen*, $\text{♩} = 96$.

Ty-po ma-uzm bok-mo-uzm röri, Uj-uzm-köi-uzm när-göir-gou,
O-car ma-uzm bok-mo-uzm röri, Uj-uzm-köi-uzm hjo-ra-uzm.

45a *Parlando*, $\text{♩} = 224$ M.F. 1650a), *Derken (Bereg)*, *őregasszony*, 1912.

Ánd-rás-nap u-tán az i-dő, Süt-ven tor-nyo-dzik a fel-hő,
Ri-mán-kod-nak a bá-rá-nyok: El-fo-gyott a ta-ka-r-má-nyok.

45b $\text{♩} = 78$ F. 1253 a), *Görgényosonva (Maros-Torda)*, *Lucretia Alag*, 1914

Ver-de-i coa-ru si'n-fun-zi-tă, - Mi-e-mi-pe-re ve-ste-zi-tă
Da-că-s io tăt nă-că-ji-tă, Da-că-s io tăt nă-că-ji-tă.

46a *Parlando* $\text{♩} = 160$ M.F. 1047c), *Gyergyócsomafalva (Csik)*, *asszony*, 1907

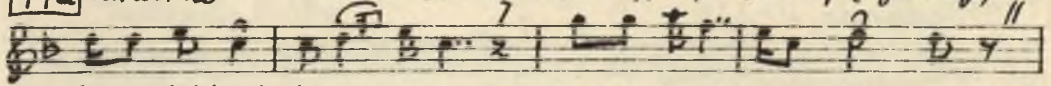
Hon-nan jöss te oly le-vél-lel (!) bus paj-tás, Mersir e-gyik öre-med job-ban, vint a méz?
Mért lá-tok or-cá-don oly nagy bá-na-tot, Mint-ha el-múlt vol-na min-den vig-na pod?

46b *Tempo giusto* $\text{♩} = 106$ M.F. 753 b), *Mezőkők (Torda-Aranyos)*, *asszony*, 1909.

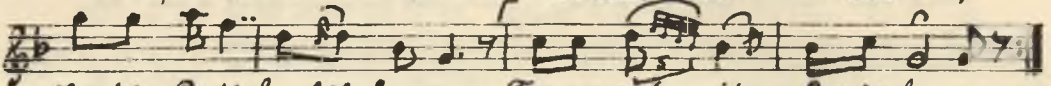
Hăi, Măn-ce te fo - - cu nă-șă-su, na năi na, Șo tē-am fă-cut
șo tē-am tra-su, na năi na. Hăi, Și tē-oi tra-ge căt tē-am tra-su,
căt tē-am tras, năi și mă due și te la-su, na năi na.

47a *Parlando*

M. F. 1111b), Baita (Tolna), Bápa József (Garay) 11



Re sz-föld-nek sik me -- ze-je, Lu-kács De-ti la-kik ben-ne,

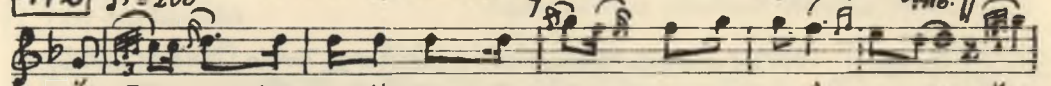


Lu-kács De-ti la-kik ben-ne, Fu-rug-gzá -- ját fu-ja ben-ne.

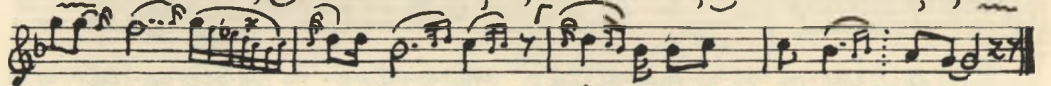
47b *Parlando*

F. 156/a), Erdőszakáll (Maros-Torda), Stefan Bungărdian 11

♩ = 200



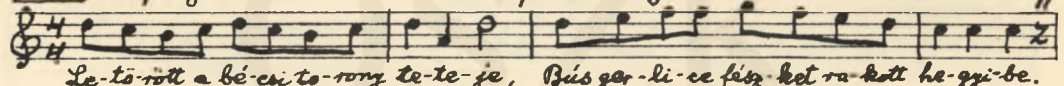
Ţi F...mor-ţu-a tei de Neam-ţiu, F...mor-ţu-a tei de Neam-ţiu, Ţi



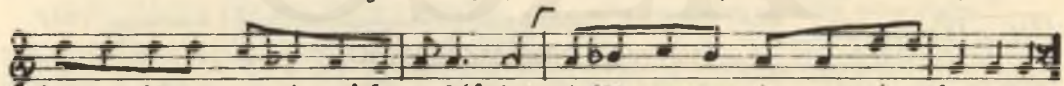
De-tă-năr m'ai puş în lan-ţu, - De-tă-năr m'ai puş în lan-ţu.

48a *Tempo giusto*

7 Felsőreg (Tolna), asszony, 1906. 11



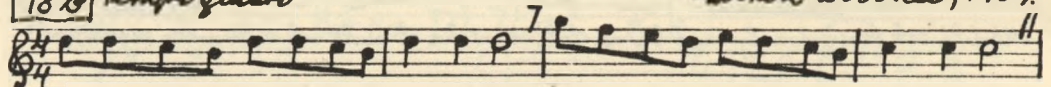
Le-tó-rött a bé-esi to-rony te-te-je, Bús ger-li-ce fész-ke-t ra-kott he-gyi-be.



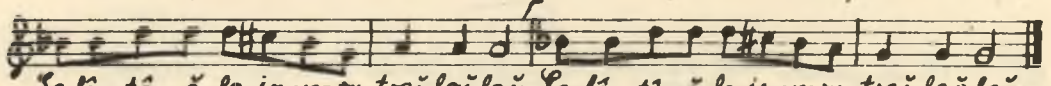
Bús ger-li-ce min-dig ott kí-a-bál-ja: -Ne félj, ma-gyar, víz-radi, még sze-bad-ság-ra!

48b *Tempo giusto*

Szolnok-Doboka, 1909. 11



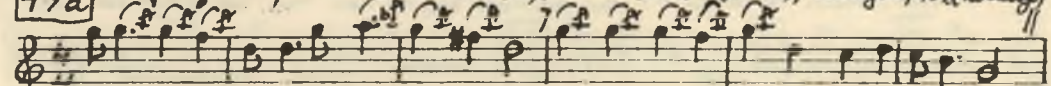
Lu-mea mea şi-a ta mă-ri-e, trai lai lai Şo stău în şu-ră pu-şti-e, trai lai lai.



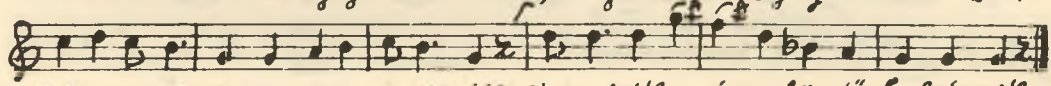
La fân-tă-nă, la iz-vo-ru, trai lai lai, La fân-tă-nă, la iz-vo-ru, trai lai lai.

49a *Tempo giusto*

M. F. 1229a), Menyhe (Kisitra), leányok, 1909 (Kodály) 11



Pi-ross al-ma mo-so-lyog a domb-te-tőn, Sár-ga-kén-dős kis lyány sé-tál a mē-zőn.



Szép a mē-ző, még sze-pül a vi-rág-tól Vagy at-tól a sár-ga-kén-dős kis lyány-tól.

49b *Tempo giusto* M.F. 744b), Mezőkök (Torda-Aranyos), férfi, 1909.
 $\text{♩} = 126$

Vai de mi-ne, ia-ră-i sa-ră, dai-na-na, Și mă ba-te măi-ca ia-ră,
 dai-na-na, Că și-a sa-ră m'o bă-tu-tă, dai-na-trai la la la la la la.

50a *Parlando* M.F. 335b), Kaposfüred (Somogy), Kovács György (Vikár)

Somogy me-gyé-ben szü-let-tem, Ben-ne föl is ne-vel-köd-tem,
 Nagy-ko-rm-ban ki-ke-rül-tem, Bács-ka szé-lén bé-tyár löl-tem.

50b *Parlando* F. 1575c), Soborsin (Strad), Mărioara și Julia Lup, 1917.
 $\text{♩} = 152$

Frun-za ver-dé-a le-u-ștea-nu, Frun-za ver-dé-a le-u-ștea-nu,
 Frun-za ver-dé-a le-u-ștea-nu, Și ai lai lai, do-ru-le, nu-i măi

50c *Parlando*, $\text{♩} = 180$ M.F. 2053b), Lénárdfalva (Szatmár), leány, 14 é., 1912.

Su-i te, mi-ra-să, n ca-ră, Că tē-om tre-ce pă-stă dea-lă,
 Tē-om lu-a so-po-ri di-un ba-nu, — Și tē-om so-po-
 ni'n-tr-on a -- nu, — Tē-om lu-a brân-ră-de-ă -- -- ū.

51a *Parlando* *Cyimesfelsőlök (Csik), 1911. (Lajtha)*

É-lik an-nak ke-se-reg-ni, Ki vi-lá-gát bí-val é-li ;
Bí-val é-lem vi-lá-go-mat, Bá-nat-tal tő-töm na-po-mat.

51b *Parlando*
p = 208

F. 1553 b), *Mesőkövölkút (Koloss), Zsuzsanna Chisa, 30 é., 1916.*

1. st. *Frün-sá ver-de, lem-n u--scat,-- mái-- má, má,*
2. st.

Frün-sá-- ver-de lem-n u--scat,-- mái,-- Si Ráú, mái-cá, té-ai su-pá--

rat, mái-- má, Háú pi Se mi--- né mái blá-stá--

mat, mái, Háú Se mi-né mái llá-stá mat, mái.

51c *Poturen (Muraköz), Martin Peteković (Zganec, n.º 293)*

Ja bum pi-sal do ce-sa-ra Kaj mi po-šle od-go-vo-ra;
Ja bum pi-sal do ce-sa-ra, Kaj mi po-šle od-go-vo-ra.

52 *Parlando* F. 982 a), Várhely (Hungad), Fira dealinec, 40é. 1914.

$\text{♩} = 184$

Frun-ză vier-dé ca iar-ba-rie, Frun-ză vier-dé ca iar-ba-rie,

Frun-ză vier-dé ca iar-ba-rie, Și-a-poi și do-nu-lé nu.

53 *Parlando* M.F. 860 a), Nagyszentmiklós (Torontál), leányok, 1910.

$\text{♩} = \text{cca } 160$

1. *Allegretto* Trai năi năi năi năi năi na-re, Trai năi năi năi năi năi na-re

Allegretto Lie-no — Lie-no — — — — — Și qu-m — — — — —

2. *Allegretto* Dă-să-nu-că di pe crean-gă, Dă-să-nu-că di pe crean-gă, Lie-no —

Lie-no — Și qu-ra ta-re Mi-a mân-cat i-ni-ma mea-re.

54 Tempo giusto M.F. 2125a), Kisbooskó (Máramaros), Enina și Ioană Chiesa, 15, 18^a, 1913. 11

♩ = 88

Su-pă-ra-rea și u-rî - - tu, Su-pă-ra-rea și u-rî - tu
Gân-dești, că tă-a-du-nă vîn - - tu, Gân-dești, că tă-a-du-nă vîn-tu.

55 Tempo giusto M.F. 7456), Mezökök (Torda-Stranyos), leányok, 1909. 11

♩ = 91

Vi-no, ba-de, când gân-de-știu, Vi-no, ba-de, — când gân-de-știu,
N'a-ștep-ta să - - te do-re-seu, N'a-ștep-ta să te do-re-se.

56 Tempo giusto, *♩ = 156* M.F. 1973c), Nagytarna (Ugoera), legény, 1912. 11

Te din sus - din Ba-ia ma-re, Te din sus din Ba-ia mar?
Me-ré-un că-pi - tañ că-la-re, Me-ré-un că - - pi-tañ - că-lar?

57 Tempo giusto F. 1348c), Bala (Maros-Torda), Marian Solonica, 1914. 11

♩ = 198

Hăi, Mă-dé-ren bra-șo-ve-ñesc, Mă-dé - - ren bra-șo - - ve - - ñesc, -
Xi, țî-ga-ñe, cân' por-ñesc, Xi, țî-ga-ñe, cân' por-ñesc.

58 *Tempo giusto* M.F. 748 c), *Mezőkök* (Torda-Brangos), 1909.
 $\text{♩} = 130$

Pă-să-mi-că eu cu-nu-nă Nu cân-ta sa-ra pe lu-nă, —
 Că d-i-ni-ma — mea nu-î bu-nă, Hai da da dai da da da.

59 *Tempo giusto*, $\text{♩} = 216$ F. 1554 a), *Mezőkövölket* (Koloss), Zacharia Chisa, 30^a 1916.

Ţi, La-să mai-că m'ai fă-cu-tă, La-să mai-că m'ai fă-cut, Ţi
 Da-că no-roc n'am a-vut, Da-că no-roc n'am a-vut.

60a *Tempo giusto* M.F. 1132 b), *Körögy* (Szerelm), Györke Edamné (Egaray)

Pi-ros csá-kó sü-ve-gem, Most é-lem györ-gy-é-le-tem;
 Bok-sé-ta van mel-let-te, Szö-ke kis lány kö-töt-te.

60b *Tempo giusto* M.F. 2114 d), *Alsórisó* (Máramaros), Várvaré Braicu, 19^a 1913.
 $\text{♩} = 240$

Nu-î bai, nu, mân-drut, nu-î bai, Ştiu că nu nă-am i-bdit-ai.
 Nă-am i-bdit v'o do-ře lună, Nă-am i-bdit, c'am fo' nă-buni.

M. Subotica (Muraköz), Anton Kocijan (Zganez, n. 194.)

60c

o sun-če-ce, sun-če-ce, Gde mi boš za-ha-ja-lo?

Jel' za vo-dom, za go-rom? Neg za tur-skom gra-ni-com!

60d

Tempo giusto

Egyhásmarót (Hont), Anna Kelhová, 562, 1914.

Itan do-lu g Du-na-ju, Tan sa pá-ni sehá-dra-ju,

Sehá-dra-ju sa, sehá-dra-ju, Bek-nie hád-ke há-da-ju.

Országos Széchényi Könyvtár

61a

Tempo giusto

M.F. 1298a), Vicsáp (Nyitra), 1907. (Kodály)

Sü-rö j-ér-dő, ma-gos gát, Hup-ka Rú-zi u-gord át,—

Dé-te ja-no ne tró-bád, Csók-ra tőr-mélt mé-méd, szád.

61b

Tempo giusto

M.F. 2098d), Jód (Máramaros), Ioană Chis, 302., 1913

Ba-tá-te, mán-dru-le, ba-tá, Ba-tá-te, mán-dru-le, bat',

Pa-sti-le și Săn-Giör-giu,— Pa-sti-le și Săn-Giör-giu.

62a Tempo giusto

katonák, 1916.

El-ment a sze-re-töm Bes-t-re, an-gya-lom, ra-gyo-gó csil-la-gom,
Fő-ura-kács-né lett be-lő-le, an-gya-lom, ra-gyo-gó csil-la-gom. Sár-ga tész-ta,
tí-ró raj-ta, st ba-ká-nak a ja-vát ad-ja pán-te-ken, szom-ba-ton, va sár-nap.

62b Tempo giusto

(Szrad) katonák, 1917.

Vai ksa-m-fu-le, nu-ti-i gră-u, Vai ksa-m-fu-le, nu-ti-i gră-u, le-li-tă, mân-dru-tă, fru-zu-ță.

62c Tempo giusto

M.F. 684 a), Sebeseny (Bihar), leányok, 15-20 é., 1909.

Că-te floři pe țar în su-su, Că-te floři pe țar în su-su, le-li-ță, mân-dru-ță, fru-zu-ță.

62d

Sebes (Bihar), 1909.

Măi-că cân-du m'ai fă-cu-tu, Mân-dru-tă, bă-nu-tă, le-li-tă.

62e Tempo giusto

M.F. 1742 a), Széphely (Temes), leány, 17 é., 1912.

Doam-ne, de ce m'ai lă-sa-tă? Hai li-nă, țor-ghi-nă, le-d'e-ră,
Doam-ne, de ce m'ai lă-sa-tă? Hai li-nă, țor-ghi-nă, le-d'e-ră.

62 *f* *Tempo giusto* M.F. 1757 b), *Párlak (Torontál), leányok, 1912.*
 $\text{♩} = 112$

Na-na-í oar-bá, eá nu vâ-dă, Co-si-tă, vier-di-tă, e-de-ră,
 C'am mân-cat ma-la-ú tá-tă, Co-si-tă, vier-di-tă, e-de-ră.

63 *Tempo giusto* M.F. 1862 b), *Veresmart (Угоса), leányok, 1911.*
 $\text{♩} = 84$

Cu-gumă 30-pa ko-ro ny-pa ſ ſ ko-ro no-ro;
 Я-кѣи о-мо 30-по фѣи-нѣи! Пѣ-мла бѣи на ко-ро, Пѣ-мла бѣи на ко-ро.

64a *Tempo giusto* M.F. 1895 a), *Dolha (Máramaros), arszonyok, 1911.*
 $\text{♩} = 72$

Ma ne sa-ma'm, ma ne sa-ma'm ka-mi-ny na-ma-ra,-
 Ма-мар ε-и шѣи мѣ-ро-нь-кѣи, Я-мѣи при-вѣ-на-ра, Я-мѣи при-вѣ-на-ра.

64b *Tempo giusto* Barslédéc (Bars), öregek, 1907. (Kodály)

Lá-nyok ül-nek a to-rony-ba a-rany-ko-szo-ru-ban,
 Ar-ra men-nek a le-gi-nyek sar-kan-tyús chiz-má-ban.

65 Tempo giusto

Kisölvéd (Hont), Vicenc János (Kodály)

So-ha Is-ten há-zá-ra csak egy pír-t sem ad-tam, Ha ja kel-des-tő-lem ként,
 ha-nyall ta-rsi-tot-tam. Lan-tost, do-bost, trom-bi-lást meg-gar-da-gi-
 tot-tam, Egy hit-vány, csal-fa csó-ként száz a-ra-nyat ad-tam.

66a Tempo giusto M.F. 1304a)

Zsere (Nyitra), 1911. (Kodály)

A jó lo-vas ka-to-ná-nak de jó ve-gyon dol-ga, T-szik - e-szik
 a sá-tor-ba, sém-mi-ré sincs gond-ja. Héj, il-let, bá-gyongy il-let,
 on-nél szebb sim lé-het, Csak az gyűf-jön ka-to-ná-nak, a-ki én-gem ese-ret.

66b Tempo giusto, $\text{♩} = 345$ F. 1279d), Felsőoroszi (Máros-Torda), Toma Tolólean, 642. 1914.

67a Tempo giusto M.F. 528 a), Csikgyimes (Csik), Kis Fülöp (Viktor)

Meg-szü-le-tél már a gyer-mek, i-gaz ap-ja sin-csen, Ko-már-kér-ni ké-ne
 mén-ni, - jó em-bé-rünk sin-csen, S le-mén-nék én a pin-cé-be, így csöpp bo-muk
 sin-csen, Ku-tya gyil-kos te-rém-tet-te! Így hát sem-mink sin-csen.

67b Tempo giusto M.F. 761 a), Mezökök (Torda-Stranyos), asszony, 1909.
 ♩ = 110

Hai-da, ba-de să-i şim dra-giu, hai-da, ba-de să-i şim dragi, C'a-mân doi sân-
 tem să-ra-ci, c'a-mân doi sân-tem să-ra-ci. Şi-om tră-i cu bu-ze mo-i,
 şi-om tră-i cu bu-ze moi, Ca-şi ai cu şa-se bo-i, ca-şi ai cu şa-se bo-i.

67c Tempo giusto F. 1234 d), Zdecspataka (Maros-Torda) (Gaston Lup, 422, 1924; 3 La Cacila, 272, 1924)

4+2+3

Şi-om tră-i cu bu-ze moi, Ca-şi ai cu şa-se bo-i, ca-şi ai cu şa-se bo-i.

Handwritten musical score for a piece in 2/4 time, featuring a treble and bass staff with various musical notations including triplets, slurs, and dynamic markings.

68 *Tempo giusto*, $\text{♩} = 92$ M.F. 1397c), *Albák (Torda-Aranyos)*, 1910.

Handwritten musical score for piece 68, in 2/4 time, featuring a treble and bass staff with various musical notations including triplets, slurs, and dynamic markings.

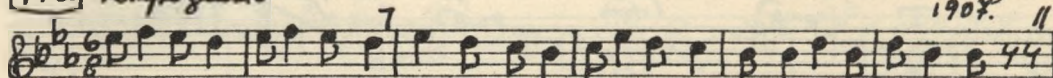
69 *Tempo giusto*, $\text{♩} = 108$ M.F. 1826b), *Merőudány (Temes)*, cigány, 35é., 1913.

Handwritten musical score for piece 69, in 2/4 time, featuring a treble and bass staff with various musical notations including triplets, slurs, and dynamic markings.

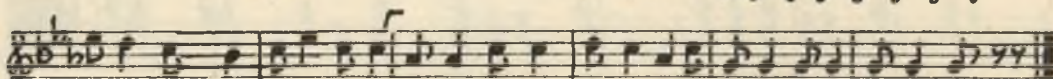
70 *Tempo giusto*, $\text{♩} = 126$ M.F. 1740b), *Széphely (Temes)*, férfi, 32é., 1912.

Handwritten musical score for piece 70, in 2/4 time, featuring a treble and bass staff with various musical notations including triplets, slurs, and dynamic markings.

71a Tempo giusto

Vacsárusi (Csiké)
1907. //

Itz ég a-latt a föld vi-rén, kin-csen o-lyan ár-va, mint én, taj-laj-laj-laj-laj-laj-laj.

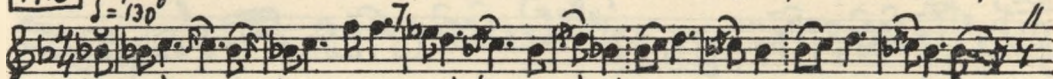


He-rag-szik rám az Is-ten is, Le-haj-lik hár-zám az ág is, taj-laj-laj-laj-laj-laj-laj.

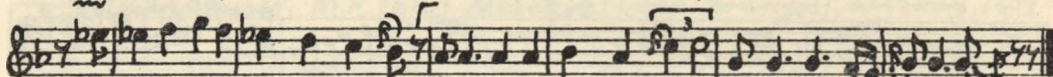
71b Tempo giusto

F. 1282 a), Felsőrosszi (Maros-Torda), Rafila Cidrocă, 24é., 1914

♩ = 130



Iti Tu te duci, ba-de, să-ra-ce, Tu te duci, ba-de, să-ra-ce, trăi-lăi-lăi-lăi-lăi-lăi-lăi



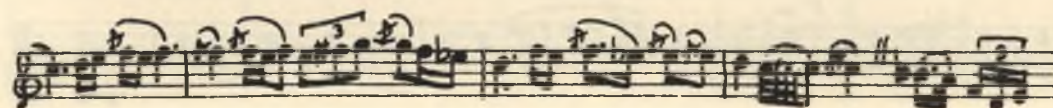
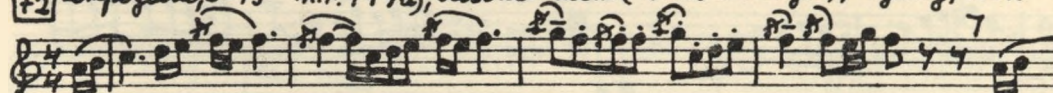
Iti Jo cu do-ru tău că-oi fa-ce, Jo cu do-ru tău că-oi fa-ce, trăi-lăi-lăi-lăi-lăi-lăi-lăi

71c Tempo giusto, ♩ = 136

M.F. 1445 a), Bistra (Torda-Aranjos), 1911. //



72 Tempo giusto, ♩ = 75 M.F. 749 a), Alsódetrehem (Torda-Aranjos), cigány, 1909.



73a *Parlando*
♩ = 84

Jóseffalva (Bukovina), aranyjók, 1914.
(Kodály) ||

El-ment a ma-dar-ka, ü-res a ka-lit-ka,
Azt i-ren-te vis-sza, vis-sza-jó ta-voz-ra.

73b

? (Kuhač, N° 749)

Tu - - ši-la dje-voj-ka Na Gjur-gje-vi-va - - ti,
Tu - - ši-la dje-voj-ka Na Gjur-gje-vi-va - - ti.

74

Žepče (Bosznia), (Kuba: B.H. N° 281)

Me-ni mo-ja že-na ši-ta: Na ta-va-nu ne-ma ši-ta, šj vaj, rin-di-ri ba-ba.

75

Draškovci (Muraköz), (Žpanec, N° 152)

Oj ti po-le, go-re, I ti bot ze-le-ni! Kam mi se ot-prav-ljaš, Go-lu-bek lju-blje-ni.

76 *Sz. Marija (Muraköz), Franca Barić (Žganec, № 516)*

Kaj se bu-du de-ca Do-tli spo-mi-na-la Od na-še-lj-ur-ba-vi Ka-kve ni-gdi ne-ma.

77 *Jurčevci (Muraköz), Kata Lajtman (Žganec, № 296)*

Spre-va-daj me, maj-ka mi-la, Do pan-ho-fa Jur-čev-sko-ga;

Spre-va-daj me, maj-ka mi-la, Do pan-ho-fa Jur-čev-sko-ga.

78 *Dekanovci (Muraköz), Florijan Andrašček (Žganec, № 373)*

Ba-bi-ce se vo-ze, voz, voz, voz, Vu-ze-le-nim ko-lu, koš, koš, koš.

Ja-dna dru-gi pi-ta, pit, pit, pit: De su tvo-ji zo-bi, zob, zob, zob?

79 *Dekanovci (Muraköz), Florijan Andrašček (Žganec, № 354)*

Lju-bil sam te se-dem let, dok si bi-la mlaj-ši let, Ci-da-rem bum bum bum,

Lju-bil sam te se-dem let, dok si bi-la mlaj-ši let, Ci-da-rem bum bum bum.

80 *Vidovec Dolnji (Muraköz) (Žganec, № 91)*

Ej mu-ši-ce, ej mu-ši-ce, mu-ši-ce! Ne se-daj-te go-lo-bu na li-če-ce.

Réponse à une attaque roumaine.

M. Coriolan Petranu, professeur à l'Université de Cluj, a publié dans la revue „*Gând Românesc*” (4^{ème} année, n° 2, pp. 120—125, Cluj, Février 1936), sous le titre: „*D. Béla Bartók și muzica românească*”, quelques réflexions sur mes travaux scientifiques.

Dans la présente réponse — à part quelques remarques, de caractère plus général, formulées dans la conclusion — je voudrais me limiter à la rectification des assertions erronées qui se trouvent dans l'article en question.

1. — M. Petranu affirme ce qui suit: „La renommée de folkloriste musical impartial de M. Bartók a été fondée sur son ouvrage intitulé *Chansons populaires du Département Bihar* (Bucarest, 1913. Publié par l'Académie Roumaine). Mais son impartialité n'a pas duré longtemps. Dans son étude publiée dans le n° de mars 1920 de la *Zeitschrift für Musikwissenschaft* il établit pour la région de Câmpia ainsi que peut-être pour les départements de Târnave mare et de Târnave mic¹ respectivement une parenté hongroise et une influence sicule.” (p. 120, lignes 8—15.)

La publication allemande citée constitue la traduction littérale de mon article paru dans le n° d'avril 1914 de la revue hongroise *Ethnographia*, de Budapest. Ce fait détruit l'affirmation de M. Petranu d'après laquelle il existe une certaine relation entre mon article précité et le „révisionnisme” hongrois qui a pris naissance en 1918. L'absurdité de son accusation est mise en évidence, d'une façon assez grotesque, par la circonstance que quelques chauvins de Hongrie, — ignorant, eux aussi, que le texte allemand en question n'était que la traduction d'un article que j'avais publié en 1914, — ont, en mai 1920, dénoncé ma publication comme une attaque dirigée contre le peuple hongrois, et m'ont,

¹ Je n'ai mentionné ces deux départements qu'en passant, car dans ces régions — comme on le verra plus loin — je n'ai même pas effectué de recherches.

à la suite de ce fait, accusé de haute trahison. La confrontation des accusations roumaines et hongroises à ce sujet démontre clairement l'objectivité et l'impartialité absolues de l'article en question.²

2. — M. Petranu prétend encore que: „M. Bartók (c'est-à-dire son opinion) a été réfuté par T. Brediceanu au congrès (international d'art populaire, tenu à Prague en 1928) et dans la publication de ce même congrès, intitulée „Art Populaire” (Paris, 1931)” (p. 121, ligne 121 d'en bas).

Cette affirmation ne correspond pas à la réalité. M. Brediceanu n'a rien dit publiquement et en ma présence à ce sujet au congrès mentionné. Si M. Brediceanu s'est exprimé devant M. Petranu de cette manière, c'est qu'il s'est probablement trompé.

Voici ce qui s'est passé en réalité: M. Brediceanu me fit savoir au cours d'une conversation privée que nous eûmes pendant la durée du congrès, qu'il m'en voulait à cause de quelques-unes de mes affirmations et qu'il se refusait à les admettre. Il ne tenait pas à porter toute la question devant le congrès — ajouta-t-il — afin d'éviter une controverse fâcheuse. Il se révéla, par la suite, que M. Brediceanu ne connaissait pas du tout mon livre sur la chanson populaire hongroise et qu'il ignorait, par conséquent, les arguments contenus dans celui-ci. Il jugea ainsi *à b o v o* que mes assertions étaient inadmissibles. On peut encore s'imaginer qu'il m'ait attaqué en mon absence, après avoir attendu l'heure de mon départ; mais je ne saurais, malgré ce qui s'est passé, admettre cette hypothèse.

En ce qui concerne la seconde partie de l'affirmation ci-dessus, M. Brediceanu a, en effet, publié dans le II^e volume de l'„Art populaire” un article sous le titre: *Historique et état actuel*

² Pour jeter un peu de lumière sur l'origine de cet article, qu'il me soit permis de raconter ce qui suit:

En mars 1914 la „Magyar Néprajzi Társaság” (Société Ethnographique Hongroise) organisa dans la salle de l'Académie des Sciences Hongroise une conférence sur la musique populaire de Hunedoara (Hunyad). La Société fit venir, à ses frais, deux paysannes et trois paysans roumains de Hunedoara à Budapest, et ceux-ci exécutèrent les chansons, la musique et les danses qui illustraient la conférence. On a bien voulu me demander de fournir les explications nécessaires et ce fut la conférence faite par moi à cette occasion qui parut textuellement, encore en 1914, d'abord en langue hongroise, puis en 1920, en allemand. — Il serait intéressant de savoir si au cours des 18 dernières années une société roumaine a tenté quelque chose d'analogue, à Bucarest, ou ailleurs en Roumanie, pour faire connaître et pour développer l'art populaire des minorités vivant aujourd'hui sur le sol roumain.

des recherches sur la musique populaire roumaine (pp. 133—140). Dans cet article il ne parle pas de „l'absurdité” de mes vues, il n'y mentionne même pas mon nom (sauf dans la partie bibliographique). On n'y trouve pas même la trace d'une polémique. Au lieu de cela il y donne sur la musique populaire roumaine le témoignage scientifique suivant:

Sur l'unité et l'originalité:

„..... la musique de notre pays, malgré certaines différences régionales, est dans ses éléments fondamentaux partout la même. N'importe quel Roumain, même à une première audition, la reconnaîtra, la comprendra et la sentira sienne. Et le chercheur étranger, lui aussi, la différenciera bientôt grâce à des signes particuliers qui la distinguent de la musique populaire des autres nations.

... La musique des contrées est... d'autant plus originale et plus caractéristique qu'elle est de provenance plus ancienne...”

(C'est tout! Où est dans ce texte une preuve et, à plus forte raison, une réfutation?!)

Sur le caractère de la musique populaire roumaine:

„De forme variée, de rythme divers, riche en contenu mélodique... Il (le peuple roumain) a... ses chants d'amour issus n'un sentiment d'orgueil et de fierté, de haine ou de satire et de moquerie...”

(Cette description s'applique aussi bien à toute musique depuis celle de Palestrina jusqu'à celle de Stravinsky qu'à toute musique populaire depuis celle des Esquimaux jusqu'à celle des Hottentots.)

Sur l'origine:

„Aussi, tant que la danse et la chant roumain ont eu à leur base le mélos primitif, inventé dans un isolement parfait, d'après les suggestions fournies par les voix mêmes de la nature, chant des oiseaux, murmure des eaux, frémissement des forêts, et tant que ce mélos passa, comme motif d'inspiration, du pipeau des paysans dans leur cantilène, ... la musique populaire roumaine fut originale.”

(Certes, ces lignes auraient fait bonne figure dans un roman d'il y a cent ans; il nous est cependant impossible, avec la meilleure volonté, de leur attribuer une valeur scientifique quelconque.)

Sur l'influence réciproque des musiques populaires hongroise et roumaine:

„Ce n'est que dans une mesure fort restreinte que la musique

populaire roumaine est influencée par la musique hongroise; on constate plutôt le contraire. Dans la musique magyare, spécialement dans la sicule¹⁾ et dans la musique hongroise ancienne, dans la musique dite „couroutze”²⁾ se trouvent bien des éléments de la musique roumaine de Transylvanie.”

Voici enfin les preuves tant attendues, malheureusement seulement sous la forme de notes marginales, d'ailleurs en quantité insuffisante et présentées d'une manière fort discutable. La note ¹⁾ renvoie, en effet, à un article d'Alexici, lequel se contente également d'aligner des affirmations sans même essayer de les prouver (pour plus de détails à ce sujet v. plus loin p. 242—243). La note ²⁾ renvoie à deux fascicules de Káldy, dans lesquels, sur les quelque 50 ou 60 mélodies, on trouverait, d'après l'affirmation citée de Káldy, 3 (je dis trois) mélodies d'origine roumaine. Ces preuves sont tout de même un peu faibles. Notons, en passant, qu'il n'existe pas de style musical spécifiquement couroutze; la désignation „chansons couroutzes” se rapporte uniquement au texte.

(Le reste de l'article concerne seulement l'art de la collection et de la conservation de la musique populaire et les différents procédés de publication. Tout ceci, avec des données bibliographiques, qui ne sont pas toujours irréprochables, ne présente pas actuellement d'intérêt pour nous.)

Le lecteur se rendra compte aisément 1° que cet article de M. Brediceanu ne contient pas la moindre tentative de démonstration ou de description scientifique. Par contre y abondent des lieux communs applicables à la musique de tous les peuples de la terre; 2° que par conséquent, dans son article, M. Brediceanu n'a pas réfuté mes assertions.

3. — M. Petranu continue: „Qui pourrait tenir M. Bartók qualifié pour prononcer un jugement sur la musique d'un peuple dont il ne connaît, du point de vue musical, que deux départements, alors que la Roumanie en a 71?” (p. 122, lignes 15—17 d'en bas).

La vérité est que 1° M. Petranu lui-même mentionne trois départements (p. 120—121); 2° dans l'article sur Hunedoara (Hunyad) que M. Petranu a dû lire, puisqu'il le cite comme référence, il est également question de la musique de Banat (donc de celle de deux autres départements: Timiș [Temes] et Torontal); ma publication, intitulée „Die Melodien der rumänischen Colinde” (Vienne, 1935), que M. Petranu devrait bien connaître, contient un matériel abondant — bien que limité aux *Colinde* — provenant des départements de Someș (Szolnok-Doboka), de Cluj (Kolozs),

de Mureş (Maros-Torda), d'Alba de Jos (AlsóFehér), d'Arad, de Satmar et de Turda (Torda-Aranyos), ainsi que des 5 départements déjà mentionnés. Ces données montrent que je connais au moins 12 départements, donc plus de la moitié des 21 départements transylvaniens habités par des Roumains. Ne mentionner que 2 lorsqu'il s'agit de 12, est tout de même un peu exagéré. — D'où vient l'opinion de M. Petranu que je ne connais „bien" que deux départements? Il s'appuie sans doute sur le fait que les monographies que j'ai publiées jusqu'à présent ne concernent que le matériel relatif aux départements de Maramureş et de Bihar. Pourtant je n'ai jamais caché ni dans mes écrits, ni dans mes publications que le nombre des mélodies roumaines recueillies par moi atteignait environ 3500 au total, chose que M. Petranu aurait mieux fait de ne pas ignorer s'il tient à me critiquer à tout prix. Mon livre sur Bihar contient 371 mélodies, celui relatif à Maramureş en comprend 365. Il convient à ajouter à ces nombres environ 300 airs de Bihar que je possède en manuscrit, de sorte que le total des mélodies recueillies dans deux départements atteint 1036. Le reste des 3500 mélodies, exactement 2464 (dont la plupart en manuscrit, une petite partie seulement publiée dans l'ouvrage „Colinde"), constitue un ensemble donnant pour les dix autres départements une moyenne de 246 mélodies par département. M. Petranu voudra donc bien reconnaître qu'en ce qui concerne les dix autres départements, je les connais au moins aussi „bien" que les deux premiers, et qu'il est allé un peu trop loin en affirmant le contraire de ce fait.

4. — M. Petranu se permet encore de dire à mon sujet: „Il croit que le rythme *tempo giusto* (c'est-à-dire rythme de danse!) constitue une particularité spécifiquement hongroise." (p. 121, ligne 29.)

Il s'agit d'un „malentendu" grave, car il est notoirement connu que la moitié, au moins, de tous les peuples du monde possèdent le rythme *tempo giusto* dans leur musique populaire. Voici ma phrase correctement citée: „La musique paysanne hongroise est caractérisée par ce que l'on appelle le rythme *tempo giusto* variable (ou ponctué)" ... (*Das ungarische Volkslied*, p. 96, Schlusswort.)

Il est évident que M. Petranu n'a pas compris cette phrase.

5. — Voici ce qu'écrit encore M. Petranu: „Son ouvrage suivant, *Das ungarische Volkslied* (Berlin—Leipzig, 1925) nous apprend que le village roumain est bien plus pauvre en mélodies que le village hongrois." (p. 121, ligne 96).

Avant de répondre nous sommes obligés ici d'aller un peu plus loin. Dans le même n° du *Gând Românesc* (p. 129, lignes 31—34 de la première colonne) M. Petranu accuse un nommé Josif Bíró de „se servir de moyens interdits dans la discussion scientifique: de citations tronquées dont le sens est ainsi modifié...” Eh bien! M. Petranu commet la même erreur de méthode, puisque la phrase qu'il cite de mon ouvrage dit ceci: „Un des phénomènes les plus caractéristiques de la musique paysanne est le degré de l'abondance des mélodies dans chaque région, dans chaque village et même pour chaque personne individuelle. En cela la campagne hongroise constitue un degré intermédiaire entre les campagnes slovaque et roumaine. Autrement dit, chaque village slovaque pris individuellement est actuellement plus riche que tel ou tel village hongrois, les villages roumains, par contre, sont bien plus pauvres”. (*Das ungarische Volkslied*, p. 95.) La forme intégrale de la citation démontre qu'il ne s'agit pas là de partialité en faveur de la Hongrie puisque le village slovaque y est considéré comme plus riche en mélodies populaires que le village hongrois.

6. — M. Petranu écrit: „Il ne mentionne dans la partie de la bibliographie énumérant les travaux sur la musique roumaine aucune collection ou publication éditée par des Roumains, il n'y parle que de ses propres oeuvres.” (p. 121, lignes 17—20.)

Mais quelle publication *scientifique* roumaine de quelque importance aurais-je pu mentionner s'il n'en existait aucune à cette époque-là?³ Aucun musicologue dans le monde entier n'ignore, en effet, qu'on ne saurait tenir compte dans cet ordre d'idée, des éditions avec accompagnement pour piano.

7. — Plus loin M. Petranu s'exprime ainsi: „Bartók, contrairement à son affirmation datée de 1925, ne considère pas (en 1934—35) la musique roumaine comme plus pauvre que la musique hongroise ou slovaque.” (p. 122, lignes 8—9.)

L'emploi du mot „contrairement” est déplacé. Voici ce que j'ai dit: „Dans chaque région roumaine le folklore musical de deux ou trois villages, et même de tout un arrondissement, est bien plus pauvre (que celui d'un village hongrois ou slovaque).

³ Une seule des huit publications existant en 1924 contient plus de cent mélodies — 124 exactement — (que j'ignorais à l'époque), les autres en contiennent 58, 30, 43, 6, 21, 63 et 16 respectivement. — Mon but n'était pas, comme le dit aussi le texte de mon livre, de fournir une bibliographie complète: j'ai d'ailleurs „passé sous silence” mes propres publications de moindre importance.

Pour trouver de nouvelles mélodies il nous faut passer à un autre territoire linguistique. Là, par contre, celles de la première région sont complètement inconnues. Il s'en suit que les folklores musicaux hongrois et slovaque sont plus riches et plus variés dans une direction, pour ainsi dire, verticale, celui des Roumains dans une direction horizontale."

Il est clair qu'il n'y a pas de contradiction entre mes deux affirmations de date différente (l'expression „bien plus pauvre" figure dans les deux). La seconde n'est qu'une explication plus précise, plus détaillée de la première. (V. p. 217—218 de l'édition française de cet essai dans ce même volume.)

8. — M. Petranu écrit: „Dans l'introduction de sa publication parue en 1913, M. Bartók nous dit que l'Académie Roumaine a prêté son concours à la réalisation de son ouvrage en mettant à sa disposition les moyens pécuniaires qui ont servi à réunir ce matériel." (p. 125, lignes 14—16.)

C'est encore une citation tronquée. Voici ce que j'ai écrit: „Avant de terminer, je dois présenter mes plus vifs remerciements tant à la Section Ethnographique du Musée National de Budapest qu'à l'Académie Roumaine de Bucarest, qui m'ont prêté leur bienveillant concours dans la réalisation de cet ouvrage, en mettant à ma disposition les moyens de réunir ce matériel folkloristique." (Le passage concernant le Musée National de Budapest n'a pas plu à M. Petranu, c'est pourquoi il l'a passé sous silence.) J'avoue que la rédaction de la phrase qui exprime mes remerciements manque, de ma propre faute, un peu de clarté, en faveur de l'Académie Roumaine. Je me permettrais donc de saisir la présente occasion pour préciser le sens que j'ai voulu donner à cette phrase: Le passage „dans la réalisation de cet ouvrage" (c'est-à-dire l'impression de mon travail) est relatif à l'Académie Roumaine; l'expression „en mettant à ma disposition les moyens de réunir" etc. concerne le Musée National de Budapest, qui seul a supporté non seulement les charges financières de la réunion de ce matériel mais aussi celles du matériel roumain réuni par moi jusqu'en 1914. La preuve de ce dernier fait est fournie par les 785 cylindres phonographiques qui sont en sa possession. Remarquons en passant que ce chiffre montre d'une façon éclatante combien le Musée National Hongrois avait à coeur la cause de l'art musical populaire de nos minorités nationales d'avant-guerre.⁴ J'ai reçu de l'Académie Rou-

⁴ Le nombre des disques du Musée National Hongrois est d'environ

maine pour le droit de publication de ce petit matériel, paru en 1913, les honoraires fixés pour ce genre de publications académiques; mais le volume paru en 1923 (*Volksmusik der Rumänen von Maramureș*, Munich) a été publié en partie à mes frais; celui paru en 1935 sous le titre de *Melodien der rumänischen Colinde* (Vienne) a été publié entièrement à ma charge. — Voilà ce que j'avais à dire au sujet de l'appui „matériel”, mentionné par M. Petranu.⁵ En ce qui concerne l'appui moral (p. 125, 9^{ème} ligne d'en bas), il est vrai qu'en 1925 et en 1933, — donc plusieurs années après la publication en 1920 et en 1923 de mes ouvrages attaqués par M. Petranu avec un tel acharnement, — le Gouvernement roumain a bien voulu me décerner deux décorations, et je profite de la présente occasion pour l'en remercier en public. J'avoue cependant que mes efforts auraient été davantage encouragés si les cercles officiels roumains avaient pris un peu plus d'intérêt à l'impression du matériel que je possède toujours à l'état de manuscrit.

9. — M. Petranu écrit encore: „Les musicologues roumains sont unanimes à reconnaître l'homogénéité du matériel roumain dans tous les départements; MM. Alexici et Brediceanu ont suffisamment démontré l'influence de ce matériel sur le matériel hongrois.” (p. 124, lignes 30—33.)

Malheureusement, M. Petranu ne mentionne pas les sources où les musicologues roumains se seraient exprimés de la sorte. En admettant cependant que l'un ou l'autre ait réellement fait des déclarations en ce sens au sujet de l'homogénéité, dans ce cas, il se serait bien trompé. Nous prions le lecteur impartial de bien vouloir comparer les exemples 37—42 et 52—53 de l'édition française de mon essai qu'il a à sa disposition dans ce volume d'une part, avec les exemples 54—59 de l'autre, et rapprocher ensuite ces deux groupes avec la „*hora lungă*”. (V. cette dernière p. 15—28 de l'ouvrage „*Volksmusik der Rumänen von Maramureș*.) Il est facile de se rendre compte que ces trois espèces, citées à titre d'exemple, n'ont aucune analogie entre elles.

10. — Afin de donner plus de poids à ses assertions M. Petranu, au total. — Nous ignorons si l'on a fait quelque chose dans les milieux officiels de la nouvelle Roumaine pour la musique populaire des Hongrois vivant dans le pays.

⁵ Pour ne rien taire je mentionnerai encore que le Ministère de l'Education Roumain m'acheta en 1924 (ou 1925) la copie de mon matériel de Colinde sans avoir eu l'intention de le publier, de sorte que finalement, en 1935, je fus obligé de le publier moi-même avec des frais plusieurs fois supérieurs au prix d'achat en question.

tranu invoque des „autorités” hongroises comme Bartalus, Káldy, Fabó et Haraszti. Les trois premiers ont travaillé à la fin du siècle dernier (Fabó au tournant du siècle), donc à une époque où les musiques paysannes hongroise et roumaine étaient encore inexplorées. Ce fait est bien connu et M. Petranu ne devrait pas l'ignorer non plus. Les auteurs nommés ont donc écrit sur un sujet qu'il ne pouvaient connaître. En ce qui concerne le quatrième, M. Haraszti, je sais très exactement que le folklore musical est pour lui un domaine impénétrable. Il est donc peu recommandable d'invoquer de telles autorités.

11. — M. Petranu me reproche à plusieurs reprises d'avoir modifié mon opinion au cours des années. Il dit par exemple, en parlant de „l'appendice” de l'article ci-dessus („*La musique populaire des Magyars*” etc. — v. p. 122, lignes 21—29): „Dans l'appendice il modifie d'une façon surprenante ses précédentes affirmations... etc.” Il me reproche ensuite d'avoir placé „cet appendice (de l'édition allemande) tout à fait à la fin de l'article, après les notes servant d'exemples, de sorte qu'il passe, pour ainsi dire, inaperçu”. Voici ma réponse: Premièrement: bien entendu, il m'est arrivé de modifier mon opinion (mais jamais dans les questions fondamentales)! Personne n'ignore qu'un chercheur honnête et sérieux est souvent obligé de modifier ses vues à la lumière de découvertes et de données nouvelles. En 1924, par exemple, je n'avais à ma disposition qu'une vingtaine de mélodies tchéromises, je me suis donc servi dans mes constatations de termes plus modérés tels que „probable”; en 1934 je connaissais déjà 500 mélodies tchéromises, c'est pourquoi j'ai cru bon d'employer dans mes expressions des termes plus catégoriques comme „certainement”. En 1923 je ne connaissais pas encore les mélodies *hora lungă* de l'ancienne Roumanie, de l'Irak et de la Perse, en 1934 je les connaissais déjà, il ne me resta qu'à modifier „en partie” mon opinion. Les hommes de science comprendront cela sans autre explication. Deuxièmement: ce n'est pas moi qui ai arrangé la disposition typographique du texte, mais la Direction de la Revue; je n'aurais d'ailleurs pas pu exprimer mes désirs à ce sujet car les épreuves ne m'ont même pas été présentées... Mais abstraction faite de cela, ce reproche est tellement enfantin (car la partie principale de l'article renvoie au moins trois fois à l'appendice, l'existence de celui-ci ne devant rester ignorée de personne), que je m'y arrête seulement afin de montrer au lecteur les moyens employés par M. Petranu.

12. — Ce qui caractérise surtout la critique de M. Petranu

c'est qu'il n'essaye même pas de prouver ce qu'il dit; il ne fait qu'invoquer MM. Alexici⁶ et Brediceanu.

En ce qui concerne le procédé de M. Alexici voici ce que l'on peut dire:

Son article a — contrairement à celui de M. Brediceanu — au moins l'aspect d'un travail scientifique, car les termes techniques et les constatations tirées de mes ouvrages y abondent. Il omet malheureusement de mentionner leur source, à l'exception de deux ou trois cas. Déjà à la deuxième page il dit par exemple comme sa propre opinion: „on distingue dans la musique populaire roumaine de Transylvanie deux dialectes musicaux complètement différents l'un de l'autre.” (M. Petranu paraît ne pas avoir remarqué cette phrase). Mais aussitôt qu'il aborde ses propres réflexions et déductions, des erreurs de méthode importantes apparaissent dans son procédé. Notre critique devra malheureusement se limiter à l'essentiel que voici: Il affirme que le dialecte musical roumain du sud présente les caractéristiques suivantes: 1. Fin de ligne sur VII, 2. Cadence phrygienne comme fin de mélodie; 3. Une des structures AAB \bar{B} , AAB \bar{B} ou AA BB ; par conséquent — dit'il — si une seule de ces propriétés se retrouve dans une mélodie hongroise, celle-ci est, en réalité, une mélodie roumaine. Parmi les 33 airs cités comme exemples (tous, excepté un seul, tirés des mélodies populaires hongroises publiées par Kodály et par moi-même) et désignés par lui comme des mélodies roumaines, pas une seule ne réunit les trois propriétés ci-dessus; 3 entre elles ont une fin de ligne en VII et une cadence phrygienne (N^{os} 3, 5, 19), 5 ont VII comme fin de ligne (N^{os} 1, 2, 4, 19, 32), 16 ont une fin phrygienne (N^{os} 7—13, 15—18, 20—26), 5 ont une des structures AAB \bar{B} etc (N^{os} 6, 14, 27, 29, 31) et deux de ces mélodies (N^{os} 28 et 30) ne possèdent aucune des trois propriétés. Onze de ces mélodies (N^{os} 1, 2, 3, 8, 10, 11, 17, 19, 20, 24, 31) présentent une structure rythmique complètement inconnue dans le matériel roumain.

La méthode de comparaison de M. Alexici présente le grave défaut de se baser sur des caractéristiques isolées et peu importantes au lieu de tenir compte de la relation de plusieurs caractéristiques et de l'impression d'ensemble des mélodies. Quelqu'un pourrait dire avec autant de raison que: „la gamme majeure caractérise nettement la chanson populaire allemande, par con-

⁶ G. G. ALEXICI: *Elemente române în muzica populară maghiară*, Grai și Suflet, vol. III. fasc. I., Bucarest, 1927.

séquent, toutes les mélodies de ton majeur des peuples voisins sont issues des mélodies allemandes"; ou encore: „le son \hat{a} est un son caractéristique de la langue roumaine, par conséquent tous les mots russes, polonais et turcs présentant le même son proviennent de la langue roumaine"!! — Abstraction faite de cela la structure AABB est tout-à-fait internationale et la fin de ligne en VII est très fréquente dans certain matériel morave archaïque et aussi dans le matériel des Slaves du sud. Toutes ces mélodies moraves et slaves du sud seraient-elles empruntées au matériel roumain?

Mais doit être surtout considéré comme impardonnable la circonstance que M. Alexici ne donne pas un seul parallèle roumain (excepté ceux qu'il a puisé dans mes publications), ce qui est tout de même une manière étrange de l'argumentation!

Ce qui vient d'être dit montre suffisamment que les démonstrations de M. Alexici ne sauraient être prises au sérieux.

13. — Une question se pose ici avec force: est-ce injurieux pour un peuple si l'on affirme en lieu sérieux qu'une partie plus ou moins grande de ses richesses intellectuelles provient d'autres peuples? Est-ce que les Roumains se sentaient offensés lorsque les linguistes ont établi que 50 ou 60% des mots roumains ne proviennent pas du latin mais sont d'origine albanaise, slave, turque, grecque et même hongroise?

Quelle est à présent la situation en ce qui concerne l'influence numérique de la musique populaire hongroise sur la musique populaire roumaine? Une influence que je ne me contente pas d'affirmer, mais que je prouve aussi. Qu'il me soit permis auparavant de remarquer ce qui suit: dans mon travail, qui se trouve dans ce même volume, je constate que 40% environ du matériel de musique populaire hongroise indique une influence étrangère plus ou moins grande. Y-eut-il quelqu'un en Hongrie qui s'en fût offensé? A ma connaissance, personne!

Dans quelles proportions ai-je mis en évidence l'influence hongroise dans le matériel roumain? Dans la moitié environ du matériel en ce qui concerne les six départements suivants: Maramureş, Mureş, Someş, Cluj, Turda, Satmar. Je n'ai trouvé d'influence hongroise ou presque pas, dans six autres départements, qui sont: Bihor, Hunedoara, Arad, Timiş, Torontal et Alba de Jos. La proportion dans laquelle l'influence hongroise peut être mise en évidence peut donc être estimée à 25% environ. Cette constatation est-elle vraiment si injurieuse? Par ailleurs, ne s'agit-il pas là plutôt de connaître la vérité scientifique?

Ce qui a été dit dans cet article jusqu'ici permettra probablement au lecteur de se rendre compte quelles peuvent être les discussions „scientifiques” des gens qui nient l'exactitude de mes constatations.

En ce qui concerne le caractère de mes discussions chacun pourra s'en former une opinion en lisant mon essai dans ce volume. Je ne crains point, en bonne connaissance de cause, de laisser au lecteur le soin de tirer des comparaisons indiquées plus haut les conclusions qui s'imposent.

Qu'il me soit permis, avant de terminer, d'invoquer la déclaration d'un musicien roumain que je tiens en très grande estime (et qui est et a toujours été, à ma connaissance, en honneur en Roumanie aussi). Voici la déclaration de M. Georges Enesco („*Enescu despre muzica românească*”, Muzica, București, 1921, p. 115): „La musique roumaine est quelque chose de complexe et non encore complètement développée. Elle résulte de la composition des musiques arabe, slave et hongroise, mais possède, en même temps, une atmosphère propre, indéfinissable. Les influences étrangères sont trop visibles pour qu'elles puissent être niées. En Munténie notre musique est en grande partie turque, en Moldavie elle est surtout hongroise. La plupart des airs de danse sont russes et grecs. Mais cela ne doit causer du chagrin à personne. Une individualité propre est issue, je le répète, de tous ces dialectes musicaux.”

C'est ainsi que put s'exprimer en Roumanie un Roumain sur la musique roumaine sans soulever pour cela l'indignation de M. Petranu.

Je suis très modeste: je demande à M. Petranu pour moi non-Roumain la moitié seulement de la liberté qu'il accorde à un Roumain. En attendant que cette liberté me soit accordée je continuerai à ajouter aux milliers d'heures consacrées à la collection, à la notation,⁷ à la classification et à l'étude de la musique populaire roumaine, encore des milliers d'heures de travail pour étudier cette même musique. Je ne ferai cela pour obtenir une reconnaissance ou une récompense quelconque (combien j'avais raison d'écarter complètement dès le début ces points de vue!), mais pour développer sans arrêt les recherches sur le folklore musical de l'Europe de l'Est, sur cette science internationale à laquelle je reste attaché de toute mon âme.

⁷ Il convient de noter ici que la notation d'une mélodie paysanne quelque peu compliquée peut exiger plusieurs heures.

ROMAINS, ROMANS ET ROUMAINS DANS
L'HISTOIRE DE LA DACIE TRAJANE.

IV.



**Les arguments directs et indirects militant contre la
thèse de la continuité latino-roumaine en Dacie.**

1. A l'Est de l'Europe le latin n'a pu être maintenu que par un peuple pasteur. Les trois couches du romanisme balkanique. La forme de vie du roumanisme primitif. — 2. La place du roumain parmi les langues balkaniques. Le problème des éléments thraco-illyriens du roumain. Le témoignage des rapports albano-roumains. — 3. Le témoignage des rapports des Roumains avec les Slaves méridionaux. — 4. L'argument toponymique. — 5. Le problème des anciens éléments germaniques du roumain. — 6. Le témoignage des rapports des Roumains avec les Slaves septentrionaux. — 7. Les débuts des relations hungaro-roumaines.

1. Connaissant le rôle du limes danubien pendant les siècles qui succédèrent immédiatement à l'abandon de la Dacie et tenant compte des principes stratégiques appliqués par l'Empire romain vis-à-vis des Barbares ainsi que de la lenteur du progrès moral et matériel de ces derniers qui, lors de leurs premiers contacts avec la civilisation romaine, exécutèrent leur oeuvre de dévastation sans remords ni ménagements, on ne pourrait pas contester le fait d'une importance capitale que, pour le destin des romanismes situés aux deux rives du Danube, les facteurs décisifs furent non pas les traits parallèles et communs à leurs conditions de vie, mais les marques distinctives qui s'observent dans leur histoire.

Le dépérissement du romanisme de Dacie, à l'opposé de la survivance plus ou moins durable de l'élément roman en Pannonie

et dans la péninsule des Balkans, s'explique, à notre avis, avant tout par le fait qu'au moment de l'abandon de la Dacie, l'Empire possédait encore toute sa vitalité, et que, retiré à la limite danubienne, il pouvait s'opposer dans une assurance relativement intégrale au danger des invasions barbares qui semblaient se perpétuer sur l'autre rive du Danube. „L'évacuation de la Dacie" — écrit M. Alföldi¹ — „n'a pas été la réduction à l'esclavage des générations impuissantes et désabusées d'un romanisme agonisant comme ce sera le cas 400 ans plus tard, mais une mesure consciemment prise par une grande puissance en pleine force d'activité." A l'encontre de la Dacie où la domination romaine „ist nur eine ungefähr 150 Jahre umfangende kleinere Episode in der Geschichte des Romanismus an der Donau",² en Pannonie le pouvoir de l'Empire ne s'ébranlera qu'à la fin du IV^e siècle, par la perte successive de la Valeria et des autres territoires dont se composait cette province.³ Le romanisme de la Pannonie, sauvegardé dans l'unité de l'Empire jusqu'à 395, survivra de plus de cent ans à celui de la Dacie. Moins exposé aux vicissitudes orageuses du III^e siècle, il se montrera naturellement plus résistant. C'est pourquoi en Pannonie aussi bien qu'entre la Drave et la Save on peut démontrer les vestiges effectifs d'une civilisation romaine ou germano-romaine, mêlée çà et là d'éléments barbares, tandis qu'en Dacie il n'est plus question à partir de l'époque de Constantin le Grand que de certains faits provoqués par le rayonnement de la culture romaine sud-danubienne. A la même époque où la Dacie était depuis des dizaines d'années retombée en son état de pays barbare d'outre-frontière, en Pannonie les nombreux Germains, entrés au service de l'armée romaine, se familiarisent avec la langue latine et avec quelques éléments de

¹ Cf. Egyetemes Phil. Közl. LIV (1930) p. 83 et Revue des Etudes Hongroises IV. (1926) p. 188: „Assurément, si l'on considère le moment où, après un siège d'un siècle et demi, les Huns et les autres Barbares ont balayé les fortifications minées et croulantes du Danube, ou si l'on prend l'époque où les Germains occupèrent à leur aise les pays d'Europe aux civilisations florissantes, les conditions sont tout autres: il n'y a plus alors d'endroit où l'on puisse se réfugier puisque partout le même sort attend les Romains; aussi restent-ils sur la glèbe natale, se mélangeant peu à peu avec les conquérants."

² Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens*, l. c. p. 12.

³ Pour d'autres détails cf. l'étude de M. Alföldi, *Hogyan omlott össze a római védőrendszer Pannóniában* (Hadtörténeti Közlemények, 1925) et son livre, *Der Untergang der Römerherrschaft in Pannonien* (Ungarische Bibliothek No. 10).

culture intellectuelle. Ils vont jusqu'à embrasser le christianisme de sorte que, passés plus tard vers l'Ouest, ils ne pourront plus se soustraire à l'effet assimilateur des forces romanisatrices de l'Occident.⁴ En Dacie, depuis la retraite des légions et de l'administration un pareil processus préliminaire de romanisation eût été impossible, d'autant plus que la population civile avait commencé son émigration au sud bien avant les mesures prises par Aurélien. Vu cet état de choses, nous n'en venons pas à comprendre comment les défenseurs de la continuité s'imaginent les possibilités de la formation d'un peuple néolatin dans la Dacie, province constamment menacée par les invasions barbares même dans la période ultérieure à son évacuation. C'est précisément en Dacie que la vie urbaine fut détruite de fond en comble et que périrent définitivement les foyers les plus efficaces de romanisation. Les tentatives d'établir une tradition ininterrompue entre toponymes romains et transylvains ont échoué: tout récemment c'est bien M. Drăganu qui a rejeté la théorie qui fait dériver le nom de *Mehadia* (village dans le Banat) de *Ad Mediam*, toponyme transmis par la *Tabula Peutingeriana*.⁵ A l'opposé des faits constatés en Dacie, M. Pleidell réussit à rendre au moins vraisemblable, malgré l'avis contraire de M. Schünnemann, que l'organisation et le plan des villes hongroises du moyen âge ne se laisse pas ramener dans tous leurs détails à des influences allemandes, mais qu'ils témoignent de la survivance de plusieurs cités romaines de la Pannonie à travers l'époque des invasions barbares jusqu'à la conquête hongroise.⁶ La continuité de la vie urbaine est encore mieux visible sur la côte dalmate où, malgré les ravages des VI^e et VII^e siècles, dus aux Avars et aux Slaves, le romanisme s'est conservé, s'assurant, après des déplacements successifs, une position bien équilibrée au milieu des populations slaves environnantes.⁷ On ne peut démontrer des toponymes remontant à l'époque romaine qu'en Pannonie (le nom allemand de la ville de Győr *Raab* provient pourtant du nom de fleuve *Raab* < *Arrabo*, et non directement de *Arrabona*), en Dalmatie et en général au sud du Danube, mais même dans ce territoire, jamais sous une forme correspondante au

⁴ Cf. Alföldi, *Magyarország népei és a római birodalom*, p. 46.

⁵ *Românii în veacurile IX—XIV* pp. 250—52.

⁶ V. son ouvrage intitulé *A magyar várostörténet első fejezete*.

⁷ Cf. Pleidell, o. c. pp. 82—83 et Šufflay, *Städte und Burgen Albanien*: „Auf rein römischen Grundlagen gehen die Städte von Dyrrhachium angefangen bis nach Istrien dem Mittelalter entgegen“.

développement phonétique des éléments latins du roumain. Même dans la région où les adhérents de la théorie d'immigration cherchent la patrie primitive des Roumains, les toponymes n'accusent pas de phénomènes de phonétique roumaine, fait admis récemment aussi par M. Capidan. Les noms tels que *Arčár* < *Ratiaria*, *Lom* < *Almus*, *Vidin* < *Bononia*, ne montrent que des changements propres au phonétisme des langues slaves.⁸ En même temps il est à remarquer que ce sont deux noms de ville grecs (dans le sud de la Péninsule Balkanique), à savoir *Sărună* < *Salona* et *Lăsun* < *Elason* qui, de par leur phonétisme, permettent de supposer qu'ils fussent toujours et sans interruption connus par les Roumains balkaniques, sans en pouvoir conclure, bien entendu, à la continuité ininterrompue de l'élément aroumain dans ces établissements urbains.⁹

Le fait que le roumanisme primitif dut participer aux conditions de vie du romanisme oriental, peut nous donner une très utile indication pour arriver à une conception plus juste de la question roumaine. Il est facile de constater que dans les Balkans les possibilités de conservation du romanisme étaient tout autres qu'à l'Ouest de l'Europe. Peu après la scission de l'Empire romain, le latin ne tarda pas à perdre du terrain dans l'Empire d'Orient. Il disparut d'abord de l'administration de l'État, puis du commandement de l'armée pour céder définitivement sa place à l'hellénisme vainqueur. Tandis qu'à l'Occident la langue et la culture latines eurent encore le temps de transmettre les traditions de Rome au germanisme envahisseur qui avait montré sa supériorité militaire par ses qualités guerrières, les éléments romanisés, englobés dans l'hellénisme byzantin, se sentirent incapables d'agir de pareil, de même que les 'Romaei', ceux-ci aussi de plus en plus éloignés du monde romain. Pour donner appui à cette thèse,

⁸ *Aromâniî*, p. 29. Cf. encore Kacarof, *Geografičeskite imena kato istoričeski izvori: Estestvoznanie i Geografija*. Sofia, VIII (1924) pp. 179—182.

⁹ Selon l'explication de M. Capidan, les Aroumains, au cours de leur déplacement au sud, auraient rencontré dans la région du Pinde les restes du romanisme local, et ce serait à ces derniers qu'ils auraient emprunté les toponymes cités ci-dessus (*l. c.*) Mais comme, d'après M. Capidan, cette migration au sud n'eut lieu que quelques siècles plus tard, nous sommes surpris de trouver dans le toponyme *Sărună* le changement *l > r*, qui est une des particularités les plus anciennes et les plus caractéristiques du roumain. Il est probable que l'auteur roumain ait tort de chercher l'habitat primitif des Aroumains trop loin au nord, sur les rives méridionales du Danube.

il suffit de rappeler que dans les Balkans les Slaves ont développé une activité slavissante irrésistible tandis qu'à l'Occident les Germains eux-mêmes se sont romanisés. Le romanisme balkanique qui, encore avant la chute de l'Empire d'Occident au V^e siècle, s'était vu entraîné dans la sphère de rayonnement de Byzance, devait perdre dans l'atmosphère défavorable créée par la scission des deux parties de l'Empire ce soutien puissant qui consistait en Occident dans la conservation durable du latin en tant que langue officielle de l'Etat et de l'Eglise. Abandonné à ses propres forces, il ne pouvait plus penser à romaniser les Barbares, les Slaves en particulier, puisque dès le début il devait tâcher d'organiser avant tout la défense de sa propre existence.

Nous ne saurions comprendre comment les tenants intrépides de la continuité latino-roumaine s'imaginent la situation du romanisme censé resté en Dacie alors que même celui de la Péninsule doit avoir gardé jusqu'au déclin du moyen âge une attitude purement défensive.

Laissant de côté les détails de ce problème fort complexe, examinons plutôt très brièvement quels facteurs pouvaient intervenir, d'une façon favorable ou défavorable, dans la conservation des diverses couches du romanisme balkanique, distinguées d'après l'habitat et l'occupation. Il est incontestable que la vie urbaine fut une circonstance qui tôt ou tard eut pour résultat l'absorption complète de l'élément romanisé. Pour ne point parler de la Dacie — où la vie urbaine s'était anéantie pour toujours dès la fin du III^e siècle — on constate le même fait en Pannonie, dans la péninsule des Balkans, et plus tard même en Dalmatie. Dans les familles patriciennes de Raguse, de Spalato, et de Zara on voit apparaître dès le X^e siècle les premiers noms d'origine incontestablement slave. C'est Jireček qui a observé que dans la slavisation des villes dalmates, les mariages avec des femmes slaves, ont joué un rôle prépondérant à tel point qu'en 1247 la République Vénitienne dut subordonner à des conditions spéciales la permission de pareilles unions slavo-dalmates.¹⁰ Du côté sud c'est l'élément albanais qui pénétra dans les villes dalmates et quoique son avancement ne puisse être comparé à celui

¹⁰ *Die Romanen in den Städten Dalmatiens*, p. 93, ss. Pour l'infiltration slave v. encore l'étude de P. Skok, *Über die Symbiose und den Untergang der alten Romanen in Dalmatien und in dem Küstenlande*. Laibach, Razprave IV, pp. 1—42 (en serbe, v. *Zeitschrift f. rom. Phil.* L, 1930 p. 511).

de l'élément slave dont les traces se retrouvent même à Durazzo, son influence n'est pourtant pas négligeable.¹¹ Au XVI^e siècle ces villes étaient déjà près de perdre entièrement leur caractère dalmate, et il est bien connu que le dernier connaisseur de l'ancien dalmate mourut au cours du XIX^e siècle, à l'île de Veglia. On en peut conclure que les éléments romanisés établis dans les villes de la Péninsule, en dehors de la côte dalmate, devaient subir un destin pareil; restés sur place ou réfugiés ailleurs, ils durent inévitablement s'assimiler au milieu linguistique et ethnique qui les entourait. Le long du Bas-Danube, toute trace de la vie urbaine des éléments romanisés s'anéantit au cours du VII^e siècle. Nos derniers renseignements sur le romanisme (et non pas le roumanisme) de Mésie datent de 602¹² et il serait osé de croire qu'il ait longtemps survécu à cette date.¹³

¹¹ Šufflay, *Städte und Burgen Albaniens*, p. 36.

¹² D. Scheludko, *Lateinische und rumänische Elemente im Bulgarischen*. Balkan-Archiv III (1927), p. 259. Pour la disparation des villes de Mésie cf. encore Mutafčiev, *Bulgares et Roumains*, p. 104.

¹³ Ceci n'est d'ailleurs rien d'autre que le problème de la continuité „roumaine” en Bulgarie contre laquelle M. Mutafčiev vient d'alléguer des preuves tout à fait probantes (o. c.). Pour le moment, nous nous bornons à signaler la question du territoire qui s'étend entre le Bas-Danube et l'Hémus. C'est Xenopol qui a nié la survivance d'éléments romans dans ce territoire parce que pareille thèse pourrait tenter à admettre aussi le passage éventuel des habitants néolatins sur la rive gauche du Danube, ce qui permettrait, le cas échéant, d'expliquer par immigration la présence du romanisme nord-danubien. C'est pourquoi il a préféré considérer la Mésie comme un désert pour sauvegarder la théorie de la continuité dacienne. „Ces argumentations forcées — remarque M. Giurescou avec raison — n'aident ni ceux qui s'en servent, ni le peuple qu'on veut servir par elles et quant à la science, elle n'en profite pas le moins du monde.” (Lucrările Institutului de Geografie al Universității din Cluj IV—1928/1929, p. 121). Toujours est-il que les éléments sédentaires du romanisme autochtone de Mésie semblent avoir complètement péri et que les latinismes assez nombreux du bulgare attribués par Romansky, la plupart du temps, à l'influence immédiate de la latinité balkanique (*Lehnwörter lateinischen Ursprungs im Bulgarischen*: Weigand, Jahresb. XV-1909. pp. 89—134) ont suivi d'autres chemins. Ce fait fut démontré en détail par Scheludko (l. c.) dont les conclusions s'accordent pour l'essentiel avec celles de Skok qui voit en Byzance le centre d'irradiation des latinismes balkaniques (*Byzance comme centre d'irradiation pour les mots latins des langues balkaniques*, l. c.). Le roumanisme qui apparaît plus tard en Bulgarie, n'a donc aucun rapport plausible avec le romanisme de Mésie, et, comme la région située au sud de l'Hémus se trouve déjà dans le territoire de langue grecque, il est certain que les Roumains de Bulgarie ne sont que des immigrés. Quant à la couche plus ancienne de toponymes roumains (*Pasarel, Vakarel, Picior, Mušat, Bukurovci, Bukur,*

En Dacie, les conditions de vie du romanisme villageois dédié à l'agriculture et à l'élevage, de même que celles du romanisme urbain, s'étaient désorganisées encore avant l'évacuation officielle de cette province. Nous en avons parlé ailleurs dans notre ouvrage et il serait superflu de nous laisser conduire à des redites. Au sud du Danube on peut supposer et même démontrer, au moins en partie, la survivance temporaire d'éléments agriculteurs qui, rivos au sol par suite de leur occupation, devaient inévitablement s'assimiler dans la suite au slavisme. On peut soupçonner la présence de pareils éléments liés à une place déterminée dans le cas des Βλαχορηχίνοι qu'on trouve mentionnés, au VIII^e siècle, dans les notes du monastère de Castamunitu, mais qui sont attestés dès le VII^e siècle, comme un certain groupe ethnique établi dans les régions de la rivière Ῥήχιος (cf. Procopius, De aedificiis, IV, 3), dans le voisinage de deux tribus certainement slaves, à savoir des Sagudati et des Richini.¹⁴ On peut admettre l'existence de tels

Bukurovo, etc., v. Weigand, *Rumänen und Arumunen in Bulgarien*: Jahresb. XIII, p. 40, qui ne remonte certainement pas au-delà du X^e siècle, nous n'oserions pas en conclure, à la manière de M. Giurescou, à la connexion ininterrompue du romanisme de Bulgarie avec les Roumains de ce pays (pour les Roumains de Bulgarie, v. encore le grand ouvrage de Zlatarski *Istorija na bŭlgarskata dŕžava prez srĕdnitĕ vĕkove* dont le tome II parut en 1934).

¹⁴ Le texte grec de cette note est cité par Capidan, *Dacoromania* IV, p. 199. — Ib. p. 200, il se montre encore disposé à admettre un jugement trop hasardé de Iorga, d'après lequel „ce sont des Vlaques dont le nom ethnique est effublé (sic! chez tous les deux) d'un (sic! chez tous les deux) épithète qui vient de la rivière sur les bords de laquelle ils vivaient”. (Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale, VII—1920, p. 81). En revanche dans sa monographie sur les Aroumains il préfère se prononcer de la façon suivante: „Probabil că ei au fost localnici” (p. 26). Sa théorie sur l'origine des Aroumains se trouve contredite par cette donnée qui — si l'on identifie les Roumains avec les Vlachorichini — prouverait la présence des Roumains au sud des Balkans déjà au VII^e siècle. Capidan cherchant les ancêtres des Aroumains beaucoup plus loin au nord, dans les régions riveraines du Bas-Danube, renonce généreusement à considérer comme Roumains ce peuple énigmatique. Mais abstraction faite de cet esprit de suite, il y a aussi d'autres raisons contre la thèse d'identification avec les Roumains. D'une part le nom *Vlach* peut avoir trait aussi à d'autres Romains, non seulement aux Roumains. D'autre part on n'a pas encore suffisamment élucidé les rapports de ce nom ethnique avec le nom de la rivière nommée ci-dessus. A l'avis de Drăganu cette donnée ne pourrait être considérée comme la première mention du roumanisme balkanique qu'après avoir prouvé que le nom de Vlachorichini veut dire en effet 'Roumains des rives du Ῥήχιος (*Românii în veacurile IX—XIV*, p. 593). L'avis de Sacerdoțeanu qui, dans sa polémique avec Niederle (cf. *In memoria lui V. Pârvan*, București, 1934, p. 308, note)

îlots ethniques constitués de Romains sédentaires aussi dans d'autres provinces de la Péninsule, surtout au nord de la ligne imaginaire tracée par Jireček—Skok, mais tenant compte de l'élargissement de cette ligne proposé par M. Patsch, aussi au sud, sur le territoire de la prédominance de la langue grecque. La thèse de leur survivance se trouverait corroborée aussi par le fait que certaines populations réfugiées dans les Balkans étaient, en effet, capables de résister pendant quelque temps avec succès aux forces assimilatrices de leur entourage. C'est ainsi que les débris d'un peuple du nom Γοτθογραῖκοι mentionné aux alentours de Cyzique au VIII^e siècle, sont considérés par M. Patsch comme les descendants de Goths chrétiens de Dacie expulsés sous Atanaric et réfugiés dans l'Empire après 369, où plus tard, au X^e siècle, ils se seraient complètement hellénisés de sorte qu'à partir de cette époque on pouvait les citer sous le seul nom de Γραικοί.¹⁵ Quant à cette hypothèse de survivance locale, on peut encore se demander, si la langue de ces îlots du romanisme sédentaire conservés jusqu'au delà du VI^e siècle, est à identifier soit avec l'ancien dalmate, soit avec le roumain primitif, ou qu'il vaut mieux supposer, en dehors de ces deux embranchements connus du romanisme balkanique, aussi l'existence plus ou moins prolongée d'autres idiomes régionaux ayant une indépendance relative vis-à-vis du dalmate et du roumain primitif. Cette segmentation multiple du romanisme balkanique et le développement d'idiomes régionaux, indépendants les uns des autres, est d'autant plus probable que les enclaves romanes en question devaient vivre dans un isolement à peu près complet au milieu de masses non-romanes laissant fort peu de possibilités de communication assidue d'un îlot à l'autre.

C'est donc par suite de leurs habitations fixes que ces deux couches du romanisme balkanique (éléments urbains et ruraux) étaient incapables d'échapper à leur assimilation complète. Quant à ce processus d'absorption, la disparition du romanisme provincial devait naturellement précéder celle du romanisme urbain. Rappelons, à titre d'exemple que les vignobles des villes dalmates se trouvaient sur le territoire des conquérants slaves à qui la bourgeoisie dalmate payait

affirme que non seulement le nom de Vlacherichini se rapporte aux Roumains mais que même la tribu slave des Richini était composée de Roumains, semble être dépourvu de tout esprit scientifique.

¹⁵ *Beiträge* III, p. 59. On trouve des exemples analogues chez Melich, *A honfoglaláskori Magyarország*, p. 4.

une certaine somme pour l'usufruit.¹⁶ Il en était ainsi aussi ailleurs; l'anneau composé d'éléments slaves commençait par assimiler d'abord les provinciaux non-slaves, agriculteurs comme les Slaves eux-mêmes, pour triompher ensuite, à l'intérieur des villes, aussi sur la population urbaine. Nous sommes convaincus que dans la formation du roumanisme primitif on ne peut attribuer aucun rôle important au romanisme sédentaire. Les éléments agriculteurs parlant peut-être la langue roumaine primitive, aux environs des VII—IX^e siècles, s'il y en avait, allaient se slaviser ou s'helléniser comme plus tard tous ces débris des Aroumains, des Istroroumains et des Méglénites. On sait bien que ces derniers, eux aussi, oublient leur langue roumaine au fur et à mesure qu'ils renoncent à leur occupation ancestrale, c. à d. à la vie pastorale. Cette thèse nous paraît d'autant plus irréfutable qu'elle peut être contrôlée sur des faits que nous fournit l'histoire contemporaine du roumanisme balkanique et istrien. Faut-il encore ajouter, à titre d'analogies, que l'assimilation des Tsiganes est partout la conséquence naturelle de leur établissement définitif et que les Lapons p. e. oublient leur langue également quand ils abandonnent la vie nomade¹⁷ basée sur l'élevage des rennes?

Au temps de la migration des peuples, au carrefour des poussées des Goths, des Huns, des Avars et des Slaves, à l'époque de la formation progressive du statu-quo des Slaves dans les Balkans, la langue roumaine primitive n'a pu être conservée et transmise que par cette couche du romanisme balkanique dont la manière d'existence ne comportait aucun élément de la vie sédentaire. En raison des conditions géographiques et climatiques des Balkans, qui étaient naturellement les mêmes de temps immémorial, on arrive nécessairement à la conclusion que cette façon d'existence devait être la vie pastorale.¹⁸

¹⁶ Cf. Pleidell, *ou. c.* pp 103—104., où il cite trois travaux de Jireček: *Die Handelstraßen und Bergwerke* p. 4; *Geschichte der Serben* I, p. 158., et *Die Romanen in den Städten Dalmatiens*, p. 33.

¹⁷ Cf. Björn Collinder, *Lapparna. Deras kultur och arbetsliv*. Stockholm, 1932. p. 70.

¹⁸ Les spécialistes de la vie pastorale des Roumains n'ont pas encore prêté assez d'attention au passage suivant de Densusianu: „Și cine știe dacă, nefiind păstori, am fi izbutit, departe de ceilalți Latini, pierduți printre atitea neamuri streine, să ne păstrăm individualitatea de popor romanic” c. à d. „Qui sait si, n'ayant pas été pasteurs, nous aurions réussi, perdus que nous étions parmi tant de nations étrangères, à conserver notre individualité de peuple roman” (*Păstoritul la*

Quand, au II^e siècle avant J. Chr. l'expansion latine allait prendre racine sur la Péninsule, elle y trouva dans les milieux autochtones, une vie économique basée sur les productions du métier pastoral, qui même après la conquête romaine est restée florissante, comme en témoignent les travaux de Térence Varron (*Rerum rusticarum libri tres*) et de J. M. Columella (*De re rustica libri XII*).¹⁹ Pour la Dalmatie, les noms du „caseus Docleas” et du „caseus Dardanicus” nous sont respectivement transmis par Pline, et par un traité de géographie du IV^e siècle.²⁰ Il est hors de doute que les forces romanisatrices — dont l'activité remonte dans la Péninsule à l'époque antérieure à l'ère chrétienne, finirent par agir aussi sur les éléments non-sédentaires menant une vie pastorale et que peu à peu elles assimilèrent à la latinité ou plus exactement au romanisme d'importantes masses de bergers nomades.²¹ Déjà au I^{er} siècle, la position de l'Empire s'était définitivement affermie dans les Balkans. De 6 à 9 après J. Chr. il dut encore imposer la domination romaine à l'Illyrie au prix d'une grande guerre („gravissimum omnium externorum bellorum”), mais vers l'an 86, sous Domitien, l'organisation de la Mésie Inférieure en province romaine marque déjà le succès définitif de l'occupation militaire commencée sous le règne de Claude.²² Il est certain que les bergers autochtones ne furent pas les premiers à s'assimiler et il est à croire qu'avant l'ère chrétienne il n'y eût pas parmi eux d'éléments romanisés. Il n'en est pourtant pas moins vrai que pendant les premiers quatre ou cinq siècles beaucoup d'entre eux durent subir l'effet d'une romanisation plus ou moins parfaite et en général ultérieure à celles des éléments urbains et ruraux. Admettant que les Albanais descendent des anciens Illyriens et qu'ils aient subi une forte influence latinisatrice à tel point que dès les premiers siècles ils devaient parler une langue mixte „semi-

popoarele romanice, l. c. p. 28). Capidan croit possible que les Aroumains, avant de se latiniser, aient vagabondé comme pasteurs nomades, aussi au sud de la ligne Jireček—Skok, c. à d. sur le territoire de langue grecque: „In calitate de păstori cu viața nomadă ei stăpâneau înălțimile munților, acolo unde cultura și limba grecească nu-i putea ajunge.” *Aromânii*, p. 25.

¹⁹ Cf. Thallóczy, *Illyrisch-albanische Forschungen* I, p. 40, ss.

²⁰ Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens*, p. 12.

²¹ Densusianu, *Histoire de la langue roumaine* pp. 17—18 et Philippide, *Originea Romînilor* I, p. 1, ss., et p. 353, ss.

²² V. l'étude pénétrante de Patsch, *Beiträge V. Aus 500 Jahren vor-römischer Geschichte Südosteuropas*. Sitzungsber. — Wien, Phil.-hist. Kl. Bd. CCXIV.

romaine",²³ on peut supposer que parmi ces peuples autochtones, devenus plus tard les ancêtres des Roumains, il y avait aussi des pasteurs illyriens complètement romanisés. A notre avis, les ancêtres des Roumains sont à chercher parmi les pasteurs romanisés de la partie latine, c. à d. septentrionale de la Péninsule. Comme à l'époque qui va du II^e siècle avant J. Chr. au VI^e siècle de l'ère chrétienne, la vie pastorale nomade et la transhumance ont existé sur la Péninsule balkanique de même qu'à présent, nous nous permettons de concevoir le problème si discuté de l'habitat primitif des Roumains d'une manière tout à fait différente de celle qu'ont adoptée les chercheurs jusqu'ici. Le premier fait que nous voudrions préciser c'est que dans le cas qui nous préoccupe, il ne peut être question d'un habitat primitif tel qu'on admet pour les peuples germaniques et ouralo-altaïques de l'époque des migrations. Organisés militairement et politiquement, ces peuples surgissent sur la scène de l'histoire les armes à la main, leur régime économique repose bien sur l'agriculture, sur l'élevage des chevaux et des bêtes à cornes, mais particulièrement sur les riches butins. Les pâtres roumains, eux aussi, avaient certainement leurs armes à eux, cependant il ne s'en servaient pas pour s'assurer définitivement un territoire dans le but d'y fonder une patrie, un Etat, mais seulement pour défendre leurs pâturages et pour terrasser les étrangers qui s'y étaient introduits de force. (N'est-ce pas de la sorte qu'ils s'attaqueront plus tard avec des flèches envenimées aux croisés de Barberousse?) Comme les pâtres nomades en général, ils possédaient d'excellentes qualités militaires et c'est pourquoi il n'y a rien de surprenant à trouver plus d'une fois des Valaques au service de Byzance et plus tard en alliance avec les Coumans, les Petchénègues et les Bulgares. Le cas échéant c'étaient donc d'habiles mercenaires, d'utiles alliés, mais de très mauvais fondateurs d'Etat. N'est-ce pas à l'école des Anjou de Hongrie et pendant la symbiose prolongée avec les Coumans que les Roumains acquerront les qualités nécessaires pour fonder des formations politiques durables? Les premiers germes d'organisations politiques rudimentaires qui ne sont peut-être plus basés sur un principe de clan ou de tribu, ne se rencontrent chez les Roumains que vers la fin du moyen-âge: après la *μεγάλη Βλαχία* de Thessalie, citée par Nicétas Choniates,

²³ Cf. Jireček, *ib.* d'où nous citerons encore la phrase suivante: „Durch den Kriegsdienst verbreitete sich die Kenntnis des Lateins in die entlegentsten Gebirgsthäler.“

l'Ἀνοβλαχία signalé par Frantzes en Épire et la μικρὰ Βλαχία située dans la région d'Acarnanie et d'Étolie, on trouve au nord les kénézats de Sénéslave et de Litovoï, suivis vers le milieu du XIV^e siècle par les premières fondations politiques qui seules eurent un lendemain: la Valachie et la Moldavie. Leur vie pastorale est mentionnée par des sources (byzantines et autres, Kékau-mènos, Anne Comnène, Pachymérés, l'Anonyme de 1308, etc.) dès le XI^e siècle et c'est bien leur forme de vie caractéristique qui explique le passage sémantique de nom ethnique à nom de profession de l'albanais *remër* 'berger' et de *v(a)lah*, nom généralement usité pour désigner les Roumains jusqu'au XIX^e siècle. C'est pour la même raison que les Turcs et les Albanais de la province de Muzachia appellent les Aroumains *çoban*, c. à d. d'un nom turc signifiant 'berger'. Une occupation comportant des déplacements continuels a été également celle du caravanier, exercée à l'avis de quelques savants roumains depuis les temps les plus anciens surtout par les Aroumains²⁴ et les Români apuseni (ancêtres des Istroroumains). C'est ainsi que le nom *morlak* (< μαυρόβλαχος) a pu devenir synonyme du turc *kiraği* 'charretier'.

Avant de continuer notre exposé, il faut encore mettre en relief la différence que les spécialistes modernes de l'histoire de la vie pastorale roumaine font entre le nomadisme et la t r a n s-h u m a n c e. On entend par nomadisme cette espèce de vie pastorale où toute la fortune mobilière des pâtres et de leurs familles se déplace selon les migrations des troupeaux, toujours à la re-

²⁴ V. Bogrea est d'avis que c'est à des Aroumains pareils que se rapporte le terme *ὄδιται* dont se sert Cédrene pour caractériser les Valaques qui avaient tué David entre Kastorie et Prespa au lieu-dit Beaux-Chênes (ed. Bonn. II, 435. cité déjà par Rösler, *Romänische Studien* p. 107 et pour la première fois par Tomaschek, *Über Brumalia und Rosalia* p. 401). D'après Capidan, dans ce passage „este vorba tot despre Vlahii nomazi, dar care de astă dată nu erau nici păstori și nici vagabonzi, ci c ä r v ä n a r i i” (Dacoromania IV, p. 201). Il faut encore rappeler que selon Friedwagner qui s'appuie sur un travail manuscrit de Margouliès, le prince en question dont l'assassinat daterait, d'après Cédrene de 976, régna de 977 à 979. L'année suivante, après son abdication au trône, il se retira dans un ordre religieux, cf. *Über die Sprache und Heimat der Rumänen* p. 675, n. 4. — Pour les commerçants ambulants nommés *Vlah* en Serbie et en Dalmatie, v. Dragomir, *Vlahii din Serbia in sec. XII—XV*. Anuarul Institutului de Istorie Națională I (1921—1922), p. 286, ss. et id. *Vlahii și Morlacii*. Studiu din istoria românilor balcanici. Publicațiunile Institutului de Istorie Universală. Cluj, 1924. p. 4, ss. Signalons enfin que l'expression grecque citée ci-dessus peut bien se rapporter aussi à des pâtres roumains nomades et que l'interprétation „cărvănar” ne paraît avoir aucune valeur exclusive.

cherche de nouveaux pâturages, tandis que la transhumance n'implique que la migration périodique des pâtres et des troupeaux, sans le déplacement total de la communauté pastorale. La transhumance est en réalité une suite régulière de migrations périodiques entre deux régions déterminées, ayant des conditions climatiques différentes c. à d. bien adaptées à l'hivernage et à l'estivage.²⁵ Etant donné que la transhumance n'est possible que là où les conditions de sûreté ne nécessitent pas l'organisation systématique de la défense armée des troupeaux, il nous paraît bien probable que sur la Péninsule balkanique, dès l'arrivée des Avars et des Slaves et dans certaines régions même dès l'invasion des peuples germaniques et à travers toute l'époque de la domination turque, ce n'est pas la transhumance mais bien plutôt la vie pastorale nomade qui correspondit mieux aux circonstances locales. Dans l'analyse des relations albano-roumaines il ne faut pas oublier que de nos jours le nomadisme, comme une particularité conservée de la vie ancestrale, ne se rencontre plus que précisément chez les Roumains et les Albans et que par contre les Serbes, les Bulgares et les Grecs ne connaissent que la transhumance. A l'exception de ceux qui s'étaient établis dans les villes, la majorité des Aroumains,²⁶ des Fărșeroți d'Albanie²⁷ et des Sarakačan de Grèce²⁸ sont également des pâtres nomades, et on peut voir aussi dans les Istroroumains, dont les ancêtres avaient fait connaître aux Serbes le „caseus Vlachescus” et d'autres produits de laiterie,²⁹ dans les Méglénites qui sont en train de perdre avec leur langue aussi les souvenirs de la vie pastorale et enfin dans les prétendus „Dacoroumains”, les descendants de pâtres avant tout nomades. Les savants roumains prenant pour démontrée la thèse de la continuité en Dacie, contestent que la vie pastorale nomade ait été l'occupation ancestrale également des Roumains du nord. Cette fois ils n'hésitent pas à recourir à l'argument „ex silentio” qu'ils croient, d'autre part, dénué de

²⁵ Cf. Capidan, *Românii nomazi*: Dacoromania IV, p. 190, ss., où il nous renvoie à l'étude de A. Fribourg, *La transhumance en Espagne (Annales de Géographie, XIX—1910)*.

²⁶ Capidan, o. c., et *Aromânii I. c.*

²⁷ Id. *Fărșeroții. Studiu lingvistic asupra Românilor din Albania*: Dacoromania VI (1929—1930), pp. 1—210.

²⁸ Leur origine aroumaine est contestée par Carsten Höeg, qui leur a consacré une monographie en deux volumes: *Les Saracatsans, une tribu nomade grecque*. Paris—Copenhague, 1925., et par P. Skok (v. la bibliographie de la question ap. Capidan, *Aromânii* p. 14, note 2).

²⁹ Pușcariu, *Studii istroromâne* II, p. 6.

toute valeur quand il s'agit de la question des migrations roumaines vers le nord! C'est ainsi que M. Capidan se contente d'admettre que pendant les siècles orageux du moyen-âge la transhumance pouvait bien se transformer occasionnellement en vie pastorale nomade chez les ancêtres — d'après nous, encore sud-danubiens — des Roumains septentrionaux, mais il réfute les conclusions tirées en faveur de l'existence de cette vie nomade chez les Dacoroumains³⁰ dont l'occupation principale serait, à son avis, l'agriculture exercée par des éléments sédentaires. Il nous semble illicite de préconiser que les conditions d'existence des ancêtres des „Dacoroumains" aient si profondément différé de celles des aïeux des Aroumains, des Mèglénites et des Istroroumains.

Nous sommes par contre persuadés que les formes de vie primitives du roumanisme se bornaient à la seule vie pastorale nomade qui, à certains moments et dans certaines régions, pouvait céder la place à la transhumance.³¹ L'alternance de ces deux espèces d'occu-

³⁰ Dacoromania, IV. p. 197. Sabin Opreanu fait aussi sienne cette conception erronée déclarant que „de fapt la Daco-Români până azi n'avem nici o urmă de păstorit nomad" (*Transhumața din Carpații Orientali: Lucrările Institutului de Geografie al Universității din Cluj*. 1931. IV, p. 209). Il essaie de réduire l'importance de la vie pastorale nomade aussi en ce qui concerne l'histoire des Aroumains. S'attachant à maintenir coûte que coûte la fiction du romanisme sédentaire de Dacie, les chercheurs roumains s'empêtrent souvent dans toutes sortes de contradictions au sujet de l'importance de l'agriculture chez les Roumains primitifs. Capidan, après avoir établi que l'occupation principale, sinon *exclusive* des Roumains du sud avait été la vie pastorale („indeletnicirea lor de căpetenie, dacă nu exclusivă, cu păstoritul", *Românii din Peninsula balcanică: Anuarul Institutului de Istorie Națională*. București, 1924. II, p. 105), affirme plus tard que les Aroumains, s'étant détachés des Dacoroumains, s'occupaient pendant longtemps d'agriculture d'une façon tout aussi intense que d'élevage, cp. *Dacoromania IV*, p. 211.

³¹ N'oublions pas de remarquer que la vie pastorale n'exclut pas nécessairement et radicalement une certaine activité agricole. A l'avis de Densusianu: „Chiar ca păstori, Românii au trebuit, pentru hrana lor, să are, să semene și să secere, dar pe întinderi mici de pământ. Așa ceva întilnim și la alte popoare de păstori, și nici nu se putea altfel cît timp vieața de fiecare zi cere lucruri pe care numai agricultura ni le poate da. O asemenea agricultură este însă numai ceva accidental, nu poate fi socotită ca o ocupație de predilecție" (*Păstoritul la popoarele romanice* p. 15). L'analyse de la terminologie d'agriculture de la langue roumaine a fait voir que les noms désignant les choses d'une agriculture plus avancée ont été empruntés aux Bulgares. Cette idée, lancée jadis par Weigand, fut prouvée méthodiquement par H. Dumke (*Die Terminologie des Ackerbaues im Rumänischen: Jahresber. XIX—XX*, p. 65, ss.) et W. Domaschke (*Der lateinische Wortschatz des Rumänischen: Jahresber. XXI—XXV*. pp. 137—139). A l'avis de

pation pourrait être motivée par le caprice des circonstances, même dans l'intérieur du même groupe ethnique. En considération de ces faits, l'habitat primitif des Roumains doit être cherché dans les régions de la Péninsule balkanique où, le temps aidant, toutes les couches autochtones furent romanisées, y compris aussi les pâtres en migration perpétuelle. Ce domaine est à situer, bien entendu, au nord de la ligne Jireček—Skok ce qui n'exclut pas que certains groupes de pâtres nomades ou transhumants, après avoir subi un processus de romanisation dans le nord de la Péninsule,

ce dernier: „Hinter den slavischen Elementen treten die lateinischen an Zahl ganz bedeutend zurück, und inhaltlich verraten sie nur eine mehr oder minder oberflächliche Kenntnis der Sache, wie sie sich auch der Hirt erwerben konnte, der mit den Bauern in der Ebene in regem Verkehr stand" (cf. *ib.* XIX—XX, p. 119). En comparaison avec la richesse des termes désignant les variétés de mouton, selon la couleur, l'âge, l'espèce, etc. on ne pourrait attribuer trop d'importance à ces quelques mots qu'on ne cesse de citer comme autant d'arguments décisifs en faveur de l'existence d'une agriculture chez les Roumains primitifs (nous indiquerons en parenthèses les termes correspondants de l'aroumain): *agru* (*id.*), lat. agrum; *câmp* (*câmpu*), campum; *a ară* (*arare*), arare; *a semână* (*siminare*), seminare; *semânță* (*simință*), *sementia; *sapă* (*id.*), sappa; *a săpă* (*săpare*), sappare; *grîu* (*grânu*), granum; *grăunțe* (*grănuță, gănuță*), *granuceum; *săcare* (*sicară*), secale; *orz* (*ordzu*), hordeum; *meiu* (*me'lu*), milium; *păring* 'Hirse', *panicum; *spic* (*sk'icu*), spicum; *paie* (*pal'e*), palea; *secere* (*seațire*), sicilem: *a seceră* (*șițirare*); *a treiерă* (*triirare*), tribulare; *arie* (*ariiă*), area; *ciur* (*țir*), cribrum; *a cerne* (*nșirnare*), cernere; *a (z)vântură* (*zvinturare*), ex-ventulo; *a măcină* (*mașinare*), machinare; en outre, quelques termes connus seulement en aroumain comme: *sărcl'are*, sarc(u)lo; *aratu*, aratrum; *vomeră*, vomer. — M. Capidan est persuadé que les termes *ariiă, triirare, zvinturare*, mais surtout les mots *sărcl'are, aratu* et *vomeră* „dovedesc până la evidență că Aromăni s'au îndeletnicit multă vreme în mod intensiv, și cu agricultura" (Dacoromania IV, p. 209). Cette conclusion nous paraît erronée et en tout cas exagérée. On pourrait plutôt se demander si, en défaut de ces quelques termes agricoles, on serait encore en droit de poser le problème de l'agriculture chez les Roumains primitifs. Déjà Densusianu avait raison de remarquer que les Aroumains, moins sujets à l'influence slave, désignent la charrue d'un nom latin, qui n'existe pas dans les autres variétés du roumain (en face de l'aroum. *aratu* on trouve en istro-roum. *plug*, en roum. du nord *plug* et en méglénite *raliță, lariță* < bulg. *ralica* > „zakriveno na ralo" Gerof V, p. 71), d'où il conclut que les Aroumains conservaient mieux la terminologie et les objets plus simples de l'agriculture primitive (*l. c.*). Il est absolument faux et contraire à l'esprit scientifique d'affirmer, comme le fait A. Bocănețu, que le roumanisme avait été dès les temps les plus reculés un peuple agriculteur sédentaire, c. A. Bocănețu, *Terminologia agrară în limba română*: Codrul Cosminului. Buletinul Institutului de Istorie și Limbă. Cernăuți, 1927. p. 124 (cp. sur ce travail Ung. Jahrb. VIII—1928, pp. 183—84).

aient pu pénétrer dès les temps les plus reculés aussi dans les contrées situées au sud de ladite ligne. S'il faut entendre par continuité le fait qu'un groupe ethnique quelconque parlant une certaine langue habite un territoire déterminé sans interruption et dans des établissements urbains ou ruraux depuis l'époque de ses ancêtres jusqu'à nos jours, nous pouvons constater que dans ces conditions il ne pourrait être question de continuité roumaine que dans les régions où la survivance ininterrompue des *cătu*n serait démontrable du moins à partir du VI^e siècle. En considération du caractère généralement nomade de la vie des pâtres roumains (n'oublions pas que des pâtres transhumants n'eussent jamais pénétré jusqu'en Moravie, en Pologne et, à travers la Russie méridionale, jusqu'au Caucase!) et ayant en vue aussi l'anarchie de la sûreté publique et matérielle, si caractéristique pour la Péninsule balkanique aussi bien à l'époque des migrations que sous le régime turc, nous devons en conclure que toute tentative de trouver de pareils établissements roumains de caractère sédentaire doit nécessairement échouer, une telle continuité roumaine étant inconcevable non seulement en Dacie, mais aussi dans toute la Péninsule balkanique. Cette continuité est d'autant moins admissible qu'en Serbie, selon une constatation bien connue de Cvijić, il n'existe aujourd'hui aucun village qui eût résisté à l'invasion des Turcs. En d'autres termes, ni dans les Balkans, ni ailleurs on ne peut imaginer le roumanisme en fonction de continuateur direct d'un romanisme local et sédentaire.³² L'histoire proprement dite du peuple et de la langue roumains commence au moment où les pâtres nomades d'origine thrace ou illyrienne de la Péninsule apprennent le latin et elle se poursuit sans interruption à l'époque où le romanisme urbain et rural a déjà complètement disparu dans

³² C'est pourquoi nous sommes obligés de rejeter les tentatives visant à démontrer la continuité des Aroumains et des Fărșeroți sur certains points de leur habitat d'aujourd'hui, cf. Tache Papahagi, *O problemă de romanitate sud-ilirică: Grai și Suflet I—1923*, pp. 72—99, et Capidan, *Aromânii* p. 26, ss. Quant aux arguments du dernier, nous tenons à remarquer que la conservation des noms de *Lăsun* et *Sărună* ne prouve pas encore la continuité des établissements des Roumains du sud aux alentours de ces localités, mais tout au plus le fait qu'au cours de leurs migrations nomades ou périodiques, ils revenaient assez souvent dans ces régions. C'est pourquoi ils pouvaient garder le souvenir des toponymes en question, à l'encontre des Roumains du nord qui après leur séparation de leurs frères du sud, les ont bientôt oubliés.

les vagues du slavisme. Tandis que le romanisme dalmate, dépositaire d'une importante civilisation urbaine et d'une organisation politico-sociale bien développée, succombe dès le début de l'ère moderne aux forces slavisantes et que sa disparition marque l'étape finale de la dénationalisation des Romains balkaniques sédentaires, les groupes flottants des pâtres roumains profitent largement des avantages de leur vie nomade et continuent à se conserver d'une façon beaucoup plus efficace que les Latins de Dalmatie. Longtemps encore après l'extinction de ces derniers ils donnent à peine prise aux forces d'expansion et d'assimilation de l'hellénisme et du slavisme. Qui pourrait attribuer au pur hasard le fait que parmi les trois embranchements du roumanisme méridional les Aroumains sont restés les plus nombreux? C'est que beaucoup d'entre eux n'ont pas renoncé à la vie pastorale nomade laquelle, dès qu'elle fut abandonnée par les Istroroumains et les Méglénites, ne pouvait plus empêcher l'assimilation définitive de ces deux derniers groupes du roumanisme. Rien n'est plus caractéristique à cet égard que le cas des Aroumains qui, ayant abandonné les conditions de leur vie primitive et adopté l'agriculture, ne peuvent plus résister à l'effet assimilateur de leur entourage ethnique et s'hellénisent rapidement comme on peut le constater p. e. chez les Aroumains de la province Zagori, dans la région du Pinde.³³

Comme nous venons de voir, la conservation de la langue roumaine dans la Péninsule balkanique et son rayonnement ultérieur vers le nord du Danube, s'expliquent uniquement par des facteurs sociaux, c. à d. par la continuité de la vie pastorale dans les Balkans. En d'autres termes, le peuple roumain allait naître au moment où les pâtres balkaniques oublièrent leur langue autochtone, pour adopter le latin populaire. Si la domination de Rome n'avait pas duré six siècles dans les provinces balkaniques et si, par conséquent, le latin n'avait pu conquérir aussi les éléments pasteurs de la Péninsule, il n'y aurait plus aujourd'hui de Roumains, ni dans les Balkans ni ailleurs. Notre formule peut paraître simple, elle n'en résume pourtant pas moins bien l'essentiel du problème que nous envisageons. Cette conception — à notre avis, la seule admissible — nous oblige maintenant de poser

³³ Capidan: Dacoromania IV, p. 205. Il y énumère aussi quelques cas prouvant l'existence actuelle d'Aroumains agriculteurs. A notre avis pourtant il s'agit simplement d'Aroumains devenus infidèles à leur occupation ancestrale qui ne tarderont pas à s'assimiler bien vite à leur entourage de langue grecque.

aussi pour la Dacie le problème de la continuité de la vie pastorale. Ceci nous paraît d'autant plus nécessaire que parmi les défenseurs de la thèse de la continuité en Dacie, quelques-uns (comme Tamm), tout en contestant la conservation de la population urbaine et rurale, admettent néanmoins la possibilité de la survivance d'un certain nombre de bergers „romanisés". Etant donné le caractère fort mêlé du romanisme de cette province, entaché de toutes sortes d'éléments issus des Balkans et de l'Asie Mineure, tout porte à croire que le processus de latinisation qui, pendant les 150 ans de la domination romaine (cp. à ce chiffre modeste les six siècles des provinces balkaniques) n'a pu assimiler parfaitement même l'élément agriculteur, n'aura point pénétré dans la couche sociale la plus conservatrice, c. à d. dans celle des bergers nomades. Impossible d'imaginer en Dacie, à l'instar des pâtres illyro-albanais et thraces de la Péninsule, un peuple pasteur autochtone en voie de se latiniser. Les six siècles des relations romano-illyriennes qui sont pleins de puissants facteurs de romanisation, ne sont nullement comparables à ce laps de temps, de beaucoup plus bref et moins riche en ressources romanisatrices, qui est constitué par les 150 ans de la domination romaine en Dacie. Avant que le latin pût être adopté par les pâtres barbares de cette province, la Dacie avait déjà été abandonnée par les Romains, incapables de maintenir ce pont de tête extrême, si exposé aux invasions barbares.

L'échange de langue, quant aux bergers autochtones de la Dacie, nous paraît donc inadmissible pendant l'époque romaine et à plus forte raison encore dans la période suivante. Par contre il n'est pas impossible que les pâtres nomades et transhumants de la Péninsule aient avancé par les mêmes voies où les Roumains passeront plus tard jusqu'aux alpages des Carpathes au cours du II^e ou du III^e siècle. Mais à cette époque la romanisation de ces pâtres devait être encore trop imparfaite pour qu'on puisse sérieusement tenir compte de la possibilité de migrations pastorales périodiques sur le sol de la Dacie romaine, venant des Balkans et emmenant vers le nord du Danube des pâtres romanisés dans la Péninsule déjà avant l'abandon de la terre conquise par Trajan. Il n'est pas vraisemblable non plus qu'au-delà du III^e siècle des pâtres balkaniques de langue latine aient parcouru, même périodiquement, les régions nord-danubiennes. Pareille hypothèse ne nous paraît guère admissible car ces bergers avaient des pâturages suffisants au sud du Danube, et en même temps, les Barbares auraient difficilement consenti à les laisser retirer leurs troupeaux pour

l'hivernage ou pour l'estivage derrière la limite danubienne. En parlant de cette période fort obscure de l'histoire des Roumains, il ne faut en outre jamais oublier que les montagnes offraient leur hospitalité non seulement à ces bergers romanisés, hypothétiques, mais aussi aux bergers barbares. Pourrait-on admettre que ceux-ci partageassent volontiers leurs pâturages avec les bergers intrus? Si quelque pâtre, mécontent de son sort au sud du Danube, eût osé pénétrer vers le nord, en pays barbare, il devait s'exposer inutilement au danger de se voir asservi et obligé par les nouveaux maîtres barbares de la Dacie à devenir agriculteur, ce qu'un berger nomade, sans y avoir des raisons impérieuses, n'a certainement pas l'habitude d'ambitionner. Il est inconcevable pourquoi ces tentatives d'immigration auraient été répétées par les bergers dont la société libre avaient trouvé dans les conditions géographiques et climatériques de la Péninsule et dans la symbiose avec les Slaves, devenus après leur établissement un peuple agriculteur par excellence, toutes les possibilités d'un excellent régime économique basé sur l'échange régulier des produits d'agriculture et de laiterie.

2. A l'appui de la thèse soutenant que le domaine de la vie pastorale des Roumains primitifs ne débordait guère les limites de la Péninsule balkanique, la linguistique fournit nombre de preuves concordantes. Les ancêtres des bergers roumains avaient appris encore à l'époque romaine le latin vulgaire plus ou moins uniforme qui, au moins jusqu'au V^e siècle, représentait la langue officielle de toutes les provinces de l'Empire. Personne n'admet plus de nos jours le théorie bien connue de Gröber suivant laquelle chacune des langues romanes représenterait sous une forme évoluée le stade synchronique du latin à l'époque de la colonisation de la province respective. Si cette théorie passait pour vraie, elle serait en contradiction avec la thèse de l'uniformité générale du latin vulgaire. Aussi nous permettra-t-on de ne pas nous arrêter trop pour démontrer dans quelle mesure ce serait une entreprise vaine que de vouloir prétendre que le roumain continue le latin populaire parlé en Dacie aux II—III^e siècles. Le roumain primitif servant de base commune à toutes les variétés ultérieures pourrait être à la rigueur la continuation du ou des parlars latins qui d'après l'opinion arbitraire des adeptes de la continuité territoriale des Roumains de Transylvanie auraient existé en Dacie jusqu'aux V—VI^e siècles, et même au delà, ce qui

pourtant, pour les motifs exposés dans ce livre relève entièrement du domaine des impossibilités.

Cependant, pour comprendre l'évolution historique du roumain, langue intimement liée aux idiomes balkaniques, il ne suffit pas d'avoir la préparation du romaniste qui se préoccupe uniquement de la *România occidentale* (France, Espagne, Portugal, Italie et les langues qui y sont parlées). Tandis que le domaine de ces langues fait partie de la sphère d'irradiation de la civilisation romano-germanique, l'étude de la langue et de l'histoire des Roumains nous oblige continuellement de tenir compte aussi de l'influence de l'orthodoxisme schismatique et de l'expansion de la civilisation slavo-byzantine. Les langues et les peuples balkaniques comme MM. P. Skok et M. Budimir viennent de le soutenir tout récemment,³⁴ peuvent être considérés comme les parties d'un organisme quasi-unitaire de sorte que leur étude comparative s'impose aussi bien pour ces savants que pour M. Sandfeld qui fut le premier à établir le système des principes fondamentaux de la linguistique balkanique. Après avoir comparé la notion de la „philologie balkanique” à

³⁴ Revue Internationale des Etudes Balkaniques, Beograd, 1934. Vol. I, p. 1, ss. — M. Pușcariu prend en mauvaise part l'attitude irréprochable de M. Sandfeld qui n'a pas hésité à classer le roumain parmi les langues dites balkaniques bien que le savant danois ne manque pas de reconnaître que le Danube ne pourrait être considéré comme une limite trop absolue au point de vue des migrations pastorales roumaines. Voici ce que M. Pușcariu fait remarquer à ce propos: „De ce să înglobăm deci între popoarele balcanice pe cei ce au locuit totdeauna, iar azi aproape exclusiv în afară de Peninsula Balcanică?” (Dacoromania VII, 504). Cette question est complètement déplacée, puisque les critères du caractère balkanique du roumain ne peuvent rien avoir de commun avec les dimensions géographiques du territoire où le roumain est parlé actuellement (les pères parvenus jusqu' aux Caucase parlent une langue tout aussi bien 'balkanique' que ceux de la Pologne ou de n'importe quel autre pays indépendamment de l'époque de leur apparition). Ces critères se dégagent de la structure interne du roumain, qui, aussi bien que la culture slavo-byzantine et l'orthodoxisme de ce peuple, portent l'empreinte indélébile de la sphère d'influence de Byzance. Malgré son expansion ultérieure au nord, le roumanisme n'a su jamais se débarrasser de cet héritage byzantin. L'aversion que M. Pușcariu témoigne à l'égard des Balkans, aversion qui va jusqu' à oublier que le berceau de la civilisation à laquelle sont redevables tant de nations de notre globe a été la Grèce, nous rappelle involontairement l'accueil défavorable que firent, en Hongrie, il y a plus d'un siècle, certains historiens chauvinistes à la thèse de l'origine finno-ougrienne des Hongrois. A cette époque tout patriote qui se respectait se faisait un devoir de protester avec indignation contre la „parenté à odeur de poisson”. *Tempi passati!*

celle de la „philologie classique”, M. Sandfeld constate que la première discipline embrasse toute l'évolution historique des peuples balkaniques, évolution qui, malgré la diversité génétique des langues parlées dans la Péninsule, fait preuve d'une cohérence réciproque plus marquée qu'on ne la rencontre dans celle des peuples antiques. C'est en raison de cette „parenté culturelle” qu'il croit justifié d'appliquer dans ce genre de recherches la méthode comparative, qui a pour but d'enregistrer non seulement les similitudes, mais aussi les divergences qui se laissent établir d'un peuple à l'autre. De fait, dans les langues balkaniques on trouve une telle abondance de concordances morphologiques, syntaxiques, lexicologiques, phraséologiques et ethnographiques qu'il est impossible d'y voir uniquement l'effet de développements convergents mais indépendants les uns des autres. La langue roumaine, en tant que dépositaire de la culture matérielle et spirituelle d'une communauté ethnique déterminée, ressortit au groupe des langues du type balkanique qui, tout en étant d'origines très diverses, se sont éloignées de leurs familles respectives sous l'influence de facteurs communs. Les langues de ce type ayant subi un processus d'unification considérable, le résultat en fut le développement d'une structure linguistique présentant de nombreux traits communs à toutes ces langues géographiquement coordonnées.³⁵ Sans entrer dans les détails

³⁵ C'est à quoi Weigand fait allusion affirmant, dans une formule assez heureuse, que „Das Rumänische ist die *romanische* Balkansprache, ebenso wie das Bulgarische die *slavische* Balkansprache ist, während das Albanische die Balkansprache *κατ'εξοχήν* ist” (Balkan-Archiv, I—1925, p. VIII.). En général M. Pușcariu se montre hostile aux concordances relevées par Weigand, qu'il qualifie de „phénomènes de convergence, non de filiation” („fenomene de convergență, nu de filiațiune”! Dacoromania, IV. p. 1341). Il peut bien avoir raison pour certaines particularités considérées peut-être à tort comme balkaniques, mais non pas pour toutes. A son avis, la „linguistique balkanique” serait une discipline inutile puisque les phénomènes en question du roumain s'expliquent soit par les faits analogues des langues romanes d'Occident, soit par une évolution convergente dans les cas où les autres idiomes balkaniques les connaissent également. Étant donné le nombre très considérable des „balkanismes”, M. Pușcariu paraît admettre une espèce d'„harmonie préétablie” qui aurait déterminé d'une façon uniforme l'évolution des traits „balkaniques” du roumain et des autres langues de la Péninsule. En considération de la position particulière du roumain, il est aussi exagéré de voir partout des phénomènes romans (Pușcariu) que de vouloir tout ramener à l'effet du milieu balkanique (comme on en accuse Weigand). Chez Pușcariu et d'autres champions de la continuité la-

d'une question longtemps et longuement discutée, rappelons brièvement qu'on a souvent essayé d'attribuer ces concordances interbalkaniques à l'effet d'un substrat ethnique qui peut être de caractère thrace ou illyrien,³⁶ mais qui très certainement n'a rien à voir avec la langue dace.

Dans le domaine des langues balkaniques, il existe des rapports étroits et particulièrement nombreux entre le roumain et l'albanais (selon Weigand, „la langue balkanique par excellence”) ou pour mieux dire, entre le roumain et la langue illyrienne ou thrace d'où l'albanais moderne est issu. Il est généralement admis que ces rapports remontent à l'époque où il ne pouvait encore être question de langue roumaine, mais uniquement d'une latinité balkanique.³⁷ A l'avis de Skok et d'autres, cette latinité connaissait certains mots qui se retrouvent en roumain et en d'autres langues balkaniques; citons entre autres: roum. *bălăur* ‚dragon’ (serbo-croate *blăvor*, *blavūr*, etc., alb. *bułár*); roum. *stăpân* ‚seigneur, patron’ (bulg., serbo-cr. *stōpanin*; pour le vocalisme cf. roum. *păgân* ~ slave mér. *poganin*), roum. *pârâu* ‚ruisseau’ (alb. *përrúe*, bulg. *poróĵ*), etc., mots qui sont d'origine thraco-illyrienne³⁸

tino-roumaine en Dacie, l'aversion vis-à-vis des particularités balkaniques découle de leur effort tendant à réduire au minimum sinon à faire entièrement disparaître les traits de ce genre pour rendre de la sorte plus plausible l'origine nord-danubienne du roumain. Ces chercheurs-là semblent perdre de vue qu'il n'existe pas que le „dacoroumain” mais aussi le mégénite, l'aroumain et l'istroroumain qui présentent à peu près les mêmes „balkanismes” que la langue soeur importée au nord. — L'importance de la „comparaison interbalkanique” a été récemment mise en relief aussi par M. Skok; *Revue Internationale des Études Balkaniques*, vol. I, p. 13.

³⁶ Pour la bibliographie v. Sandfeld, o. c., pp. 13, 144 et Philippide, *Originea Romînilor*, II, p. 245, ss. — L'unité des quatre embranchements du roumain qui, naturellement, implique un nombre plus considérable de faits communs que les concordances balkaniques issues d'un substrat commun, s'explique tout autrement. A cet égard nous rappelons Friedwagner: „Selbst die weitgehendste Wirkung des Substrates, das auf dem Boden der heutigen Wohnsitze der Rumänen übrighens nicht einmal das gleiche gewesen, wäre imstande, diese bis zum 10. Jh. fast völlig gleiche Sprache hervorzubringen” (*l. c.* pp. 661—2), *l. c.* p. 654. note 5. Pour la théorie générale du substrat et pour les ouvrages qui discutent des problèmes analogues v. G. Rohlfs, *Vorlateinische EinflüÙe in den Mundarten Italiens: Germ.-Rom. Monatsschrift XVIII* (1930), p. 37, ss., et M. L. Wagner, *Über die vorrömischen Bestandteile des Sardischen: Arch. Rom. XV* (1931), p. 207, ss., p. 224—25.

³⁷ V. la conclusion de Friedwagner, *l. c.* p. 682, ss.

³⁸ *Zeitschrift f. rom. Phil. LIV* (1934), pp. 462—5. Il est à remarquer que quant à l'origine de ces mots, les opinions se partagent, car il en est à peine un ou deux qu'on puisse faire dériver d'un radical thrace ou illyrien

et ressortissent au groupe des „mots balkaniques”. Selon certains auteurs, on pourrait ranger dans la même catégorie les termes pastoraux tels que roum. *stănă* (bulg., serbe *stan*, alb. *stan*, aroum. *stane*, grec. mod. *στάνη*), roum. *cătun* ‚établissement, campement de pâtres’ (alb. *ketund*, serbo-croate *katun*, aroum. *cătun*, *cătună*),³⁹

connu. Selon Jokl le roumain *pârău* s'explique très bien aussi par l'albanais (Indog. Forsch. LI, pp. 282—6) ce qui ne change en rien notre avis relatif à l'origine balkanique de ce mot. Il n'en est cependant pas moins impossible de nier tout court l'existence des *Balkanwörter*.

³⁹ Les dérivations romanes (< *cantone*, Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 156; *Das Fürstentum Bulgarien* p. 119, n. 1. etc.; < **cavitome*. G. D. Serra; Dacoromania, III, pp. 1092) se heurtent avant tout à des difficultés phonétiques. Une étymologie uralo-altaïque a été proposée, sans aucune motivation d'ailleurs, d'abord par G. Meyer (EtWb), ensuite par Peisker (l. c. pp. 46—47) et M. Vasmer (*Studien zur alban. Wortforschung*: Acta et commentationes Univ. Dorpat. I—1921, pp. 28—30) qui, s'appuyant sur le kalmouk *chotton*, *chottun*, „Hirtendorfschaft aus den Filzhütten von etwa 10 oder 12 Familien bestehend”, le bouriate *chotton*, ‚id.’ et sur le mongole *khoton*, *khotun* ‚établissement composé des tentes de 6 à 10 familles apparentées’, sont d'avis que le mot *katun* est „ein Überrest, welchen die Wlachenhirten von ihrer ursprünglichen altaischen Sprache herübergerettet haben” ou bien, d'après M. Vasmer: „Entlehnung... von einem donaubulgarischen Hirtenvolke” (comme on a pu le voir nous préférons appliquer cette théorie de „Herüberrettung” pour expliquer le nombre autrement considérables de certains termes pastoraux du roumain considérés par nous comme thraco-illyriens d'origine. Il va de soi que notre thèse n'exclut pas l'appréciation juste des influences coumano-petchénègues exercées sur la vie pastorale roumaine.). Comme l'hypothèse ouralo-altaïque est dans ce cas des plus invraisemblables, la majorité des savants préfèrent y voir un mot „protobalkanique” (urbalkanisch). A l'avis de Jokl il s'agirait du participe illyro-thrace **ka-tnt* „das Ausgespannte”, „das Gezelt” (cp. alb. *ndëñ*, *ndäi* „breite aus”) représenté par l'alb. *katunt* (forme définie: *katundi*). En ce cas c'est l'accusatif du mot en question qui serait à la base des autres emprunts balkaniques (Indog. Forsch. XXXIII, pp. 420—433). Cette explication a été admise par M. Skok (*Zeitschrift f. rom. Philologie*, L—1930, p. 519) et par Philippide (*Originea Romînilor*, II, p. 704). Skok s'étonne de ne pas retrouver le mot en aroumain: „Es ist nur nicht klar, warum das Wort im Arom. fehlt”. A ce propos il faut remarquer que M. Capidan, après avoir essayé de faire dériver le mot *cătună*, usité dans la locution *Nu fațe cătune* (Dacoromania II, p. 465), du grec. mod. *κατοῦνα*, a reconnu plus tard qu'il y faut voir plutôt un „vestige embaumé” du lexique ancien aroumain (*ib.* IV, pp. 344—5, cf. encore le nom de lieu *Cătunet*: Dacoromania VI, p. 89). Le mot *katun* est donc démontrable aussi en aroumain bien qu'il y fût remplacé plus tard par le grec *hoară*. Nous sommes d'avis que le même radical devait exister jadis aussi dans l'ancien istroroumain et l'ancien méglénite. A l'époque où on s'est mis à s'occuper de ces derniers parlars les Istroroumains et les Méglénites n'étaient plus pasteurs, par conséquent ils peuvent facilement avoir oublié le mot. Remarquons encore que ce mot, faisant partie de la terminologie de

roum. *baciu* ‚chef de bergers‘ (aroum. *baciu*, *bagiu*, megl.-roum. *baciu*; serbo-cr. *bač*, bulg. *bač*, grec. mod. *μπάσιος*, *μπάσια*, hongr. *bács* etc.).⁴⁰ En dehors de l'origine thraco-illyrienne on a essayé de trouver pour ces mots aussi d'autres explications, mais comme aucune langue connue ne semble suffisamment éclaircir ces mots énigmatiques, nous préférons y voir les vestiges de l'ancienne langue thraco-illyrienne d'autant plus que tous ces mots désignent des éléments bien importants de la vie pastorale. En même temps, ces vocables autochtones constituent pour nous une preuve de plus en faveur de notre théorie affirmant que les Roumains sont les descendants de pâtres thraco-illyriens latinisés qui, bien que leur romanisation fût des plus complètes, ont gardé tout de même de leur idiome ancestral quelques mots essentiels se rapportant avant tout à la terminologie de la vie pastorale. Si aujourd'hui nous étions encore en mesure d'étudier la vie pastorale latine et celle des pâtres autochtones par l'application de la méthode „Wörter und Sachen“, nous pourrions probablement mieux expliquer la conservation de termes techniques tels que *stăpân*, *stână*, *cățun*, *baciu*, etc. En considération de ces faits d'histoire culturelle et malgré les difficultés d'ordre phonétique qui surgissent d'ailleurs aussi à propos d'autres essais de dérivation, nous devons sérieusement envisager la possibilité de l'origine thraco-illyrienne de quelques autres éléments encore de la terminologie pastorale. Nous songeons avant tout à des mots tels que roum. *strungă* ‚Abteilung des Pferchs, in dem die Ziegen gemolken werden‘, *rînză* ‚Lab‘, *brânză* ‚caseus vlachescus‘. On a pensé à une explication analogue aussi pour *baligă* ‚Mist, Excremente von

la vie pastorale nomade, il est facile d'expliquer l'emploi du bulgare *katunári* au sens de „Tziganes nomades“ (Jireček, *Das Fürstentum Bulgarien*, p. 119, n. 1).

Drăganu affirme à tort que le mot *katun*, comme nom commun, ne serait attesté dans les sources qu' à partir de 1398—9 (*Româniî in veacurile IX—XIV*, p. 104., n. 4). Un examen rapide des sources respectives nous a permis de le signaler à une date sensiblement plus ancienne dans une charte de 1330 d'Etienne Uroš III, roi de Serbie, où il est question de la fondation du monastère de Dečan: *сель и катонъ вьлашькыхъ и арбанашькыхъ* (cp. Miklosich, *Monumenta Serbica*. Viennae, 1858. p. 91). Nous sommes persuadés qu'il serait facile de trouver des données encore plus anciennes. Dans celle-ci que nous venons de citer, il est curieux de constater que les *katouns* roumains et albanais sont mentionnés ensemble.

⁴⁰ Pour d'autres détails, cf. Capidan: *Dacoromania II*, p. 459 et Gombocz-Melich, *Magyar Etymológiai Szótár*, s. v. *bács*, *bácsa* 1.

Tieren', *știră*, *stiră* 'unfruchtbar', *țarc* 'Hürde, Pferch', *urdă* 'Topfen', etc.

Quant à *strungă* on ne peut faire état que des tentatives d'explication qui font remonter ce mot à un radical indo-eur. **strng* ~ **strng* 'serrer'⁴¹ (cp. lat. *stringo*, grec *στραγγ-*) qui devait exister aussi dans le type primitif de l'albanais, ce qui explique aussi bien l'albanais *štrung* que la forme *strungă* du roumain primitif. Le radical **strang-* étant tout à fait isolé dans les langues slaves, tout porte à croire que ce mot fut transmis par des bergers roumains d'abord aux Slaves du sud et beaucoup plus tard, aux Hongrois et aux Slaves du nord. L'albanais *štrungε* ne donne pas la clé de serbe *struga*, bulg. *strōga*, *stroga*, *struga*, *straga*, tandis

⁴¹ Jokl: Sitzungsber. — Wien CLXVIII/1, p. 89, Barić, *Albano-rumänische Studien* I, p. 105. — M. Drăganu (*Români în veacurile IX—XIV*, pp. 60—63) propose de faire dériver le roum. *strungă* directement d'un a.-grec **στραγγα* mais son hypothèse n'est guère admissible. En effet, rien n'est plus facile que de refaire une forme grecque répondant à toutes les conditions de la dérivation du mot roumain. Contrairement à l'étymologie de Drăganu, on peut rappeler qu'en grec tous les dérivés de ce genre remontent au radical *στραγγ-* (v. Boisacq, DÉG², s. v. *στράγγις*). Qu'on puisse y rattacher aussi le toponyme *Στρόγγες*, attesté chez Procope, au VI^e siècle, voilà ce qui n'est pas aussi sûr que Drăganu le pense. Au point de vue matériel on peut objecter que dans la terminologie pastorale on ne trouve guère de trace incontestable de l'influence de l'ancien grec (à l'avis de Drăganu on pourrait ranger dans cette catégorie le roum. *ciul* < *κυλλός*, *gebogen*, *krumm*, *verstümmelt*, *sterp* < *στέριφος*, *știră* < *στειρα* 'unfruchtbar', *a lepădă* < *lepīdare* qui serait un dérivé de *λεπίς*, *-ίδος* 'coque, coquille, écaille'). Les pâtres roumains primitifs dont la vie pastorale a dû être attachée, du moins dans les premiers siècles de la romanisation de leurs ancêtres, assez exclusivement au sol des provinces latines de la péninsule, ont-il pu emprunter le mot *strungă* à l'ancien grec? Nous n'y croyons pas car l'hypothèse de l'origine thracoillyrienne nous paraît de beaucoup plus vraisemblable. En outre, le grec moderne *στρωγγα*, *στρογγα* est certainement d'origine roumaine de sorte qu'il faudrait supposer que le grec ayant laissé tomber en désuétude l'ancien **στραγγα*, aurait repris au roumain le mot qu'il lui avait prêté jadis. Cette explication paraît aussi peu naturelle que celle de Giuglea, d'après laquelle le roum. *strungă* proviendrait de la contamination du lat. *ruga* 'sillon' avec le germ. *stanga* 'Stange, Riegel' (Dacoromania II—1921, pp. 22, 237, ss.). — M. I. Iordan, qualifiant l'„étymon" de Giuglea de „construction néo-grammairienne préfère partager l'avis de Philippide, soutenant que le roum. *strungă* remonte à une forme thrace **strunga*, dérivé, à son tour, de la racine *stru-*, *stru-* (*Introducere în studiul limbilor romanice*. Iași, 1932, p. 86). Une explication également artificielle, bâtie sur une fausse interprétation du hongrois *észtrēnga*, et de la forme *stronga* employée dans la latinité de Hongrie, a été ébauchée par Meyer—Lübke (Dacoromania, IV, pp. 642—4). Pour d'autres détails bibliographiques v. Philippide, *Originea Rominilor* II, p. 735., et Drăganu, l. c.

que le roum. *strungă*, avec son s initial, y convient parfaitement supposé qu'il ait donné en serbe et en bulgare d'abord **straqa* d'où sont issues régulièrement les formes *struga*, *stręga*, etc. Il en résulte encore que le mot *strungă* > **straqa* transmis par l'intermédiaire du roumain, doit avoir pénétré dans les langues slaves méridionales avant le IX^e siècle. Au nord l'évolution de la voyelle radicale de ce mot ne coïncide pas avec le développement de l'q de l'ancien slave (cf. slovaque, ruthène, *strunga*, *strunka*) ce qui témoigne de la pénétration tardive de notre terme dans ces régions.⁴²

Le roum. *rînză* 'présure, caillette' semble relever de la famille de *brânză* 'fromage de mouton'. Quoique ce rapprochement n'ait pas encore été prouvé définitivement,⁴³ il n'en est pas moins vrai qu'au point de vue de son origine *rînză* est identique à l'alb. *rendes* 'id.'. Cette communauté d'origine est reconnue même par ceux dont les opinions divergent sur les détails de l'origine thraco-illyrienne de *rînză* — *rendes*. La plupart des savants admettent que dans ce cas nous avons affaire à un élément d'origine balkanique de la terminologie pastorale. Ajoutons que ce radical est représenté aussi par l'istroroum. *rănză* et l'aroum. *arîndză*, dont le *dz* montre que ce mot, antérieur à l'influence slave, appartient au vocabulaire primitif de ce dialecte (v. Capidan: Dacorom. II—1921/22, p. 516). Le même mot a encore pénétré, par l'intermédiaire du roumain, en ruthène (*ryndza*, *ryndza*) et en polonais (*ryndza*), grâce à l'expansion progressive vers le nord de la vie pastorale nomade.⁴⁴

De même on admet que le roum. *știră* 'stérile' est en rapport avec l'alb. *štjerrë* et le grec *στειρα*.⁴⁵ C'est un de ces rares mots du roumain dont l'explication par l'ancien grec ne se heurte à aucune difficulté d'ordre phonétique ni sémantique bien qu'il soit possible, cette fois aussi, qu'il s'agit en réalité d'un mot emprunté

⁴² Selon Wędkiewicz, dans les langues slaves de l'ouest et du nord le mot est partout d'origine roumaine (*Zur Charakteristik der rumänischen Lehnwörter im Westslavischen: Mitteilungen des rum. Instituts Wien*, I—1914, p. 276).

⁴³ Ce rapprochement proposé déjà par Hasdeu (cf. Cihac, Dictionnaire d'étymologie daco-romane, II, p. 313) a été repris aussi par Barić, l. c. p. 87. Cf. encore Dacoromania II (1921—22), p. 515—16., et Giuglea: ib. III. (1922—1923), p. 580, n. 2.

⁴⁴ Quant à ce mot du roumain et de l'albanais, Philippide admet deux emprunts différents provenant de la même source balkanique, o. c. pp. 731—732. Pour les détails bibliographiques, v. Drăganu, o. c. p. 329, n. 2.

⁴⁵ Pour la bibliographie v. Drăganu, o. c. p. 60 et *ib.*, n. 1.

à une ancienne langue indo-européenne des Balkans dans laquelle le prototype de *știră* doit avoir existé sous une forme plus ou moins semblable à $\sigma\tau\epsilon\tilde{\iota}\rho\alpha$. Quoi qu'il en soit, l'origine de ce mot est certainement à chercher au sud du Danube, dans la Péninsule balkanique.

Inutile d'y ajouter encore d'autres exemples puisque ceux que nous venons de passer en revue, suffisent déjà pour faire voir les rapports incontestables du roumain avec le lexique des langues autochtones balkaniques. En dehors de ces éléments autochtones (la plupart du temps illyriens ou thraces), il en est d'autres qui sont empruntés à l'albanais et non pas immédiatement à la langue thraco-illyrienne. Nous en signalerons le roum. *buză* 'lèvre, joue' (en aroumain 'bord, rive') < alb. *buzë* 'lèvre, bord, rive' (le mot n'est pas attesté en istroroum.); *copaciu* 'arbre', aroum. *cupatsǔ*, megl. *cupaciu*, istroroum. *copač* < alb. *kopats̥* 'tronc, bûche';⁴⁶ *vatră* 'foyer' dans toutes les quatre variétés principales (istroroum. *vătră*) < alb. *vatrë* (forme propre au parler tosque, en ghègue on a *votrë*), etc. Selon M. Capidan dans le roumain du nord il y aurait 52 mots d'origine albanaise⁴⁷ dont 19 sont inexistants en aroumain et 15 en méglénite. Philippide, beaucoup plus scrupuleux à cet égard, n'admet pour le roumain du nord qu'un total de 25 mots d'origine certainement albanaise dont 13 seulement se retrouveraient en aroumain, 9 en méglénite et 4 en istroroumain.⁴⁸ La disproportion considérable de

⁴⁶ Il est étonnant de trouver *o* au lieu de *u* dans la première syllabe atone de la forme roumaine du nord. — Pour apporter de nouveaux arguments à l'appui de sa thèse forcée (v. à ce sujet la longue étude critique de M. Kniezsa dans les vol. I—II. de notre revue et les remarques faites par M. Šmilauer sur cette étude dans la revue Bratislava, IX—1935, pp. 583—7) M. Drăganu essaye de mettre en rapport avec le roum. *copaciu* les toponymes *Kopács* de la Transdanubie et du comitat Szabolcs (o. r. pp. 76—7, 89) faisant preuve, une fois de plus, de sa propension à se laisser guider par des consonnances acoustiques. Plus prudent dans ses conclusions, M. Pușcariu ne s'obstine pas à voir dans le nom de personne 'vlah' *Kopăci* ainsi que dans la dénomination analogue de deux villages du district de Saraïevo un élément emprunté nécessairement à la langue des 'Români apuseni', mais, en même temps, il tient compte aussi de la possibilité d'y voir le serbo-croate *kopač* (nom d'agent dérivé du verbe *kopati* 'graben, hacken, aufhacken'), cf. *Studii istroromâne*, II, p. 284. A propos des toponymes pareils de Bosnie, l'hypothèse de l'origine roumaine a été définitivement rejetée par M. Skok (Slavia, VIII—1929/30, p. 620) et nous ne voyons pas d'inconvénient à appliquer son procédé aussi aux toponymes *Kopács* de Hongrie.

⁴⁷ Dacoromania II, p. 483.

⁴⁸ ou. c. II, p. 753.

ces deux évaluations ne doit pourtant pas nous étonner attendu que Philippide compte les mots considérés par d'autres savants comme albanais d'origine, parmi les 185 éléments non-latins du lexique commun du roumain et de l'albanais. Il n'est guère douteux que l'écrasante majorité de ce fonds lexicologique albano-roumain remonte à une source traco-illyrienne. Le nombre assez réduit des mots d'origine albanaise dans le roumain d'aujourd'hui ne doit pas nous tromper sur la vraie nature des rapports albano-roumains, qui dans le passé ont néanmoins été des plus étroits. Tout dernièrement c'est M. Friedwagner qui nous met en garde de vouloir attribuer à l'influence slave exercée sur le roumain une importance directement proportionnelle au nombre puissant des slavismes et de croire, sur la foi du même critère numérique, à l'exiguïté des rapports albano-roumains. „Während aber dort (à savoir à l'époque des contacts slavo-roumains) ausser der viel längeren Berührung auch Staat und Kirche, Kulturbestrebungen und vielleicht auch Mischehen zusammengewirkt haben, müssen wir hier an ganz primitive Zustände unter Wanderhirten während und nach der Völkerbewegung denken, wo ein Sprachschatz von einigen hundert Wörtern dem Mitteilungsbedürfnis völlig genügte".⁴⁹ Si à ces mots albano-roumains d'origine non-latine on ajoute encore les latinismes communs à ces deux langues (selon Philippide, il s'agirait de 330 mots identiques et d'environ 50 mots étroitement apparentés), on arrive à préciser les contours d'un vocabulaire albano-roumain bien considérable, composé d'éléments identiques ou pareils, qui n'a pas son égal nulle part, ni parmi d'autres langues balkaniques, ni ailleurs. En considération des conditions de vie fort primitives des Albanais et des Roumains du moyen-âge, nous sommes presque tentés de parler d'une sorte de quasi-identité lexicologique albano-roumaine.

Les concordances lexicales sont loin d'épuiser les relations linguistiques entre Roumains et Albanais. On constate, en outre, un parallélisme frappant dans l'évolution sémantique de certains mots⁵⁰ tels que lat. *conventum* > alb. *kuvend*, roum. *cuvânt* ‚mot, parole‘; draco > alb. *dreq*, roum. *drac* ‚diable‘; *mergere* > alb. *mergonj* ‚s'éloigner, s'en aller‘, roum. *a merge* ‚aller‘;⁵¹

⁴⁹ *l. c.* pp. 685—6.

⁵⁰ Ce parallélisme a été remarqué par Miklosich, Schuchardt, Gaster et d'autres, cf. Philippide, *ou. c.* p. 682, ss.

⁵¹ Selon l'hypothèse ingénieuse de M. Puşcariu, le verbe *mergo* a pris en roumain le sens d'aller parce que l'homme qui descend d'une montagne, submerge pour ainsi dire aux yeux de ceux qui restent en haut (cf.

paludem (resp. padulem) > alb. *püll*, roum. *pădure* 'forêt', etc. Parmi les parallélismes d'ordre phonétique nous nous bornons à signaler quelques cas particulièrement frappants, renvoyant pour les autres traitements de ce genre aux ouvrages de Sandfeld et de Philippide. Rappelons la réduction de *a* atone à *ă* (ex. *șendet*, *sănăte* < sanitatem), le changement des syllabes *an*, *am* en *ăn*, *ăm* en tosqe et en roumain (dans le dernier on aura plus tard *ân*, *âm*, ex. *kεrp* < *kεnep* ∼ *cânepă*), la conservation d'*u* bref qui, à l'exception du sarde, de l'albanais et du roumain, s'est confondu dans toutes les langues romanes avec *o* fermé.⁵² En outre, une tendance plus générale se fait remarquer dans l'évolution des voyelles finales parmi lesquelles *-u*, *-o* et *-i* se réduisent et ensuite s'amouissent,⁵³ tandis que les voyelles *-e* et *a* se conservent, celle-ci réduite à *-ă*. En ce qui concerne les consonnes, citons le changement de *ct* en *ft* (en roumain plus tard *ft* > *pt*, ex. alb. *luftē* — roumain *luptă* < lat. *lucta*) qui correspond au passage de *cs* en *fs*, puis en *-ps* (ex. alb. *kofše*, roum. *coapsă* < *coxa*).⁵⁴

Locul limbii române, p. 35. Bien qu'il y ait plus d'une objection à faire, cette hypothèse pourrait néanmoins passer pour probable, étant donné la vie montagnarde des bergers roumains et albanais pendant toute la durée de l'estivage.

⁵² D'après Weigand, il existe en roumain environ 80 mots à *ū* primitif et la moitié de ceux-ci se retrouvent aussi en albanais (Balkan-Archiv, III—1927, pp. 246—47). Les quelques mots présentant un *o* au lieu de *ū* > *u* (*toamnă* < autumnus, *roib* < rubeus, *coif* < cufeă, *moare* < muria), sont probablement les précurseurs du changement de *u* en *o* qui était déjà en voie de s'étendre aussi sur la Péninsule Balkanique (cf. Pușcariu, *Locul limbii române*, pp. 25—26.). En dalmate, on a deux correspondances de *u*, à savoir *nauk* < nucem, *krauk* < cruce, d'une part, et de l'autre, *pulvro* < pulverem, *buka* < bucca (Bartoli, *Das Dalmatische* II, pp. 334—35). Sur la répartition des développements *ū* > *o*, *ū* > *u* en roumain, albanais et en dalmate v. encore N. Jokl, *Balkanlateinische Studien*: Balkan-Archiv IV (1928), p. 195, ss.

⁵³ Meyer-Lübke: Mitteil. des rum. Inst. Wien, 1914, p. 1—42.

⁵⁴ La relation entre ce phénomène phonétique du roumain et de l'albanais a été admise par Pușcariu, Treimer et Sandfeld, v. l'ouvrage de ce dernier *Linguistique balkanique*, p. 126. Remarquons qu'en albanais on retrouve aussi le développement de *ct* en *jt*, auquel Weigand attribue une valeur chronologique (Balkan-Archiv, III, p. 178 note). Reprenant le problème du traitement des groupes latins *ct* et *cs* dans l'Orient de l'Empire romain MM. Rosetti et Graur cherchent à réfuter la théorie reçue d'après laquelle il y aurait eu dans l'histoire de l'évolutions de *ct* et de *cs* des étapes intermédiaires (cf. Bulletin Linguistique III—1935, p. 65, ss.). Au lieu de ces dernières ils n'admettent que des substituts phonétiques immédiats de par leur nature; *ct* aurait été remplacé en albanais par *ft* et en roumain primitif par *pt* uniquement grâce à une réaction de la langue contre un groupe inusité; *cs* à son tour, dans les quelques mots présentent *fš* ∼ *ps* au lieu de *š* ∼ *s* (*š* devant *i*),

Le phénomène dit rhotacisme rappelle quelques remarques un peu plus explicites. On entend par rhotacisme le changement de *n* intervocalique en *r*, phénomène qui a été précédé par la nasalisation de la voyelle préconsonantique (ex. *lună* > *lură*, *inimă* > *irimă*; à distinguer du changement de *l* en *r* qu'on constate dans les cas du type *soare* < *solem*, *sărută* < *saluta(re)*, *sare* < *salem*, etc.). Aujourd'hui ce phénomène existe en tosque (parler du sud de l'Albanie!), en istroroumain et sporadiquement dans le roumain du nord. Il est possible qu'auparavant il s'étendit aussi au parler ghègue de l'albanais.⁵⁵ Il est également attesté dans certains anciens monuments du roumain du nord dits „texte rotacizante” ce qui nous montre qu'il était répandu dans la majorité des parlers septentrionaux. Le fait que plus tard ce phénomène si caractéristique a subi une régression à peu près totale s'explique, selon la plupart des savants roumains, par le prestige des textes non-rhotacisants de Coresi quoique à notre avis, cette solution du problème repose sur une distinction insuffisamment établie entre langue littéraire et langue parlée.⁵⁶ Pour le moment il nous suffit de constater que la plupart des linguistes sont d'accord pour admettre la corrélation étroite de cette particularité phonétique du roumain avec celle de l'albanais⁵⁷ sans y voir pourtant à l'unani-

serait dû à la réaction contre l'assimilation générale de ce groupe en *ss* et les groupes *fš* ~ *ps* représenteraient dans les deux langues le maintien approximatif de l'ancienne prononciation. Pour l'albanais on comprend sans peine que *cf* ait été inusité à l'époque de l'influence latine, mais les auteurs ne s'étendent pas sur la question de savoir pourquoi les ancêtres des Roumains, eux-aussi, aient remplacé l'occlusive prépalatale par une labiale mi-occlusive en albanais et occlusive en roumain. Cette labiale étant commune seulement à l'albanais et au roumain, on se demande s'il ne faut pas admettre, qu'il s'agisse de substitution ou d'étapes intermédiaires, la possibilité d'une influence du substrat illyro-thrace.

⁵⁵ Sa présence en ghègue n'est pas encore suffisamment démontrée, cf. Jokl: *Indog. Forsch.* XLIV, p. 50.

⁵⁶ Cf. Dacoromania, IV, p. 1165. C'est par suite de l'émigration des Roumains transylvains que le rhotacisme se serait répandu en Moldavie (A. Rosetti: *Revista Istorică Română* IV.—1934, tirage à part, p. 51), bien qu'on ne comprenne pas trop pourquoi ce phénomène n'eût pu exister aussi ailleurs. V. à ce sujet les contributions publiées récemment dans Dacoromania VII (1931—33), p. 181, ss.

⁵⁷ Cette connexion génétique est admise par Pușcariu Balotă, Meyer—Lübke, Weigand, Jokl, Skok, Capidan, Sandfeld (v. *Linguistique balkanique*, pp. 126—127) et dernièrement aussi par Friedwagner, l. c. p. 680. Parmi ceux qui le contestent, rappelons Procopovici, Densusianu et Rosetti.

A cet égard Weigand a des vues particulières mais tout à fait inadmissibles. Il ne conteste pas le rapport qui existe entre le rhotacisme roumain

mité l'influence d'un substrat ethnique commun. On fait plutôt remonter le rhotacisme du roumain au phénomène analogue de l'albanais. Pour nous, les deux possibilités d'explication ont cette fois exactement la même valeur. L'essentiel, c'est qu'il s'agit là d'un phénomène balkanique remontant à l'époque de la symbiose albano-roumaine. Nous n'essayerons pas de décider ici si c'est un phénomène très ancien ou postérieur au X^e siècle. Nous nous bornerons à dire qu'à l'époque de l'adoption du plus grand nombre des slavismes (du IX^e au X^e siècle), cette tendance phonétique était devenue inopérante de manière à ne plus affecter les mots d'emprunt entrés en roumain à une date encore plus tardive.⁵⁸ Le fait qu'en roumain et en albanais les irrégularités phonétiques de certains mots d'origine latine montrent un parallélisme incontestable,⁵⁹ nous inspire l'idée qu'au moins pour certains cas, il faut tenir compte d'une influence possible du substrat. Même pour le rhotacisme nous nous croyons autorisés à renvoyer à la théorie aujourd'hui peu populaire de Miklosich et de Schuchardt selon laquelle il faudrait y voir l'effet d'une couche linguistique prélatine.

Parmi ces concordances de caractère balkanique, la plus frappante est certainement l'emploi de l'article postposé en roumain, en albanais et en bulgare moderne (ex. alb. *zok* 'oiseau', *zogu* 'l'oiseau', *vajze* 'fille', *vajza* 'la fille'; roum. *trup* 'corps', *trupul* 'le corps', *fată* 'fille', *fata* 'la fille'; bulg. *grad* 'ville', *gradăt* 'la ville', *voda* 'eau', *vodata* 'l'eau', *selo* 'village', *seloto* 'le village', etc.). Plus d'un savant a cherché à élucider ce phénomène et pour toutes

et le rhotacisme albanais, mais il est d'avis que les Roumains l'auraient emprunté à ces Albanais hypothétiques (Balkan-Archiv, III, p. 219) qui aux XI^e et XII^e siècles auraient immigré en Transylvanie.

⁵⁸ Abstraction faite de l'îlot linguistique des Moți en Transylvanie où même le mot *főispán* > *fişpan* > *hişpar* passe par ce processus d'adaptation aux conditions phonétiques du patois (d'autres mots d'origine hongroise sont cités, d'après Frâncu-Candrea, par Philippide, l. c. II, pp. 127—8) qu'on peut considérer comme autant d'exemples de changement analogique. C'est ce qu'on constate aussi dans le cas de *neam* (< *nem*) > *rěám* où l'on a affaire à une espèce de sandhi, c'est-à-dire à un phénomène de phonétique syntaxique: *ce neam* > *ce rěám*. A la fin du siècle passé le rhotacisme était d'ailleurs en train de disparaître même chez les Moți, cp. G. Moldován, *Alsófehér várme-gye román népe*. Nagy-Enyed, 1847, p. 75, T. Papahagi: *Grai și Suflet* II, pp. 48—50, et les intéressantes observations de M. S. Pop d'après lesquelles, dans tout le territoire des Moți, il n'y a plus aujourd'hui qu'un seul village rhotacisant, partout ce phénomène finit par disparaître à cause du ridicule que les voisins non-rhotacisants des Moți versaient sur cette particularité dialectale.

⁵⁹ Philippide, *Originea Rominilor*, II. p. 679, ss.

les trois langues on a proposé, en produisant des arguments plus ou moins convaincants, la possibilité d'une influence extérieure, d'une part et celle d'une évolution interne d'autre part.⁶⁰ La possibilité d'une interdépendance génétique entre ces trois langues balkaniques en question a été récemment mise en doute par M. T a g l i a v i n i.⁶¹ Dans son étude pleine de remarques judicieuses au point de vue de la linguistique générale, il se contente pourtant de traiter le problème de l'article postposé en le détachant arbitrairement des autres concordances balkaniques. En outre, il néglige de souligner que, dans ce cas, il s'agit d'une particularité linguistique propre à des peuples voisins, ayant entre eux des rapports historiques et dont la civilisation est uniforme à bien des égards. De notre part, d'ailleurs, nous ne voyons de rapport plus étroit qu'entre le développement de l'article postposé du roumain et de l'albanais, langues où, en effet, le fonctionnement de cet article présente des affinités inconnues au bulgare.⁶² Nous pouvons ajouter encore que dans ces deux idiomes l'article postposé est à coup sûr de date plus ancienne qu'en bulgare.

En considération de l'évolution ultérieure de l'article dans les langues indo-européennes il n'est guère douteux que l'article postposé, par rapport à l'indo-européen primitif, doit être tenu pour une innovation en albanais tout aussi bien que dans les lan-

⁶⁰ Pour l'historique et la critique de la question cf. Sandfeld, o. c. p. 165, ss.

⁶¹ *Sulla questione della posposizione dell'articolo*: Dacoromania III, p. 516, ss. — M. Graur tâche d'expliquer la naissance de l'article postposé par le déplacement de la coupe des mots dans des groupes comportant les éléments: substantif + article + adjectif (Romania LV—1929, p. 475—81). Dans ces groupes l'article proposé à l'adjectif se serait transformé en article postposé au substantif. Cette hypothèse est présentée d'une façon correcte, apte à emporter la conviction. Ce qui fait tout de même surgir certains doutes à l'égard de cette explication c'est que, en principe, toutes les particularités linguistiques dites balkaniques pourraient au même titre être examinées à l'aide de cette méthode limitée à n'envisager à la fois qu'un seul phénomène détaché. En procédant de cette façon avec un peu d'esprit de suite on aboutirait nécessairement au résultat absurde de considérer, bon gré mal gré, ce qu'on appelle 'type balkanique' comme un produit de toutes pièces fortuit. Quand la spéculation purement linguistique s'avère franchement insuffisante pour nous aider à fixer notre choix parmi plusieurs explications également possibles ou impossibles, peut-on négliger les indications que nous fournit l'étude simultanée de l'histoire des peuples et des langues balkaniques?

⁶² Cf. D. Michov, *Die Anwendung des bestimmten Artikels im Rumänischen, verglichen mit der im Albanesischen und Bulgarischen*: Jahresber. Leipzig, XIV (1908), pp. 1—110.

gues scandinaves et en arménien. Essayant d'en éclairer l'origine et l'époque de sa formation, M. Jokl a réussi à démontrer qu'il devait exister en albanais dès l'époque de pénétration des plus anciens éléments latins. La forme articulée de l'albanais *ftua*, *ftue* ,coing' dérivé du latin **cotoneum*, est *ftoi*, *ftoni*, ce qui prouve que l'o primitif s'est diphtongué en syllabe fermée (**ftôn* > *ftua*, *ftue*), sans s'altérer pourtant en syllabe ouverte. Comme l'o ne pouvait passer en position ouverte qu'après l'adjonction au radical *ftôn* de la voyelle *i*, c. à d. de l'article postposé, il faut en conclure, pour expliquer le traitement différent de la voyelle radicale, que la postposition de l'*i* était déjà l'usage courant au moment où les éléments latins commençaient d'envahir le vocabulaire des Albanais.⁶³ Ceci n'exclut pas la possibilité de voir dans la postposition de l'article une particularité d'origine thraco-illyrienne. Dans ce cas on pourrait admettre que cette habitude d'articuler les noms et les adjectifs ne se fût propagée dans toutes les couches sociales de la latinité balkanique, mais qu'elle restât propre au latin des pâtres thraco-illyriens romanisés. Nous croyons que ce phénomène était inconnue non seulement au dalmate mais en général à la langue des classes urbaines. L'admission définitive du type *homo ille* par les pâtres romanisés permet de supposer l'influence du substrat prélatin. Ce type devait être vivace sinon exclusif avant tout dans la langue des Illyro-Thraco-Romans nomades ou transhumants, passés par un processus de romanisation mais moins sujets à l'effet unificateur des grands centres d'irradiation du latin officiel. Les Thraco-Illyriens établis dans les villes de langue latine ou dans les environs de celles-ci dans le but de s'y consacrer à une occupation sédentaire, pouvaient recourir à cet emploi de l'article jusqu'à leur adaptation complète aux habitudes linguistiques de leur milieu urbain et sporadiquement même jusqu'à leur assimilation aux Slaves. En revanche, à la campagne, où la pénétration du latin ne s'effectuait que par étapes, les autochtones entraînés par le courant des forces romanisatrices avaient plus de chance à garder quelque chose de la „forme intérieure” de leur idiome ancestral voué à une disparition graduelle. Dans la langue des Thraco-Illyriens romanisés à demi(les Albanais) ou entièrement (les Roumains), l'article postposé pouvait donc bien représenter une particularité structurale héréditaire dans le moule duquel les autochtones, en train de devenir des Roumains

⁶³ *Zur Geschichte des alb. Diphthongs -ua, -ue*: Indogerm. Forsch. I (1932), p. 42, ss.

primitifs, firent entrer du matériel linguistique latin. Comme la postposition de l'article existe dans tous les quatre embranchements principaux du roumain, le type *homo ille* doit l'avoir emporté sur *ille homo* déjà bien avant les IX—X^e siècles, ce qui est une raison de plus pour y voir un trait remontant à l'époque de l'unité du roumanisme primitif et par conséquent à celle de la symbiose albano-roumaine.

Comme l'étude de la formation de l'article postposé en bulgare déborde les limites de notre travail, nous nous bornerons à remarquer, sans entrer dans les détails de cette question, que sa provenance roumaine n'est pas encore définitivement prouvée et que certains phénomènes analogues dans les langues slaves militent plutôt pour la thèse d'une évolution exempte de toute influence étrangère.⁶⁴

Une autre particularité morphologique et aussi syntaxique des langues balkaniques est constituée par l'usage relativement restreint de l'infinitif, allant dans certains domaines jusqu'au manque total de ce mode, remplacé d'habitude par des propositions subordonnées. M. Sandfeld qui a consacré à ce phénomène une monographie exemplaire, a bien raison d'attirer l'attention sur le fait que même les substituts syntaxiques de l'infinitif montrent des ressemblances frappantes.⁶⁵ C'est pourquoi le problème proprement dit consiste non pas tant dans la perte de l'infinitif, que plutôt dans la concordance des structures syntaxiques du type „dă-mi să beau, daj mi da pija, a-mε te pi, dōs mu na pjō: „donne-moi à boire”, littéralement „donne-moi que je boive”. Il est d'avis que dans ce cas, comme en d'autres, on a affaire à un phénomène d'origine grecque ou plus exactement byzantine. Pour motiver son opinion au point de vue de l'histoire de la civilisation, il renvoie à l'effet profond de la culture byzantine sur les peuples balkaniques, et aux rapports étroits qui rattachent les productions de l'ancienne littérature slave de caractère ecclésiastique à leurs modèles byzantins.⁶⁶

⁶⁴ Pour les diverses opinions v. Sandfeld, o. c. pp. 167—171.

⁶⁵ Cf. *Rumoenske studier*. Copenhague, 1900, ensuite Jahresber. Leipzig, IX (1902), p. 75, ss., *Linguistique balkanique* p. 173, ss.

⁶⁶ En considération du nombre relativement restreint des mots d'origine grecque dans les langues balkaniques, M. Sandfeld semble avoir recours trop souvent à l'hypothèse de l'influence grecque. Les balkanismes morphologiques et syntaxiques donneront certainement lieu encore à beaucoup de discussions. Meyer—Lübke et Pușcariu sont prêts à séparer les balkanismes du roumain des phénomènes analogues de la Péninsule (cf. Dacoromania, VII, p

Parmi les concordances morphologiques qui dépassent le domaine albano-roumain, rappelons encore l'emploi d'une forme unique en fonction de génitif-datif, qui se retrouve en bulgare et en grec moderne, la formation du futur à l'aide du verbe 'vouloir' de caractère essentiellement modal qui a son parallèle dans certains parlars des langues romanes occidentales (cf. aussi en français parlé *il veut pleuvoir*, les constructions analogues qu'on trouve dans les dialectes sud-italiens, etc.). En revanche l'article des numéraux n'existe qu'en albanais et en roumain (*al doilea, a doua — i dyti, e dita*, 'le second') et la construction du type *am de făcut* 'j'ai à faire' n'est propre qu'au roumain et au parler tosqe de l'albanais (p. e. *kam për të biseduar* 'j'ai à discuter'). Ces particularités interbalkaniques, dans ces derniers temps, sont assez souvent l'objet de discussions limitées à un phénomène unique détaché du bloc des autres concordances, ce qui

488, ss.) et à attribuer au moins une partie des phénomènes roumains à l'évolution spontanée de cette langue qui, contrairement à ce qui se passait à l'Occident, restait tout le temps indépendante de l'influence du latin littéraire. Toutefois, on n'explique pas de cette manière, pourquoi dans ces conditions d'évolution libre on trouve tant de correspondances entre le roumain et les langues balkaniques. Selon Puşcariu, la „mentalité sud-est-européenne” serait plutôt un problème de sociologie et d'histoire de civilisation, dans la solution duquel il ne veut accorder au linguiste — à tort, bien entendu — qu'un rôle tout à fait secondaire. Rendre improbable l'influence grecque, voilà à quoi tendent ouvertement les efforts de tout défenseur de la continuité latino-roumaine en Dacie. Les chercheurs préoccupés de prouver cette continuité ont naturellement peu de sympathie pour les attaches balkaniques du roumain, car leur étude menace toujours d'aboutir à la négation de la continuité. Voici comment Sandfeld termine son étude sur la disparation de l'infinitif: „...ich geselle mich zu denen, die die Entstehung der rumänischen Sprache im alten Dazien für eine Unmöglichkeit halten, und finde es sehr wahrscheinlich, daß die Nachahmung der griechischen Ausdrucksweise schon in der Zeit angefangen hat, als die Rumänen noch südlich der Donau ansässig waren”: Jahresber. Leipzig IX, p. 125 (cf. à cela l'opinion légèrement modifiée mais pour le fond inchangée du même auteur dans *Linguistique balkanique* pp. 141—142). — Quant à M. Capidan, il prend pour assuré l'effet du „substrat autochtone” si peu considérable qu'il puisse avoir été dans le développement des particularités syntaxiques communes des langues du type balkanique (Dacoromania, II, p. 483). Il n'y a pas longtemps M. Valkhoff a ébauché une hypothèse d'après laquelle ce qu'on appelle 'type balkanique' en matière de linguistique serait le résultat des conditions de développement isolées du latin d'Orient d'une part, et de l'influence d'un 'adstratum' vieux albanais de l'autre (v. sa conférence inaugurale: *Latijn, Romaans, Roemeens*. Amersfoort, 1932). Il y a lieu d'espérer que le romaniste hollandais développera sa thèse intéressante sur une plus grande échelle qu'il n'a pu le faire dans les cadres nécessairement restreints d'une conférence inaugurale.

constitue, dans la plupart des cas discutés de cette façon, 'séparatiste', une négation inutile du principe méthodologique de la linguistique et de la philologie balkaniques.

Etant donné qu'aujourd'hui certains groupes des Aroumains sont les seuls à avoir des rapports immédiats avec les Albanais et que les „Dacoroumains”, établis au nord du Danube dans les régions carpathiques, se trouvent bien loin de l'Albanie, il faut nécessairement supposer, pour un temps plus ancien, des contacts géographiques et même une symbiose entre ces deux peuples. L'examen des connexions linguistiques nous a fait voir que les ancêtres des Roumains et des Albanais doivent avoir vécu ensemble dans les mêmes conditions d'une vie pastorale nomade ou transhumante, et que cette forme de vie était pour eux un héritage commun d'origine thraco-illyrienne. A cet égard il nous semble fort significatif que parmi les quatre embranchements du roumain, c'est précisément le „daco-roumain” qui est, au point de vue linguistique, le mieux lié à l'albanais,⁶⁷ et notamment au tosqe, parler méridional du territoire linguistique albanais! Nous tenons à souligner d'autant plus ce fait nullement négligable, que dans l'analyse des rapports albano-roumains on voit encore souvent revenir l'idée erronée de vouloir expliquer les nombreuses particularités linguistiques, communes aux deux langues, uniquement par l'intermédiaire de quelques groupes de pâtres „dacoroumains” (c. à d. nord-danubiens) qui périodiquement seraient descendus dans les régions des Balkans habitées par les ancêtres des Albanais. On pourrait, peut-être, comprendre de la sorte la pénétration des emprunts purement lexicaux, mais aucunement les concordances multiples d'ordre phonétique, morphologique, et syntaxique que nous venons d'esquisser et dont la cause naturelle est à chercher dans la symbiose albano-roumaine sur la Péninsule balkanique.

En réalité l'argument tiré de la nature des rapports linguistiques albano-roumains suffit, à lui-seul, pour prouver l'origine balkanique de la langue et du peuple roumains. Il est facile à comprendre que les défenseurs de la continuité ont tâché de leur mieux de diminuer la portée incontestable de cet argument, en disant que le domaine de la symbiose albano-roumaine ne se trouvait

⁶⁷ V. dernièrement Philippide, *ou. c. II*, pp. 679—761. A son avis, tel qu'il l'a exprimé p. 761 „de tous les Roumains ce sont précisément les Dacoroumains qui, spirituellement, sont le plus près des Albanais” („Dintre Romîni cei mai apropiați sufletește de Albaneji sint Dacoromîni”).

pas dans les Balkans. C'est ainsi que V. Pârvan en est venu à émettre une théorie — d'ailleurs généralement réfutée⁶⁸ — suivant laquelle les ancêtres des Albanais auraient émigré de leur habitat carpathique vers le sud au III^e siècle. De fait, rien n'est plus logique chez un savant admettant *a priori* la continuité nord-danubienne des Roumains et cherchant à expliquer quand même le fond historique des concordances albano-roumaines. L'idée de Pârvan ne manque pas d'être ingénieuse; ne voulant pas reconnaître l'origine sud-danubienne de son peuple, il se permet de trancher la question du théâtre de la symbiose albano-roumaine en plaçant l'habitat primitif des Albanais dans les régions carpathiques. M. Jokl a plusieurs fois montré l'absurdité et l'arbitraire de pareille argumentation. A son avis les Albanais, apparentés aussi bien aux Thraces qu'aux Illyriens, devaient habiter jadis quelque part entre ces deux peuples, sur un territoire de langue essentiellement latine mais en même temps légèrement teinté d'influences grecques. Toutes ces conditions se trouvent réunies dans l'ancienne Dardanie, à l'est de Monténégro. Cette hypothèse a encore l'avantage de venir à la rescousse de l'explication donnée au nom de la Dardanie, dont l'étymologie paraît désormais inséparable du mot albanais *dardh* 'poire'.⁶⁹ La délimitation de Jokl n'ayant rien de catégorique peut offrir des points de contact avec l'opinion de ceux qui ont cherché plus loin au nord l'habitat primitif des Albanais (comme Jireček, Thallóczy; Philippide, à l'avis de qui les Albanais seraient descendus de la Pannonie vers la Péninsule, exagère beaucoup le déplacement primitif des Albanais vers le nord) mais elle n'en est pas moins incompatible avec les tentatives de ceux qui, pour des motifs étrangers à la science, voudraient faire accepter l'illusion d'une symbiose albano-roumaine imaginée dans les régions carpathiques et dans la Dacie Trajane. M. Jokl a raison de faire remarquer qu'en ayant recours à ces hypothèses

⁶⁸ Cf. Philippide, *ou. c.* I, p. 693, ensuite L. Spitzer, *Zu den linguistischen Beziehungen der Albanesen und Rumänen*: Mitteilungen des rum. Inst. Wien, I, p. 292, ss.; N. Jokl, *Albanisch* (Streitberg, I. c. p. 122); Th. Capidan, *Raporturile albano-române*: Dacoromania II, pp. 482—487; Sandfeld, *Linguistique balkanique* p. 143: „Cette théorie est tout à fait inadmissible et laisse trop de choses inexplicées”. Cp. encore Drăganu, *Români în veacurile IX—XIV*, pp. 594—5 qui tombe dans l'erreur d'admettre l'existence de Roumains primitifs aussi en Pannonie. Il envisage sérieusement la possibilité de l'origine pannonienne de certains éléments albanais de la langue roumaine.

⁶⁹ Ebert, *Reallexikon*, I, p. 91.

on ne doit pas remonter trop loin au nord car, en ce cas, on laisserait sans explication quelques éléments empruntés à l'ancien grec, qui paraissent représenter un état phonétique antérieur à celui des éléments latins de l'albanais. Il est évident qu'une telle influence grecque serait difficilement admissible pour la Pannonie. D'autre part Jokl a trouvé dans la région de l'ancien Praevalis quelques vestiges des Albanais primitifs et les résultats de ses recherches peuvent passer désormais pour assurés. Sur les rives de la *Bòjana* d'aujourd'hui c'est le nom même de la rivière qui prouve la continuité albanoslave jusqu'à la disparition (émigration ou assimilation) des Albanais. Il est certain que ce nom remonte à l'antique *Barbanna* qui, pour aboutir à la forme actuelle, a dû passer par le filtre, non pas de la latinité de Praevalis, mais du parler albanais de la région. En effet une forme albanaise telle que **Bauánna* qui serait impossible en latin, permet parfaitement de reconstituer toutes les étapes d'une évolution phonétique ininterrompue entre la dénomination antique et moderne de la rivière en question.⁷⁰

C'est certainement l'expansion et la consolidation politique du slavisme dans les Balkans qui, en dernière analyse, fut la cause principale de la désagrégation successive de la symbiose albanoroumaine. Par là les Roumains, condamnés dès l'époque de leur formation ethnique à une passivité qui contraste singulièrement avec l'activité des autres nations balkaniques, se trouvèrent exclus de la vie politique et sociale des Balkans pour toute une série de siècles. La force toujours croissante des Slaves devenus sédentaires, leur enleva la possibilité de prendre possession de certains territoires à titre de peuple dominant: au contraire, les Slaves commençaient à les assimiler, à les asservir, ou les obligeaient à émigrer comme cela advint aussi pour les pâtres albanais et roumains du territoire bulgare-serbe. Du roumanisme balkanique, il n'en a subsisté en définitive, que ces groupes qui avaient émigré de la Serbie à l'ouest, au sud, à l'est et au nord-est, tandis que les Albanais s'étaient retirés peu à peu sur le territoire qu'ils occupent aujourd'hui. L'invasion slave, répétons-le, fit sentir

⁷⁰ *Zur Geschichte des alb. Diphthongs -ua, -ue*: Indog. Forsch. L (1932), pp. 41—42. M. Skok rappelle que le nom albanais *Škup* de la ville *Scupis* (Uskub) Dardanie dérive directement de la forme latine (*Zeitschrift f. rom. Phil.* LIV—1934, p. 180) et quoique le nom ethnique *Squipetar* ne soit guère en rapport avec ce toponyme (comme l'admet M. Skok: *Zeitschrift f. ON-Forsch.* VII, p. 48, ss.), nous voyons dans la conservation du nom *Škup* un nouveau témoignage de l'existence des Albanais en Dardanie.

progressivement son effet ce qui est prouvé aussi par la présence de quelques mots slaves passés en roumain par l'intermédiaire de l'albanais. C'est à Jokl que revient sur ce point le mérite de l'initiative, car c'est bien lui le premier qui paraît avoir suffisamment élucidé le rapport du slave *gotovъ* 'prêt' avec l'albanais *gat(ε)* et le roumain *gata*. Non pas qu'on ait ignoré auparavant que ces trois formes remontent au même radical, mais on ne trouvait guère d'expédient pour expliquer comment en face de la voyelle radicale du mot slave il peut y avoir un *a* en roumain et en albanais. Jokl écarte la difficulté en admettant que le passage de ce mot en albanais daterait de l'époque où la voyelle de la première syllabe du mot slave était encore au degré *ā*.⁷¹ Rappelons à ce point qu'en albanais la tendance à changer *o* indo-européen en *a* était inopérante à l'époque de l'emprunt de sorte que l'*o* d'une forme telle que *gotovъ* eût été maintenu intact. L'hypothèse de Jokl est partagée et même complétée par E. Petrovici qui exagère pourtant en admettant que, dans les langues slaves du sud, la prononciation *a*, *ā* de l'*o* ultérieur pouvait subsister jusqu'au IX^e siècle.⁷² Voilà comment on explique l'histoire de l'albanais *gat(ε)* qui, passé en roumain, s'est muni d'un *-a*, terminaison générale d'une classe d'adverbes (il serait impossible de faire dériver le roum. *gata* directement du slave *gotovъ*).⁷³ Comme ce mot n'est pas attesté en aroumain, nous en pouvons conclure que les ancêtres des Roumains du nord avaient des rapports plus prolongés avec les Albanais que les Aroumains qui dès le IX^e siècle devaient se trouver avec leurs troupeaux dans les pâturages de la Macédonie et de la Thessalie. Ajoutons que d'autres mots encore témoignent de cette influence slave exercée simultanément sur les Albanais et sur les ancêtres des Roumains du nord. Ces mots, par conséquent, constituent un argument de plus en faveur de la symbiose plus intime de ces deux peuples (**magūla*, forme plus ancienne du slave *mogyla*, a donné en alb. *māgulε* et en roum. *māgură*; à cause du changement *l > r* le mot

⁷¹ Ou. c. Ce n'est donc pas un *a* comme Kretschmer l'avait affirmé: Archiv f. sl. Phil. XXVII (1905), p. 228, ss.

⁷² Dacoromania VII, p. 349 où il renvoie à l'étude de E. Schwartz, *Zur Chronologie von asl. a > o*: Archiv f. slav. Phil. XLI (1919), pp. 124—136, cf. encore Liewehr, *Einführung in die historische Grammatik der tschechischen Sprache*. I. Lautlehre. Brünn, 1933, p. 10, ss.

⁷³ Cette explication est plus probable que la dérivation proposée par Jokl d'un **gata* albanais hypothétique.

roumain doit être très ancien, probablement un peu antérieur au VI^e siècle; alb. *dumbrê*, roum. *dumbravă* < vieux-serbe **dūbrava*; pour celui-ci cf. Capidan: Dacoromania, VII, pp. 130—31, et Petrovici: ib. p. 348, etc. Ces rapports entre les Albanais et les „Dacoroumains”, qui pouvaient se prolonger jusqu'au X^e siècle et sporadiquement même plus loin, sont encore mis en évidence par les mots d'origine roumaine de l'albanais ainsi que par les toponymes provenant de la même source.⁷⁴ Les recherches de ce genre qui en partie restent à faire, ne pourront certainement que corroborer davantage encore notre thèse selon laquelle, au X^e siècle, l'expansion massive des pâtres roumains, transhumants ou nomades, est encore inadmissible dans les régions situées au nord du Bas-Danube. Remarquons dès maintenant que nous ne songeons nullement à nier catégoriquement la possibilité de la présence périodique et sporadique de quelques groupes épars de pâtres nomades en Transylvanie; ce qu'il importe de souligner cette fois c'est que l'espace nourricier du bloc principal du roumanisme s'étendait à l'époque indiquée encore tout entier au sud du fleuve, et que la rive septentrionale, à son tour, n'y pouvait jouer qu'un rôle occasionnel et entièrement accessoire. Nous sommes amenés à faire cette concession en considération du caractère essentiellement nomade de la vie pastorale des Roumains, concession que, le cas échéant, nous ne pourrions guère justifier par la production de preuves puisées dans des sources historiques dignes de confiance.

En dehors du témoignage des rapports albano-roumains nous avons aussi d'autres preuves nombreuses qui parlent éloquemment en faveur de ceux qui, réfutant les extravagances territoriales de certains savants roumains, jugent bon de déclarer que pendant l'époque de formation de la langue et du peuple roumains le théâtre de la vie pastorale roumaine devait avoir des limites raisonnables.

3. Par suite de l'apparition des envahisseurs slaves les cadres géographiques unitaires ou tout au moins limitrophes de la symbiose albano-roumaine subirent une secousse lourde de consé-

⁷⁴ Pour la bibliographie de ces questions, v. Drăganu, *Româniile în veacurile IX—XIV*, p. 609, Friedwagner l. c. pp. 683—84, Jokl: *Zeitschrift f. On-Forsch.* X (1934), p. 197, ss., et Capidan, *Elemente românești în limba albaneză: Dacoromania VII* (1931—33), p. 151—54. Il est à espérer que l'étude comparée des terminologies pastorales albanaise et roumaine jetteront de nombreuses lumières nouvelles sur l'époque de la symbiose des deux peuples parents.

quences, ils s'en trouvèrent engagés dans la voie d'une déconsolidation de plus en plus complète. Il fallut plus d'un siècle pour que la marée slave réussît à relâcher et enfin à interrompre définitivement les liens étroits qui avaient liés les deux peuples pasteurs l'un à l'autre. On sait qu'à l'exception des Fărșeroți peut-être, toutes les variétés du roumanisme finirent, au cours du temps, par s'éloigner complètement du théâtre le plus ancien de la symbiose albano-roumaine, et cela d'autant plus facilement que leur forme de vie nomade se prêtait excellemment et avec une égale souplesse à tous les déplacements imprévus et spontanés. Nous ne voudrions pas prétendre que l'unité géographique albano-roumaine et celle des quatre embranchements ultérieurs du roumanisme fût détruite uniquement par l'établissement des Slaves dans les Balkans; le procédé historique devant aboutir à la séparation territoriale des deux peuples et particulièrement à celle des groupements divers du roumanisme aura sans doute été de beaucoup plus complexe. Il n'en est pourtant pas moins vrai que l'habitat primitif albano-roumain est aujourd'hui entièrement occupé par des Slaves et que les Roumains du nord sont séparés des Albanais et de leurs congénères aroumains, méglénites et istriens, par des Serbes, des Croates et des Bulgares.

Tâchant de fixer les débuts de la symbiose slavo-roumaine nous devons faire remarquer dès maintenant qu'à l'encontre des rapports albano-roumains, cette fois il ne s'agit plus d'une réciprocité des conditions de vie de deux peuples éminemment pasteurs, mais plutôt de rapports s'établissant entre un peuple sédentaire et dominant d'une part, et un peuple la plupart du temps soumis et nomade d'autre part. Il y a lieu de rappeler ensuite que la théorie émise par Drinov et Niederle admettant l'arrivée des premières poussées slaves dans la Péninsule balkanique et dans les régions du Bas-Danube dès le II^e siècle apr. J. C. se révèle de plus en plus insoutenable à la lumière des recherches modernes.⁷⁵

Selon les renseignements contemporains et dignes de toute confiance de Jordànès, lui-même originaire du Bas-Danube, en Dacie il n'y avait pas de Slaves avant le VI^e siècle. Leur pénétration massive n'en semble pourtant pas moins probable à l'époque immédiatement suivante s'il on ajoute foi aux indications

⁷⁵ Pour les détails bibliographiques v. Philippide, *ou. c. I*, p. 321, ss.; Alföldi, *Zur historischen Bestimmung der Awarenfunde: Europa Septentrionalis Antiqua IX* (1934), p. 307, n. 92.

fournies par le remaniement arménien de Ptolémée d'environ 670—80, où l'on trouve déjà mention de 25 tribus slaves établies sur le sol de l'ancienne Dacie Trajane. Cependant, aux VI—VII^e siècles, il ne pouvait plus subsister aucune trace du romanisme autochtone de cette province d'où l'insuccès de toutes les recherches visant à démontrer, malgré les indications négatives de Jordanès et le témoignage d'autres faits contraires, l'influence des Slaves de Dacie sur le roumain. Citons, entre autre, la tentative de M. Gamillscheg pour démontrer que les mots *rob*, *rovină* proviendraient d'un dialecte slave hypothétique censé avoir été parlé en Dacie et considéré comme une espèce de transition entre le slovaque et le bulgare.⁷⁶ Cependant, comme MM. Sandfeld et Skok l'ont démontré,⁷⁷ les exemples cités par Gamillscheg ne prouvent en rien l'existence d'un pareil dialecte slave, car les formes à voyelle radicale *o*: *rob* et *rovină* existent aussi bien en serbe qu'en bulgare de sorte qu'il est superflu de chercher dans un dialecte hypothétique l'origine des mots roumains correspondants. Pour des raisons analogues nous devons repousser également l'argumentation phonétique de M. Bărbulescou relative à la prétendue origine dacienne de la *Savina Kniga* et du *Codex Suprasliensis*. Il ne convient donc pas de supposer la possibilité d'une coexistence de Slaves et de Roumains primitifs sur le territoire de la Dacie pour la simple et bonne raison que les Slaves n'y apparaissent qu'aux VI—VII^e siècles (la plupart d'entre eux ne s'y arrêtent pas, c'est l'Empire qui les tente) et que les Roumains ne s'y établissent que dans les derniers siècles du moyen âge. Tout compte fait, nous pouvons dire que sur le territoire de l'ancienne Dacie aucun embranchement du roumanisme n'a pu subir une influence slave quelque peu considérable. Les ancêtres des Aroumains, des Méglénites et des Istroroumains n'ont même jamais passé par ce pays et quand ceux des 'Dacoroumains' l'atteignirent au cours de leurs migrations, il ne pouvait plus y avoir de rapports suivis entre le roumanisme devenu nord danubien et le roumanisme resté sud-danubien. Il n'y a donc que le roumain du nord qui, à la rigueur, pourrait se prêter aux recherches tendant à démontrer chez les Roumains établis au nord du Danube quelques vestiges linguistiques des Bulgaro-Slaves de Transylvanie dont les débris, d'ailleurs en masses peu

⁷⁶ *Zeitschrift f. rom. Philologie* IIL (1928), pp. 207—8.

⁷⁷ *Linguistique Balkanique* p. 81, n. 1., resp.: *Slavia*, VIII (1929—1930), p. 777.

importantes, pouvaient survivre à la conquête du pays par les Hongrois et s'y maintenir jusqu'au XII^e siècle. A notre avis, cependant, les tentatives de fixer les critères phonétiques permettant d'attribuer tel ou tel emprunt à ces Slaves anciens plutôt qu'aux Slaves du sud, ne pourraient guère aboutir à un résultat immédiat. Il résulte de ce que nous venons de dire que le théâtre de la symbiose slavo-roumaine doit avoir entièrement été dans la Péninsule balkanique où, dès le VI^e siècle, les Slaves vinrent s'établir en des groupes considérables, amenés paraît-il, par les invasions des Bulgares 'koutrigours'. Déjà à l'époque de leurs premières invasions exécutées en commun, la fusion de ces deux peuples devait être très avancée, ce qui explique pourquoi les contemporains parlaient tantôt de Slaves seulement, tantôt de Bulgares, selon qu'ils voulaient indiquer le gros slave de l'armée ou ses chefs, les éléments organisateurs de race turque. Après la défaite des Bulgares koutrigours (559), ce sont les Avars qui furent les nouveaux maîtres des Slaves. Ces derniers cependant, peu soucieux des traités avaro-byzantins, continuèrent à leur propre compte de ravager l'Empire par de fréquentes randonnées exécutées du côté de la Petite-Valachie. Sans nous attarder à l'histoire de ces incursions,⁷⁸ remarquons qu'au VI^e siècle les sources nous fournissent des indications sûres au sujet de l'établissement des Slaves en territoire byzantin.

L'invasion slave, qui au même siècle avait déjà atteint la côte dalmate, trouva les *Βλαχοί* des Balkans dans les conditions de vie de la symbiose albano-roumaine, concentrée au domaine des provinces de Dardanie, de Praevalis et de Macédoine.⁷⁹ Par suite de la vie pastorale nomade de cette peuplade composée d'Albanais et de Roumains primitifs ce domaine pouvait, bien entendu, s'étendre dans une mesure plus restreinte aussi à d'autres régions de la Péninsule. Après la séparation graduelle des Albanais, la symbiose albano-slavo-roumaine se scinde en deux, donnant naissance à une symbiose albano-slave d'une part, et à une symbiose slavo-roumaine, d'autre part. Pour la reconstruction du cadre historique dans lequel la plus ancienne couche d'influences slaves fut communiquée aux Roumains primitifs, à une époque

⁷⁸ Cf. l'importante étude de L. Hauptmann, *Les rapports des Byzantins avec les Slaves et les Avars pendant la seconde moitié du VI^e siècle*: *Byzantion* IV (1927—28), p. 137, ss.

⁷⁹ S'appuyant sur les modifications de la ligne de Jireček, Skok cherche à prouver que c'est bien la Macédoine „wo sich die erste rumänisch-albanisch-slavisches Symbiose gebildet hatte": *Zeitschrift f. rom. Phil.* LIV (1934), p. 181.

qui précède la dislocation de l'unité géographique roumaine, il faut tenir compte des conditions de vie spéciales des pâtres nomades. Nous croyons que les influences slaves communes à tous les quatre embranchements du roumanisme s'expliquent le mieux de la façon suivante.⁸⁰ Jusqu'à l'arrivée et l'établissement des Slaves, les Roumains n'ont parlé que leur propre idiome à peine constitué et bigarré, peut-être, de plus d'éléments autochtones qu'il ne l'est aujourd'hui. L'époque des estivages qui retenait ces pâtres dans les montagnes, c. à d. loin de la population slave de la plaine, n'était pas appelée à rien changer à cet état de choses. Il ne dut pourtant pas en être de même pour les périodes d'hivernage pendant lesquelles les pâtres roumains descendaient dans les vallées, nouaient des relations de plus en plus étroites avec les agriculteurs slaves et échangeaient leurs produits contre ceux de la terre. Le système du troc qui s'établit de la sorte entre les deux peuples ne fut pas sans conséquence pour les Roumains qui, inférieurs aux Slaves au point de vue numérique et social, finirent par apprendre plus ou moins le bulgare et même le serbe (de même que les Aroumains apprendront plus tard le grec), d'où résulta, avec le temps, un bilinguisme bulgaro-roumain et, çà et là, même un trilinguisme serbo-bulgaro-roumain.⁸¹

⁸⁰ La liste des éléments slaves communs à tous les quatre embranchements a été dressée par Capidan qui, comparant son recueil aux mots correspondants de l'albanais, arrive à constater que la plupart de ces éléments doivent avoir existé déjà en roumain primitif ce qui veut dire qu'il s'agit là d'emprunts communs antérieurs au X^e siècle (*Elementul slav în dialectul aromân*: Mem. Sect. Lit. Ac. Rom. S. III. T. II(1925), pp. 24—32. Cf. *Dacoromania* IV (1924—26) p. 1276, où Capidan répète sa thèse dans les termes que voici: „Aceste cuvinte, care se ridică la un număr de 70—80, au pătruns în limba română, încă pe vremea când toate tulpinile românești trăiau la olaltă în unitate teritorială.”

⁸¹ L'importance de la vie pastorale et des déplacements périodiques au point de vue de l'histoire primitive des Roumains a été reconnue déjà en 1913 par Densusianu: „Despre traiul nostru în munți cărțile de istorie au vorbit de multe ori, dar nu așa cum înțelegem noi. S'a zis, că Româniî s'au adăpostit în munți în fața năvălirilor barbare. Ipoteza aceasta avea ceva artificial și lăsa nelămurite unele puncte din istorie ca de pildă, atingerile cu Slavii, care, mai ales în măsură în care constatăm că s'au produs, rămîneau nedeplin explicate. Păstoritul vine dimpotriva să pună traiul nostru din trecut în cadrul lui mai real: de o parte ne dă rațiunea petrecerii, în răstimpuri, prin munți, iar de alta lasă să ne dăm samă cum cu toate acestea am trăit, tot în răstimpuri, și la șes — două împrejurări fără de care nici filologul, nici istoricul nu și-ar putea lămuri atîtea fapte caracteristice din graiul și manifestările noastre de vieță. — Astfel se rectifică o teorie eronată pe care

L'arrivée des Slaves sur la Péninsule balkanique marque l'apparition de ce peuple de l'époque des migrations, dont la puissance et les aspirations à former des Etats indépendants, malgré certaines difficultés temporaires, ne devaient plus être brisées par la suprématie byzantine. C'est dans la sphère d'action de ce jeune peuple, plein d'énergie et tenant ferme contre Byzance, que les pâtres romanisés d'origine thraco-illyrienne, s'approprient, d'abord au point de vue ethnique et linguistique, plus tard aussi au point de vue religieux et politique, les particularités raciales et linguistiques qui nous autorisent à parler, dès ce temps-là, de la formation d'un nouveau groupe ethnique, noyau du futur roumanisme. A l'avis de I. Bogdan, O. Densusianu, P. Mutafčiev et d'autres, il ne pourrait être question de langue et de peuple roumains avant cette profonde pénétration de l'influence slave.⁸² Laissant de côté, pour le moment, la terminologie ecclésiastique et politique d'origine slave du roumain, il suffit de dire que l'influence slave qui s'y manifeste, se montre plus étendue et plus riche en couches diverses que

repetărilor necontrolate o imobilisase într'un fel de crez stiințific." [„Les livres d'histoire ont souvent parlé de notre vie dans les montagnes, mais d'une manière qui ne peut être approuvée. On a dit que les Roumains ont cherché refuge dans les montagnes pour échapper aux dangers des invasions barbares. Cette hypothèse avait quelque chose d'artificiel et laissait inexpliqués plusieurs points de notre histoire, tel p. ex. nos rapports avec les Slaves qui, vu surtout la mesure dans laquelle ils furent noués, restaient insuffisamment éclaircis. La vie pastorale, par contre, nous permet de placer notre passé dans un cadre plus réel: d'une part elle justifie notre existence périodique dans les montagnes, et d'autre part elle nous fait comprendre comment, en même temps, nous avons pu vivre, tout aussi périodiquement, dans la plaine — deux circonstances sans lesquelles ni le philologue ni l'historien ne seraient en mesure de s'expliquer tant de faits caractéristiques de notre idiome et de nos manifestations de vie. — C'est ainsi que peut être rectifiée une théorie erronée que les répétitions restées sans contrôle ont fini par immobiliser dans une sorte de credo scientifique.” (Notre soulignement.)] *Păstoritul la popoarele romanice*, p. 16. Sans vouloir adhérer à l'erreur initiale de Peisker qui consiste à considérer le nomadisme pastoral roumain comme une occupation d'origine purement asiatique, il faut bien lui donner raison en ce qui concerne sa manière de voir les rapports slavo-roumains. Son avis relatif à la nature de ces rapports est partagé aussi par Kadlec: *Deutsche Literaturzeitung* 1918, col. 751 et par E. Gerland: *Byz.—Neugr. Jahrb.* I (1920), p. 410.

⁸² Cet avis est admissible avec la restriction que le fond latin du roumain primitif, y compris aussi les éléments autochtones et les mots empruntés à l'ancien grec, ont dû subir certaines innovations propres au roumain commun avant que l'influence slave eût atteint son apogée à partir de la fin du IX^e siècle.

ne le fut l'influence germanique dans les langues romanes d'Occident. Elle a enrichi de beaucoup de termes nouveaux la phraséologie de la langue courante, et a fait sentir son effet en morphologie, en phraséologie, en onomastique et même en sémantique.⁸³ Abstraction faite de ces quelques mots qu'on veut faire dériver du slave primitif de la Péninsule (Balkanurslawisch), considéré comme la base commune du bulgare et du serbe, la plupart des slavismes du roumain ont un caractère nettement bulgare (même en istroroumain!) quoiqu'on puisse démontrer en une mesure plus réduite — et voilà encore un argument contre la continuité daciennne! — aussi des éléments de caractère serbe. Malgré les difficultés de trouver des critères phonétiques absolument sûrs pour la distinction des mots serbes et bulgares, les recherches modernes rendent de plus en plus probable que les deux correspondances du son ж, à savoir *un* et *ân* (ex.: *scump* ∼ *skapъ*, *dunga* ∼ *daga*, mais *mândru* ∼ *mądrъ*, *pândar* ∼ *pądarъ*, etc.) au lieu de servir à établir la chronologie relative des mots d'origine bulgare en roumain (dans la couche plus ancienne on aurait *-un*, dans la couche plus récente *-ân*) représentent plutôt les reflets du serbe *-un* et du bulgare *-ân*.⁸⁴

C'est donc la Péninsule des Balkans qui à la lumière des recherches scientifiques se révèle avoir été non seulement le théâtre

⁸³ V. aussi la bibliographie citée par Friedwagner, *l. c.* p. 687, ss.; Puşcariu, *Studii Istroromâne*. II, pp. 300—311. La formation du morphonème /š qui, en dernière analyse, est d'origine slave, prouverait également, selon M. Puşcariu, l'effet profond de l'influence slave sur le roumain, cf. aussi les observations que nous avons faites à ce sujet dans la revue linguistique *Nyelvtudományi Közlemények XLVIII* (1933), p. 298.

⁸⁴ Weigand, Byhan et Bărbulescou refusent d'admettre l'influence serbe (v. l'ouvrage de ce dernier intitulé *Individualitatea limbii române și elementele slave vechi*. Bucureşti, 1929, p. 81 ss.) et Skok, lui-aussi, croit encore prématuré de prendre position à cet égard (*Slavia*, VIII, 625). Par contre, Capidan se prononce nettement en faveur de l'influence serbe et récemment, il vient d'apporter quelques nouvelles preuves à l'appui de sa thèse. L'alb. *sundoj* 'regiere, residiere' < *sąnditi*, *dumbrê* < *dąbrъ* et le grec ζοῦπρος < *ząbrъ*, de même que στροῦπος < *stąprъ* présentent la même correspondance *-un* qui pour le roumain est assuré par les mots du type *scump*. Dans toutes les trois langues on a probablement à faire à des éléments slaves de caractère serbe (*Dacoromania VII*, pp. 130—131). Les Serbes ou le peuple parlant un dialecte intermédiaire entre le serbe et le bulgare, auquel les mots cités ci-dessus ont été empruntés, devaient habiter, selon Capidan, quelque part dans la partie occidentale de la Péninsule Balkanique. L'influence serbe est encore admise par Puşcariu, *Studii Istroromâne*. II, p. 361, et par Drăganu, *Românii în veacurile IX—XIV*, p. 598; Friedwagner, *l. c.* pp. 694—5, refuse de prendre position.

de la naissance des rapports ethniques et linguistiques albano-roumains, mais aussi le territoire où tout chercheur objectif et ennemi d'hypothèses téméraires découvrira sans hésiter les conditions historiques, sociales et politiques qui constituaient l'ambiance naturelle des plus anciens rapports slavo-roumains. Les éléments slaves que le 'dacoroumain' possède en commun avec l'aroumain, le méglénite et l'istroroumain, gardent abondamment les traces de la symbiose balkanique des Slaves du sud et des Roumains primitifs (y compris les ancêtres des Roumains du nord). On ne pourrait sous-estimer la force probante de ces éléments slaves pénétrés en roumain primitif dans l'époque antérieure à la dissolution de l'unité géographique du roumanisme. Le fait que les quatre embranchements des Roumains ont continué à vivre en contact avec les Slaves même après le X^e siècle ne diminue en rien la valeur de cet argument, car il serait absurde d'affirmer que tout ce qui est slave dans les quatre dialectes principaux du roumain primitif soit postérieur au X^e siècle et que leurs éléments slaves communs soient des emprunts parallèles mais indépendants les uns des autres. Les concordances lexicales, loin de se borner à quelques unités ou à quelques dizaines de mots, embrassent, selon M. Capidan, non moins d'environ 70 mots. Nous pouvons retenir ce nombre approximatif même si deux ou trois en devaient être supprimés plus tard, car il est à croire que quelques slavismes, communs à tous les parlers, furent remplacés plus tard par des mots d'emprunt de date plus récente. Nous avons vu d'ailleurs que les concordances d'origine slave des quatre embranchements ne se bornent pas à des faits lexicaux mais qu'elles se manifestent aussi en d'autres domaines de la langue. La thèse confinant l'espace nourricier des Roumains primitifs à la Péninsule balkanique se trouve corroborée non seulement par les slavismes simultanément pénétrés dans le roumain au cours des VI—IX^e siècles (soulignons particulièrement l'influence serbe!), mais aussi par le stock commun d'origine autochtone du lexique des quatre embranchements ainsi que par le témoignage des rapports albano-roumains. En considération de ces preuves positives, nous pouvons affirmer qu'à l'époque la plus ancienne de l'influence slave (du VI^e au X^e siècle) le roumanisme primitif tout entier menait une vie pastorale dans la Péninsule balkanique. La supposition, d'ailleurs purement hypothétique, que certains groupes épars de bergers nomades aient pu atteindre la ligne du Danube et même celle des Carpathes déjà avant le X^e siècle, ne porterait guère pré-

judice à notre thèse, car, même dans ce cas, il ne pourrait s'agir que de migrations occasionnelles sans conséquences immédiates pour le déplacement du bloc des Roumains sud-danubiens. En raison du rythme saisonnier de ces migrations périodiques, rien ne permet d'admettre pour cette époque la présence ininterrompue (en hiver comme en été) des pâtres roumains dans les régions nord-danubiennes.⁸⁵ Il convient de rappeler ici à titre de curiosité que Píĉ essayait de prouver la continuité transylvaine des Roumains par le raisonnement suivant: à l'époque des invasions, les migrations pastorales du sud au nord étaient impossibles dans une région aussi orageuse que celle du Bas-Danube, par conséquent, croit-il, il faut admettre que le roumanisme de Dacie Trajane représente une population de caractère autochtone.⁸⁶ Il voyait donc bien les difficultés qui, à une date trop reculée, rendent l'hypothèse d'une prétendue immigration tout à fait illusoire, ce qui pourtant n'empêche pas que son argumentation soit tout aussi périmée que ses idées sur l'origine des Roumains.

C'est en Transylvanie que les défenseurs de la continuité latino-roumaine avaient cherché jadis l'explication de l'influence bulgare. Ils croyaient pouvoir s'appuyer sur le mince fait qu'après la défaite de la domination avare la suprématie bulgare, pendant quelque temps, s'était étendue aussi à cette région. Toutefois à ce temps-là on ne connaissait pas encore à fond ou l'on méconnaissait les rapports génétiques qui relient le roumain du nord aux autres parlars issus du même roumain primitif. Il en résulta qu'on croyait pouvoir expliquer l'influence bulgare sur le roumain du nord sans tenir compte en même temps aussi des relations des autres embranchements avec les Bulgares. En considération des résultats de la linguistique balkanique moderne cette grave erreur de méthode nous dispense de réfuter ici tous les détails d'une pareille théorie aujourd'hui complètement périmée. Ceux qui, malgré tout, se proposeraient de raviver les explications de ce genre auraient à prouver tout d'abord que non seulement les ancêtres des Daco-roumains, mais aussi ceux des

⁸⁵ Citons à ce propos une importante constatation théorique de Friedwagner: „Auch wenn wir uns den Gedanken von O. Densusianu über einen Austausch auf weite Entfernungen durch Nord- und Südwanderungen zu eigen machen, bleibt immer noch eine gewisse Gebundheit an bestimmte Wohnsitze. wo die Hauptmasse, die Familien, ihre Eindrücke erlebt und sprachlich weitergibt" (notre soulignement), l. c. p. 693.

⁸⁶ *Über die Abstammung der Rumänen*, p. 197, ss.

trois autres embranchements eussent jadis vécu au nord du Danube ou bien qu'il existât une espèce d'harmonie préétablie entre le prétendu roumanisme de Dacie et celui des Balkans, ayant pour résultat l'emprunt uniforme des éléments bulgares et la transmission systématique au nord des mots d'origine albanaise.⁸⁷ Même en ayant recours à de pareilles hypothèses fantastiques, on ne parviendra pas à faire comprendre les rapports intimes qui existent entre les quatre parlers principaux de la langue roumaine, et le 'type balkanique' qu'on retrouve dans le roumain du nord de la même façon que dans l'istroroumain, dans l'aroumain et dans le méglénite.

C'est dans cet ordre d'idées que s'impose aussi la discussion d'une hypothèse de M. Pușcariu d'après laquelle la diffusion de roum. *gând* < hongr. *gond* et de certains verbes tels que *cheltui* < *költeni*, *mistui* < *emészteni*, etc.⁸⁸ dans tout le domaine du roumain septentrional (c. à d. en Transylvanie de même que dans la Moldavie et dans la Valachie) s'expliquerait par l'intermédiaire des Slaves nord-danubiens,⁸⁹ ce qui veut dire qu'il ne s'agirait pas d'emprunts faits immédiatement au hongrois. Il pense

⁸⁷ Sur le problème de l'influence bulgare en Dacie v. les objections faites par Capidan à Tzonev: *Dacoromania IV* (1924—26), pp. 1252—55, ensuite Skok: *Slavia IV* (1924—25), pp. 128—9 où aussi le problème des éventuelles influences slaves de Dacie est mis au point avec beaucoup de sagacité. Toutefois nous sommes d'avis que Skok a une trop haute idée des chances futures des recherches de ce genre.

⁸⁸ Pour les verbes d'origine hongroise pénétrés dans le roumain commun et dialectal v. Lajos Treml, *Das dynamische Wortakzent der ungarischen Lehnwörter im Rumänischen*. Bulletin Linguistique. Paris—Bucarest II (1934), p. 40, et *Über die rumänischen Zeitwörter ungarischen Ursprungs*. Omagiu Prof. I. Bărbulescu. Iași, 1931, pp. 310—15.

⁸⁹ *Dacoromania VI* (1929—30), p. 519, ss. L'opinion de Pușcariu est admise sans critique aussi par Drăganu (*Români în veacurile IX—XIV*, p. 596, n. 2) et même A. Rosetti semble y ajouter foi (Bulletin Linguistique III—1935, p. 106, n. 1). D'après C. Tagliavini „L'etimo ungherese, incerto per alcuni come fonte immediata (cfr. *Dicț. Acad. Rom.*, II, 220; Mândrescu, *El. ung. lo omette*), è fuor di dubbio, cfr. Miklosich, *Rum. Dial. Voc.* II, p. 63; Asbóth, *Nyk.* XXVII, 429; Alexics, *Magy. el.* 58. e *Nyr.* XV, 208; Philippide, *Or. Rom.* II, 78 [Per la fonetica cfr. *dâmb* < *domb*]”, cf. *Il „Lexicon Marsilianum”*. Dizionario latino-rumeno-ungherese del sec XVII. Acad. Rom. Etudes et Recherches V (1930), p. 94. Que faire d'une filière slave dans des cas tels que *bolând* 'insensé, fou' (variantes *bolünd*, *bolónd* < hongr. *bolond* 'id.' cf. *Dicț. Ac. Rom.* I, 601—2), *gâmbă* 'o boală' (transylvanisme noté par Pașca, *Glosar dial.* p. 29 < *gomba* 'ciupercă veninoasă'), *rântui* 'détruire' (cf. Caba V., *Szilágy vármegye román népe, nyelve és népköltészete*. Bécs, 1918, p. 100 < *ront-*) etc.

devoir recourir à cette hypothèse, car à son avis la Valachie n'était jamais habitée par des Hongrois („n'au locuit niciodată Unguri"). Comme ces mots existent pourtant aussi dans les dialectes de Valachie, on serait obligé de croire qu'ils s'y fussent introduits par l'intermédiaire des Slaves!? Constatons tout d'abord qu'il n'est pas vrai qu'en Valachie il n'y eût jamais de Hongrois. N'est-il pas bien connu — et même M. Iorga l'admet dans sa „Geschichte des rumänischen Volkes" — que dans les villes des voïvodats, à côté des Saxons venus de Transylvanie, les Hongrois également jouèrent un rôle considérable?⁹⁰ De même qu'en Moldavie, il y avait des Hongrois aussi bien à Câmpulung (jadis Langenau, Hosszúmező) que dans les villes de Buzău, Târgoviște, Rîmnic, etc. Les savants roumains eux-mêmes, essayent d'expliquer par le hongrois le nom du district de *Mehedinți*, situé sur le territoire de l'ancien Banat de Szörény et habité au moyen âge par une importante masse de population hongroise.⁹¹ Il est donc inutile de supposer l'existence d'une forme intermédiaire **gqd* dans le parler slave de Dacie parce que les Roumains pouvaient emprunter ce mot directement aux Hongrois non seulement en Transylvanie et en Moldavie, mais n'importe où sur le territoire de la Roumanie d'aujourd'hui. Faut-il rappeler encore que les villes sont en général des centres d'irradiation efficaces au point de vue de l'enrichissement lexicologique de la langue des campagnards et que le mot *gând*, synonyme de *cuget* relève plutôt de la sphère de la civilisation urbaine? Ces faits sont d'ailleurs bien connus par M. Pușcariu et s'il cherche tout de même à faire admettre l'intermédiaire slave c'est probablement dans le but de prouver implicitement la continuité des Roumains

⁹⁰ V. encore L. Treml, *Die ungarischen Lehnwörter im Rumänischen*: Ung. Jahrb. VIII (1928), pp. 47—48. Les villes de Moldavie et de Valachie avaient de tout temps des rapports commerciaux très serrés avec les villes transylvaniennes. Déjà dans les documents slaves des voïvodats on rencontre le mot *varaš, varoš, oraš* (< hongrois *váras, város*) qui s'est maintenu dans le roumain commun jusqu'à nos jours, cf. *ib.* IX (1929), pp. 285—6. Il est certain qu'il y avait des colons hongrois aussi en dehors des villes de Valachie. L'étude systématique des toponymes de cette province fournira probablement de nouvelles preuves probantes à cet égard. On peut prendre pour point de départ l'article substantiel de I. Györffy, écrit à propos de l'étude de Weigand *Ursprung der südkarpathischen Flussnamen*, cf. Ung. Jahrb. VI (1926), p. 146, ss., et la note ci-dessous.

⁹¹ Cf. Drăganu, *Români în veacurile IX—XIV*, pp. 251—52. — Sur la population hongroise médiévale de ce Banat v. l'étude de G. Lükő, *Havaselve és Moldva népei a X—XII. században*. Ethnographia-Népelet, 1935.

et dans l'intention de borner à la seule Transylvanie la sphère de rayonnement des mots d'origine hongroise du roumain. De notre part, nous ne voyons pas d'inconvénient à admettre que le mot *gond* > *gând* passât en roumain dans certains endroits du territoire linguistique nord-danubien déjà avant le XV^e siècle bien que son adoption en roumain commun ne se fût probablement opérée qu'à l'époque de la Réforme, par suite des influences littéraires multiples venues du côté de la Hongrie.

Comme ce terme relevant du domaine de la vie intellectuelle ne se rencontre pas parmi les bribes de mots roumains insérés dans les documents slaves des voïvodats, on pourrait en conclure qu'avant les XIV—XV^e siècles le mot *gând* n'était pas encore généralement usité à moins qu'il ne fût entièrement inconnu. On voit donc sans peine que M. Pușcariu n'est guère scrupuleux quand il suppose que le mot avait existé déjà aux X—XII^e siècles dans la langue des Slaves et des Roumains de Transylvanie. Quant à son emploi en Valachie, celui-ci serait compréhensible même dans le cas où il n'y aurait jamais eu d'habitants hongrois dans cette province. Pourquoi *gând* n'aurait pu pénétrer en Valachie par la filière des Roumains de Transylvanie, de Moldavie et du Banat de Szörény qui peuvent très bien l'avoir emprunté directement aux Hongrois des trois provinces mentionnées, voilà ce qu'on n'arrive point à démêler, pas plus que les motifs qui ont pu suggérer à M. Pușcariu l'idée de la filière slave nord-danubienne.

Il est étonnant de voir comment ce même savant puisse admettre la possibilité de la diffusion directe des innovations linguistiques sur un territoire immense s'étendant de l'Adriatique à la Mer Noire et des confins septentrionaux de la Dacie Trajane jusqu'à la Grèce (c'est la riposte de M. Pușcariu au 'berceau' de Weigand pour arriver à concilier de la sorte le fait du développement unitaire du roumain primitif avec les dimensions extraordinaires de l'habitat primitif imaginaire), alors qu'il se refuse à reconnaître le caractère immédiat d'un phénomène limité à un territoire de beaucoup plus restreint, c. à d. exclusivement nord-danubien. Les innovations, d'après cette logique remarquable, s'étendraient donc à n'importe quelle distance avec la plus grande facilité tant qu'il s'agit de maintenir l'illusion que se font certains savants sur l'étendue de l'habitat primitif des Roumains, mais elles deviendraient inexplicables sans l'intervention d'un troisième peuple (les Slaves de Dacie, en l'espèce) du moment qu'il s'agit de reconnaître objectivement le rôle important que la

civilisation hongroise et les Hongrois établis en Valachie et en Moldavie ont joué dans l'histoire de la langue et du peuple roumains. M. Pușcariu paraît en outre surestimer au plus haut degré le nombre des Slaves que les Hongrois conquérants, au moment de leur arrivée, purent encore trouver en Transylvanie.

De même la formation des verbes en *-ui* n'a rien à voir avec le slave de Dacie puisqu'il s'explique très bien par le slave balkanique d'où proviennent aussi tant d'emprunts très authentiques du roumain. Les verbes d'origine hongroise furent munis de cette terminaison d'infinitif pour la simple et bonne raison qu'elle était de toutes la plus productive au début de l'influence hongroise.⁹² Grâce à sa productivité, pendant longtemps, cet *-ui* ne cessa pas de s'ajouter à des verbes d'origine grecque, turque ou saxonne. Bien qu'il soit possible, au point de vue théorique, que certains verbes d'origine hongroise aient pénétré en Valachie par l'intermédiaire du serbe, et en Moldavie par le canal du ruthène, ces emprunts indirects peuvent, tout au plus, avoir contribué à l'introduction de ces verbes dans le lexique du roumain commun. Il n'en reste pas moins vrai que même en admettant l'intervention d'une langue slave, il ne faut pas recourir nécessairement à l'idiome des Slaves de Transylvanie, peu nombreux à l'époque de la conquête, et qu'il est préférable de tenir compte, d'une part, de l'influence des Ruthènes immigrés en Moldavie et d'autre part, de celle des Serbes qui avaient de tout temps des rapports suivis avec la Valachie.

Tout compte fait, on peut bien souscrire à l'opinion de M. Friedwagner qui, après avoir esquissé le tableau synthétique des rapports slavo-roumains, arrive à la conclusion suivante: „auch fürs Dacorumänische [ist] schon vom Standpunkte des Slavischen aus eine süd danubianische (notre soulignement) Periode im Mittelalter anzunehmen".⁹³ Le roumain est d'ailleurs si fortement influencé par le bulgare et celui-ci à son tour porte également les empreintes de tant d'influences roumaines que pour expliquer ces rapports mutuels, il faut admettre la symbiose territoriale de telles masses de Bulgares et de Roumains qui n'eussent jamais pu coexister simultanément dans les régions nord-danubiennes.

⁹² Pour tout ce qui concerne les verbes d'origine hongroise du roumain v. Ludwig Treml, *Über die rumänischen Zeitwörter ungarischen Ursprungs*, l. c. pp. 310—15.

⁹³ L. c. p. 659.

De plus, le fait frappant que parmi les peuples néo-latins de langue les Roumains seuls sont adeptes d'une Eglise orthodoxe, peut également nous servir d'indice absolument sûr de l'origine sud-danubienne du peuple roumain. C'est déjà un lieu commun des discussions relatives à la question roumaine, que, dès son apparition en tant que peuple d'une ethnie différenciée (X^e siècle), et à travers tout le moyen âge, le roumanisme appartenait au point de vue ecclésiastique au patriarcat d'Ochride ou à d'autres patriarcats de la Péninsule balkanique. La liturgie slave de l'église orthodoxe roumaine garde encore les traces des rapports bulgaro-roumains qui, à l'instar des rapports linguistiques des deux peuples, plaident également en faveur de l'origine sud-danubienne de la liturgie même. Il est fort connu qu'à l'époque de la migration au nord des Roumains, les 'popes' continuaient à être ordonnés à Silistra, à Vidin et plus tard, dans les villes des métropolites de Valachie et de Moldavie. Ceux-ci, à leur tour, restaient soumis au patriarche de Constantinople. Citons, à titre de curiosité, que le premier monastère roumain bâti en-deçà des Karpathes (Mânăstirea sântului Mihail din Peri) fut dédié par ses fondateurs, Balitza et Dragoș, voïvodes de Moldavie, également au patriarche de Constantinople. C'est à cause de cette dépendance des chefs d'église pravoslaves de la Péninsule balkanique que même au XV^e siècle, en Transylvanie on intentait des procès aux faux-évêques, venus des voïvodats et de Galicie, dont l'activité était contraire aux lois du pays. C'est ainsi que Jean de Hunyad, aussitôt qu'il eut appris que Jean de Caffa conférait les ordres à des popes orthodoxes aux environs des châteaux forts de Hunyad, Déva et Solymos, ordonna de l'arrêter et l'envoya à Temesvár chez Jean de Capistran qui ne tarda pas à le transmettre aux tribunaux ecclésiastiques de Rome. Il y a là de quoi faire rêver certains chauvinistes roumains qui n'en démordent pas de réclamer Jean de Hunyad pour l'histoire roumaine. Le premier évêché roumain qui fût toléré en Transylvanie, se trouvait dans le domaine donné en fief par les rois de Hongrie aux voïvodes roumains. C'est ainsi que près du château de Csicsó, fief des voïvodes de 1475 à 1560, on créa l'évêché de Kolostor-Vad. En un mot on peut dire qu'avant la seconde moitié du XV^e siècle il n'y avait pas d'évêque orthodoxe roumain en Transylvanie.⁹⁴ Nous devons reléguer au

⁹⁴ Cf. Hunfalvy, *Az oláhok története* II, pp. 209—10.; Hodinka, *A munkácsi görög-katholikus püspökség története*. Budapest, 1910, p. 27, ss.;

domaine des contes de fée toutes ces fictions fantaisistes qui malgré l'absence de tout témoignage historique, ne cessent pas de parler en Transylvanie de petits Etats slavo-roumains aux environs du X^e et du XI^e siècle qui, gouvernés par des princes slaves, auraient déjà possédé aussi une organisation ecclésiastique de rite orthodoxe.⁹⁵

A Bunea, *Vechile episcopii românesci a Vadului, Geoagiului și Bělgradului*. Blaș, 1902, p. 1, ss., de même que *Iearchia Românilor din Ardeal și Ungaria*. Blaș, 1904. chap. 4—5. — Les relations qui existaient entre les métropolitains de Valachie et les évêques orthodoxes de Transylvanie se poursuivirent aussi sous le règne des princes protestants, v. Lupaș, *Istoria bisericească a Românilor ardeleni*. Sibiu, 1918, pp. 84—85., et Bitay Árpád, *Az erdélyi románok a protestáns fejedelmek alatt*. Dicsőánmártin-Dicsőszentmárton, 1925, p. 6.

⁹⁵ Tout récemment aussi Drăganu a fait sienne cette „conviction” (*Români în veacurile IX—XIV*, p. 590, ss.). Bien qu'il remarque très justement que „datele istorice pe care le avem în această privință nu sânt suficiente”, il rappelle pourtant la thèse superficielle de P. P. Panaitescu qui quoique ébauchée sans aucune responsabilité scientifique, semble être fondée sur les arguments suivants: 1. Comme la liturgie slave avait existé non seulement chez les Roumains de Moldavie et de Valachie, mais aussi chez ceux de Transylvanie, il en résulte qu'elle avait été adoptée par ces derniers encore avant la pénétration des Hongrois en Transylvanie. A l'avis de Panaitescu, „cette grande réforme religieuse n'aurait pas pu se produire sous l'égide de la couronne apostolique de Saint-Etienne” (cf. *La littérature slavo-roumaine et son importance pour l'histoire des littératures slaves*. V Praze, 1931, p. 2.). Pour faire admettre cette assertion, il faudrait d'abord prouver qu'il y eût en Transylvanie aux X—XI^e siècle un roumanisme très avancé dans son évolution sociale, lequel, ayant renoncé depuis longtemps à la vie pastorale, fût susceptible de subir un pareil changement décisif dans l'histoire de sa culture. Il est fort connu que le roumanisme balkanique ne joua aucun rôle actif dans sa propre conversion à l'orthodoxisme qui, pour lui, resta pendant longtemps, une formule imposée et assez vide d'appartenance confessionnelle plutôt nominale. En général les peuples pasteurs, conformément à la liberté inhérente à leur occupation et réfractaire à l'exercice suivi de n'importe quel culte, se comportent assez indifférents vis-à-vis des religions positives dont la diversité ne leur est révélée que par des signes extérieurs. Il est également significatif qu'à partir du IX^e siècle, date à laquelle les Roumains apparaissent à peine encore sur la scène de l'histoire, une quantité de données témoignent déjà des efforts de propagande religieuse des Eglises d'Occident et d'Orient auprès des princes bulgares et serbes, et parmi les peuples politiquement organisés des Balkans. Nous savons également que Gyula, prince de Transylvanie, selon le témoignage de quatre chroniqueurs byzantins, se fit baptiser à Byzance, d'où il amena avec lui en Hongrie le moine Hiérothéos sacré évêque. De plus, Panaitescu aurait dû expliquer, quelle relation pouvait exister entre la liturgie grecque de Hiérothéos et la liturgie slave des soi-disant Roumains de Transylvanie. Son affirmation que nous venons de citer en français, repose sur des informations superficielles, et fait preuve de l'ignorance ou l'altération voulue de la vérité historique. A propos des rela-

Les attaches qui liaient les Roumains balkaniques à l'Eglise bulgare et constantinopolitaine ne furent nullement rompues par le fait de l'infiltration graduelle des Roumains dans les régions nord-danubiennes. Les Roumains s'établissant peu à peu sur le sol de la Valachie et de la Moldavie n'en restèrent pas moins fidèles à l'orthodoxisme.

Dans les voïvodats fondés au XIV^e siècle, cet orthodoxisme avait déjà des racines tellement profondes dans la mentalité du peuple et des voïvodes roumains que la propagande catholique cherchant à s'imposer par l'intermédiaire des cours voïvodales, n'eut à enregistrer qu'un succès éphémère. Ajoutons encore à cela que, plus tard, la Réforme essuyera le même insuccès en Transylvanie. Dès que les Turcs eurent atteint la ligne du Danube, les monastères des voïvodats prêtèrent leur abri à la culture ecclésiastique de Bulgarie, protégée aussi par la munificence des voïvodes roumains. Par suite de ces rapports ininterrompus avec la sphère de la culture orthodoxe, la première langue officielle des deux voïvodats fut un parler slave méridional de coloris ma-

tions des rois de Hongrie avec l'Eglise byzantine, l'auteur roumain néglige de citer des faits tels que la fondation d'un couvent grec de religieuses à Veszprémvölgy par Saint-Etienne lui-même, et celle d'un monastère grec à Visegrád, par André I (1221). En voilà donc des monastères grecs fondés sous l'égide de la couronne apostolique hongroise. Il est fort probable que si en Transylvanie il y avait été des Roumains déjà à l'époque de Saint-Etienne, ils auraient adopté, avant l'organisation de l'Eglise catholique de Hongrie, plutôt la liturgie grecque. Pourtant c'est un fait qu'avant la conquête hongroise et aussi sous les rois arpadiens nous ne trouvons aucune trace de la liturgie slave transylvaine. D'autre part, il est bien connu que Boris ne se fit baptiser qu'en 865 ce qui marque la date de l'introduction de la langue slave dans les offices religieux. Pour que l'Eglise bulgare pût penser à une activité de propagande religieuse au nord du Danube, il eût d'abord fallu que le pravoslavisme, religion de la cour, pénétrât dans les masses larges du peuple. Plus tard l'apparition des Petchénègues et des Hongrois priva les Bulgares pour longtemps de la possibilité même d'une activité apostolique dans les régions nord-danubiennes. — 2. Les mots *vlădică*, *stareț*, *liturgie* dans la langue des Roumains nord-danubiens montreraient, selon Panaitescu, par eux-mêmes qu'ils furent empruntés aux Slaves dans les mêmes régions, car „ce n'est pourtant point des émigrants, pasteurs nomades qui auraient pu fonder un ordre hiérarchique”. Mais qui a jamais affirmé que l'hierarchie ecclésiastique des Roumains fût créée par des pasteurs nomades? Au commencement de leur infiltration, les pâtres roumains importèrent naturellement en Transylvanie, de même que plus tard en Moravie, en Pologne et même jusqu'au Caucase, la terminologie religieuse qu'ils avaient connu auparavant dans la Péninsule balkanique. Si quelqu'un avait demandé à un „cioban” roumain de culture moyenne émigré au Caucase ce que celui-ci entendait par *vlădică*, l'interrogateur eût obtenu à coup sûr une réponse satisfaisante à moins que

cédonien.⁹⁶ L'alphabet cyrillique qui a prédominé dans la Valachie et dans la Moldavie jusqu'au milieu du siècle passé est un instrument de civilisation emprunté à la même ambiance culturelle slavo-byzantine d'où viennent également l'institution du *kénézat* et celle du *voïvodat* ainsi que l'organisation de la classe des *boïards*.⁹⁷ Pour montrer avec quelle ténacité la vie culturelle des Roumains restait attachée à l'atmosphère slavo-byzantine des Balkans, rien n'est plus caractéristique que le processus relativement lent de la prise de conscience du roumanisme (naissance d'une littérature religieuse de langue roumaine en Transylvanie, réveil de la conscience nationale roumaine, etc.⁹⁸), processus qui s'est effectué sous l'influence des courants d'idées partis de Hongrie ou venus par l'intermédiaire des Hongrois. Ce furent bien ces courants d'idées qui, dès le XVI^e siècle, entraînèrent les Roumains immigrés en Transylvanie, dernière citadelle

notre *cioban* n'eût oublié, chemin faisant, la signification de ce mot. Cependant il est fort probable que dans ces pays lointains les descendants de ce *cioban* aient donné à l'évêque un nom d'origine tcherkesse ou tchurkiline, mais rien de pareil n'a pu avoir lieu chez les Roumains du nord dont le nombre augmentait sans cesse par l'immigration de nouveaux groupes sud-danubiens accompagnés aussi de leurs popes ambulants. Ces humbles prêtres qui certainement se contentaient de fort peu, pouvaient développer une activité de missionnaires même dans les *katouns* et plus tard, à partir du XII^e—XIII^e siècle dans les villages des serfs établis en Transylvanie. Voici un exemple qui prouve d'une façon indéniable que les Roumains emmenèrent avec eux aussi leurs popes dans les villages fondés par les „*kenéz*”. En 1349 Démétrius, évêque de Várad, voulant peupler de Roumains le village Fel-Venter, permet au voïvode Pierre d'y installer un pope: „Nos Demetrius... terram seu possessionem nostram Felwenter vocatam populorum multitudine intendentes decorare, Petro Wojwodae, filio Stanislai, iudici eiusdem villae Felwenter hanc gratiam specialem duximus concedendam, ut unum presbyterum olachalem... possit et valeat conservare” (cf. Bunyitay, *A váradí püspökség története* I, p. 192, n. 1.). — 3. Selon Panaitescu les chroniques du Notaire Anonyme et de Turóczi prouvent l'existence de „formations politiques roumaines” en Transylvanie aux X^e et XI^e siècles. Nous aurons encore l'occasion de revenir sur cette conception élevée au rang d'un véritable dogme dans l'historiographie daco-roumaine. V. chap. V. de ce livre.

⁹⁶ C'est ce qui résulte de l'ouvrage de Bărbulescu, *Curentele literare la Români în perioada slavonismului cultural*. Bucureşti, 1928. Cf. le compte rendu critique de Skok: *Slavia VIII* (1929—30), p. 777, ss., et surtout p. 780.

⁹⁷ Sur ces institutions v. dernièrement Giurescu, *Istoria Românilor* I, pp. 232—3; Iorga, *Serbes, Bulgares et Roumains dans la Péninsule balkanique*: Ac. Roum. Bulletin de la Section Historique III (1916), p. 224.

⁹⁸ Pour le problème des rapports du roumanisme avec l'Orient et l'Occident v. Louis Tremblay, *L'âme roumaine et la Transylvanie*: Nouvelle Revue de Hongrie 1932. pp. 435—443, et *ib.* 1933. pp. 471—4.

vers l'est de la culture occidentale, sur la voie de l'occidentalisation. Les Roumains transcarpathiques, par contre, ne réussirent à se débarrasser des entraves du slavisme, que vers le milieu du XIX^e siècle quand ils adoptèrent l'alphabet latin et firent valoir dans toute leur vie intellectuelle l'orientation occidentale, de caractère nettement français. Quant à la vie ecclésiastique, l'héritage d'Ochrida a subsisté jusqu'à nos jours sous la forme de l'Eglise orthodoxe roumaine autocéphale qui, actuellement, grâce à son impérieuse vitalité, menace d'engloutir aussi l'Eglise gréco-catholique (uniate), constituée dans les dernières années du XVII^e siècle.

L'histoire antique et médiévale de la Dacie Trajane, les relations des Roumains avec les peuples et les langues autochtones de la Péninsule balkanique, le caractère des rapports albanoroumains et slavo-roumains (Roumains et Slaves méridionaux), ainsi que l'aspect unitaire des quatre embranchements modernes de la langue roumaine primitive, fournissent donc une série de preuves d'ordre historique, géographique et linguistique qui toutes plaident en faveur de la thèse de l'habitat primitif sud-danubien des Roumains. Les témoignages absolument unanimes de tous ces arguments *positifs* se renforcent mutuellement et expliquent parfaitement pourquoi le roumain fait partie des langues de type balkanique, ce dernier terme pris au sens que lui attribue M. Sandfeld.

Il nous reste encore à faire quelques remarques sur l'importance du fameux „argumentation ex silentio" dans la discussion du rôle que, d'après certains savants, la Dacie Trajane aurait joué dans la formation de la langue et du peuple roumains. Voilà comment cet argument spécieux est présenté par ceux qui croient pouvoir négliger le témoignage des faits cités plus haut. Si les Roumains ne sont mentionnés au nord du Danube qu'environ mille ans après l'évacuation de la Dacie Trajane, s'ensuit-il qu'il faut croire à leur absence dans cette province pendant tout le moyen âge? Les défenseurs de la théorie de la continuité répondent à cette question par une négative des plus énergiques en même temps qu'ils gardent un silence prudent sur les arguments qui les obligeraient de revenir bien vite d'une erreur pareille. Ils oublient cependant que cet „argumentum ex silentio", comme en général toutes les ruses d'avocat, a le désavantage de se prêter aussi aux besoins de l'autre parti. Car, si le silence profond que gardent les sources historiques sur les Roumains médiévaux de Transylvanie ne constitue pas une preuve absolue de leur absence,

il est encore moins une preuve de leur présence. C'est clair, croyons-nous. Pour tous les deux partis, par conséquent, il vaut mieux abandonner le champ des débats creux et retourner à l'argumentation scientifique, c. à d. à l'analyse de l'histoire antique et médiévale de la Dacie Trajane telle qu'elle se présente à la lumière des sources historiques dûment contrôlées et surtout sous l'angle des rapports du roumanisme primitif avec les peuples autochtones (Albanais, et Slaves méridionaux), ainsi que sous celui de l'unité surprenante du roumain primitif, en un mot à l'éclaircissement méthodique et objectif de toutes ces questions qui constituent les préoccupations par excellence du „balkanologue comparatiste”. Les dangers auxquels s'exposent certains savants peu circonspects en recourant à l'argumentation „ex silentio” sont nombreux. Ce sont précisément les défenseurs de la continuité qui, peut-être inconsciemment, nous fournissent un spécimen instructif, digne de figurer dans un manuel de logique au chapitre des raisonnements vicieux, de l'emploi abusif de l'argument en question. En affirmant notamment la continuité latino-roumaine de Dacie ils le mettent à profit dans un sens positif, tandis qu'en niant la théorie de l'immigration des Roumains dans les régions nord-danubiennes ils insistent à plaisir sur sa valeur négative. Ce silence des sources, à leur avis, ne porterait aucun préjudice à la solidité de leur thèse préconçue, tandis que le même silence des sources constituerait un argument à toute épreuve contre la théorie d'immigration!

En d'autres mots: on ne parle pas de Roumains au nord du Danube, pourtant ils n'en y ont pas moins été depuis le III^e siècle jusqu'à nos jours, mais: on ne parle pas d'une migration roumaine massive dirigée vers le nord, donc cette migration n'a jamais eu lieu. Cette logique, nationaliste plutôt que scientifique, est en outre assez étroite pour croire que l'immigration des Roumains dans les régions situées au nord du Danube se serait effectuée à un moment donné et sous la forme d'un déplacement global. Une pareille migration massive exécutée d'un seul coup n'a, en effet, jamais eu lieu, puisque l'arrivée des Roumains dans les régions nord-danubiennes s'opéra successivement, par étapes. Par conséquent, il n'y a pas de quoi nous étonner si les sources ne mentionnent pas l'exode des Roumains sud-danubiens; elles ne fournissent que des informations relatives à l'infiltration graduelle de ces pâtres. En outre il y a lieu de rappeler une fois de plus que l'évacuation de la population urbaine et rurale de la Dacie Trajane, elle aussi, s'était opérée

rée par étapes successives, et non pas à un moment donné, comme se plaisent à l'affirmer ceux qui, en dépit du témoignage des sources historiques, s'obstinent à y voir un événement survenu pendant la courte durée de la campagne salvatrice d'Aurélien.

4. La valeur de nos arguments positifs invoqués contre la thèse de la continuité latino-roumaine en Dacie est encore mieux mise en relief par les considérations que nous allons développer dans la suite et dont le point de départ commun est l'admission de la thèse que nous combattons. Nous ferons donc, cette fois, la preuve par l'absurde (*deductio ad absurdum*). Les conclusions auxquelles nous aboutirons par ce procédé, constitueront autant de preuves nouvelles contre la thèse de continuité et c'est précisément pourquoi, dans une de mes études antérieures, je les ai qualifiées d'arguments négatifs propres à démontrer, eux-aussi, l'impossibilité même de ladite thèse.

Voici tout d'abord l'argument toponymique qu'on essaie, dans ces derniers temps, en vain de dénuer de toute valeur probante. Qu'on considère l'histoire toponymique de la Gaule et des autres provinces de la *Romania* occidentale ou celle de la Péninsule balkanique, on trouve partout une foule de noms de lieux qui dérivent de la langue des Barbares latinisés, devenus sédentaires à l'époque de la domination romaine, et d'autres toponymes qui s'expliquent par des prototypes purement latins. Au Sud-Est européen la Dacie Trajane est le seul pays où l'ancienne toponymie des villes et des villages, antérieure à l'époque des migrations, ait disparu sans laisser de traces, ce qui va de pair avec le fait qu'aussi dans le culte des saints de l'Eglise on n'y trouve aucune continuité. Tout porte donc à croire que la situation créée par la colonisation romaine fut entièrement bouleversée et qu'il y eut là une césure qui se fit valoir dans toutes les régions habitées de l'ancienne province. Il n'en est pas tout à fait ainsi en Pannonie et surtout dans la Péninsule balkanique où, sur plus d'un point, on peut démontrer d'une façon indéniable les traces de la continuité de certaines agglomérations de l'époque romaine jusqu'à nos jours. Inutile d'insister sur le fait que des cas épars d'une continuité purement toponymique ne nous autoriseraient pas du même coup à en conclure également à la continuité ininterrompue du droit de la propriété. N'est-il pas curieux de remarquer que, les quelques toponymes daco-romains transmis par une filière non-roumaine du type *Abrud*, *Ompoly* mis à part, aucun des peuples barbares — même pas les Germains —

qui avaient traversé la Dacie ou s'y étaient établis pour quelque temps, ne laissèrent de traces tant soit peu certaines dans la toponymie de cette province? N'est-ce pas un cas tout autre que celui des provinces d'Occident où l'on rencontre une telle abondance de noms de lieu germaniques qu'en Gaule, par exemple, on a essayé de reconstruire la stratification de jadis des diverses tribus germaniques et le procès de leur pénétration en suivant précisément les indications fournis par les toponymes. Naturellement, nous devons écarter en bloc les étymologies „gépides” de *Diculescou* et de *Karácsonyi* de même que les tentatives fantaisistes de vouloir expliquer le nom de *Déva* par le dace **Decidava* et celui de *Torda* par le daco-romain **Turr[i]dava*.⁹⁹ La faiblesse affligeante de ces savantes élucubrations comble assez pitoyablement les lacunes qu'on observe dans la toponymie de la Dacie-Transylvanie en la comparant à la série presque interminable composée de noms tels que *Mediolanum* > *Milano*, *Colonia* > *Cologne*, *Köln*, *Virodunum* > *Verdun*, *Remis* > *Reims*, *Lugdunum* > *Lyon*, etc., etc.

A l'encontre de ce que nous venons d'établir pour la toponymie disparue de l'ancienne Dacie il est curieux de constater que les noms des rivières plus importantes sont faciles à identifier avec leurs dénominations antiques. Il n'y a là pourtant rien d'étonnant puisque les noms des grandes rivières, moins liés à une certaine région que les noms de ruisseaux et de petits cours d'eau, se conservent généralement mieux que ceux-ci. Si le nom de l'*Olt* ou même celui de la *Tisza* (*Theiß*) s'était conservé en roumain à travers tout le moyen âge jusqu'à nos jours, on n'en serait pas plus autorisé à croire à la présence ininterrompue des Roumains au nord du Danube, puisque ces noms pouvaient exister fort bien aussi dans le vocabulaire des Roumains sud-danubiens. Il pourrait donc facilement s'agir d'une conservation à distance d'autant plus que cette explication se trouverait en parfait accord avec les arguments de toutes sortes exposés dans notre livre. Même le phonétisme roumain, non démontré encore, de tel ou tel nom de rivière ne favoriserait guère non plus la thèse de l'établissement permanent des Roumains riverains, car les noms de rivières sont en rapport étroit avec des lieux

⁹⁹ *MEtSz.* I, col. 1335—36.; *Drăganu*, *ou. c.* 272—73; *Trembl.* *Nyelvtud. Közl.* XLVIII (1931), p. 101. C'est M. Melich qui a prouvé l'impossibilité de toute tentative de faire dériver le nom de *Deva* de la langue dace: *Rev. Et. Hongr.* VI (1928), pp. 265—6.

d'hivernage, par conséquent leur conservation éventuelle prouverait tout au plus que des pâtres nomades ou transhumants étaient venus, périodiquement (en hiver) dans les vallées traversées par ces rivières pour se retirer ensuite avec leurs troupeaux aux pâturages en montagne. Ces réflexions nous permettent de mieux comprendre l'erreur de M. Gamillscheg qui consiste à voir dans la forme *Dunăre* (nom roumain du *Danube*) un argument positif en faveur de la continuité roumaine en Olténie et dans le Banat.¹⁰⁰ A son avis, si l'évacuation de cette province avait été complète, les Roumains n'auraient pu garder le nom thrace autochtone de ce fleuve! Nous tenons avant tout à remarquer que le thrace **Donaris*, supposé par M. Gamillscheg, est une construction arbitraire inconnue aux sources historiques et forgée de manière à permettre d'en faire dériver, sans la moindre difficulté phonétique, le roumain *Dunăre*. Ce serait encore peu de chose car, après tout, on est souvent obligé de recourir à des formes hypothétiques. Ce qui est plus grave, c'est que dans le fait de la conservation du nom *Dunăre* par les parlers roumains septentrionaux nous ne voyons absolument rien qui rende plausible la conjecture de l'illustre romaniste allemand. Même en admettant l'origine thrace de ce nom, est-il possible d'en tirer des conclusions censées valables uniquement pour les régions nord-danubiennes alors que les Thraces habitaient surtout au sud du Danube? Comme en albanais et dans les trois autres parlers roumains la forme *Dunăre* n'existe pas aujourd'hui, il est probable que ce nom, connu au moment des débuts de l'infiltration au nord par tous les quatre embranchements du roumanisme, plus tard n'a pu se conserver qu'auprès des Roumains du nord, immigrés précisément dans les régions danubiennes, tandis qu'il a dû tomber en désué-

¹⁰⁰ *Zum Donaunamen*: Zeitschr. f. slav. Phil. III (1926), p. 149, ss. L'hypothèse de Gamillscheg a été admise par Pușcariu: *Dacoromania V* (1927—28), 1929, pp. 799—700 et *ib.* IV (1929—30), 1931, p. 525, ainsi que par Drăganu, qui après avoir exposé les diverses théories concernant les noms du Danube finit par souscrire aux conclusions injustifiées de Gamillscheg suivant lesquelles la conservation du nom de *Dunăre* serait une preuve pour la continuité latino-roumaine sur les rives du Danube. Remarquons que cette hypothèse est réfutée par Sandfeld, *ou c.* p. 142, n. 2. A l'avis du savant danois „la preuve nous semble des plus faibles”. Friedwagner, lui-aussi, a parfaitement raison de dire: „Der Name konnte leicht auf größere Entfernungen verbreitet worden sein und ist kein Anzeichen der Fortdauer” (*l. c.* p. 653; p. 652, n. 2.). Cet exemple illustre bien le peu de critique avec lequel certains savants roumains s'empressent d'accepter tout argument censé favorable à la thèse préconçue de la continuité.

tude chez ceux qui, s'étant éloignés du fleuve, finirent par adopter les dénominations du Danube employées par les peuples voisins.

A notre avis on ne pourrait passer sous silence le fait que d'après une remarque de Strabon, les Daces appelaient le Danube *Δανούτιος* et les Gèthes, *Ἰστρος*.¹⁰¹ Il est certain que ces noms n'ont rien de commun avec le roumain *Dunăre*. Or, la continuité daco-roumaine une fois admise, on pourrait s'attendre de plein droit à retrouver l'une ou l'autre de ces dénominations dans le roumain du nord. En un mot, la forme *Dunăre*, quelle qu'en soit l'origine, n'est nullement susceptible de corroborer l'hypothèse de la continuité latino-roumaine de Dacie.

On ne peut relever nulle trace des habitudes phonétiques du roumain dans l'évolution des noms de rivières tels que *Temes*, *Körös*, *Maros*, *Olt*, *Szamos* (roum. *Timiș*, *Criș*, *Mureș*, *Olt*, *Someș*) qui, à l'exception du dernier, sont attestés dans les sources dès l'époque romaine. Les savants roumains, eux-aussi, se voient contraints d'admettre ce fait,¹⁰² mais en revanche ils cherchent à infirmer la force probante de l'argument toponymique. C'est ainsi que M. Pușcariu croit pouvoir affirmer que la forme non-roumaine de ces noms ne nous autoriserait pas à révoquer en doute l'hypothèse de la persistance des Roumains en Transylvanie. A l'appui de sa thèse, il cite quelques exemples récents tirés de la toponymie transylvanienne d'avant guerre pour montrer que des dénominations roumaines peuvent avoir été supplantées par les noms officiels hongrois. D'après lui, cette théorie de substitution suffirait, à elle seule, pour expliquer la disparition totale de la prétendue toponymie roumaine primitive de la Dacie. Nous avouons sans crainte aucune du ridicule que cette argumentation de M. Pușcariu est trop spécieuse pour emporter notre conviction. On trouve des arguments pareils aussi chez M. Drăganu qui suppose que le hongrois *Bikkés*, *Bikkös* 'hêtraie' (nom d'une petite rivière et d'un village près de la Haute-Szamos) ait délogé un ancien roumain *Făget* ou un slave *Bucov*¹⁰³ et que le nom *Bichigiu* remonte à **Bikkigy*, **Bikigy*, **Bükkigy* ancienne forme non attestée et prétendument antérieure à *Bikkés* ~ *Bikkös*. A son avis en hongrois le second terme du composé, à savoir *-igy* (archaïsme signifiant 'eau') aurait cédé sa place plus tard au suffixe *-ës*, *-ös*,

¹⁰¹ *Geographica* VII, 3, 13.

¹⁰² Cp. Pușcariu: *Dacoromania* IV (1924—26), p. 1348 et Friedwagner, *l. c.* pp. 651—2.

¹⁰³ *Toponimie și istorie*. Cluj, 1928, pp. 43—46.

tandis que les Roumains auraient conservé dans *Bichigiu* une forme correspondante à l'ancien **Bikkigy*. Selon Drăganu la terminaison de *Bichigiu* ne peut pas provenir du hongrois *-es, -is* puisque l'*-s* final passe en roumain sous la forme de *-ș* ou *j*. En premier lieu, c'est une pure hypothèse que d'affirmer que *Bükkös* soit le calque d'une dénomination slave ou roumaine. En second lieu, il est absolument certain que pour expliquer la terminaison du roumain *Bichigiu*, il ne faut pas reconstruire un ancien hongrois **Bikkigy* car dans certains parlars roumains, la terminaison *-iciu* peut bien alterner avec *-igiu* parallèlement à l'alternance de l'*ș* avec *j*. En considération de ces faits, voici comment nous envisageons le rapport des dénominations hongroise et roumaine. Pour expliquer le passage de *-s* à *-igiu*, nous pensons que *Bikkös* s'était introduit en roumain d'abord sous la forme *Bichiciu* (cf. *villás* [*-szarvú*] > *ilaciu*) et que, à côté de cette forme primitive, on a créé plus tard le doublet *Bichigiu*. On peut observer des phénomènes analogues aussi dans l'évolution de *Mireșul, Mirașul, Miragiul*, nom d'une montagne dans le dép. Naszód-Năsăud, cité par Drăganu, dont la relation avec le hongrois *Nyires* („boulaie") paraît incontestable. Il serait sûrement erroné de vouloir expliquer les formes roumaines de ce toponyme par hong. **Nyirigy, *Nyirügy*.

Pour démontrer les traces toponymiques du prétendu roumanisme primitif transylvanien à une date antérieure à la conquête hongroise, les défenseurs de la continuité, non contents de présenter nombre de toponymes hongrois comme autant de calques de noms roumains plus anciens, s'efforcent de prêter aux toponymes purement slaves de la Transylvanie un aspect slavoumain. Ce procédé tout à fait arbitraire qui, en réalité, se réduit à un cercle vicieux n'ayant rien de commun ni avec l'esprit scientifique, ni même avec le bon sens, permet aux savants roumains de découvrir, derrière les anciens noms slaves, des colonies roumaines antérieures à la conquête hongroise. Mais pour faire admettre la possibilité de tels toponymes slavo-roumains, en tant que témoignages historiques de la symbiose des deux peuples en question, il serait indispensable de pouvoir démontrer avant le IX^e siècle, au moins un ou deux toponymes d'origine purement roumaine, c'est-à-dire dérivé d'un nom ou d'un radical latin. Or, on n'a encore trouvé aucun toponyme de ce genre dans les régions nord-danubiennes. En considération des résultats auxquels nous aboutissons dans ce livre nous pouvons même déclarer en bonne conscience qu'on n'en trouvera jamais. Tout ce

qu'on pourra faire du côté clausenbourgeois c'est de continuer fermement à voir dans les toponymes hongrois de Transylvanie des 'calques' faits sur des prototypes roumains, 'médiévaux' ou de conférer généreusement à des toponymes slaves un caractère soi-disant slavo-roumain. Ce jeu se pratiquera jusqu'à ce qu'on aura trouvé un nombre suffisants d'adhérents qui seront assez bon copains pour prêter leur complicité amicale à la divulgation de ces produits de l'imagination conçus dans une atmosphère d'accablante pénurie d'arguments scientifiques valables.

Tâchant de justifier à tout prix la priorité des Roumains en Transylvanie, I. Bogdan et S. Dragomir ont essayé de démontrer que les noms du type *Ohaba* et *Ohabița* qu'on rencontre dans quelques comitats du sud de la Transylvanie de même qu'en Olténie (Dolj, Gorj, Mehedinți) soient autant de vestiges d'anciennes formations politiques slavo-roumaines antérieures à l'arrivée des Hongrois.¹⁰⁴ Cependant il n'en est rien puisque se sont justement ces noms qui, par la nature même de leur signification, témoignent de l'établissement relativement tardif des Roumains dans les villages de ce nom. En réalité le substantif *Ochaba* ressortit en vieux-slave et en d'autres langues slaves à un groupe de verbes signifiant „s'abstenir de qch., éviter qch., se défendre”. Dans les chartes slaves des voïvodes roumains le mot *ochaba* veut dire „exemption” du paiement de certains impôts. Dans la toponymie hongroise on a, à cet égard, un équivalent parfait dans le nom de *Szabadfalu* (en territoire français on a *Villefranche* d'après les franchises municipales qui furent accordées aux habitants, cf. Dauzat, Les noms de lieux, p. 157). On rencontre des noms analogues faisant allusion aux privilèges des colons étrangers aussi en d'autres régions de la Hongrie (cf. slovaque-hongrois *Lehota*, ruthène-hongrois *Voľa*, *Vólya*, etc.; dans les voïvodats *Sloboziia*). L'expansion géographique de ce nom montre nettement qu'il s'attachait nécessairement aux colons venus des voïvodats et que le mot *ochaba* est un de ces termes juridiques d'origine slave qui depuis la formation des voïvodats au XIV^e siècle sont si fréquents dans la langue des chancelleries roumaines. C'est à M. Melich que revient le mérite d'avoir prouvé d'une façon convaincante que les noms de ce genre ne remontent

¹⁰⁴ Cf. Convorbiri Literare XL (1906), p. 295, ss.; Dacoromania I (1920), p. 149, ss. ainsi que R. Vuia, *Tara Hațegului și regiunea Pădurenilor*. Cluj, 1926, p. 25.

certainement pas au-delà du XIV^e siècle.¹⁰⁵ Dans ces conditions, il ne peut être question de les reculer jusqu'à une date antérieure à la conquête hongroise (VII—VIII^e siècles), car, en ce temps-là, les Roumains n'avaient encore de formations politiques ni au nord, ni au sud du Danube. Parallèlement à l'évolution de ce terme juridique d'origine slave, devenu toponyme en pays roumain, on peut citer les noms de lieux *Uric*, *Uricani* (Moldavie; com. Hunyad) dérivés du mot *uric*, *erbliches*, *geerbtes*, *geschenktes Gut* (< hongr. *örök*). Ce dernier, comme nom commun, est des plus fréquents dans les documents slaves de Moldavie à partir de la fin du XIV^e siècle.¹⁰⁶ Les mots *ohaba* et *uric* sont donc des termes de droit qui ne pouvaient certainement pas entrer dans la toponymie qu'après avoir pris une acception spéciale dans la pratique judiciaire des chancelleries, à une époque ultérieure à la formation des voïvodats roumains. Ces faits de l'histoire du mot *uric* < *örök* ne font que corroborer les conclusions de M. Melich quant à la date de la formation des toponymes *Ohaba*, *Ohabița*.¹⁰⁷ On peut établir pour conclure que les plus anciens toponymes qui peuvent être mis en relation avec les Roumains, ne remontent pas au-delà des XII—XIII^e siècles. Cela n'empêche pas d'admettre que parmi les noms de lieux de la Transylvanie il peut y avoir, en effet, un ou deux que les Slaves de cette province, avant de s'assimiler aux Hongrois, ont pu encore transmettre aux Roumains en passe de s'infiltrer dans les régions nord-danubiennes. Il faut ranger dans cette catégorie qui se réduit à quelques unités,¹⁰⁸ le nom roumain de *Bălgrad*, Gyulafehérvár (auj. Alba Iulia), ou le nom *Târnava* du dép. et de la rivière Küküllő. Pour expliquer la survivance de ces dénominations slaves créées à une date bien proche de la conquête arpadienne, M. Melich est d'avis que les pâtres roumains les connurent à une époque où les débris des Bulgares ou d'autres Slaves méridionaux étaient encore assez nombreux en Transylvanie pour pouvoir conserver quelques toponymes et les transmettre immédiatement aux Roumains immigrants. Cela ne veut naturellement pas dire qu'on puisse y voir, avec M. Drăganu, les vestiges historiques d'une prétendue symbiose slavo-roumaine localisée dans l'intérêt de la thèse de continuité au sol de la Transylvanie, symbiose qui, à l'avis des sa-

¹⁰⁵ *A honfoglaláskori Magyarország* pp. 185—87.

¹⁰⁶ Cf. Treml, *Die ungarischen Lehnwörter im Rumänischen II.*: Ung. Jb. IX (1929), p. 281.

¹⁰⁷ Cf. *Revue des Etudes Hongroises* VI (1928), pp. 394—95.

¹⁰⁸ *Ib.* p. 242, ss.

vants roumains, eût précédé la pénétration hongroise.¹⁰⁹ Rien n'empêche de supposer que les Roumains n'aient emprunté aux Slaves les noms *Bălgrad* et *Târnava* qu'au cours des XII^e et XIII^e siècles, ce qui est d'autant plus probable que l'assimilation complète des Slaves transylvaniens aux autres populations n'aura guère eu lieu avant la fin du XII^e ou le début du XIII^e siècle.

Il est encore à remarquer que les Roumains, restés plus ou moins bilingues à cause du milieu slave méridional qu'ils venaient de quitter, étaient naturellement disposés à adopter en Transylvanie plutôt des toponymes slaves que des toponymes hongrois ou saxons. Cela explique très bien les ressemblances et les rapports multiples qu'on peut observer entre la toponymie slave et la toponymie roumaine de la Transylvanie. Tout porte à croire qu'au moment de l'immigration, les Roumains dont le bilinguisme se prolongea au moins jusqu'au XII^e siècle, étaient tellement pénétrés d'éléments slaves et bulgares que ces héritages balkaniques devaient faire sentir leur effet non seulement dans leur onomastique mais aussi dans leurs néologismes toponymiques.

Quoi qu'il en soit, il est acquis qu'en Transylvanie on n'a encore relevé aucun toponyme roumain d'origine slave dont le passage en roumain serait démontré pour l'époque antérieure à la conquête arpadienne.

Ceux qui contestent la force probante de l'argument toponymique, ne tiennent pas compte de la différence qui se montre

¹⁰⁹ Drăganu admet p. e. que le nom de *Târnava* ait été emprunté aux Slaves avant l'arrivée des Hongrois, parce que d'après G. Kisch „nachweislich(!?) seit Einwanderung der Magyaren (ca. 996) keine Slaven als Volk sich hierzulande niedergelassen haben" (*Siebenbürgen im Lichte der Sprache*, p. 194). Tout d'abord il n'est pas vrai que la conquête hongroise mit fin à l'immigration des Slaves en Transylvanie, et en second lieu il est certain que les Slaves trouvés dans cette province par les Hongrois conquérants gardèrent partiellement leur langue jusqu'aux XII—XIII^e siècles. Les considérations de Melich concernant les toponymes *Horvát*, *Horváthi*, *Sirbi* (ou. c. pp. 114, 174—7, cf. Kniezsa, *Ungarn zur Zeit der Landnahme*. Odbitka z Rocznika Slawistycznego T. XI—1933 ,p. 18), ont probablement échappé à l'attention de Drăganu. Il est même à espérer qu'on pourra trouver parmi les toponymes saxons de Transylvanie également des cas d'emprunt direct aux Slaves (cf. à ce sujet *Korrespondenzblatt des Vereins f. sieb. Landeskunde* LVIII—1935, pp. 144—45). Selon Drăganu *Bălgrad*, *Vlaha*, *Vlahița*, *Cluj*, *Sibiu*, *Sad*, *Bârsa* et quelques autres noms de lieux constitueraient des preuves en faveur d'une symbiose slavo-roumaine, antérieure à la conquête hongroise! Après ce que nous venons de dire, inutile d'y insister davantage d'autant plus que le savant roumain, en dehors de sa conviction personnelle, n'a produit aucun argument qui résiste quelque peu à la critique.

d'une façon si manifeste au point de vue de la conservation de l'ancienne toponymie dans les provinces romaines d'Occident d'une part, et dans les provinces d'Orient d'autre part. A notre avis, il est contraire à l'esprit de la vraie science, de passer sous silence la pauvreté infinie de la Dacie, d'une part, et la richesse exubérante de la Gaule, de l'Italie et de la Péninsule ibérique d'autre part. A l'encontre de ce que nous venons d'établir pour la Dacie, la Gaule p. ex. fourmille de toutes sortes de toponymes antiques qui portent l'empreinte indéniable de l'évolution phonétique des divers dialectes français.¹¹⁰ Aussi à l'est, partout où il y avait effectivement des Roumains, leur souvenir s'est maintenu, malgré leur assimilation complète, dans la toponymie, comme nous le constatons dans le cas des anciens noms de lieu d'origine roumaine de Bulgarie, de Serbie et de Bosnie.¹¹¹ Etant donné que dans toutes ces régions-là, ils ne furent pas supplantés définitivement et sans exception par des noms bulgares et serbes, il serait tout à fait impossible d'admettre exprès pour la Transylvanie la disparition complète des prétendus toponymes roumains antérieurs aux XII—XIII^e siècles. Leur manque dans la nomenclature géographique de l'ancienne Dacie s'accorde d'ailleurs parfaitement avec les faits de la pré-histoire roumaine examinés dans notre livre.

5. Parmi les arguments indirects qu'on allègue souvent contre la thèse de la continuité latino-roumaine de Dacie figure également le problème si discuté des anciens éléments germaniques du roumain. Déjà Haşdeu et d'autres savants avaient essayé de démontrer quelques vestiges d'une prétendue influence ancienne-germanique, mais leurs étymologies, comme le faisait remarquer déjà M. Densuşianu, se révèlent absolument insoutenables.¹¹² Dans la première phase de l'évolution de ce problème on croyait que quelques-uns des peuples germaniques ayant ravagé la Dacie dès le III^e siècle (Wisigoths et Ostrogoths, Carpes, Hérules, Taïfales, Vandales, Gépides) comme p. e. les Goths qui s'y établirent pour plus de cent ans, et les Gépides dont l'occupation dura plus de 500 ans pour ne cesser définitivement qu'à l'époque de la conquête arpadienne, devaient certainement laisser

¹¹⁰ Pour la stratification historique de ces toponymes v. A. Dauzat, *Les noms de lieux. Origine et évolution*. Paris, 1926.

¹¹¹ Pour les détails bibliographiques v. Iorgu Iordan, *Rumänische Toponomastik* II. und III. Teil. Bonn und Leipzig, 1926. pp. 259—60.

¹¹² *Histoire de la langue roumaine* p. 235.

leurs traces dans la langue du romanisme de cette province. Certains chercheurs — comme dernièrement M. Diculescou, — ont même cru pouvoir esquisser en couleurs romantiques plutôt qu'avec un esprit scientifique, les conditions de cette prétendue symbiose germano-roumaine.¹¹³ Cette thèse leur semblait d'autant

¹¹³ Pour la bibliographie de la question v. Friedwagner, *l. c.* pp. 653—4 et Trembl, *A románság őshazája és a kontinuitás* p. 12, n. 39. ainsi que M. Roques: *Romania XLIX*, p. 144, ss. et *ib.* L, p. 304. A l'avis du savant français „ce n'est pas l'illusoire reconstitution de quelque forme gépide d'après des mots du bas-allemand qui comblera l'hiatus" (il s'agit, bien entendu, de Diculescou: *Romania XLIX*, p. p. 145). Cf. encore l'opinion de Skok sur l'esprit qui commande les recherches de Diculescou: „Ein anderes Dogma beseelt hingegen seine Forschung, dieses ist national gefärbt und deshalb schwer zu bekämpfen (notre soulignement!); das ist der Glaube an die Kontinuität der Rumänen nördlich von der Donau auch vor dem 12. Jh. Beweise dazu sollte nach D. auch das Gepidische hergeben. Schlechte Etymologien sind leider keine Beweise": *Zeitschrift f. rom. Phil.* L—1930, p. 279. Aussi selon Giurescou „n'avem nimic sigur pentru moment" (*Istoria Românilor*. București, 1935, p. 207). On pourrait appliquer littéralement les paroles de Skok aussi à l'activité récente de Drăganu. Ceci dit, que faut-il penser de l'attitude adoptée par Gamillscheg dans son ouvrage de synthèse intitulé *Romania-Germanica* (Berlin—Leipzig, 1934—35) dans lequel il se déclare partisan convaincu de la continuité latino-roumaine en Dacie! On ne voit guère comment un philologue de sa taille a jugé, cette-fois, suffisant de consulter à la va-vite quelques auteurs roumains à l'exclusion de la littérature internationale. Il a formé son jugement à la seule lecture des ouvrages de Diculescou! Tout le monde sera d'accord que cette manière unilatérale de traiter un problème important de l'Orient Européen prête à la critique. En revanche, on comprendra sans peine que Gamillscheg en soit venu à déclarer textuellement ce qui suit: „Ich halte die Beweisführung Diculescus für lückenlos gelungen" (*ou. c.* II, p. 240). Il y a de quoi s'étonner non seulement pour nous mais aussi pour Sandfeld, Skok, Roques, Friedwagner et peut-être même pour Iorga qui a qualifié un ouvrage de Diculescou de „livre barbare" (*cf.* ci-dessus chap. 2, n. 42). L'impression qui se dégage en nous pendant la lecture du chapitre consacré aux éléments germaniques du roumain est des plus défavorables. Nulle trace de cette sagacité et de cette information profondes dont il donne tant de preuves dans les chapitres relatifs à la *Romania* occidentale. Est-il tombé un peu malgré lui dans ce guêpier qu'est l'Europe orientale fourmillant de toutes sortes de problèmes qui relèvent tantôt de la slavistique, tantôt de la hungarologie et tantôt d'autres disciplines d'un accès si difficile pour les romanistes occidentaux? Ce sont à coup sûr les cadres vastes de sa synthèse qui l'auront entraîné dans un domaine peu exploré par lui-même.

Quelques exemples suffiront pour montrer que Gamillscheg tombe dans des erreurs comparables à celles qu'avaient commises ces prédécesseurs. Il n'aperçoit pas non plus qu'à l'opposé des langues romanes occidentales le roumain ne connaît aucun mot d'origine ancienne-germanique évidente. Il ne fait en somme que continuer de pêcher dans la même eau trouble que

plus admissible qu' à l'Ouest la synthèse raciale et culturelle du monde germano-romain donna en effet naissance à d'intéressants cas de bilinguisme, laissant voir son influence, en des couches facilement séparables aussi dans la langue et la toponymie des Romains soumis. En revanche, le manque des éléments germaniques réserve au roumain une place à part parmi les langues néo-latines, y compris aussi le latin et l'ancien dalmate. Comme la désagrégation de l'unité linguistique du roumain primitif n'eut

personne avant lui n'a rendue plus limpide. En roumain, comme ailleurs, il y a, on ne le sait que trop, un stock de mots réfractaire à toute analyse étymologique. N'est-il pas étonnant que tous les mots que Gamillscheg tient pour gothiques ou gépides d'origine soient précisément de ce genre?

Le provincialisme roumain *ateiã* ‚s'endimancher' proviendrait du gépide *têwjan* (ou de ‚vielleicht schon *attêwjan*) Dans la forme **atteviare -vi-* aurait dû disparaître tout comme *-v-*. Cette dernière affirmation ne résiste guère à la critique. Vu le parallélisme du développement de *b* et *v* en roumain Gamillscheg aurait dû avoir sous les yeux le traitement de *-bi* dans **cuium* > *cuib*, *habeat* > *aibã*, *scabiam* > *sgaibã*, *rubeum* > *roib*, et celui de *-vi-* dans *istrorum. cãibę* < *cavea* (Pușcariu: *Dacorom. III—1922/23*, p. 671; cf. encore *scoibã* < *coveus* au lieu de *caveus*: *ib. V—1927/28*, p. 902). D'après Pușcariu une forme latine telle que **incaviolare* aurait donné en roumain **incãiburare* (*Dacorom. III*, p. 671). De plus, en supposant que *lat. pluvia* eût abouti à **pluibã* (en réalité on a *ploae* < *ploua*), nous sommes sûrs d'enlever les suffrages de tous les roumanisants compétants. La déclaration catégorique du savant allemand: „In **atteviare* (c'est nous qui mettons l'astérisque) *ist -v-* intervokalisches und schwindet wie sonstiges lateinisches *-v-*.” n'est pas sans brusquer l'histoire du roumain. On comprend que nous préférons l'explication de Skok: *Zeitschrift f. rom. Phil. L—1930*, p. 265, qui, possible phonétiquement, a aussi l'avantage de ne pas être basée sur une thèse illusoire.

Le mot *boare* ‚vent doux, exhalaison, chaleur' serait d'origine gotho-gépide (< **baürs*). Dans l'explication de roum. *burtã* ‚Mutterleib, Schmerbauch' Gamillscheg oppose le goth. *baürthei* à gép. **burthi* ce qui exigerait l'admission d'un gép. **burs!* Cette dernière forme à voyelle radicale *-u-* pourtant n'est pas susceptible d'expliquer la diphtongue de *boare*. Le terrain se dérobe donc sous le pied du savant allemand. Notons encore que Skok a réfuté l'hypothèse de l'origine gépide de ce mot et que Pușcariu a épousé son opinion (cf. *Dacorom. III*, p. 837; Gamillscheg se borne à observer que d'après Pușcariu *boare* ne peut pas remonter au bulg. *burja*).

Le roum. *rudã* ‚Stange, Deichsel' serait évidemment le gép. **rũda*. Gamillscheg oublie qu'en hongrois on trouve également le mot *rũd* ‚pertica, temo' (attesté dans les sources depuis le XV^e siècle, v. Szamota—Zolnai, *Magyar Oklevél-szótár*, 819; à l'opposé de roum. *rudã* le mot hongrois a développé une riche famille de composés et de dérivés). La diffusion de *rudã* limitée à la Transylvanie et à la Moldavie (cf. *Lexicon Budense*, 596; *Luceafãrul III*, 317; *Hetco, A berettyómenti román nyelvjárás*. Belényes, 1912, p. 49; *Caba, Szilãgy vármegye román népe*. Bécs, 1918, p. 100; *Vaida: Tribuna*, 1890, p. 377; *Șezãtoarea III*, p. 87, etc.) c. à d. aux régions habitées par une popu-

lieu, selon toute probabilité qu'au IX^e siècle on s'attendrait à retrouver dans tous les quatre parlors principaux les effets de cette influence germanique, qui, la thèse de la continuité dacienne une fois admise, devrait être considérée comme s'étant exercée sur le roumain sans interruption depuis l'évacuation de la Dacie jusqu'à la conquête hongroise. Il est certain qu'un contact linguistique d'environ sept siècles aurait marqué infailliblement d'une empreinte indélébile le roumain primitif dans le cas où celui-ci aurait évolué en Dacie aussi. Tandis qu'à l'Occident la discussion ne porte que sur la question de savoir si tel élément germanique est d'origine gothique, francique, bourgonde, etc., à l'Orient on n'a pas encore réussi à créer une seule oasis tranquille et sûre dans le désert des théories qui, malgré leur abondance, n'en sont pas moins insipides et antiscientifiques. Le seul fait qu'on puisse dégager du chaos des velléités de ce genre, c'est qu'en principe il n'est pas impossible que le roumain contienne d'anciens éléments germaniques. Notons cependant qu'il devait y en avoir, comme on a affirmé maintes fois, aussi dans la latinité balkanique¹¹⁴ de sorte que même si l'on démontrait un jour l'origine germanique de quelques mots roumains, cela n'autoriserait pas le chercheur à en conclure à la continuité latino-roumaine de Dacie. Ces quelques éléments germaniques pourraient être d'origine balkanique tout aussi bien que les éléments thraco-illyriens, albanais, grecs, serbes et bulgares et les autres balkanismes d'ordre phraséologique, morphologique, etc., du roumain. Il faut toujours tenir pour possible qu'un ou deux mots d'origine germanique aient pu s'introduire dans le roumain primitif aussi dans les régions sud-danubiennes, par conséquent, leur témoignage ne pourrait avoir une valeur décisive pour le problème de la continuité.

En revanche il est certain — et nous soulignons ce postulat — qu'admettant la continuité nord-danubienne des Roumains, il

lation hongroise, démontre également son origine hongroise. Le fait que dans des textes roumains un peu plus anciens (pour ne point parler des textes des XVI—XVIII^e siècles) ce mot ne peut être relevé s'accorde fort mal avec la thèse de l'origine gépide. Les acceptions familières au mot dialectal *rudă* s'expriment en roumain par *oiște*, *prăjină*, *proșap*, etc. L'origine hongroise probable selon Pușcariu (Dacorom. IV, p. 1350, n.) est pour nous chose évidente. Pour l'explication de *ă* final cf. Byck—Graur, *L'influence du pluriel sur le singulier*: Bulletin Linguistique I (1933), p. 39.

¹¹⁴ Cp. p. e. Philippide, *Originea Romînilor*, I, p. 349, ss.; Skok: *Zeitschrift f. rom. Phil.* XLIII, pp. 187—194 et *ib.* L, p. 352, etc.

faudrait trouver en roumain non seulement quelques éléments germaniques plus ou moins discutables, mais toute une série d'exemples absolument sûrs, tout comme en français ou en italien. Ce fait découle nécessairement de l'histoire des peuples germaniques à l'est de l'Europe. En résumé, les conclusions qu'on peut tirer de l'étude des rapports germano-roumains, s'accordent parfaitement avec tous les autres arguments invoqués contre la thèse de la prétendue persistance ininterrompue des Roumains transylvaniens.

De notre part, nous sommes d'avis que, si dans la latinité adriatique et urbaine de la Péninsule balkanique ainsi que dans la langue des agriculteurs et des éléments sédentaires on peut en effet démontrer l'existence de quelques mots empruntés aux Germains envahisseurs, établis au moins en partie dans la Péninsule, il n'en résulte pas du même coup que les mêmes mots d'origine germanique aient pénétré aussi dans la langue des pâtres balkaniques. Après le VI^e siècle, les Romains des Balkans avaient encore moins l'occasion d'emprunter des éléments germaniques de sorte qu'à notre avis, les recherches de ce genre ne sont pas propres à aboutir aux résultats que les champions de la continuité ne cessent pas d'en attendre.

6. Le troisième argument indirect contre la continuité latino-roumaine de Dacie nous est fourni par l'histoire des relations linguistiques des Roumains avec les Slaves du nord. Cet argument qui n'avait pas encore été invoqué par Roesler, a été examiné pour la première fois par M. Densusianu, dans son volumineux ouvrage sur l'histoire de la langue roumaine.¹¹⁵ Contrairement à l'avis de Roesler selon lequel les Roumains n'auraient immigrés au nord qu'au XIII^e siècle, M. D e n s u s i a n u s'est fixé le but de prouver par des arguments linguistiques la présence des Roumains en Moldavie et en Transylvanie aussi à une époque antérieure à la date de l'immigration roeslerienne. Pour y réussir, Densusianu attacha un intérêt tout particulier à la démonstration en ruthène de mots d'origine roumaine, dont l'emprunt fût antérieur au XIII^e siècle. Un tel mot serait, d'après lui, le ruthène *kʹlag* < roum. *chiag* 'Gerinnsel, Lab' (aroum., megl. *cʹlag*, Pușcariu, EtWb. n. 355), dont les variantes sont *gʹleg*, *glag* (d'où les infinitifs

¹¹⁵ *Histoire de la langue roumaine* I, pp. 302—303. Nous nous sommes brièvement occupés de cette question aussi dans notre étude *Die ungarischen Lehnwörter im Rumänischen*: Ung. Jahrb. VIII (1928), p. 42, ss.

dérivés *kłagati*, [za] *glągaty*; cf. encore *glądźyty*, *kładźyty*).¹¹⁶ Le même mot se rencontre encore en russe dial. *gljakъ*, *gljåkanka* ‚getrockneter Lammsmagen zur Bereitung von Schafskäse‘, en tchéco-morave *glága*, en slovaque *kłag*, et dans les dialectes polonais *kłag*, *kłok*, *głeg*, *głeg* (*kłagać* ‚mit Lab einmachen‘, *kłagać się* ‚sauer werden‘, v. Berneker, EtWb. p. 311). On y voit apparaître partout un *g* ou une occlusive et semi-occlusive (*k*, *dź*) provenant de l'altération de *g*. Pour établir la date de l'emprunt, on a cru pouvoir recourir aussi à deux critères phonétiques: le premier en est le groupe initial *kł*, le second, la consonne *g*.

Etant donné qu'à l'opposé du roum. *chiag*, en ruthène on a *kłag* avec *l* mouillé, Densusianu a affirmé que ce mot avait passé en ruthène avant le changement régulier de *cł*, *gl* en *chi*, *ghi* dans le roumain du nord, phénomène qu'il a censé complètement accompli déjà au cours du XIII^e siècle. Par conséquent, il s'agirait dans ce cas d'un emprunt antérieur à l'époque indiquée. Malgré l'avis de Densusianu, nous devons constater que, selon le témoignage de certaines données absolument dignes de foi, le changement en question n'était achevé pas même aux XV—XVI^e siècles¹¹⁷ ce qui permet d'affirmer que ce mot pouvait passer en ruthène sous l'ancienne forme *cłag* également dans l'espace de temps qui va du XIII^e au XVI^e siècle. Il est encore à remarquer que *ł* palatal des formes ruthènes *kłag*, *glag*, *głeg* s'explique fort bien aussi comme un son ‚anorganique‘, car, d'après l'affirmation de M. Scheludko, le groupe *-kj-* étant étranger à la structure phonétique de l'ukrainien, on y introduit souvent un *l* épenthéti-

¹¹⁶ Drăganu, *Româniî în veacurile IX—XIX*, p. 414, cite, renvoyant à Miklosich, *Wanderungen der Rumunen*, pp. 17, 21, 22, 23 et EWS. 66., aussi les formes ruthènes *kłah*, *kłahaty*.

¹¹⁷ C'est Philippide qui a démontré en détail les défauts de la théorie de Densusianu, l. c. pp. 772—73. Aussi selon Drăganu: „Fără o atestare documentară nu putem fixa deci când și în ce formă a fost primit rut. *kłag* (cf. Kłag a. 1242, p. 408), etc” (ou. c. p. 414). Les données afférentes ont été recueillies par Drăganu qui a tenu compte aussi de la forme *kleje* = *cheie* ‚clef‘ notée par l'Anonyme de Karánsebes (> roum. Caransebeș). Ajoutons que les formes *liubi*, *liubov* (< slave *ljubiti*, *liubovъ*), attestées dans les plus anciens textes roumains, s'opposent de la même façon aux formes ultérieures *iubi*, *iubov*. Elles font également témoignage de l'existence de l' mouillé aux XV—XVI^e siècles; v. Rosetti, *Limba română în secolul al XVI-lea*. București, 1931, p. 76. — Dans la citation d'en haut le toponyme *Kłag* doit être lu *Kłai* et n'a certainement rien à voir avec le roum. *chiag* (cp. Cod. Dipl. Poloniae Minoris II, p. 68, note). Cette donnée se rapporte selon Kniezsa au village *Kłaj* qui existe encore aujourd'hui en Pologne, v. Arch. Eur. C.-Or. II (1936), p. 108.

que, de sorte que partant de la forme plus récente *chiag* on peut également aboutir à *kľag* (cf. *sembreľa* < roum. *simbrie*, *hľaba* < hong. *hiába*).¹¹⁸

Un autre critère phonétique qui a échappé à l'attention de Densusianu mais dont il faut néanmoins tenir compte, c'est la chronologie du changement de *g* en *h* en ruthène. Selon les recherches de phonétique historique, ce changement s'est opéré dans l'intervalle du XI^e au XIV^e siècle¹¹⁹ ce qui devrait avoir pour conséquence, la présence ininterrompue des Roumains en Transylvanie et dans les régions voisines d'au-delà des Karpathes une fois admise, que les plus anciens mots d'origine roumaine du ruthène eussent participé en bloc au passage de *g* en *h*. En ce cas, au lieu de *kľag*, on s'attendrait à **kľah* de même que les mots roumains *gavură*, *strungă*, *rumegă* se reflèteraient sous des formes telles que **havora*, **struha*, **rumehaty* au lieu des variantes à *g* qui seules sont attestées *gavora*, *strunga* et *rumegaty*. Cependant en ruthène il y a des noms communs et des toponymes qui présentent en effet un *h* au lieu du roum. *g*. C'est ainsi qu'on a *gruń* et *hruń* de roum. *gruniu* > *gruiu* 'colline' (v. aussi les toponymes: *Gruń*, *Hruń* tandis qu'ailleurs on a seulement *g*: ruth. *grunyĥ*, tchéco-morave *gruń* 'waldiger Bergabhang', pol. *gruń*, *groń*, hong. *gorony*); *gard*, *hard* < roum. *gard* 'Einfriedigung, Gehege'; à côté de la forme presque généralement répandue *Magura* on rencontre en Zemplén *Mahorka*, en Silésie *Mahura*.¹²⁰ Reste à savoir si ces formes éparses qui présentent le changement de *g* en *h* nous autorisent à fixer leur emprunt à une époque antérieure au XI^e siècle. En considération d'une remarque de Scheludko suivant laquelle dans les dialectes du petit russe il existe jusqu'à nos jours une tendance à substituer un *h* au son étranger *g*, nous devons répondre par la négative. On ne pourrait attribuer au XI^e siècle ou à une époque plus reculée encore que l'emprunt de mots d'origine

¹¹⁸ *Rumänische Elemente im Ukrainischen*: Balkan-Archiv II (1926), p. 121.

¹¹⁹ Cp. Scheludko, *ib.*; Vondrák, *Vergleichende slavische Grammatik*², p. 360 partage l'avis de Sobolevskij d'après lequel au XIV^e siècle on trouve déjà *h* dans la majorité des parlars ruthènes et russes-blancs. V. à ce sujet aussi Kniezsa, *l. c.* 158.

¹²⁰ V. Drăganu, *o. c.* pp. 203—206, 327, 396—399, 414 et index. Rappelons qu'au nord de la Tisza on trouve alternativement *Gruń* et *Hruń* sur le même territoire bien délimité. Il convient de rappeler que *Mahorka* n'est point slovaque mais ruthène et qu'il se trouve dans le finage du village Varychovcy habité par des Ruthènes. Sur ce nom ainsi que sur le silésien *Mahura* cf. Kniezsa, *l. c.* p. 117.

roumaine dont toutes les variantes ruthènes présenteraient un *h* au lieu de *g*. Mais comme on a partout des flottements du type *gruń* \sim *hruń* (v. plus haut), il faut constater que de tels mots n'existent pas en ruthène. De plus, étant donné que le passage de *g* à *h* ne s'est pas opéré partout à la fois, rien n'empêche d'admettre que les mots passés en ruthène au cours des XIII^e et XIV^e siècles aient évolué, selon les régions, soit parallèlement au développement du lexique ruthène présentant un *g* primitif, soit indépendamment de ce processus phonétique. A partir du XIV^e siècle le *g* des mots roumains passés en ruthène se maintient partout intact. D'après ce que nous venons de dire l'emprunt des mots du type roum. *g* > ruth. *g* \sim *h*, soit *gruń* \sim *hruń*, *gard* \sim *hard*, *Magura* \sim *Mahura* peut être donc fixé à une date quelconque dans l'intervalle du XII^e au XIV^e siècle, qu'il serait difficile de préciser davantage. En même temps il faut bien tenir compte aussi des possibilités de substitution d'un *g* étranger par *h* en ruthène. C'est pourquoi, étant donné le caractère facultatif de ce dernier phénomène, on arrive à la conclusion que voici: si en ruthène le *g* d'un mot d'origine roumaine passe à *h*, on ne peut pas en forger un argument chronologique; si le *g* au contraire, reste invariable, il prouve que l'emprunt du mot en question est certainement postérieur au XIII^e ou au XIV^e siècle. En résumé, aussi bien l'étude de l'évolution organique que les possibilités de substitution phonétique aboutissent au même résultat: rien ne prouve que parmi les mots d'origine roumaine du ruthène il y ait des emprunts antérieurs aux XII—XIV^e siècles. Si Drăganu semble admettre d'après l'aspect phonétique des mots tels que *hruń*, *hard*, *Mahura* que les éléments roumains en question aient pénétré en ruthène avant les XI^e et XII^e siècles,¹²¹ nous devons nous refuser à nous ranger à son opinion puisque la formation de ces quelques variantes à *h* s'explique très bien à une date ultérieure soit par l'évolution organique soit par la substitution de *h* à *g*.

Les conclusions de Scheludko concernant les mots passés des langues slaves du nord en roumain confirment en tout les considérations que nous venons d'esquisser. Elles montrent en outre que

¹²¹ *Ou. c.* pp. 205, 597 et *Revue de Transylvanie* I (1934), p. 400. Le toponyme *Mahura* qu'on trouve en Silésie n'est pas emprunté aux Roumains, mais probablement aux pâtres ruthènes émigrés à l'Ouest. Sur le rôle joué par l'élément ruthène dans la Haute-Hongrie (la Slovaquie) et les régions limitrophes v. le compte rendu critique d'Etienne Kniezsa sur l'ouvrage de Hołub-Pacewiczowa, *Osadnictwo pasterskie i wędrowniki w Tatrach i na Podtatrzu*. Kraków, 1931, dans *Századok* LXIX (1935), p. 86, ss.

les critères phonétiques, d'après lesquels Br ü s k e¹²² avait essayé de démontrer en roumain des mots d'origine ruthène antérieurs au XIII^e siècle, ne sont fondés sur rien de certain, comme en général aussi au point de vue historique, avant le XIII^e siècle, les contacts linguistiques ruthéno-roumains semblent tout à fait improbables.¹²³ L'étude des toponymes d'origine ruthène des provinces roumaines aboutit également à des résultats analogues allant de pair avec la chronologie des noms communs de même provenance.¹²⁴ Pour conclure, nous n'avons qu'à constater, une fois de plus, l'accord parfait de cet argument indirect avec les autres faits de la préhistoire roumaine étudiés dans notre livre.

7. Parallèlement à ce que nous venons d'établir au sujet des rapports ruthéno-roumains il est certain que les débuts des contacts hongrois-roumains ne remontent pas non plus au-delà des XII—XIII^e siècles. La présence des Roumains sur le territoire de l'ancienne Dacie est attestée pour la première fois au tournant du XII^e et du XIII^e siècle par des noms de personne, au XIII^e, par des noms de lieux et dès le XVI^e siècle, par des mots d'origine roumaine introduits dans les dialectes hongrois des régions habitées aussi par des Roumains.

L'étude des noms de personnes qu'on rencontre dans les documents du royaume hongrois, nous permet de constater qu'avant le XIII^e siècle il n'y en a pas un seul qui soit d'origine sûrement roumaine.¹²⁵ Le premier nom de personne qui, au prime abord, paraisse se prêter sans aucune difficulté à être dérivé du

¹²² *Die russischen und polnischen Elemente des Rumänischen: Jahresb.-Weigand, XXVI—XXIX (1921).*

¹²³ *Nordslawische Elemente im Rumänischen: Balkan-Archiv (1925), p. 159.* Pour d'autres références v. Drăganu, *ou. c. p. 415, n. 1.* Cf. encore Bonkáló: *Ung. Jahrb. I (1921), pp. 215—232.*

¹²⁴ V. à ce sujet les études de M. Ștefănescu dans l'*Archiva de Iași* à partir de 1922.

¹²⁵ Pour le XI^e siècle Densusianu cite le nom de *Kokora* (*Histoire de la langue roumaine* I, p. 393, d'après Boczek, *Cod. dipl. et epist. Moraviae. Brünn, 1836, I, p. 125*), pour le XII^e, le nom de *Krez* (*ib.*, d'après Fejér, *Cod. dipl. VII^v, 102*). L'origine slave du premier est supposée par Drăganu (*Români în veacurile IX—XIV*, p. 192, n. 2) et celle du second, par Weigand: *Balkan-Archiv, III, 107—108*. Selon l'explication convaincante de Kniezsa *Krez* est la forme abrégée du nom de personne slave *Krěsimir*, v. *Arch. Eur. C.-Or. I (1935), p. 177—8*. Il est d'ailleurs incertain si le roum. *creș* 'kraus' remonte au latin (v. Drăganu, *ou. c. pp. 180—1*), cf. encore chap. III, n. 58. En général au nord du Danube on ne peut pas démontrer des noms de personnes roumains qui soient antérieurs au XII—XIII^e siècles.

roumain est *Fichur*. Ce nom porté par un serf signalé parmi les habitants d'un village du comitat Bihar (autrefois du diocèse d'Arad) se rencontre dans le texte d'une charte rédigée selon la conjecture de M. Szentpétery aux environs de 1202—3.¹²⁶

¹²⁶ *Az Árpád-házi királyok okleveleinek kritikai jegyzéke*. t. I. Budapest, 1923, p. 61. — Dans la même charte, Drăganu veut expliquer du roumain (ou. c. p. 293) les noms *Qrud*, *Micus-Mikus*, *Tata*, *Nuqucz*, *Karachin*, et *Qucus*. Le premier qu'il prononce |krud|, serait identique au roum. *crud* 'roh, unreif'. Toutefois rien n'indique s'il faut lire ce monosyllabe en effet |krud| ou plutôt |krüd| cp. dans la même charte: *Sencural*, *Petur*, *Egud*, etc. où l'*u* équivaut à *ü*; tandis qu'ailleurs: *Buna*, *Solumusmezew*, *Sconnuk* l'*u* représente certainement le son *ou*. Comme nulle part ailleurs nous n'avons rencontré un tel nom de personne ni un nom de lieu, nous ne pouvons pas admettre l'hypothèse de Drăganu. En outre, Drăganu, quoiqu'il parle de ce *Qrud* à plusieurs reprises, ne mentionne jamais le point d'interrogation que le copiste consciencieux de la charte en question (E. Jakubovich) a cru nécessaire de mettre après ce nom. En réalité nous avons donc affaire à la lecture douteuse d'un nom encore plus douteux. Pour terminer nos objections, rappelons que *Qrud* n'est pas un nom de personne, mais un nom de lieu „Villa Humorok habet in occidente metas... inde ad monticulum qui dicitur Buc, deinde ad Narhod, inde *Qrud* (?) et sic vertitur...” (l. c. p. 64). — *Micus*, *Mikus* avec *u* ou *ü* sont certainement les variantes hypocoristiques du nom *Miklós* qu'on retrouve plus tard sous les formes évoluées *Mikos*, *Mikes* (cp. Katalin Varga, *Becéző keresztneveink*. Szeged, 1931, pp. 78—80, sous *Miklós* et *Mihály*; dans la même charte on trouve aussi *Mica*, *Micusa*), par conséquent, elles n'ont rien à voir avec le roum. *Mic* 'petit'. — Le nom *Tata* n'offre aucun indice permettant d'en conclure à la nationalité de son porteur, v. Kniezsa, l. c. p. 117—8. — *Nuqucz* serait, selon Drăganu, la forme réduite de *Ionucuf* (∞ *Ion*, *Ioan*). Pour aboutir à cette hypothèse exclusive, il faut négliger la majorité des conjectures de prononciation: |nukuc|, |nüküc|, |nukuč|, |nüküč|. Bien que le roumain connaisse les suffixes *-uc* et *-uř* ce qui, en principe du moins, rend admissible la formation d'un suffixe composé du type *-ucuf*, nous ne pouvons guère croire à l'existence réelle de formes telles que *Ionucuf*, *Ionucufă*, dont on s'attendrait à avoir, par abréviation, plutôt *Cufu* que *Nucuf*. Les formes hypocoristiques les plus courantes de *Ion* sont *Ionică*, *Ionifă*, *Ionuř*, *Ionel*, *Nică*, *Niřă*, *Nuřu*, *Niřică*, *Nache*, *Oniřă*, *Onuř*, *Iancu*, etc., Cp. J. Popovici, *Rumänische Dialekte* I. Halle a. d. Sp. 69. *Oanea*, *Oancea*, *Oniř* (Dacoromania VII, p. 461). — Le nom *Karachin* ne figure pas sur la page de l'ouvrage de Szentpétery indiquée par Drăganu; p. 63 il y a une forme *Carassum* représentant le nom de personne hongrois *Karácsony*, d'origine probablement slave (v. Melich, *A honfoglaláskori Magyarország*, pp. 313—14). D'après Drăganu, le serf nommé *Karachun* serait un Roumain parce que le mot hongrois *karácsony* 'Noël' peut être d'origine roumaine. Comme aussi bien les arguments d'ordre phonétique que les faits de l'histoire des civilisations de l'Europe Centre-Orientale sont en contradiction avec l'hypothèse de l'origine roumaine (v. les références citées par Drăganu, ou. c. p. 47, ss. et surtout les développements détaillés de Kniezsa, l. c. p. 160—4.) et que l'histoire de ce mot n'est claire ni en hongrois ni dans les langues slaves, il faut rayer le nom

Si l'on avait la certitude que la rédaction originale perdue de cette charte plusieurs fois recopiée contenait, elle-aussi, la même forme graphique de ce nom, on pourrait expliquer *Fichur* par le roumain *fecior*, *ficior* (< lat. *fetiulus) ,enfant, garçon, jeune homme, serviteur' qui, plus tard, passa en hongrois comme appellatif sous la forme *ficsur* ,dameret, bellâtre' (dans les dialectes *ficsór*, *ficsur*, *ficsúr*, v. Szinneyi, Magyar Tájszótár).¹²⁷ Cependant, M. Kniezsa vient de prouver récemment que le texte défiguré par plusieurs copistes de la charte en question fourmille de notations inexactes. En considération de ce fait il est enclin à voir dans *Fichur* la forme corrompue du nom de personne hongrois *Fehér* qui peut bien avoir été orthographié *Fechyr*.¹²⁸ L'hypothèse

Karachin, *Karachun*, *Karácsony* dans la liste des noms de personnes hongrois d'origine ,manifestement' roumaine pour le laisser, jusqu'à preuve du contraire, dans la catégorie des noms d'origine slave. — Vouloir expliquer du roumain le nom *Qucus* n'est qu'une mauvaise plaisanterie (l'authenticité de cette forme reste d'ailleurs douteuse puisque dans la même charte on rencontre aussi la graphie *Queus*, v. Szentpétery, *ou. c. p. 63*; il est évident qu'il s'agit là d'une faute de copie ou d'impression résultant de la confusion de *c* avec *e*; quelle est la forme authentique?). Opérant avec des noms analogues, même en les lisant avec esprit de critique, on pourrait démontrer partout la présence de n'importe quel peuple à n'importe quelle date. On n'aurait qu'à pêcher dans l'eau trouble.

¹²⁷ *Ou. c. pp. 66, 583 et 586*, Drăganu cherche à faire croire qu'en hongrois il y aurait des mots d'origine roumaine antérieurs au XV^e siècle. Il prend la date à laquelle apparaît le nom du serf *Ficsur* (v. ci-dessus) pour la première mention du nom commun correspondant. Il ne fait donc aucune distinction entre nom propre et nom commun, ce qui témoigne d'une erreur de méthode bien grave. Selon lui le fait que dans nos chartes il y a des noms de serfs d'origine roumaine, prouverait qu'à la même époque aussi les appellatifs correspondant à ces noms eussent passé en hongrois. Nous ne pouvons naturellement pas nous ranger à cette opinion simpliste. Nous tenons à rappeler que les premières mentions de *Fichur* en Hongrie se rapportent sans exception à des noms de personne et non pas à un nom commun (cp. Magyar Nyelv, XXIV—1928, p. 48). Quoique plus tard le même mot apparaisse en hongrois aussi en qualité de nom commun, on ne peut pas en conclure à l'existence en hongrois d'un *ficsor*, *ficsur*, emprunté au roumain, déjà au début du XIII^e siècle. Les premières données relatives à ce nom commun ne remontent pas au-delà du XVII^e siècle (comme Drăganu lui-même le sait fort bien v. p. 66, ce qui pourtant ne l'empêche pas de citer p. 586, le mot *ficsór* parmi les éléments roumains du hongrois antérieurs au XIV^e siècle!), cp. Nyelvtörténeti Szótár I, 850., et Oklevél-Szótár, 246., sous *ficsór* 2, et Szinneyi: Magyar Nyelvőr, XXII (1893), p. 438. Les variantes *ficsur*, *fityur*, relevées dans le dictionnaire de Czuczor-Fogarasi au sens de „nyalkafi, urfi, ki igen ki van cziczomázva, piperézve; piperkőcz' sont d'origine encore plus récente, cp. Horger, Magyar Nyelv, X (1914), p. 409.

¹²⁸ V. l. c. p. 148.

de Kniezsa ne manque pas d'être vraisemblable et nous sommes obligés de reconnaître qu'elle vaut bien celle de l'origine roumaine du nom transmis très probablement sous une forme estropiée.

Dans le „Registre” de Várad (> roum. Oradea, identique à Nagyvárad = Oradea Mare) contenant les données relatives aux épreuves du feu subies par les inculpés de 1205 à 1235 on trouve deux personnes du nom *Fata* (1219: serviteur dans le com. Bihar; 1221: roturier, ib.) qui, à la rigueur, pourraient être considérées comme les premières attestations authentiques de la présence des Roumains au comitat Bihar si l'on avait des arguments assez convaincants pour dériver ce nom du roum. *fată* ‚fille, vierge, servante’ (< lat. *foeta*) plutôt que du germ. *Fato*.¹²⁹ Quoi qu'il en soit, il serait surprenant de trouver en fonction de nom d'homme un mot ayant le sens de ‚fille’. Quelques amateurs de l'onomastique roumaine ont essayé d'expliquer aussi d'autres noms propres contenus dans le Registre par le roumain, mais c'est Drăganu lui-même qui écarte leurs hypothèses en affirmant que: „numai *Fata* este cu siguranță românesc”.¹³⁰ Remarquons encore qu'au XIII^e siècle, avant et après l'invasion des Mongols, on rencontre fort peu de noms de personnes d'origine roumaine, tandis qu'au cours des siècles suivants les chartes font de plus en plus souvent mention des Roumains, ce qui correspond parfaitement au fait de l'infiltration graduelle du roumanisme en Transylvanie.¹³¹

¹²⁹ Selon Melich il n'est pas probable que cette dénomination soit d'origine roumaine (*A honfoglaláskori Magyarország*, p. 307). Cela n'empêche pas Drăganu de se prononcer plus nettement que ne le fait le savant hongrois en faveur de la provenance roumaine du nom de personne en question: *Toponimie și istorie* p. 128, ss. et *Români în veacurile IX—XIV* p. 448, ss.

¹³⁰ *Ou*, c. p. 295. Il y démontre le mal-fondé des étymologies proposées par Russu-Sirianu, Iorga et Șt. Manciușlea quoique lui-même n'hésite pas à énumérer une quantité de noms de personnes qu'il prétend avoir un ‚aspect’ roumain. Comme au XIII^e siècle il y avait déjà çà et là des Roumains aussi dans le Bihar, il n'est pas entièrement exclu, en effet, que parmi les noms slaves du „Registre” de Várad il y ait quelques noms dont les porteurs étaient Roumains ou Slavo-Valaques bilingues immigrés des Balkans ou de la Valachie. En revanche, il faut réfuter les explications occasionnelles de A. Veress qui cherche également des noms roumains dans l'onomastique du „Registre”, cf. *Bibliografia română-ungară* I, p. 12, n. 1.

¹³¹ Les défenseurs de la continuité (récemment aussi Drăganu et Giurescou) aiment accuser l'invasion des Mongols de l'an 1241, d'avoir détruit les chartes censées contenir des données relatives aux Roumains. Au cours d'une polémique avec Iorga, János Székely eut l'occasion de démontrer l'insuffisance de cet argument, v. *Revue des Études Hongroises* VI (1928), pp. 272—73. Il constate qu'avant 1241 les Roumains sont mentionnées cinq fois et après, jusqu'à la fin du siècle, six fois. En même temps le nombre

Si nous tenons compte des résultats auxquels M. Melich a abouti dans son ouvrage écrit en hongrois sur „La Hongrie à l'époque de la conquête” ainsi que des recherches toponymiques faites à l'initiative de Weigand,¹³² nous pouvons établir qu'au nord du Danube c'est seulement la couche la plus récente de la toponymie qui est formée par des noms de lieux d'origine roumaine. Au point de vue chronologique ce fait s'accorde très bien avec le témoignage des noms de personnes. Bien que quelques savants comme Jung, Iorga, Densusianu et Drăganu aient fait de leur mieux pour découvrir quelques toponymes roumains dans les chartes hongroises du XI^e siècle, leurs tentatives n'ont abouti à aucune conclusion quelque peu admissible. La discussion a porté entre autres, sur une charte de Géza I concernant la fondation de l'abbaye de Szentbenedek près du Garam. Tout en reconnaissant qu'on avait tort de vouloir expliquer du roumain les toponymes contenus dans cette charte, Drăganu s'obstine à affirmer l'origine roumaine de la dénomination d'une piscine dite „Rotunda”.¹³³ Sur ce point il n'hésite pas à souscrire à l'avis de Iorga selon lequel il faudrait y voir une dénomination d'origine roumaine (cf. roum. *rotund*, -ă „rond”) remontant au XI^e siècle ou peut-être même à une époque plus ancienne encore! Si cette affirmation résistait à la critique, nous aurions là le plus ancien toponyme roumain non seulement dans la région du Bihar, mais aussi dans toute la Transylvanie. Cependant, si l'on examine le texte de la charte, où l'on lit „piscina quae vocatur rotunda”,¹³⁴ ce *rotunda* (et non pas *Rotunda* comme Iorga et Drăganu l'écrivent pour des motifs que nous voulons ignorer)¹³⁵ apparaît comme un complément prédicatif et non pas

des chartes concernant les Saxons s'élève à 78 jusqu'à 1241 et à 285 jusqu'à la fin du siècle. Après ces calculs, l'auteur a parfaitement raison d'aboutir à la conclusion suivante: „Par conséquent si les chartes ne font que rarement mention des Roumains au XIII^e siècle, c'est qu'à cette époque il y avait encore fort peu de colons roumains en Transylvanie”. Cf. à cela encore la charte d'André III, chap. III, n. 61.

¹³² V. notre compte rendu dans Ung. Jahrb. VIII (1928), pp. 395—7.

¹³³ *Români în veacurile IX—XIV* pp. 292—93, 307.

¹³⁴ *Ou. c. p. 292*; Drăganu écrit ce nom avec une majuscule „piscina quae vocatur *Rotunda*”, après la publication de mon compte rendu dans la revue Századok il a jugé bon de rétablir la minuscule, v. Revue de Transylvanie I (1934), p. 404. Dans cet article il cherche à me donner une leçon de latin, ce qui le fait tomber dans de nouvelles erreurs, cp. Archivum Philologicum — Egyet. Phil. Közl. LIX (1935), pp. 218—19.

¹³⁵ Fejér, *Cod. Dipl. I*, p. 433. Pour les copies ultérieures et la bibliographie de la charte en question v. Szentpétery, *ou. c. p. 8*.

comme nom propre. Pour entrer dans les détails des erreurs commises par Drăganu, constatons tout d'abord que cette 'piscine dite ronde', était certainement appelée *Kerektó* en hongrois (cf. p. e. 1225: Cum tribus piscinis... *Cuiseb cerecto*; 1408: *Piscinas Ethe Kerekthow* Laponya; 1413: usque ad piscinam *Kerektow vocatam*, etc.: Szamota—Zolnai, Oklevél-szótár), et qu'elle se trouvait non pas en Bihar, mais selon Ortway, dans le comitat Csongrád, au bord de la Tisza, près de Csány.¹³⁶ Dans ces conditions nous ne comprenons pas pourquoi Drăganu, tout en connaissant les constatations de Ortway, cite ce nom à plusieurs reprises parmi les toponymes de Bihar. En second lieu, il considère certainement à tort l'adjectif latin *rotunda* comme un mot roumain intercalé(!?) dans le texte latin de la charte en question. Qu'il le fait à dessein, cela est prouvé par l'R majuscule qu'il n'hésite pas à employer pour adapter l'adjectif *rotunda* aux besoins de sa spécieuse argumentation. Il n'en est pas moins vrai que ce mot est aussi peu roumain que p. e. l'expression *rotundum stagnum* (dans une charte de Béla IV concernant le domaine Chonuk,auj. Csanak dans le com. Komárom), à laquelle correspond en hongrois *Kerektó*, *Kerekmocsár*. Voici en outre un passage caractéristique tiré d'un acte de donation du roi André II, daté de 1225: „Contulerunt etiam duo *prata* sibi coniacentia, nomen uni *rotundum*, et alteri *Zakan* (fors. Zarhan) *Réte*”.¹³⁷ Ce dernier exemple montre nettement que les dénominations dont l'interprétation s'imposait spontanément, ont la plupart du temps été traduites en latin tandis que les noms de lieu moins compréhensibles (dans ce cas le nom *Zakan*) ont été maintenus par les chancelleries sous leur forme originale. On connaît encore un exemple où l'on rencontre alternativement *kerek* et *rotunda* suivant que le nom est noté en hongrois ou en latin. C'est ainsi qu'on a *Kerekeghaz* en 1311, mais „Versus *Rotundam ecclesiam*”, en 1413, de même que „Quandam *Silvam rotundam*” en 1418 mais „particulam silua *kerekerdew*” en 1510 etc., etc.

Il arrive, bien entendu, qu'aussi d'autres adjectifs latins s'ajoutent en qualité d'épithète aux noms des étangs et des localités. C'est ainsi que nous pouvons signaler la dénomination de *Alba piscina* (com. Zala)¹³⁸ les exemples du type „Perben villae

¹³⁶ *Magyarország régi vízrajza* II, p. 174; cf. Knauz, *A Garam-melléki szent-benedeki apátság*, p. 28, n. 5.

¹³⁷ Ortway, *ou. c.* II, p. 175; Fejér, *Cod. Dipl.* III, p. 64.

¹³⁸ Par un procédé incompréhensible, Drăganu renverse l'ordre des mots et écrit „piscina Alba” (*ou. c.* p. 148). Cette donnée provient d'ailleurs d'une charte

piscina bona" (com. Szerém),¹³⁹ qu'on rencontre dans l'acte de donation de Béla IV concernant le monastère des Cisterciens à Ugurd. Conformément à la logique tendancieuse de Drăganu ces toponymes devraient également contenir les adjectifs roumains *alb*, *-ă*, 'blanc' et *bun*, *-ă*, 'bon'. Cependant, ce serait tout aussi absurde que de vouloir identifier le nom de la „*piscina rotunda*" avec le roum. *rotundă*. Par un tel procédé on pourrait trouver dans les chartes latines du moyen âge hongrois un nombre illimité d'autres toponymes pseudo-roumains et nous nous étonnons franchement de les voir si négligés dans l'ouvrage volumineux de Drăganu. Faut-il s'étonner de ce qu'il s'attache de préférence aux chartes dont l'ancienneté est assez honorable? Evidemment pas. On comprend sans peine qu'en appliquant la méthode personnelle du savant roumain rien ne serait plus facile que de démontrer des Roumains anciens un peu partout où le latin était la langue officielle de l'Eglise et de l'Etat. Le caractère sophistiqué de cette 'méthode' montre d'ailleurs d'une façon éloquente jusqu'à quel point peut dégénérer l'argumentation de ceux qui préfèrent l'opiniâtreté à la lumière des faits.

Les chartes, on le sait, étaient rédigées en Hongrie comme dans d'autres pays de culture occidentale, en latin. D'autre part, le roumain a conservé un important stock de mots d'origine latine. Si l'on tient compte encore de l'habitude des scribes de traduire les noms de personne et les noms de lieu populaires (hongrois au autres) en latin — phénomène qui s'explique par un effort instinctif ou conscient tendant à réduire au minimum le nombre des éléments d'un aspect rébarbatif, donc par un besoin d'obtenir le maximum d'homogénéité dans un contexte suivi — on pourra pénétrer d'emblée le mécanisme précaire du procédé par lequel Drăganu arrive à tenir pour roumain ce qui, en réalité, est purement et simplement latin. Répétons-le une fois de plus, cette méthode arbitraire d'identification ne marque aucun progrès au point de vue scientifique, elle ne fait qu'engendrer de nouvelles confusions appelées à envelopper dans un brouillard artificiel l'évidente

fausse, datée de 1019 et attribuée à St. Etienne, mais rédigée au XIV^e siècle (Szentpétery *ou. c. I*, p. 4). Ortway fait remarquer que *Alba* est le nom traduit ex latin de *Fehértó* (*ou. c. I*, p. 75) ce qui explique l'ordre de mots insolite (*Alba piscina* au lieu de *piscina Alba*). Ce nom ne prouve donc nullement l'existence des soi-disant Roumains de Zala au XI^e siècle. Ce cas comporte de nombreuses analogies avec celui de *'piscina quae vocatur rotunda'*.

¹³⁹ Ortway, *ou. c. II*, p. 96.

fausseté de la thèse de la prétendue continuité latino-roumaine en Transylvanie.

Dans le cas du contexte „*piscina quae vocatur rotunda*” remarquons encore qu'il serait surprenant de voir des pâtres errants donner un nom à un vivier de la Plaine Hongroise à une époque sensiblement antérieure à la date de leur établissement en Transylvanie. On admettrait que *rotunda* (ou comme l'écrivent Iorga et Drăganu *Rotunda*) fût une dénomination d'origine roumaine, qu'il resterait de quoi s'étonner puisque dans le pays de Bihar pendant le laps de temps considérable allant de 1075 à 1283 il ne serait plus question de ce roumanisme que Drăganu croit avoir démontré dans ces régions dès l'époque de la conquête hongroise. C'est que pour y trouver le premier témoignage de Roumains après 1075 il faudrait attendre jusqu'en 1283 quand les chartes font mention d'un village du nom *Oláhtelek* aujourd'hui disparu (on le trouve à la fin du XIV^e siècle encore dans le voisinage du château fort Solyomkö).¹⁴⁰ Ce nom présente un intérêt particulier aussi au point de vue de l'histoire du peuplement. Les noms de lieu composés de la sorte c. à d. d'un nom ethnique et du mot *telek* ‚terrain, fonds’ prouvent notamment que les habitants des villages de noms pareils sont des immigrés dans les régions respectives. Parmi les noms de village du même type nous relevons *Csételek* (anciennement *Csehtelek* c. à d. village des Tchèques), *Orosztelek* (v. des Ruthènes ou des Russes), *Tóttelek* (v. des Slaves, des Slovaques), *Székelytelek* (v. des Sicules), etc. Ces noms ont été donnés par la population hongroise environnante.

A ces arguments nous pouvons ajouter encore que le roumain n'a pas conservé de mot latin pour désigner l'étang poissonneux. Le lat. *piscina* qui aurait donné **peştină* n'existe nulle part sinon à titre de mot savant sous la forme *piscină*. Le paysan et le berger roumain n'ont aucune notion de ce mot remplacé en roumain commun par *heleşteu* (< hong. halastó) et en Moldavie aussi par *rimnic* (< bulg. rybъnikъ ‚piscarius’). Nous n'osons même pas poser la question de savoir comment les Méglénites, les Aroumains et les Istroroumains appellent le vivier. Ce qui est certain c'est que les Hongrois et les chancelleries royales de Hongrie trouvaient toujours le moyen de donner des noms aux étangs sans recourir pour si peu de chose au vocabulaire des pâtres roumains.

¹⁴⁰ Bunyitay, *Bihar vármegye oláhjai és a vallási unió*. Tört. Ért. (Etudes Historiques de l'Académie des Sciences Hongroise) 1892, no. 6, p. 4.

Rien de plus fréquent dans les documents écrits de la latinité de Hongrie que de rencontrer le même nom de personne ou de lieu alternativement en latin et en langue populaire. C'est ainsi qu'on a *sepulchrum paganorum* \approx *pagansér* (auj. on dirait *pogány-sír*), *vadum arenarum* à côté de *Föveny* > *Fény* (village sur la rive droite de la rivière Temes près de Módos), *nova curia* \approx *Wyodwar* (wy = új, *odwar* = *udvar*), *Vyudvar* (com. Zala, auj. Újudvar), etc.¹⁴¹ Il peut naturellement arriver que le nom populaire, par caprice de la tradition écrite forcément lacuneuse, n'ait pas été repassé à la postérité, ce qui pourtant ne nous autorise pas du tout à voir dans des noms latins tirés de chartes latines autant de preuves toponymiques d'une soi-disant population roumaine.

On ne pourrait pas objecter non plus que dans le fameux passage „*piscina quae vocatur rotunda*” l'expression „*quae vocatur*” fasse allusion non pas à un nom traduit en latin, mais à un terme courant de la langue vulgaire, c'est-à-dire, en l'espèce, à une dénomination roumaine. C'est justement le contraire qui est prouvé jusqu'à l'évidence par les exemples suivant: 1245: „... *terram Timar et terram que vocatur magna villa a castro Szobolch exemptas*” où *magna villa* correspond à *Nagyfalu* (com. Szabolcs);¹⁴² chez le Notaire Anonyme du roi Bela *Fejéregyháza* est nommé dans l'expression suivante „*ecclesia quae vocatur alba*”,¹⁴³ etc. Tout compte fait nous sommes d'avis que la seule explication juste de „*piscina quae vocatur rotunda*” est d'y voir la traduction d'un hongrois *Kerektó* de même que *magna villa* équivaut à *Nagyfalu* et *ecclesia alba* à *Fejéregyháza*. S'il y avait en effet été au pays de Bihar ou dans les régions voisines des Roumains au XI^e siècle, — ce qui n'est qu'une possibilité purement théorique — on ne pourrait aucunement le prouver par les données du type „*piscina rotunda*”. Il résulte donc de tout ce que nous avons dit jusqu'ici que les sources historiques du XI^e siècle ne contiennent encore nulle trace de Roumains transylvaniens.

Au XII^e siècle, on ne trouve pas non plus, sur le territoire

¹⁴¹ Cf. Magyar Nyelv, XXX (1934), p. 188.

¹⁴² Orsz. Levéltár, Dl. 297 (charte conservée aux Archives Nationales de Budapest), v. encore Csánki I, p. 521., Lipszky, p. 444.

¹⁴³ Pais, *Magyar Anonymus*. Budapest, 1926, p. 92. Ce volume contient en dehors d'une introduction et la traduction hongroise de la chronique du Notaire anonyme aussi de sagaces commentaires sur les noms propres insérés dans le texte latin de la chronique.

de l'ancienne Dacie Trajane, des noms de lieux ou de personnes dont l'origine roumaine soient suffisamment assurée. Quoiqu'on n'en doive pas nécessairement conclure à l'absence totale de Roumains nomades dans les régions nord-danubiennes, c'est un fait acquis qu'au XII^e siècle les données susceptibles d'une analyse linguistique ne nous fournissent encore aucun témoignage sûr de l'établissement définitif des Roumains en Transylvanie.¹⁴⁴

¹⁴⁴ Dans mon premier compte rendu critique sur le livre de Drăganu (Századok, l. c.) je reprochais déjà à l'auteur d'avoir tiré ses conclusions de matériaux mal contrôlés et de laisser souvent en doute le lecteur quant à la valeur qu'il attribue lui-même à ses explications. Là-dessus le philologue roumain a préféré faire un choix des toponymes qui, à son avis, seraient particulièrement susceptibles de prouver la présence des Roumains dans la Transylvanie médiévale (v. Revue de Transylvanie I—1934, p. 401, n. 1.). Abstraction faite des données *Questest* et *Chueytora* que l'auteur lui-même a marqué d'un point d'interrogation, il ne reste plus aucun parmi ces toponymes qui soit antérieur à 1214 de sorte que nous ne voyons pas bien le rapport qu'il puisse y avoir entre ceux-ci et la thèse de la continuité dont la défense est le but avoué de Drăganu. Voici donc les noms de lieux en question (je mets entre parenthèses la date de leur première mention): *Kald* (1261): quant à ce toponyme, Attila T. Szabó a démontré avec une argumentation linguistique et topographique irréfutable qu'il n'a rien à voir avec les Roumains, cf. Magyar Nyelv XXX (1934), pp. 317—18. — *Bolta* (1261): l'o de la forme plus ancienne exclut la possibilité de la faire dériver du roum. *baltă* 'marais'. Dans ce cas on s'attendrait à *Balta*, cf. *OklSz.* p. 45. C'est peut-être un diminutif *Bolta*, dérivé du nom *Boldizsár* (jadis aussi *Boltosar*, *EtSz.* p. 459). — *Baach* (1263): plus d'une raison s'oppose à la dérivation du roum. *bács* 'Senner' ou d'un nom propre de la même origine; c'est plutôt le turc *Bács* (v. *EtSz.* p. 218, et surtout Kniezsa: *Arch. Eur. C.-Or.* I—1935, p. 109—11.). *Ontelke* (1263): impossible de faire remonter à *Onu* (variante de *Ion*) ce monosyllabe qui a causé de graves difficultés même à des linguistes aussi réputés que Gombocz ou Melich. Même s'il était sûr que la variante *Onu* existât au XIII^e siècle, on s'attendrait plutôt à trouver en hongrois *Onutelke* puisque l'amouissement des voyelles finales était déjà chose accomplie à cette époque. L'idée de la dérivation roumaine n'est qu'un jeu facile avec les possibilités d'interprétation auxquelles se prêtent les monosyllabes; — *Roosk* (1319): rien n'est plus forcé que de vouloir expliquer par le roum. *roșc(?)* 'rougeâtre', ce nom d'origine slave, v. Kniezsa, l. c. p. 205—6. — *Cocil* (1217) peut être identifié aussi à l'allemand *Kocil*; en revanche *Lupșa* (1366) est certainement un toponyme roumain. — Le nom de *Ripafolua* (1366), plus tard *Répaľalva*, all. *Rependorf*, dérive de *répa* 'carotte, betterave' (dial. *ripa*), cf. villa *Rapularum*, dans la liste des dîmes de Pápa (Pesty, *Magyarország helynevei* I, p. 282). — *Mikháza* (1309): c'est Liebhardt qui a raison de le faire dériver de *Miklós* (*Balkan-Archiv* III—1927, p. 54). A notre avis ce n'est pas le slave *Miko*, mais plutôt le hongrois *Mik* (cf. K. Varga, *ou. c.* pp. 9, 78—79). Drăganu y voit le roum. *Micu* ∼ *mic* 'petit' cf. à ce sujet les remarques judicieuses de Kniezsa, l. c. p. 190—91. — *Olafenes*, *Olahfenes* (1332—37); Drăganu le tient pour un village roumain antérieur à la conquête hongroise(!) parce

Au XIII^e siècle on ne rencontre encore que quelques rares

que dans le Répertoire de Lipszky (II, p. 45) il est enregistré, outre le nom hongrois et le saxon *Wal.-Fenisch*, aussi sous le nom roumain *Vláhá*. Nous ne voyons pas pourquoi il faille faire remonter ce dernier nom justement aux Slaves de l'époque de la conquête. — *Zeku* (1228): en ce cas c'est de nouveau l'homonymie qui induit l'auteur en erreur et l'invite à ébaucher des explications fantaisistes. Dans la charte en question (Zimmermann—Werner, *Urkundenbuch* I, p. 48) nous lisons la phrase suivante „et sic descendit in vallem qui vocatur *Zeku*”; il s'agit là certainement d'un nom dérivé du hongr. *szék, szik* „vadum, loca vadosa, paludosa, lutosa; nitrum, loca nitrosa”, quoique le savant roumain essaye de le tirer du roum. *sec, seacă*, 'sec'. Voilà un exemple de plus de cette méthode d'identification facile, propre à tromper les non-spécialistes. L'origine hongroise de *Zeku* est d'ailleurs indiquée aussi par les toponymes voisins mentionnés par la même charte (tels que *Mogorreu* = *Magyarrév*, *Wecheu* = *Vecső*, mons *Zakal* = *Szakál*, *Dienustelek*, *Luer* = *Lövér*, *Sceplok* = *Széplak*, etc. cf. Ortway, o. c. I, p. 139, s. v. *Bodagd*). Cette étymologie pseudo-roumaine s'insère bien dans la longue liste des cas du type *mál* et *Mik*, qui montrent d'une façon très instructive, à quels efforts antiscientifiques le chercheur roumain doit avoir recours pour démontrer la présence d'anciens noms roumains dans les chartes de Hongrie. — ‚Mons geminus’ (1238); comme plus haut, dans le cas de „piscina quae vocatur rotunda”, c'est de nouveau un mot latin, à savoir *geminus* (Zimmermann—Werner, *Urkundenbuch*, I, 67: „versus silvam super beerch, qui dicitur Zuhodol vadit super *geminum* montem...”) qui représenterait un *Geamănă*, dénomination roumaine censée avoir existé dès le début du XIII^e siècle (cf. *Românii în veacurile IX—XIV*, p. 494, n. 1). Nous serions curieux de savoir si le ‚hegyes domb: colline pointue’ („meta... incipit super *collem acutum*”), cité dans la même charte, représente également une dénomination d'origine roumaine. Si non, pourquoi faut-il expliquer du roumain le latin „mons geminus”? Nous n'avons aucun témoignage pour la chronologie de la dénomination roumaine; elle peut remonter aussi bien au XIII^e siècle qu'au XIX^e; — *Cornăţel* (1306): nom incontestablement roumain mais provenant d'un document faux (cf. le compte rendu de Tagányi sur l'*Urkundenbuch* de Zimmermann—Werner: *Századok*, XXVII—1893, pour *Kornecel ib.* pp. 55—56); pratum *Gura* (1306): d'après la signification du roum *gură* ‚gueule, bouche, embouchure, entrée’ on s'attendrait à trouver un génitif après *Gura* (cp. *gura muntelui, gura pâraului*, etc.). Quoique ce nom de pré soit ainsi assez hypothétique, il est pourtant possible qu'il dérive en effet du roumain. Pourtant cette donnée provient du même document faux, et comme nous ne la connaissons d'aucune autre source, elle peut être inventée par Kemény lui-même; *Fogros, Fogaras* (1291): essayant de l'expliquer par le roum. *tag* ‚fagus’ on se heurte à deux difficultés: d'une part ce mot n'a pas un collectif **făgariu* qui puisse donner naissance à *făgăras*, d'autre part les formes les plus anciennes doivent certainement avoir été **Fugros, *Fugoros* (cp. le saxon *Fugresch*) qui aboutirent régulièrement à *Fogros, Fogaras*. Dans ces formes anciennes à voyelle radicale -u- cet u ne peut pas être d'origine roumaine. En résumé, à l'exception de *Cornăţel* et de *Gura* (noms enregistrés dans un faux du comte Kemény) nous ne pouvons admettre aucune étymologie roumaine de Drăganu. Ces maté-

traces du roumanisme dans la toponymie (comme peut-être le nom

rioux toponymiques ne sont bons qu'à défigurer la vérité historique et à donner lieu à des réfutations ennuyeuses.

Ses exemples puisés dans la toponymie du Banat, des comitats Arad et Bihâr, n'ont plus de force probante non plus; outre le nom de *Oláhtelek* qui rappelle une colonisation de l'évêque de Várad (1283), on n'y trouve, au XIII^e siècle, que les toponymes suivants: *Alba* (1214) que Csánki (I, p. 601), probablement à raison, identifie avec le nom de la commune *Albis*, peut être aussi un diminutif du nom de personne *Albert* formé à l'aide du suffixe *-a*. Ceci est d'autant plus vraisemblable que *Albis* dérive également de *Albert*. Le roum. *alb*, *-ă*, 'blanc' et le nom de personne *Albu* (mais non *Alba!*) donneraient dans la toponymie *Albești*, *Albeni*, *Albi*; en tout cas ils seraient munis de quelque suffixe. L'emploi d'un nom de personne sans suffixe pour désigner une localité est extrêmement fréquent en hongrois et très peu connu en roumain. — *Apa* (sur le territoire de l'ancien comitat Zaránd, auj. *Apateleak*, roum. *Mocrea*, dans le district de Borosjenő-Ineu du com. Arad) serait le roum. *apă* et par ce sens il correspondrait, selon Drăganu, à *Mocrea*, dérivé du slave *mokrъ* 'humide'. Comme cette connexion ne nous paraît pas assurée, nous rappelons que près d'Apateleak il y a aussi un vignoble dit *Mokra* (cf. Károly Rácz, *A zarándi egyházmegye története*. Arad, 1880, p. 147). Il est certain qu'on a appliqué le nom de la colline au village et non pas inversement. Le nom d'*Apa* est identique au hongrois *Apa*, employé aussi comme toponyme (EtSz.). L'idée de l'identification *Apa* = *apă* est au moins aussi bizarre que la roumanisation du nom *Apahida* devenu *apa hâdă* 'eau dégoûtante', „până ce s'a găsit un om mai cuminte, care să restituie numele vechiu în drepturile sale” (v. Pușcariu: *Dacoromania* VI, p. 529). — La „villa Onuz”, mentionnée une seule fois et non identifiable avec aucune localité connue (Várad Regestrum, Karácsonyi—Borovszky, p. 266, No. 298) serait selon Drăganu, le nom de personne roumain *Onuș*. Pour faire admettre cette hypothèse, il aurait dû prouver que dans la première moitié du XIII^e siècle on employait déjà *Onuș*, à côté de *Ionuș*, et que le *z* de *Onuz* doit être certainement lu comme *ts* et non pas comme *s*. La manière de la formation de ce toponyme n'est pas du tout roumaine, on s'attendrait plutôt à **Onușesti* ou **Onușeni*. Il est certain que cette „villa” qu'il faut chercher quelque part dans le com. Szatmár, n'est pas identique avec le toponyme disparu „tres terras” *Wonuz* en Csanád qui, à son tour, n'est pas non plus d'origine roumaine. Une localité du nom *Vonucz* est citée aussi dans une charte de Louis le Grand, en 1343: „Possessio *Vonucz* vocata in qua est Ecclesia Beati Martini Confessoris fundata, iuxta villam Kerekeghaz adjacens” (cp. Fábrián Gábor, *Arad vármegye leírása*, I, Buda, 1835, p. 226, nom cité sans la mention de l'Église de Saint Martin, aussi par Csánki I, p. 781). Ce *Vonucz* paraît être de la même origine que *Wonuz*, mais la population du village étant catholique, il y a une raison de plus pour contester l'étymon roumain. Nous tenons à remarquer que nous ne nions pas par là la possibilité de la présence des Roumains dans le comitat de Arad au XIV^e siècle, mais nous simplement l'explication proposée par Drăganu. Comme il n'est pas prouvé qu'à cette époque l'o soit déjà devenu une diphtongue dans le dialecte de cette région, il est incertain si *Wonucz* peut correspondre à la forme *Uonuș*. — *Dumbul* (1221) figure également dans le Registre de Várad („villa *Dumbul*”,

Karácsonyi—Borovszky, p. 259. No. 283). C'est probablement à cause de la terminaison *-ul* que Drăganu identifie ce toponyme isolé avec le roumain *Dâmbul*, ce qui impliquerait qu'aux XII—XIII^e siècles les Roumains connaissent déjà si bien le mot hongrois *domb* 'colline' qu'ils pouvaient donner ce nom à un village. Comme toponyme, **Dâmbul* fait une impression assez étrange et aussi l'histoire des colonisations ne vient guère à l'appui de cette hypothèse. En défaut d'autres formes, on ne pourrait dire rien de certain sur ce toponyme. Son origine roumaine serait plus probable si l'on avait **Dimbul* au lieu de *Dumbul*. On peut même supposer que *Dumbul* est un nom de lieu purement hongrois composé de *domb* 'colline' + suff. dim. *-ul* (v. à ce sujet Kniezsa: Arch. Eur. C.-Or. II—1936, p. 160). — *Kupa* (1226); les incertitudes et les possibilités homonymiques qui entourent les localités de ce nom, inspirent quelque doute aussi à Drăganu (v. pp. 105, 109, 236, 255, 309) c'est pourquoi nous ne comprenons pas comment ce nom puisse figurer dans le choix de toponymes paru dans la „Revue de Transylvanie” où, pourtant, il ne devrait y avoir que des noms de lieux dont l'origine roumaine paraît assurée, au moins à Drăganu. — Le nom de lieu *Zor* („villa *Zor*”, Registre de Várad) n'est certainement pas le roum. **Sor* (< lat. *soror!*) mais le hongrois *szar* 'excrementum' qui, devenu nom de personne, a pu donner naissance à ce toponyme (cf. „villa *Sorou*” attesté également dans le Registre de Várad). Le nom de *Szór* (com. Pest) à cause de son *ó* long, ne peut être rangé sous cette rubrique. Parmi les toponymes qui grâce à la méthode „homonymique” sont qualifiés de „sûrement” roumains, il faut citer en dernier lieu *Ulma* (terra *Ulma*, Hazai Okm.-tár I, p. 33 et aussi Wenzel, Árpád-kori Új Okm.-tár VI, p. 505, a. 1232), qui est peut-être identique au nom de *Uljma* (ce dernier existe encore aujourd'hui dans la partie yougoslave du com. Temes). Deux dépendances de Váradia portent aussi des noms analogues: *Wlma*, *Wlmafalva* (Wyllenfalva), cp. Csánki, I, 763. No. 16, 35; un „districtus de *Ulma*”, est attesté dans le com. Dubicza (Mon. Hung. Hist. I:XXXVI, p. 226), cf. encore *Ulma*, nom d'un village en Bucovine. Comme parmi les dérivés du roum. *ulm* 'orme' on ne rencontre jamais la forme *Ulma*, malgré le témoignage du toponyme bucovinien, l'hypothèse de Drăganu n'est pas susceptible d'emporter la conviction. On connaît les variantes *Ulmul*, *Ulmi*, *Ulmulețul*, *Ulmușorul*, *Ulmeni*, *Ulmetul*, *Ulmețul* (I. Iordan, *Rumänische Toponomastik* I, pp. 33, 155, 174), *Ulmoasa* (Moldovan-Togán, *Dicț.*), mais un *Ulma* serait tout aussi difficile à admettre que les formes hypothétiques **Brada* (≈ *brad* 'pinus silvestris'), **Faga* (≈ *fag* 'hêtre'), **Paltina* (≈ *paltin* 'érable'), etc.; en revanche il y a des formes telles que *Bradul*, *Fagul*, *Paltinul*, *Brazi*, *Fagi*, etc. Au point de vue purement phonétique, l'all. *Ulme* conviendrait de beaucoup mieux (son *-e* aurait facilement évolué vers *a* en hongrois), mais comme „terra *Ulma*”, *Ulmafalva* fait probablement allusion au nom d'un ancien propriétaire, il est préférable d'y voir un nom de personne. La forme phonétique de *Ulma* n'exclut pas la possibilité de l'expliquer éventuellement par le moyen d'une langue turque. Étant donné les anciennes colonies petchénegues et coumanes du Banat, on peut songer à une origine petchénegue surtout en connexion avec *Ulma* du com. Temes d'autant plus que ce nom apparaît dans une charte où les Petchénegues sont également nommés.

Voilà donc les toponymes du XIII^e siècle dont la provenance roumaine paraît certaine aux yeux de Drăganu. Malheureusement, en dehors des pièges

de *Fatateleke*,¹⁴⁵ mentionné pour la première fois en 1243; à côté de ce nom très suspect au point de vue de son origine et à celui de la source dans laquelle il est puisé, il faut certainement ranger sous cette rubrique le nom de *Oláhtelek* qui apparaît en 1283). Pour apprécier ces données à leur juste valeur, passons en revue les mentions que nos chartes font des Roumains au cours du XIII^e siècle. A ce propos nous aurons l'occasion de mettre en relief plus d'un fait qui nous servira à faire comprendre le rôle minime que le roumanisme du XIII^e siècle pouvait jouer dans l'enrichissement de la toponymie transylvaine. Voici donc ces données groupées par ordre chronologique:

1. (1210). Une lettre de donation du roi Bela IV, datée du 23 juin 1250 fait mention des troupes auxiliaires qui, sous la conduite d'Iwachin, comte de Szeben, avaient été envoyés en 1210 pour porter secours à Assen, l'empereur bulgaro-vlach.¹⁴⁶ Dans ces troupes, outre les Sicules, les Saxons et les Petchénègues, il y avait aussi des Roumains (rex ipse comitem Iwachinum associatis sibi Saxonibus, *Olacis*, Siculis et Bissenis in subsidium illi transmisit). D'après Karácsonyi ces Olaci furent recrutés parmi les Roumains de la région de Szeben,¹⁴⁷ qui, conformément aux ordres du roi de Hongrie, étaient soumis au comte saxon de Szeben. La même charte fait encore voir que ces Roumains fonctionnaient,

que les possibilités homonymiques tendent à tout moment au chercheur, aussi la négligence des lois essentielles de la toponymie roumaine réduisent à néant les résultats des efforts du savant roumain. En conclusion nous pouvons constater qu'il n'a pas réussi à démontrer l'existence de toponymes roumains remontant au XIII^e siècle. Loin de vouloir nier la possibilité théorique de toponymes roumains au XIII^e siècle nous tenons à répéter une fois de plus que les exemples cités par le savant roumain sont des toponymes pseudo-roumains ou, dans le meilleur des cas, ils sont d'origine fort obscure. N'est-il pas caractéristique que les chartes du XIII^e siècle ne connaissent des Roumains sédentaires que dans des villages aux noms hongrois?

¹⁴⁵ Pour se prononcer sur la provenance roumaine de ce nom, il faudrait prouver en outre que la réduction de *ea* à *a* après une labiale (*f*) se fût accomplie dès le XIII^e siècle (cp. istroroum. *fețe*, aroum. *feată*, megl. *feță*). On ne peut passer sous silence le fait que les savants ne sont pas d'accord pour l'expliquer du roumain, cp. Drăganu, *Români în veacurile IX XIV*, pp. 449—453. L'attribution de l'an 1243 en guise de la première apparition de *Fatateleke* est rendue particulièrement difficile par l'opinion de Karácsonyi d'après laquelle la charte en question serait un faux, v. *A hamis, hibáskeletű és keltezetlen oklevelek jegyzéke*. Budapest, 1902, pp. 14—15.

¹⁴⁶ Szentpétery, *l. c.* p. 277, ss.

¹⁴⁷ Századok, XLVI (1912), et Erdélyi Irodalmi Szemle 1927, p. 235.

tout comme les Petchénègues également immigrés, en qualité de garde-frontières et qu'occasionnellement ils faisaient aussi un service militaire.¹⁴⁸ Ces Roumains étaient encore sans exception des pâtres nomades ou transhumants dont les katouns anonymes, à cause de leur insignifiance et de leur mobilité, ne laissèrent pas la moindre trace dans les documents latins du XIII^e siècle. C'est donc en 1210 que, pour la première fois, les chartes font mention des Roumains en Transylvanie.

2. (1222). L'année de l'édition de la Bulle d'or André II, roi de Hongrie, restitue Herman, le grand-maître de l'Ordre Theutique, dans la possession du pays de Barcaság (en roum. Țara Bârsei, en allem. Burzenland). Il permet à l'Ordre de transporter du sel à travers la terre des Sicules et des Roumains sans payer d'impôt (cum transierint per terram Sicularum aut per *terram Blacorum*).¹⁴⁹ La terre des Roumains dont il est question ici, est à chercher dans la région de l'Olt, aux alentours de Kerc. Dans une charte du pape Honoré III, éditée pour reconnaître et confirmer la donation d'André II, et rédigée d'après le texte de la première, on mentionne également la *terra Blachorum*. Il est à remarquer que dans toutes les deux chartes le Barcaság est cité comme *terra deserta et inhabitata* (en 1213: *vacua et inhabitata*).¹⁵⁰ Nous ne savons rien sur la contribution du roumanisme du Barcaság à la toponymie transylvaine du XIII^e siècle.

3. (1223). Gocelin offre au monastère de Kerc le mont Saint-Michel qu'il avait reçu d'André II. Le roi, approuvant cette donation, confirme le monastère à nouveau dans la possession de la terre purgée des Roumains (*terram quam prius eidem monasterio contuleramus exemptam de Blaccis*).¹⁵¹ Dans la description des limites du domaine en question, on rencontre, outre le nom de l'Olt et de Kerc, celui-ci d'origine obscure, trois toponymes d'origine manifestement hongroise (palus *Eguerpatak*, fagus *Nogebik*, rivulus *Arpas*), mais aucune trace de toponymes roumains.

¹⁴⁸ Cf. Georg Müller, *Die ursprüngliche Rechtslage der Rumänen im Siebenbürger Sachsenlande*. Hermannstadt, 1912, pp. 232—34 et Székely, *l. c.* p. 273.

¹⁴⁹ Zimmermann—Werner, *Urkundenbuch* I, pp. 19—20; pour sa situation géographique v. Hunfalvy, *Az oláhok története* I, pp. 328—30. et Karácsonyi: *Századok*, XLII (1908), pp. 847—48.

¹⁵⁰ Zimmermann—Werner, *ib.* pp. 16, 19, 22.

¹⁵¹ *ib.* p. 27.

4. (1224). André II, établissant les privilèges des hôtes allemands sur le territoire qui va de Szászváros jusqu'à Barót, resp. jusqu'à Daróc, leur donne la forêt des Roumains et des Petchénègues à titre d'usufruit commun avec ceux-ci (*silvam Blacorum et Bissenorum cum aquis usus communes exercendo cum praedictis scilicet Blacis et Bissenis*).¹⁵² Hunfalvy cherche cette forêt dans les montagnes de Kerc qui s'étendent à l'est de Szeben, où les Roumains aussi bien que les Petchénègues faisaient paître leurs troupeaux, remplissant, en même temps, leur fonction de garde-frontière. Selon M. Drăganu, le toponyme *Cornăţel* (hong. Hortobágyfalva, en saxon Härwesdorf) aurait déjà existé en 1306 et, par conséquent, ce serait le plus ancien des toponymes roumains de cette région, s'il ne s'était pas conservé, lui aussi, dans un acte falsifié. Comme le nom roumain de cette commune n'est attesté que dès le XVIII^e siècle, il faut rayer le nom de *Cornăţel* dans la liste des toponymes roumains du XIV^e siècle. C'est en 1776 que nous entendons parler pour la première fois des Roumains y établis: c'est alors que les habitants de Nagycsür (Großscheuern), Szentersébet (Hammersdorf), Szászújfalva (Neudorf) et Veresmart (Rothberg) engagent comme pasteurs des Roumains de Cornăţel.¹⁵³

On cite parmi les données antérieures à l'invasion des Mongols aussi une charte du chapitre de Gyulafehérvár, datée de 1231 où il est question de la propriété d'un Buyul, située sur le territoire des Roumains (in ipsa terra *Blaccorum*) près de Szombat hely (plus tard Szombatfalva). On y fait mention même des propriétaires qui l'avaient possédée à l'époque de la domination bulgare en Transylvanie.¹⁵⁴ Cependant cette charte s'est révélée également fautive.¹⁵⁵

¹⁵² *ib.* p. 35; Hunfalvy, *ou. c.* p. 335.

¹⁵³ Müller, *ou. c.* p. 180. Cf. ci-dessus la note 144.

¹⁵⁴ Zimmermann—Werner, I, p. 55; Hunfalvy, *ou. c.* pp. 335—36.

¹⁵⁵ Cf. Károly Tagányi: Századok, XXVII (1893), p. 55; Karácsonyi, *ib.* XLII (1908), p. 848; Iorga, *Geschichte des rumänischen Volkes*. Gotha, 1905, I, pp. 213—14; Philippide, *Originea Romînilor* I, p. 713. — Drăganu (*Români în veacurile IX—XIV* p. 562, n. 2) renvoyant à l'année 1893 de la revue Századok ne cite pas le numéro de la page ce qui est d'autant plus surprenant que c'est justement sur la page indiquée ci-dessus que Tagányi démontre la fausseté de la charte datée de 1306 qui contiendrait la première mention de *Cornachel* (cf. encore Karácsonyi, *A hamis, hibáskeletű és keltezetlen oklevelek jegyzéke 1400-ig*. Budapest, 1902, pp. 34—35). Les données du type *Cornăţel* sont propres à induire en erreur même des chercheurs objectifs, cf.

Jusqu'à l'invasion des Mongols il n'y a donc que quatre mentions authentiques relatives à des Roumains de Transylvanie. Ce qui est bien intéressant, elles se rapportent sans exception aux Roumains des régions frontières du sud, établis aux alentours de Szeben et de Fogaras, auxquels, en échange de leur service de garde-frontière, on permettait d'y séjourner et d'utiliser les gros pâturages carpathiques. A notre avis, cependant, cette fonction impliquait nécessairement, surtout au commencement, une certaine stabilité du séjour. C'est pourquoi, en considération des faits cités ci-dessus, nous refusons d'admettre l'assertion — d'ailleurs nullement fondée ni sur des hypothèses, ni sur des arguments de probabilité — d'après laquelle les Roumains, déjà à la fin du X^e ou au début du XI^e siècle, se fussent établis non seulement dans les régions de Fogaras et de Szeben, mais aussi ailleurs en Transylvanie, de sorte que dès ce temps-là les Hongrois auraient pris contact avec eux.¹⁵⁶

Laissant de côté pour le moment l'histoire des Roumains de la Moldavie voisine, examinons une à une les données qui se rapportent aux Roumains de Valachie et de Transylvanie dans l'époque ultérieure à l'invasion des Mongols.

1. (1247). Le roi Bela IV, pour remédier aux ravages causés par les Mongols, accorde aux chevaliers de St. Jean de Jérusalem, le Szerémség „cum *kenazatibus Joannis et Farcasii* usque ad fluvium Olth, excepta terra *kenazatus Lynioy vaivodae*”¹⁵⁷ en même temps que toute la Coumanie, „excepta terra *Szeneslai vaivodae Olacorum*”. Voilà la plus ancienne charte qui mentionne des kénézats et des voïvodats roumains au nord du Danube, sur le territoire soumis au roi de Hongrie. C'est dans ce pays ayant appartenu aux Coumans et aux Mongols qu'on rencontre les premières cristallisations politiques rudimentaires des Roumains, d'où seront issus, au XIV^e siècle, leurs premiers voïvodats proprement dits.

le compte rendu de Graur sur le livre de Drăganu: Bulletin de la Société de Linguistique XXXV (1935), Comptes rendus, p. 105.

¹⁵⁶ Cp. Treml, *A románság őshazája és a kontinuitás*. Budapest, 1931, p. 5, n. 1. Dans cette étude d'information moi-même j'ai cru possible de fixer à une date si reculée les débuts de l'installation des Roumains en Transylvanie. Aujourd'hui ayant en main les données fournies par les chartes du XIII^e siècle, je dois renoncer à soutenir cette conjecture injustifiée. C'est ici que j'attire l'attention sur la distinction qu'on doit faire entre l'apparition des premiers pâtres nomades et celle des premiers villages habités par des Roumains devenus sédentaires. Cf. à ce sujet le chap. V de notre livre.

¹⁵⁷ Zimmermann—Werner, *l. c.* p. 73, ss. Cp. encore chap. I, n. 2.

L'histoire politique des Roumains définitivement établis sur la rive gauche du Danube commence en réalité par ces kénézats et ces voïvodats,¹⁵⁸ bien qu'il soit probable que sans l'influence des Petchénègues, des Coumans et des Mongols de Kipčak, le roumanisme du nord ne serait jamais parvenu à former un état politique, et que, dans ce cas, aussi les premiers kénézats auraient disparu sans laisser de traces. Le peu d'importance des Istroroumains, des Méglénites et des Aroumains dans l'histoire de l'Europe Orientale montre bien quel sort eût attendu les Roumains immigrés au nord si, à l'heure propice, ils n'eussent lié des relations très serrées avec des peuples de race turque.

2. (1252). Bela IV fait don à Vincent, fils d'Akadas, de la terre dite Szék qui s'étend „inter [t*erras Olacorum de Kyrch*, Saxonum] de Barasu et terras Sicularum de Sebus" et qui par suite des ravages des Mongols, „vacua et habitatoribus carens remanserat"!¹⁵⁹ Après 1241 les Roumains revinrent donc dans ce domaine d'où, selon le témoignage de l'acte de donation de Kerc, ils avaient été expulsé par André II en 1223. Il est curieux de remarquer qu'après l'invasion des Mongols, les Roumains réapparaissent dans la même région où nous les avons rencontrés auparavant à plusieurs reprises.

3. (1256). Béla IV confirme l'archevêché d'Esztergom dans ses divers privilèges et entre autres aussi dans son droit de percevoir la dîme payée par les Saxons et les Roumains: „in decimis percipiendis regalium proventum ex parte Sicularum et *Olacorum*, in pecudibus, pecoribus et animalibus quibuslibet, exceptis terragiis Saxonum sed ex parte *Olacorum* etiam *ubique et a quocumque provenientium*, in regno Hungariae persolvi consuetorum".¹⁶⁰ L'expression que nous avons soulignée, montre nettement qu'à ce temps-là les Roumains continuaient d'errer avec leurs troupeaux de moutons et qu'ils ne cessaient pas de s'infiltrer lentement du côté du sud.

¹⁵⁸ Pour la formation politique des voïvodats roumains nous renvoyons à l'étude essentielle de L. Rásonyi Nagy, *Baszaraba* (Magyar Nyelv XXIX—1933, p. 160, ss.), dont Giurescou aurait dû tenir compte dans le chapitre correspondant de sa synthèse historique (*Istoria Românilor* I, p. 297, ss.). La traduction française enrichie de faits nouveaux de cette étude a été publiée dans Arch. Eur. C.-Or. I (1935), p. 221—53.

¹⁵⁹ Zimmermann—Werner, *l. c.* p. 78; Hunfalvy, *Az oláhok története* I, p. 366.

¹⁶⁰ Zimmermann—Werner, *l. c.* p. 80; Szentpétery, *ou. c.* p. 346.

4. (1260). Ottokar II rapporte au pape sa victoire remportée sur Bela IV et à ce propos il précise que dans l'armée hongroise il y avait des Coumans, des Sicules, des Petchénègues et entre autres, aussi des Roumains (*Valachi*). La charte ne dit pas si ceux-ci étaient originaires de la Transylvanie ou du territoire des futurs voïvodats.¹⁶¹

5. (1262). Bela IV, énumérant les revenus de l'archevêché d'Esztergom, fait mention aussi de la dîme payée par les Roumains et les Saxons sur les animaux et les bêtes à cornes (de pecudibus et pecoribus exigendis ab *Olachis* et Siculis idem archiepiscopus percipiet decimam partem).¹⁶²

6. (1291). Cette année, au cours des jours de justice à Gyulafehérvár, André III ordonne de restituer maître Ugron dans la possession de Fogaras et de Szombathely. Dans cette affaire, on renvoie aux témoignages des Sicules, des Saxons et des Roumains (*Saxonibus, Syculis et Olachis*).¹⁶³

7. (1292). André III permet à Alexandre, fils de Györk, de la famille de Ákos, d'installer des Roumains dans ses trois villages situés dans le com. Hunyad: „concedimus, ut ad quasdam terras suas hereditarias, Elye, Zad et Fenes vocatas, *olacos* possit aggregare et aggregatos retinere, omnem collectam ac debitum eorundem *olacorum* predicto Alexandro relinquentes”.¹⁶⁴ C'est la première trace documentaire du roumanisme sédentaire de Hunyad. Pour admettre ce que le Notaire Anonyme relate sur la terre de Glad et sur les Roumains combattant aux côtés de ce prince, il faudrait transporter au XII^e siècle les débuts de l'établissement des Roumains dans ces régions. Comme on n'y rencontre de toponymes roumains qu'à partir du XIV^e siècle,¹⁶⁵ il vaut mieux

¹⁶¹ Hunfalvy, *ib.*

¹⁶² Hunfalvy, *ou. c. I*, p. 365 et Szádeczky: Századok XLII, p. 578, ont daté à tort cette charte de 1263 (cp. Karácsonyi, *ou. c. pp.* 58—59); Zimmermann—Werner, *l. c. I*, p. 87.

¹⁶³ Zimmermann—Werner, *l. c. I*, p. 177; Hunfalvy, *ou. c. pp.* 380—81.

¹⁶⁴ Cette charte provenant du monastère des Franciscains de Kolozsvár a été publiée pour la première fois par Szádeczky (Századok, *l. c. p.* 580). Jean Székely y renvoie également pour réfuter la thèse de Iorga d'après laquelle il n'y aurait aucune trace documentaire de l'immigration des Roumains (Revue des Etudes Hongroises VI—1928, pp. 273—74).

¹⁶⁵ Ce fait est reconnu aussi par Drăganu, *Români în veacurile IX—XIV*, p. 270. Il n'a pas raison de dire que dans cette région nous ne connaissons pas de toponymes anciens (lui-même en cite quelques-uns p. 283 où il pré-

procéder avec la plus grande précaution et ne voir dans le récit de l'Anonyme qu'un anachronisme (v. chap. V.). Il est à croire qu'en 1292 on a fait venir ces Roumains dans les trois villages de noms manifestement hongrois non pas de Transylvanie, mais des régions d'outre-monts. A cette époque notamment les serfs, roumains ou d'autre 'nationalité', appartenaient en propre au roi, il ne peut donc pas être question d'une cession de serfs engagés au service des domaines royaux faite en faveur d'Alexandre. Les grands propriétaires autorisés à avoir des serfs par permission spéciale du souverain ne peuvent non plus avoir consenti au départ de leurs corvéables. On peut donc dire, en souscrivant à l'avis de Szádeczky, que les serfs établis dans les trois villages hongrois dépeuplés furent choisis parmi les pâtres roumains venus d'au-delà des frontières du sud et qui n'étaient encore attachés à aucun domaine royal ou particulier.¹⁶⁶ Parmi les villages cités dans la charte *Elye* est identique à *Maros-Ilye*, *Zad* à *Guraszáda* (auj. village roumain),¹⁶⁷ tandis que *Fenes* ne s'est conservé que dans le nom d'un lieu-dit.

8. (1293). Voici l'avant-dernière mention des Roumains au XIII^e siècle, qui, par un heureux hasard, est propre à déterminer leur nombre avec une précision relative. En outre, cette charte a son intérêt aussi par là qu'elle nous fournit le second témoignage éloquent de la colonisation des Roumains en Transylvanie. On y lit, en effet qu'André III, dans le but d'empêcher l'emploi de

fère passer sous silence la charte de André III, datée de 1292!). Nous dirions plutôt qu'il n'y a pas de toponymes roumains, ce qui pourtant n'empêche pas d'y trouver des toponymes hongrois et d'autres.

¹⁶⁶ *ib.* p. 581.

¹⁶⁷ Cette dénomination est plus récente (cf. possessio *Zaad*, resp. *Zadya*, a. 1468, Csánki V, p. 135) car le premier terme du composé, à savoir le roum. *Gura-* ne fut préposé à *Szád*, *Száda*, *Szádja* qu'après le XV^e siècle, après la roumanisation du village. Nous y avons affaire à un toponyme de caractère tautologique (roum. *gură* 'bouche, entrée' ∼ hong. *szád* 'orificium'; celui-ci figure souvent dans la toponymie hongroise cp. *Oklsz.* col. 872). Selon l'explication foncièrement erronée de Drăganu, ce toponyme serait composé du slave *gora* 'montagne' et de *sadz* 'planta, plantatio' (*ou. c.* p. 283). Cependant pareil toponyme serait inconcevable au point de vue des langues slaves. Ce qui est encore plus grave, c'est que Drăganu ignore l'existence du hongrois *szád*, nom commun d'origine finno-ougrienne: 'bouche (d'un objet inanimé), ouverture' (cf. *Nyelvtört. Szótár* III, 19; *Magy. Tájszótár* II, 470 et les dérivés: *beszádaz*, *szádol* 'obturo', *szádallik* 's'ouvrir', etc.) Ignorant l'existence de ce mot, le savant roumain interprète *szád* comme 'gura ta' (= ta bouche, *szá-d.*).

serfs roumains sans permission royale,¹⁶⁸ ordonne de ramener, même de force s'il le faut, à son domaine de Székes (Scekes) tous les Roumains établis dans les propriétés des seigneurs et d'autres personnes (*universos Olacos in possessionibus nobilium vel quorumlibet aliorum residentes*). L'ordonnance du roi ne fait exception que pour le chapitre de Gyulafehérvár qu'il autorise à garder soixante „maisonnées" de serfs roumains sur les propriétés de Fylesd et d'Enud (*sexaginta mansiones Olacorum libere et secure valeant commorari*). Si, en 1293, il pouvait encore être question de l'agglomération de tous les Roumains sur un seul domaine royal, cela permet d'affirmer qu'à ce moment, le nombre des Roumains immigrés ne devait pas être très considérable en Transylvanie.

9. (1294). Roland, voïvode de Transylvanie, conclut l'armistice avec les défenseurs de la forteresse de Fenes en Bihar, leur promettant sous la foi du serment de les défendre contre ses serfs hongrois et roumains et contre ceux de l'évêché (*ab omnibus siue Vngarys siue Olachys, siue Ecclesie, siue infra indagine Solumus [= Solymos] siue extra constitutis*).¹⁶⁹ Après le nom d'*Oláhtelek*, cité en 1283, on entend parler à nouveau des Roumains de Bihar, dont l'immigration en masses plus considérables ne commencera qu'aux XIV—XV^e siècles.¹⁷⁰

¹⁶⁸ Cf. Hunfalvy, *ou. c.* p. 381, ss.; Zimmermann—Werner, *l. c.* I, pp. 195—6; Székely, *l. c.* p. 274.

¹⁶⁹ Wenzel, *Arpádkori Új Okmánytár X* (1873), p. 153, cité par Györffy, *Dél-Bihar népesedési és nemzetiségi viszonyai* p. 3.

¹⁷⁰ Au cours de ces deux siècles on rencontre partout en Transylvanie des mentions plus ou moins nombreuses de kenéz, de kénézats et aussi de voïvodats. L'histoire de l'immigration et de l'établissement successif des Roumains à partir du XIII^e siècle remplirait à elle seule une grosse monographie. Il est connu que les grands propriétaires faisaient souvent venir des Roumains en qualité de serfs pour pouvoir exploiter les forêts incultes, les pâturages et les terres aptes à l'agriculture. Les territoires qui au cours des siècles furent dépeuplés pour des raisons diverses, offraient toujours un abri et une existence relativement tranquille aux pâtres et aux serfs roumains réfugiés en Transylvanie par suite des invasions des Turcs osmanli et plus tard, à cause de la tyrannie cruelle des Phanariotes. Fuyant l'oppression des princes phanariotes, les Roumains cherchaient refuge non seulement en Transylvanie mais aussi en Bulgarie: „Der Ragusaner Bošković übernachtete 1762 in Jenipazar bei Šumen in der Hütte einer „famiglia valaca, venuta là da un anno", da man unter den türkischen Pascha's besser lebe, als unter den walachischen und moldauischen Fürsten" da quali si fanno estorsioni incredibili che forzano i villani ad abbandonare i loro paesi" (cp. Jireček, *Das Fürstentum Bulgarien*. Wien, 1891, p. 116, n. 2.,

On peut donc constater qu'au XIII^e siècle, abstraction faite de *Fatateleke*, nom d'origine incertaine, et transmis par un document faux, on ne peut démontrer en Transylvanie aucune trace sûre de la toponymie roumaine. Les chartes ne mentionnent que des dénominations aussi générales que *silva, terra Blacorum* ou bien, elles nous renseignent sur l'installation des Roumains en des villages aux noms hongrois (*Elye, Zad, Fenes, Fylesd, Enud, Scekes*, et aussi *Oláhteleke* est une dénomination hongroise). Même après l'immigration quelque peu massive des pâtres, les premières traces d'une toponymie roumaine proprement dite n'apparaissent qu'un ou deux siècles plus tard parce que les taillis et les bergeries perdues dans les montagnes n'étant pas considérés comme autant de villages, sont cités soit sous le nom collectif de *villae olachales*, soit comme les dépendances d'un château-fort ou d'une localité fixe à population sédentaire.¹⁷¹

avec renvoi à Kanitz, Lejean et Niebuhr; quant à l'immigration en Transylvanie à l'époque des Phanariotes v. B. Jancsó, *ou. c. p. 750* et *Eulia Cselebi magyarországi utazása. 1664—1666*. Traduit par Imre Karácson, vol. II, p. 247, en turc: Seyâhatnâmesi, VII (Istanbul, 1928), p. 425; communication de M. L. Rásonyi Nagy, v. encore Hóman—Szekfü, *Magyar Történet* V, p. 399 et VI, pp. 476—77). Pour l'histoire de l'établissement des Roumains en Transylvanie on trouve beaucoup de données précieuses chez Georg Müller, *Die ursprüngliche Rechtslage der Rumänen im Siebenbürger Sachsenlande*. Hermannstadt, 1912 (Beiträge zur Verfassungs- u. Verwaltungsgeschichte der Deutschen in Ungarn. 1. Heft.). — A partir du XIV^e siècle nombre de témoignages prouvent d'une façon indiscutable que les „kenéz" fondent de nouveaux villages (novae plantationes), ou se chargent de repeupler les localités désertes; c'est ainsi que Demeter, évêque de Várad, voulant „populorum multitudine... decorare" le village Fel-Venter, assure des privilèges au voïvode Pierre (v. Bunyitay, *A váradi püspökség története*. I, p. 192, n. 1. a. 1349). Selon la charte de l'évêque Jean de Várad „quoniam ipsi Kenezii nostri promiserunt ipsam provinciam nostram populis bene replere et augmentare" (*ib. p. 303, a. 1404*), etc., etc.

¹⁷¹ Cf. par exemple dans une charte de 1322 du roi Charles d'Anjou: cum novem villis Zaszkees, Omlas, Feketewyz et Warolyafolw nominatis ac aliis quinque villis Olaceis ad idem castrum pertinentibus" (Zimmermann—Werner, *l. c. I*, p. 365) Györffy rappelle qu'avant la bataille de Mohács (1526) on ne peut relever dans les régions méridionales du Bihar qu'une dizaine de toponymes roumains ce qui s'explique par le fait que dans les conscriptions, au lieu de mentionner les noms de toutes les colonies roumaines, on les citait habituellement comme les „pertinentia Belényes, Széplak, Cséke, Káránd, Bé!" (*Dél-Bihar*, p. 4). — C'est dans le départ. Udvarhely qu'on rencontre en 1301 la première *villa olachalis* dans une charte du roi Venceslas disposant des serfs y établis pour le service du château-fort royal (ville Olachalis in medio Siculorum nostrorum de Vduordhel, cp. *Székely Oklevéltár* I—1872, p. 29; Hurmuzaki, *Documente* I—1887, p. 553). Déjà à

Il s'ensuit que dans la toponymie de la Transylvanie on ne trouve aucune trace de l'influence roumaine ni au XIII^e siècle, ni auparavant. Cependant, si les Roumains s'étaient établis au nord du Danube vraiment à l'époque de la conquête hongroise ou à une date encore plus ancienne, s'ils avaient habité en dehors des „katoune” provisoires aussi en des villages tant soit peu considérables, on ne serait pas obligé cette-fois de lutter contre des données fausses, des confusions homonymiques et des termes latins mal interprétés, mais on aurait à enregistrer un fait historique méthodiquement démontré et fondé sur des données authentiques et incontestables.¹⁷²

Après l'examen des plus anciens noms de personnes et de lieux d'origine roumaine, reste à jeter un coup d'oeil sur la chronologie des plus anciens mots roumains passés en hongrois. Avant tout, nous tenons à remarquer qu'en dehors des mots dialectaux, tels que *cimbora*, *ficsur*, et peut-être *furulya*, *kópé-góbé*, *poronty* dont l'usage ne s'est généralisé qu'au cours des dernières 100 ou 200 années, les mots d'origine roumaine ne se rencontrent que dans les parlers hongrois transylvains et dans les dialectes de la rive gauche de la Tisza (surtout dans les régions habitées par des Hongrois et des Roumains) ainsi que chez les Csángós de

l'époque du kenéz *Ursus* dont le nom est cité dans la charte en question, cette localité fut peuplée aussi de Hongrois; aujourd'hui elle est entièrement hongroise (cf. Liebhadt, *Balkan-Archiv* III—1927, p. 59). Le roumanisme qui devait être peu considérable, finit par s'absorber „in medio Sicularum”. On peut encore citer une autre donnée ancienne qui s'est conservée également dans une charte de Charles Robert, datée de 1318: „cum villis olachalibus videlicet quam aliis” *Zichy Okm.-tár* II—1872, p. 132. Ces villae olachales appartenait à Dienesmonostor.

¹⁷² Je profite de l'occasion pour remarquer qu'auparavant, impressionné par l'article du Dictionnaire Etymologique Hongrois sur *Ardó*, moi-même je croyais qu'il fallût voir dans le toponyme *Ardounyars* (a. 1248) notre plus ancien nom de lieu qui soit en rapport avec les Roumains. Depuis, en considération des faits exposés plus haut de la toponymie roumaine du XIII^e siècle, j'ai dû reviser mon opinion. On peut supposer, en effet, que déjà en hongrois **erdó* (< *erdővő*) s'était changé en **ardó* pour aboutir plus tard soit par assimilation, soit par évolution organique à *ordó*. L'existence de la forme *ardó* — que le Dict. Etym. ne croit pas assurée — est pourtant attestée par le roum. *ardău* ‚garde forestier’ (pour la signification v. Drăganu: *Anuarul Institutului de Istorie Națională* II—1923, p. 246), *hardău* ‚vigil silvic’ (Al-George, *A felső Nagy-Szamos völgyének román nyelvjárása*. Budapest, 1914, p. 31). Ces formes ne remontent pas à la forme insolite **erdó*, **erdő-ó*, mais au nom commun **ardó*. En conclusion on peut établir que le toponyme *Ardounyars* est un toponyme évolué selon les lois internes du hongrois. Cf. encore les remarques minutieuses de Kniezsa: *Arch. Eur. C.-Or.* II (1936), p. 86—90.

Moldavie et de Bucovine. Dans une de mes études j'ai fixé au XV^e siècle la date de l'apparition des premiers mots d'origine roumaine en hongrois¹⁷³ et malgré l'avis contraire de M. Drăganu, appuyé sur une documentation incertaine, je n'ai rien à changer à mon opinion première.¹⁷⁴ Tous les mots dont l'origine roumaine

¹⁷³ Le mot *alakor* ‚Spelt, Tenkel’ que d'aucuns font dériver du roumain, est attesté pour la première fois en 1440 (OkI Sz.), cp. Nyelvtud. Közl. XLVIII (1931), pp. 97—98, et Ung. Jb. VIII (1928), p. 43, n. 2. Drăganu constate avec satisfaction que ce mot est isolé en hongrois (*Români în veacurile IX—XIV*, pp. 585—86, n. 1), ajoutons, pour compléter cet avis, qu'en roumain il ne l'est pas moins.

¹⁷⁴ Drăganu semble avoir pris en mauvaise part que j'aie relevé, antérieurement à l'apparition des plus anciens monuments de la langue roumaine, toute une série de mots d'origine nettement hongroise, lesquels, attestés dans les documents slaves des pays roumains, ont une importance toute particulière pour l'histoire de la civilisation roumaine. En voici quelques-uns: *uric* < *örök* ‚fief’ (fin du XIV^e siècle), *oraş* < *város* ‚ville’ (début du XV^e s.), *lăcui* < *lakni* ‚habiter’ (idem), *gazdă* < *gazda* ‚agriculteur, hôte’ (idem), *hotar* < *határ* ‚frontière, finage’ (fin du XV^e s.), *iliş* < *élés* ‚victuailles, sorte d'impôt’ (première moitié du XV^e s.), *majă* < *mázsa* ‚quintal’ (début du XV^e s.), *terh*, *tearch* < *terh* ‚fardeau, charge’ (début du XV^e s.), *vamá* < *vám* ‚douane’ (idem), *vameş* < *vámos* ‚douanier’ (idem), *chezeaş* < *kezes* ‚garant, caution’ (première moitié du XV^e siècle), *bântui* < *bánt* ‚peiner, inquiéter’ (début du XV^e s.) etc., v. Ung. Jb. VIII, p. 276, ss. En se mettant à fouiller parmi les éléments d'origine inconnue du hongrois ainsi que parmi les mots de préférence monosyllabes et présentant des possibilités homonymiques, il finit par ‚démontrer’ quelques éléments roumains qui se rencontreraient déjà dans des textes de Hongrie du XII^e et du XIII^e siècle. Voici donc ces prétendus mots d'origine roumaine dont l'explication proposée par Drăganu n'est due qu'aux efforts de trouver à tout prix de nouvelles preuves en faveur de la priorité roumaine en Transylvanie.

Le hongrois *cser* ‚chêne chevelu’ serait l'emprunt du roumain *cer*. C'est certainement une hypothèse qui, à l'apparence, ne se heurte à aucune difficulté d'ordre sémantique ni phonétique. Il n'en est pourtant pas moins vrai que le mot en question s'explique parfaitement bien aussi par plusieurs langues slaves et même par l'italien *cerro*; de notre part, nous n'avons qu'à souscrire aux constatations du Dict. Etym. de Gombocz—Melich, sans nous attarder davantage à la conjecture arbitraire de Drăganu. — *Csoma*, *csuma* (mentionné pour la première fois par le Vocabulaire de Gyarmathy, en 1816, ce qui n'empêche pas Drăganu de le ranger parmi les appellatifs hongrois d'origine roumaine qui remontent au XII—XIII^e siècles!! cf. Drăganu, *ou. c.* p. 583). Le nom de personne *Csoma* serait, d'après lui, le roumain *ciumă* ‚peste’ quoique nous ne voyions pas pourquoi, même en admettant l'origine roumaine de *Csoma*, l'emprunt de ce nom de personne impliquerait nécessairement aussi le passage du nom commun correspondant. C'est de nouveau l'homonymie qui a induit en erreur le philologue roumain. — *Csunka*, *csonka* seraient, toujours selon Drăganu, emprunté du roum. *ciung* ‚manchot, écorné’

semble suffisamment assurée n'apparaissent en hongrois qu'à p r è s le XV^e siècle, ex. *sztronga, esztrunga*, etc. < *strungă* (a. 1554), *cimbora* < *sâmbră* (seconde moitié de XVI^e siècle), *berbëcs* < *ber-*

ce qui paraît bien improbable si l'on prend en considération les mots tels que ital. *cionco*, alb. *tšunk, tšungu* ‚Stamm, Stumpf‘ roum. *ciung, ciunt, ciong, ciont, ciomp*, rhétorom. *čunkar* ‚abbrechen, entzwei schneiden‘ qu'on trouve énumérés dans le Dict. Etym. et ailleurs. Remarquons encore que la forme hongroise *csonk* n'est qu'une variante récente dérivée de *csonka*, et par conséquent elle ne pourrait pas être mise à côté du roum. *ciung* (la forme **ciunc*, citée également par Drăganu, est inconnue en roumain, à en croire le Dict. de l'Acad. Roum.). D'autre part il est exclu que l'ancien hongrois *csunka*, plus tard *csonka* soit l'emprunt d'une forme **ciuncă* (fém. de **ciunc*). Il est certain que pour faire admettre l'étymologie roumaine, il faudrait trouver en hongrois parmi tant de formes du type *Csonka*, au moins une ou deux formes à g (**Csunga, *csunga, *csonga*). Aussi Drăganu semble être conscient de cette difficulté et c'est pourquoi il rattache le hapax legomenon *csong* (marqué d'un point d'interrogation dans le Dict. Etym.) sans aucun motif au roum. *ciung* (obscurum per obscurius!). Il croit retrouver le même radical *csong-* dans les termes dialectaux *csongoly, csongolyag* ‚rouleau‘, mais au point de vue sémantique cette hypothèse n'est fondée sur rien de certain (d'autant moins car aussi *gombolyag, gomolyék, csombolyag* sont des mots d'un sens analogue et d'une formation également capricieuse). Pour prouver l'origine roumaine de *csonka*, Drăganu cite encore le hong. *csongár* ‚jambe mince‘ (mot de signification incertaine d'après le Dict. Etym.) qui lui rappelle le roum. *ciungăr* ‚copac cu vârful retezat‘; à ce propos nous tenons à remarquer que Drăganu traduit ‚jambe mince‘ par ‚picioar scurt‘ (au lieu de *subțire!*) ce qui lui permet de créer un rapprochement encore plus plausible entre ces deux mots. C'est un des exemples les plus instructifs pour montrer de quels matériaux incertains se sert Drăganu pour donner appui à ces hypothèses fragiles. — Tout ce que le même auteur écrit sur les mots *csuta, csuka* ne fournit qu'une série d'autres exemples de cette „h o m o n y m o m a n i e” qui n'est nullement propre à jeter un jour nouveau sur ces mots obscurs. En même temps il est à remarquer que *csuta* n'est attesté que depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle, tandis que pour *csuka* nous n'avons guère d'exemple qui soit antérieur au XIX^e siècle. — Il est également complètement erroné de faire dériver le hongrois *csúcs* ‚sommet, faite‘ du roum. *ciucă* ‚sommet, ballon de montagne, boule‘ qui se rencontre aussi en d'autres langues balkaniques, partout comme mot d'origine inconnue. A son avis le hongrois *csúcs* remonterait au pluriel du roum. *ciucă*. On pourrait naturellement supposer le cas inverse, en ce sens que le roum. *ciucă* dérive du hongrois, notre *csúcs* ayant été pris pour un pluriel *ciuci* d'où le sing. *ciucă*. Cette dernière forme se serait ensuite répandue grâce aux migrations des pâtres roumains. Naturellement aucune de ces hypothèses ne repose sur des arguments sérieux. Pour terminer rappelons que pour le mot *csúcs* on a proposé aussi un étymon finno-ougrien. — A propos du mot *kopács* ‚grand arbre‘ qui est attesté d'après le MTsz. deux fois dans le départ. Kolozs et une fois en Moldavie, il n'hésite pas à affirmer que ce mot fait partie des éléments d'origine roumaine, passés en hongrois déjà au cours du XIII^e siècle (ailleurs, pp. 156—7, il le cite parmi les

beci, plur. de *berbece* (a. 1598), *miliora* < *mioară* (a. 1649), *vo-tulya* < *vătuie* (a. 1652), *notin* < *noatin* (1684), *vătra* < *vatră*

mots roumains qui ont pénétré en Hongrois du côté de la Pannonie, quoique dans la Transdanubie ce mot, bien rare même en Transylvanie, ne soit pas du tout attesté. Les noms de lieu du type *Kopács* n'ont rien à faire avec le roum. *copaciu*, qui, à son tour, présente une homonymie frappante avec le serbe *kopač*; cf. encore le ruthène *kopáč* 'Stück Holz zum Graben', dérivé analogue du verbe *kopáty*, ainsi que les mots hongrois *kopács*, *kopáncs*, *kupáncs* 'brou, peau!'). M. Graur fait observer (v. son compte rendu cité ci-dessus, n. 155) que les toponymes tels que *Kopács* n'impliquent pas nécessairement la présence d'une population roumaine puisque ce mot a pu être appliqué dans la toponymie aussi par les Hongrois eux-mêmes. C'est vrai, mais en hongrois le nom commun *kopács* et le nom de lieu analogue se refusent à être expliqués par le seul moyen du roumain. — Il est également inutile de faire figurer parmi les éléments roumains du hongrois le mot *kurta* qui dérive soit de l'italien soit du latin médiéval (cf. Melich, *Szláv jövevényszavaink* t. I, 2^e partie, p. 188, et Körösi: *Magyar Nyelv* XVI—1920, p. 102). En ce cas même la méthode homonymique fait faillite, car en roumain on a *scurt* et non pas **curt* (de même en alb. *škurtë* > aroum. *škurt*). — Rayons encore dans la liste des mots hongrois d'origine roumaine *muta*, *mutuj*, car même l'auteur roumain ne croit pas pouvoir expliquer par le roum. *mut* 'muet' les toponymes *Muty*, *Mwth* (ou. c. p. 87, n. 2), ce qui ne l'empêche pas de citer plus tard, p. 583, le mot *muta* parmi les éléments roumains, passés en hongrois aux XII—XIII^e siècles! Il est à remarquer que l'origine roumaine de *mutuj* (mot dialectal) est certaine, mais il est improbable que *muta* provienne de la même source, étant donné qu'on n'a aucun autre exemple de l'emprunt de la forme féminine d'un adjectif. On en aurait que l'origine roumaine du mot n'en deviendrait pas plus probable. On assiste, une fois de plus, à une confusion bien connue des catégories des noms de lieux et des noms communs et à un jeu facile avec les possibilités homonymiques. Les toponymes en question s'expliquent d'ailleurs parfaitement bien par les formes abrégées *Muta*, *Mut* du slave *Mutimir* (v. Kniezsa: *Arch. Eur. C.-Or.* I—1935, p. 194). — Etant donné que le processus de la diffusion des termes dialectaux est de beaucoup plus complexe que Drăganu ne le pense, voulant tout expliquer par le roumain, nous continuerons à chercher dans le slovaque l'origine du mot *csira*, hermaphrodite, stérile' (attesté depuis la première moitié du XIX^e siècle), tout en attribuant au roumain le mot *ështër*, *ështër* (signalé, pour la première fois, par le Dict. Etym.). Les noms de personne tels que *Chire*, *Csira* que Drăganu rapproche à tort du roum. *ştiră*, proviennent probablement du lat. *Cyriacus*, vieux-hong. **Csiriákus*, ou plus exactement de la forme abrégée *Csir-* de ce nom, munie du suffixe diminutif *-a*. Comme on voit, on ne réussit pas à se débarrasser des possibilités homonymiques. Cependant ces rapprochements ne sont nullement susceptibles de servir à démontrer les traces du roumanisme transylvain du XIII^e siècle, car dans n'importe quelle langue on rencontre à foison des concordances homonymiques qui permettent d'en tirer tout ce que l'on veut. Le lecteur se rend compte sans aucune difficulté de la différence qu'il y a entre la valeur de mots tels que *város* > *oraș*, *vám* > *vamă* etc., d'une part, et *ciung*, *ciunt*, *ciump*, *ciuci*, *ciut*, *Mut*, etc., d'autre part.

(1692), etc., et la plupart du temps ils ressortissent à la terminologie de la vie pastorale.

Parmi les mots de prétendue origine roumaine, il reste à nous occuper encore, à cause de son apparition relativement ancienne, du mot *mál* (1. ‚südwärts gelegene Berglehne‘; 2. ‚Brust, Wamme‘) que Drăganu essaye d'expliquer du roumain par une argumentation à l'apparence sérieuse mais qui, en réalité, peut passer pour une véritable parodie de l'argumentation linguistique.¹⁷⁵ Il commence par contester que le mot *mal* soit usité au sens de ‚südwärts gelegene Berglehne‘ et qu'il soit en effet la variante à vocalisme vélaire du mot *mell* ‚poitrine‘. Il n'en est pourtant pas moins vrai que l'évolution sémantique de *mell*, *mál*, ‚poitrine‘ à *mál* ‚versant méridional d'une colline ou d'une montagne‘ est des plus probables parce qu'il s'agit là d'une métaphore de caractère antropomorphique.¹⁷⁶ Malgré l'évidence de ce fait, Drăganu cherche à découvrir dans les données historiques relatives à ce mot le sens primitif de ‚munte, deal‘ pour pouvoir rattacher ce mot au roumain *mal* ‚Ufer, Küste, Berg?‘ (Tiktin). Sans considérer que le sens de ‚montagne‘ de *mal* n'est pas assuré pour le roumain du nord avec la certitude qui serait désirable juste dans le cas d'un tel monosyllabe si apte à créer des confusions homonymiques, nous avons une donnée tout à fait décisive qui, à vrai dire, rend inutiles les longues discussions. Voici ce qu'on lit dans un texte de 1435: *Partem vinee in latere meridionali montis Tarczalhege vocati que Mezesmal vulgo appellatur* (cf. deux autres données pour le même endroit: 1601: „Az Malon vagion két szóló. Az Melegh oldalon vagion egi szóló” ou *mál* équivaut à *meleg oldal* ‚côté ensoleillé‘).¹⁷⁷

¹⁷⁵ Quant au doublet *mál-mell*, d'origine finno-ougrienne, nous nous en sommes occupés dans un article à part: *Une illusion de la linguistique roumaine*: Revue des Études Hongroises IV (1928), p. 375, ss. Nous tenons invariablement à tout ce que nous y affirmons. Cette-fois nous nous bornons à réfuter les faux arguments de Drăganu. En même temps nous insistons sur le fait que les mentions documentaires du mot *mál* citées par Drăganu ainsi que les exemples de Densusianu (*Histoire de la langue roumaine* I, p. 317), n'ont rien à voir avec le roum. *mal* (cp. à cela N. Jokl: Zeitschrift f. Ortsnamenforschung X—1934, p. 198). — Les données qui ne sont pas suivies de références spéciales, proviennent de Oklsz. Pour le rapport qu'il y a entre *mál* et *mell*, v. encore Horger: Magyar Nyelv XXIII (1927), p. 501; Mészöly: ib. XXIV (1928), p. 31; et Beke: Magyar Nyelvőr LVI (1927), p. 137, LVIII (1929), p. 126, et LXIII (1934), p. 114—15.

¹⁷⁶ Cp. Gombocz, *A magyar történeti nyelvtan vázlatá* („Esquisse d'une grammaire historique de la langue hongroise”), IV. Jelentéstan („Sémantique”). Budapest, 1926, p. 75.

¹⁷⁷ Il est caractéristique pour la méthode parfois vraiment amusante de

Il est certain que *mál* ne signifie pas ‚montagne’ dans le passage que nous venons de citer. Celui-ci a en outre l’avantage de satisfaire même les esprits les plus exigeants. Néanmoins ce mot revient souvent dans les dénominations telles que ‚*monticulus Kerekmál*’, ‚*mons Gudulamál*’ etc. Ce qui montre simplement que le mot, indiquant d’abord le ‚côté méridional et ensoleillé de la montagne’, a passé ensuite à désigner, par un élargissement de sens, ‚la montagne elle-même.¹⁷⁸ Jusqu’à ce que Drăganu ne réussira pas à prouver l’impossibilité des dénominations du type „*pars pro toto*”, il n’aura pas le droit de mêler de prétendues influences roumaines dans l’histoire parfaitement compréhensible du mot *mál* au point de vue de la linguistique hongroise et finno-ougrienne. Il a beau insister sur le fait que le terme *mál* est souvent précédé d’indications telles que *mons*, *monticulus*, *collis*, car on rencontre aussi d’autres mots dans la même position syntaxique et phraséologique. Pour compléter l’argumentation de Drăganu, rappelons l’usage analogue des mots suivants: *locus* (1229: *Locum aptum ad vineas et arandum qui uocatur Beseneumal*); *vinetum* (1269: *De vinetis Popmal seu Pyspukmal Eeleumal Kerekud et Banafeuld appellatis*); *territorium* (1297: *Dimidietatem cuiusdam vinee in territorio Vymal existentem*); *latus(!)*, (1303/1494: *In eodem latere Werewmal dicto, d’où résulte que le Verömál n’est pas une montagne, mais une pente ensoleillée*); *vallis* (1368:

Drăganu qu’il copie les données de OklSz. pour *mál* jusqu’à celle de 1435, mais comme celle-ci ne convient pas à sa conception, il l’omet avec les autres données jusqu’à 1485 pour terminer la liste devenue „anodine” par „in monte Malazo” (a. 1486), cf. *Români în veacurile IX—XIV*, p. 122, et OklSz. c. 610. La donnée importante dont il s’agit ici, est citée par lui p. 124 avec des commentaires manifestement erronés. A l’avis de Drăganu, le *que* se rapporterait à „vinea”. Le philologue roumain ne se rend pas compte du fait que indépendamment de la fonction du pronom *que* (qui se rapporte plutôt à *partem*), le nom *Mezesmal* reste de toutes les façons la dénomination du côté méridional de la montagne de Tarczal. Il est également certain que *Mezesmal* n’indique pas une autre montagne, mais seulement une pente du Tarczalhegy apte à la viticulture. En même temps, ce nom ne rentre pas dans la catégorie de *Hömál*, *Verömál*, où les mots *hő*, *verő*, sont employés, d’après Drăganu, en fonction de ‚simple déterminant’ indiquant la position des divers *mál* (= ‚montagne’!) par rapport au soleil, car d’une part il est indiscutable que le premier terme de *Mezesmal* est bien l’adjectif hongrois *meszes* et, d’autre part, le texte nous dit expressément que ce *Meszesmál* se trouve „in latere meridionali montis Tarczalhegy vocati”. Rien n’est donc plus clair que *mál* = côté méridional, et que cette interprétation ne nécessite aucune explication forcée.

¹⁷⁸ A cet égard les cas du type *Meggyesmálhegy* (c. à d. ‚montagne où se trouve la pente appelée *Meggyesmál*) sont particulièrement instructifs.

In valle Heumaal dicta; *heu* = hő 'chaleur'); *vinea* (1448: Quadam *vinea* Dyomaal appellata). A côté du témoignage irréfutable de *latus*, les mots *vinea*, *vinetum* ainsi que l'expression „locus aptus ad vineas et arandum” ont une force probante des plus évidentes. Même pour comprendre l'emploi de *territorium*, il faut partir du sens primitif 'pente, versant' puisqu'une montagne toute entière pourrait difficilement être qualifiée de „territorium”. La même signification est garantie aussi par l'interprétation 'territorium = *hegmal* du Lexique de Schlägl, comme d'une manière générale le composé *hegymál* veut toujours dire 'le côté ensoleillé de la montagne'.¹⁷⁹ Admettant l'origine roumaine de *mál*, il serait en outre étonnant de voir que dans la Transdanubie on se fût borné à n'emprunter aux soi-disant Roumains pannoniens que le mot en question, sans leur avoir emprunté en même temps aussi la dénomination *Magura*, nom de colline et de montagne très répandu partout où les vestiges du passage effectif des pâtres roumains et ruthènes sont démontrables. Ce fait est d'autant plus surprenant que la Transdanubie, grâce à la configuration géographique de son terrain, devrait vraiment fourmiller de toutes sortes de *Magura*, si jamais des Roumains avaient vécu d'une façon tant soit peu durable dans ces régions. En outre, on s'attendrait plutôt à l'emprunt de la forme articulée du mot roumain, laquelle, passée en hongrois, eût cependant abouti à des formes telles que *málul* < *máluj* (cf. *mutul* > *mutuj*, *prostul* > *prostuj*). La forme

¹⁷⁹ Par un procédé qui a vraiment de quoi nous surprendre, Drăganu cite (p. 122) les données du type *hegymál* pour démontrer le sens soi-disant primaire de 'montagne' de ce mot. A son avis le nom d'oiseau *málonfekvő*, *málonfekő* voudrait dire par conséquent 'oiseau couché sur la montagne!'. Dans mon article auquel je viens de renvoyer ci-dessus, j'ai déjà cité, pour illustrer *mál* au sens de 'pars corporis infra pectus', le composé *hasmánt* ∼ *hasmált* 'à plat ventre' qui est formé de *has* 'ventre' et du locatif -en *t* de *mál*. Comme il est impossible d'y voir *mál* au sens de montagne, Drăganu préfère passer sous silence le témoignage incontestable de ce composé. Nous tenons encore à rappeler à Drăganu un parallèle sémantico-étymologique mongol: mong. litt. *ebür* 'sein, poitrine'; vide entre la poitrine et la partie supérieure de l'habillement', en abakan *öbür* 'die vordere Seite, der Rockschoß', en altaïque et en téléute *ömür* 'Vorderteil des Pelzes', cp. encore mong. litt. *aγula-yin ebür* 'le côté de la montagne qui est exposé au midi'; bouriate *öber* 'Südseite eines Berges' (communication de M. Louis Ligeti, cf. encore l'étude approfondie de ce même auteur: *Mongolos jövevényiszavaink kérdése* („Le problème des mots d'emprunt mongoloïdes du hongrois”) Nyelvtudományi Közlemények XLIX (1935), p. 239—40. De même que dans le cas de *mál*, c'est en partant du sens primitif de 'poitrine' qu'il faut expliquer l'histoire sémantique de cette famille de mots.

Malul est d'ailleurs générale dans la toponymie roumaine. Là où les Roumains se servent, eux aussi, de la forme indéterminée *Mal* — d'après la liste de Drăganu, pareils cas ne sont guère connus qu'en Transylvanie — il s'agit sans doute de l'emprunt de dénominations hongroises.¹⁸⁰ Au point de vue purement théorique on pourrait à la rigueur supposer que le roumain *mál* fût d'origine roumaine en hongrois et qu'ensuite les Hongrois eussent appelé eux-mêmes de ce nom devenu hongrois tous les *Mál*, *-mál* qu'on rencontre sur le territoire de la Hongrie historique.¹⁸¹ Ce nom serait donc roumain qu'on ne pourrait en conclure à la présence d'une population roumaine. Toutefois, étant donné que nous pouvons fort bien l'expliquer des langues finno-ougriennes ou, si l'on veut, aussi par ces langues, nous ne voyons pas les avantages de l'explication de Drăganu.

Quant au mot *mál* ‚pellis subventralis, venter‘, Drăganu se refuse à y voir le doublet du hong. *mell* pour l'attacher à l'allemand *Mal* ‚Fleck als angeborenes oder natürliches verschieden gefärbtes Zeichen am Körper‘. Comme en hongrois ce mot est inconnu au sens de ‚tache, Fleck‘ et qu'en allemand il ne signifie jamais ‚pellis subventralis‘, l'étymologie proposée par le savant roumain n'est qu'un jeu facile, mais insipide avec les possibilités acoustiques offertes par ces deux monosyllabes homonymes. Pour éliminer les difficultés sémantiques, il imagine des taches sur le ventre des animaux tels que le loup, le lynx, l'hermine, la martre, la zibeline, le renard,¹⁸² d'où résulterait, à son avis, que l'allemand

¹⁸⁰ *Ou. c. p. 116.*

¹⁸¹ Weigand, qui ignorait l'origine finno-ougrienne du mot était en effet de cet avis. Il crut pourtant nécessaire d'y ajouter la remarque suivante: „Wie man das Wort, das erst im 13. Jh. erscheint, für einen Beweis für die Kontinuität der Rumänen in Ardeal (sic!) ausnützen will, verstehe ich nicht (cf. Ovid. Densusianu, *Studii de filol. rom.* I, p. 14, sein ältester Beleg ist *Zevlevmal* 1219)“: *Balkan-Archiv* I (1925), p. 9.

¹⁸² En relation avec ces noms d'animaux le mot *mál* apparaît au sens de ‚pellis subventricularis‘ cf. mon article cité plus haut, p. 377. ajoutez *eueth mal* ‚evetmál‘ (Lexique de Schlägl, n. 1655). Comme ce lexique provient, d'après Szamota, son éditeur, du premier quart du XV^e siècle, Drăganu a tort d'affirmer que „Cuvântul nu se găsește înainte de 1500“ (*ou. c. p. 125*). Il n'est nullement exclu qu'on trouvera des données encore plus anciennes. Il existe un *arammál* ‚merle doré‘ (< *aranymál*) dans le dép. Szilágy, auj. Sălaj (*Magyar Nyelv* I—1905, p. 281) et aussi dans la Transdanubie on rencontre les variantes dialectales de ce mot, v. *MTSz.* I, pp. 51—52. En général nous ne comprenons pas bien pourquoi, à propos de ces noms d'oiseaux, Drăganu s'obstine à traduire *mál* par ‚ventre‘ („pântece“, „pene de pe pântece“, *ou. c. p. 126*), alors qu'il devrait dire „gușă“, „de pe gușă“.

Mal ‚Fleck‘ ait pris en hongrois le sens de ‚partie plus mince du cuir travaillé; peau ventrale‘. N'écarte-t-il pas lui-même son hypothèse en disant que *mál* soit un terme technique d'origine allemande dans la langue des tanneurs hongrois? Connaît-on cette acception de *Mal* dans la terminologie des tanneurs allemands? Il faut répondre naturellement par la négative puisqu'il est évident que toutes les conjectures de Drăganu ébauchées au prix d'un effort intellectuel considérable, ne suffisent pas à rompre les liens sémantiques qui rattachent, dans l'aire sémantique du mot hongrois, l'acception de ‚côté méridional de la montagne‘ à celle de „pellis subventralis“. La raison pour laquelle le savant roumain voudrait voir dans *mál* ‚pellis subventralis‘ un mot d'origine allemande est révélée à nous par l'incompatibilité sémantique de ce *mál* avec les significations ‚Ufer, Küste, Berg(?)‘ du roumain *mal*. Drăganu a certainement tort d'accumuler des hypothèses gratuites dans l'intention de ruiner la thèse de la connexion génétique et sémantique des deux sens de *mál*, admise et enseignée par les spécialistes les plus qualifiés de la linguistique finno-ougrienne. Remarquons encore que Drăganu a également tort d'affirmer que *mál* ne désigne que le ventre, jamais la poitrine, car c'est bien le sens de ‚poitrine‘ qui reparaît dans le composé *hasmált* ~ *hasmánt* ‚à plat ventre‘ (proprement ‚à ventre-poitrine‘, *has* ‚ventre‘ + *mál* ‚poitrine‘ + *t*). Comme ce *mál* n'est rien d'autre que la variante à vocalisme vélaire de *mell*, rien n'empêche de supposer qu'il ait d'abord désigné aussi la poitrine, et dans un sens plus large, toute la partie antérieure du tronc, c. à d. la poitrine et le ventre. De même, la peau ventrale des animaux signifie non seulement la peau qui recouvre le ventre proprement dit, mais toute la face inférieure de la peau, entre le ventre et les membres antérieurs. Il est certain que ni en ce sens, ni dans l'autre, le mot *mál*, d'origine purement finno-ougrienne, n'a rien à voir avec des influences roumaine ou allemande.

En dernière conclusion, on peut donc établir que d'après l'examen des rapports hungaro-roumains, on ne peut pas démontrer dans l'ancienne Dacie Trajane, et par conséquent en Transylvanie, aucune trace du roumanisme qui remonte au-delà du XII^e siècle.¹⁸³ Les conclusions des recherches de ce genre vont de

¹⁸³ Peu avant l'apparition des Roumains en Transylvanie on les trouve mentionnés à l'est de la Transylvanie, en Moldavie et dans les régions voisines. Il faut cependant remarquer que les données y relatives n'ont pas encore passé par le filtre d'une critique scientifique. Drăganu y attache des commentaires souvent erronés (v. surtout p. 233, ss., p. 570, ss.). Ces données

pair avec tous les faits de la préhistoire roumaine que nous avons mis en relief au cours de ce travail.

ont trait à des événements qui ne remontent pas au delà du XI^e siècle; elles semblent se rapporter non pas à des pâtres ayant des campements fixes, mais à des groupes de pâtres et de mercenaires qui surgissent çà et là pour disparaître bientôt. Le renseignement le plus ancien sur des Roumains venus en Moldavie qui, jusqu'ici n'a pas figuré dans la discussion de la question roumaine, et que Drăganu, s'inspirant de Dimitrie Cantemir, vient de remémorer, est dû à Długosz, historien polonais (1415—80). A propos des événements de l'an 1070, celui-ci écrit le passage que voici: „Praeerat autem summae rerum in Polonorum exercitu Wszeborius Comes, dudum a Boleslao Poloniae Rege Princeps militum constitutus, in quem Rex Boleslaus velut militaris disciplinae peritum, magnam partem curarum cogitationumque suarum verteret. Congesserat autem Wisseslaus Polocensis Dux, & qui Zaslaum ex Kiow depulerat, haud contemnendum exercitum ex Ruthenis Pieczyniegys, & *Wallachis* cum Boleslao Polonorum Rege decertaturus, verum dum Boleslao Regi prohibiturus suum ad Russiae interiora ingressum circa Bialograd occurisset, visa Boleslai Polonorum Regis potentia, concidit cor eius, & non ausus conflagere cum Boleslao & Polonorum exercitu, videbat enim se multo viribus inferiorem” (*Historiae Poloniae* lib. III. Lipsiae, 1711). Il est étonnant de voir que Giurescou qui épouse assez souvent les conceptions trompeuses de Drăganu, ne cite pas ce passage intéressant.

Voici ce que le même Długosz remarque pour l'année 1147: „Ita Caesar [à savoir Conradus] rebus Wladislai Ducis Poloniae magis tentatis, quam sanatis, nolens tam munifico & amico hospiti molestus esse, ex Polonia per Russiam & *Valachiam* procedebat, inde quoque non per Poloniam solum, sed per Russiam & *Valachiam* prosequente Boleslao Polonorum Duce, & omnia praeparante ad mare Leoninum perventum est” (ib.). En ce cas Długosz, historien du XV^e siècle, fait mention de la Valachie d'après les conditions géographiques de son propre temps, car il est certain qu'au XII^e siècle et jusqu'à l'arrivée des Mongols, c'étaient les Coumans qui occupaient le territoire des futurs voïvodats roumains au sud et à l'est des Carpathes. La troisième mention des Roumains est constituée par un renseignement fourni par Nicétas Choniatès sur la fuite d'Andronique à Halics et sa prise par des mercenaires roumains à la solde de Byzance (pour la bibliographie v. Mutafčiev, *Bulgares et Roumains*, p. 77, n. 1; à l'avis du savant bulgare „c'est là une question qui n'est pas encore tranchée”). Ces Roumains étaient certainement des pasteurs nomades et non des éléments sédentaires.

Dans la première moitié du XIII^e siècle, dans le territoire de l'évêché couman on rencontre déjà un nombre plus considérable de Roumains immigrés pour un séjour plus prolongé au nord du Danube, ce qui coïncide à peu près avec la date de l'apparition des premiers kénézats et voïvodats roumains. En 1234 le pape Grégoire IX se plaint au roi Béla de l'activité des pseudo-évêques orthodoxes: „in Cumanorum episcopatu... quidam populi, qui *Walati* vocantur, existant... a quibusdam pseudoepiscopis Graecorum ritum tenentibus universa recipiunt ecclesiastica sacramenta” (Zimmermann—Werner, *l. c.* I, p. 60). C'est contre ces faux évêques, fonctionnant aussi parmi les Hongrois et les Saxons, que le pape a cru nécessaire de demander la protection du roi de Hongrie. La fondation du voïvodat de Moldavie tombe d'ailleurs au milieu du XIV^e siècle.

V.

Les deux chroniqueurs anonymes.

1. *Le Notaire anonyme du roi hongrois Béla.* — 2. *Le dominicain français anonyme.* — 3. *Observations sur la question de la priorité des Blachi, Blaci en Transylvanie.*

1. Depuis la présentation du fameux *Supplex Libellus Valachorum* à la Diète de Transylvanie en 1791, la chronique du Notaire anonyme du roi Béla, dont le manuscrit avait été découvert en 1746, allait devenir l'objet des préoccupations de toute une série d'ouvrages polémiques. Les déposants de la supplique, l'évêque gréco-catholique Jean Bobb et l'évêque orthodoxe Gherasim Adamovich, de même que tous les professeurs du Séminaire de Balázsfalva (en roum. Blaj), croyaient pouvoir invoquer le témoignage de l'Anonyme dont la chronique, à leur avis, paraissait justifier au point de vue historique leurs revendications politiques. Il n'est guère étonnant de voir que pour les Roumains de Transylvanie cette chronique soit restée „le diplôme de la nation roumaine” et que, par conséquent, ils se soient toujours refusés à contrôler objectivement la valeur historique des passages concernant les *Blachi* qui, d'après l'Anonyme, auraient été vaincus par les Hongrois conquérants vers la fin du IX^e siècle. Le but des auteurs roumains venant s'immiscer dans le débat était de prouver une thèse préconçue. C'est pourquoi ils évitaient soigneusement toute critique méthodique de cette source intéressante, ce qui les aurait certainement empêché de forger avec tant de facilité des pièces justificatives à l'appui des aspirations politiques „daco-roumaines”. Ils préféraient accumuler autour de cette chronique les pires erreurs historiques et linguistiques qui, la plupart du temps, feraient rougir même un Isidore de Séville. Les cadres de notre livre ne nous permettent pas de traiter longuement les travaux de ce genre relevant plutôt du domaine de l'histoire purement politique.¹

¹ Cf. Jancsó Benedek, *A román nemzetiségi törekvések története.* Buda-

Il suffit de remarquer que la chronique du Notaire anonyme jouit d'une immense popularité auprès des champions de la thèse de continuité — historiens de profession, politiciens et dilettantes sans distinction — parce que, à l'encontre de toutes les autres sources hongroises ou étrangères (occidentales, byzantines), elle fait mention de Roumains transylvaniens à l'époque de la conquête hongroise. Ce fait permet aux savants roumains de soutenir, à la base de cette seule chronique mise avec soin à l'abri de toute critique, sinon la continuité latino-roumaine ininterrompue, mais du moins la priorité des Roumains de Transylvanie par rapport à la date de l'arrivée des Hongrois dans ce pays. Même les historiens roumains, moins réfractaires à adopter dans certains cas un point de vue plus objectif, sont unanimes à voir dans chaque ligne de l'Anonyme relative aux Roumains une sorte de révélation divine digne de la vénération inconditionnée du bon patriote. Tout récemment M. Giurescou p. e. n'a pas hésité à faire figurer sur la carte annexée au premier volume de son *Histoire des Roumains* (parue en roumain) les „principautés” de Mén-Marót, Gelou et de Glad, comme autant de réalités historiques. Dans des oeuvres de vulgarisation, telles que le *Dicționarul Enciclopedic Ilustrat* d'Adamescou et de Candrea, des cartes pareilles sont présentées au grand public. Renchérissant sur le marché, M. Drăganu, en proie à un élan indomptable, profite du texte de notre chronique jusqu'à vouloir peupler de Roumains primitifs non seulement la Transylvanie, mais aussi toute la Transdanubie. Il n'en est évidemment pas moins vrai qu'à la lumière des recherches dénuées de subjectivisme, les récits de l'Anonyme concernant les Roumains se révèlent extrêmement douteuses et incertaines, surtout quand on veut les rapporter aux événements du IX^e siècle ou à une époque plus ancienne encore. Toutefois, en défaut d'autres men-

pest, 1896. Vol. I, p. 155, ss., ensuite Sebestyén Gy., *Ki volt Anonymus*. Budapest, 1900, et Jakubovich E., *P. mester. Adalékok az Anonymus-kérdéshez*: Klebelsberg-émlékkönyv. Budapest, 1925. — Parmi les éditions du texte de l'Anonyme signalons en dehors de celle d'Endlicher (*Rerum Hungaricarum Monumenta Arpadiana*) les suivantes: L. Fejérpataky, *Anonymus Belae regis notarius: Gesta Hungarorum*. Budapest, 1892 (avec copie fac-similaire de la chronique), L. Juhász, *Anonymus quondam Bele regis notarius*. Budapest, 1933 (reproduit par G. Popa-Lisseanu dans le premier volume des *Izvoarele Istoriei Românilor*. București, 1934; l'introduction tendancieuse et la traduction roumaine mises à part, rien n'a la prétention d'être original dans cette édition reposant entièrement sur les travaux de Fejérpataky, Juhász et de Pais). Une édition toute nouvelle de l'Anonyme, préparée aux soins de M. D. Pais, accompagnée de commentaires latins, est en cours de publication.

tions du roumanisme transylvanien jusqu'à 1210 (v. plus haut), la science roumaine ne démorde pas d'attacher une foi inébranlable à la soi-disant authenticité de cet unique 'témoignage' de la primauté de temps des Roumains. A l'appui de leur thèse les philologues roumains ne manquent pas de tirer tout le profit possible de ces tendances de réhabilitation qui, depuis quelques années, se manifestent dans la science hongroise où elles ont été provoquées par l'attitude extrémiste de ceux qui ne voyaient dans l'Anonyme qu'un forger de contes malaverti. Ces tendances poursuivent le but de compenser le criticisme outré de l'époque précédente par l'introduction d'une méthode d'investigation basée sur l'examen simultané des sources historiques, sur les rapports multiples qui existent entre elles et sur les faits d'évolution linguistique et de géographie historique contenus dans la chronique. Ce n'est qu'en adoptant cette méthode assez complexe exigeant la connaissance profonde des chroniqueurs médiévaux, et particulièrement des sources de l'histoire hongroise, qu'on espère pouvoir apporter la solution des nombreux problèmes de détail que pose le manuscrit de l'Anonyme. La science hongroise, en effet, ne considère cette geste des Hongrois que comme l'objet de préoccupations purement scientifiques, tandis que les savants roumains se contentent de répéter plus ou moins fidèlement les inexactitudes bien connues de leurs prédécesseurs, fondateurs de l'historiographie et de la linguistique daco-roumaines. Grâce à une sorte de complicité tacite personne en Roumanie n'a encore songé à soumettre la chronique de l'Anonyme à un examen raisonné et critique, leur attitude adoptée à cet égard continue d'être entachée des mêmes erreurs initiales qui, pour des raisons étrangères à la science, en sont venues à se cristalliser en dogmes censés irréfutables. Aussi les historiens roumains se bornent-ils à faire un triage habilement groupé parmi les phrases réhabilitantes des chercheurs hongrois (Marczali, Melich, Hóman, Pais, Jakubovich) par lesquelles ces derniers combattent les exagérations des hypercritiques, pour poser ensuite la question emphatique: est-ce qu'on peut qualifier l'Anonyme d'historien pragmatique et de géographe incomparable tant qu'il parle des Hongrois, et lui contester toute valeur historique alors qu'il traite des Roumains?²

² Cf. p. ex. Drăganu, *ou. c.* p. 13; M. Popa-Lisseanu termine sa préface par la phrase pathétique que voici: „Serait-ce possible qu'un si grand écrivain, doué de si belles qualités d'historien, se fût trompé seulement et uniquement en ce qui concerne les Roumains? — Nous ne le croyons pas.” (*ou. c.* p. 21).

Poser la question de l'authenticité de cette façon unilatérale ou plus exactement bilatérale n'est qu'une ruse d'avocat de très mauvais aloi. Nous ne pouvons que condamner cette manière de procéder qui consiste à imputer à la science hongroise un point de vue mesquin, à dénigrer les recherches laborieuses entamées par Hóman, Domanovszky, Jakubovics et d'autres dans l'intention honnête d'éclaircir l'histoire interne et externe des sources médiévales. Quand viendra l'heure où la science roumaine, au lieu de continuer cette campagne de diffamation, tâchera de s'assimiler les résultats obtenus par les historiens hongrois dans le domaine de la critique des sources?

Commençons par préciser que personne du côté hongrois n'a affirmé que seuls les passages de la chronique relatifs aux *Blaci* fussent des élucubrations plus ou moins fictives et que tous les autres, sans exception, tiennent ferme contre tout sondage critique. Dernièrement c'est M. Drăganu qui a réuni un choix d'opinions favorables à l'Anonyme puisées par amour d'objectivité dans des ouvrages hongrois. Son procédé n'en est pourtant pas moins tendancieux, il s'attache trop à séparer le bon grain de l'ivraie pour que l'image qu'il fait du stade actuel des recherches en Hongrie puisse être tant soit peu fidèle. Voici un exemple qui montre bien combien il y a peu de bonne foi dans le procédé d'une douteuse habileté du savant roumain. Parlant de M. Hóman, il reproduit amplement les passages dans lesquels l'éminent historien hongrois vante l'esprit critique relativement très développé de l'Anonyme dans l'utilisation des sources, et l'acheminement logique de sa pensée. Trouvant de l'agrément à ces constatations d'ordre général Drăganu s'empresse d'intervenir pour leur assurer la plus grande publicité aussi auprès de ces compatriotes. Au point cependant où la caractéristique de Hóman commence d'intéresser les détails de la méthode employée par l'Anonyme, la plume de Drăganu trébuche, s'arrête, de manière que nous sommes obligés nous mêmes de continuer là où le savant roumain a jugé utile d'interrompre son exposé informatif. Or, voici ce que nous dit encore l'historien hongrois: „Nul auteur du moyen âge qui méditait ce qu'il écrivait, n'a pu se soustraire à l'influence des conditions ethnographiques, politiques, géographiques, constitution-

Nous attirons son attention sur le fait que son singulier éclectisme fausse entièrement l'idée qu'il se fait de l'opinion de M. Hóman. Qu'il relise les articles français cités par lui-même et qu'il tâche de comprendre in extenso ce qui est dit dans *A Szent László-kori Gesta Ungarorum*, p. 45—6 et dans *Magyar Történet* I, p. 398. V. aussi la note suivante.

nelles et sociales de sa propre époque quand il décrivait les conditions ethnographiques, politiques, constitutionnelles et sociales des temps anciens, à moins qu'il n'eût à sa disposition des sources écrites de l'époque. Des erreurs pareilles n'ont pu être évitées par l'Anonyme non plus: il tâche d'expliquer les événements et les faits d'un passé reculé à la manière caractéristique des auteurs médiévaux, c. à d. en transportant dans le passé les conditions de son temps. S'il voit des Coumans dans le peuple de Ed et de Edömén, s'est sous l'influence des Coumans de Ruthénie, ses contemporains. Les pâtres transdanubiens soumis à l'autorité des Francs, les *Blachij* nommés *pastores Romanorum* dans la Geste du XI^e siècle et aussi *Voloch* danubiens dans la chronique russe du XI^e siècle, sont identifiés par lui aux bergers roumains dont l'infiltration de plus en plus massive avait commencé déjà depuis un âge dans le coin sud-est de la Transylvanie. Le prince morave des Slovènes habitant les régions de Zobor est tenu pour Tchèque. Le texte du Pacte du sang est rédigé par lui sous l'influence de la pratique des chancelleries de son époque. Les personnages distingués portent les titres créés par le royaume chrétien: *principales persone*, *nobiles*, etc., il est question de grand écuyer (*magister agazonum*), de conseil princier (*consilium ducis*), de vie à la cour, de tournois, etc. Son débit, suivant les doctes habitudes de l'époque, est agrémenté d'étymologies."³

On voit donc bien que les réticences de M. Drăganu ne permettent pas de nous révéler le vrai caractère de l'opinion que M. Hóman s'est formulée au sujet de la geste de l'Anonyme. De plus, on peut voir que la science hongroise, malgré ses tendances de réhabilitation, continue d'insister sur les velléités anachronistiques du chroniqueur non seulement à propos des *Blasij*, *Blaci*, mais aussi à l'occasion des Tchèques et des Coumans disparus.⁴ Les

³ *A Szent László-kori Gesta Ungarorum és XII—XIII. századi leszármazói* („Le Gesta Ungarorum de l'époque de Saint Ladislas et ses dérivés des XII—XIII^e siècles") Budapest, 1925, p. 45—6.

⁴ V. encore Hóman—Szekfű, *Magyar Történet* vol. I, p. 430—31; Pais Dezső, *Magyar Anonymus*. Budapest, 1926, p. 129—30: „les *Blasij* mentionnés dans le chap. 25. de l'Anonyme sont le peuple du duc transylvain Gyalu, ceux du chap. 44. sont à leur tour les sujets du duc bas-danubien Galád (Blaci). Il s'agit des ancêtres des Roumains d'aujourd'hui, mais les prédécesseurs de ceux-là à l'époque de la conquête hongroise ne pouvaient pas encore habiter dans les territoires mentionnés et c'est bien le penchant de l'Anonyme à reporter le présent dans le passé qui les y a placés.". D'après M. E. Moór dont les avis sont sensiblement identiques à ceux de l'école

études hongroises consacrées à la démonstration de la véracité de certaines affirmations de l'Anonyme (p. e. la note isolée concernant le roi Samuel Aba, confirmée par la découverte d'une monnaie portant l'inscription de ce roi) ne peuvent rien avoir à faire avec les anachronismes évidents. Comme personne n'a songé encore à réhabiliter les passages concernant les *Blasij* qui, d'après Hóman constituent un récit poétique ou plus exactement une compilation basée sur les données relatives à la Conquête, à l'époque de Saint Etienne et de Salomon,⁵ que l'Anonyme a puisées dans la Geste primitive, Drăganu aurait mieux fait de prouver lui-même l'authenticité des racontars relatifs aux Roumains transylvaniens du IX^e siècle. C'eût été, certes, une besogne beaucoup plus utile que la reproduction tendancieuse d'opinions arbitrairement détachées de leur contexte en vue de donner une idée essentiellement fautive de l'attitude que la science hongroise adopte à l'égard des nombreux problèmes de détail de cette chronique. Nous ne saurions dire quel profit pour le progrès de la science pourrait être tiré du fait que les savants roumains se bornent exclusivement à proclamer hautement leur conviction ferme à l'égard de la véracité des passages roumains de l'Anonyme. Cette conviction, quelque respectable qu'elle puisse être, n'est pas de nature à anéantir les arguments objectifs que des chercheurs hongrois et étrangers ont opposés à la thèse roumaine. Il est clair, en outre, que personne ne peut empêcher les Roumains de croire que leurs ancêtres étaient en Transylvanie déjà à l'époque de l'occupation hongroise; du moment qu'on écarte d'un geste auto-

hypercritique: „ist der Quellenwert dieser Chronik für die ung. Landnahme natürlich fast gleich Null" (Ungarische Jahrbücher IX—1929, p. 63). Drăganu aurait du, par conséquent, souligner le fait que dans la philologie hongroise moderne non seulement les défenseurs de l'Anonyme mais aussi E. Moór sont unanimes à considérer entre autres aussi la mention des Roumains de Glad et de Gelou comme autant d'anachronismes. Quoiconque n'ignore pas la littérature spéciale de cette question peut bien savoir que jusqu'aux détails d'intérêt purement hongrois toutes les affirmations du chroniqueur ont été soumises à une minutieuse analyse critique. Ainsi on a blâmé le rôle exagéré que fait jouer l'Anonyme au prince Álmos (Hóman, *A Szent László-kori Gesta Ungarorum* p. 47, Jakubovich, *l. c.* p. 212; Pais, *Magyar Anonymus* p. 103). Melich à son tour a insisté sur l'impossibilité de voir dans le *dux Salanus* de la chronique le nom et la figure de Svatopluk, prince des Moraves (Magyar Nyelv XVIII—1922, p. 114). La suppression totale de Svatopluk par l'Anonyme, „doué de si belles qualités d'historien", nous empêche une fois de plus de partager les sentiments d'admiration absolue que les savants roumains témoignent à l'égard du notaire de Béla.

⁵ *Ou. c.* p. 73.

ritaire les arguments minutieusement justifiés dans ce livre, tout le monde devient libre de refuser ou d'accepter ce qui bon lui semble. Les convictions que les philologues roumains affichent au sujet de l'Anonyme relèvent entièrement du domaine de la mystique nationaliste, aussi serait-ce de la peine perdue que de vouloir combattre des sentiments par des arguments. Le fait qu'il ne se trouve parmi les philologues roumains que des personnes croyant pouvoir opposer aux preuves positives de l'origine sud-danubienne de la langue et du peuple roumains les informations controuvées d'une chronique médiévale, montre une fois de plus que pareille entreprise serait en effet complètement superflue.

Invoquer le témoignage de l'Anonyme sans contrôle ni scrupule à titre de preuve incontestable équivaut donc bel et bien à une sorte de trahison de l'esprit scientifique. On objectera peut-être que la chronique russe attribuée à Nestor connaît également des *Voloch* (cf. chap. I, p. 48). Ceux qui feront cette objection sont priés de ne pas oublier qu'ils ont recours, même en mettant les choses au mieux, à ce procédé de démonstration que les manuels de logique désignent par le nom de *obscurum per obscurius*. Les gens de bonne fois, par conséquent, pourrons abondamment trouver de quoi se méfier.

La chronique de l'Anonyme ne constitue donc pas une preuve irréfutable de la présence des Roumains en Transylvanie à l'époque de la conquête arpadienne. En revanche, on peut bien y voir la première source historique qui, précédant même les plus anciennes mentions documentaires transmises par les chartes latines de Hongrie à partir de 1210, signale des Roumains dans le bassin des Carpathes déjà à une époque tant soit peu antérieure à cette année. Si nous tâchons de fixer la date exacte qui doit être attribuée à la mention faite par le chroniqueur, nous heurtons dès le début aux nombreuses difficultés que soulève encore aujourd'hui l'identification de celui-ci. Il n'en est pourtant pas moins certain qu'il n'a pu être ni le chancelier de Béla I, ni celui de Béla IV. On n'a donc à s'occuper que de Béla II et de Béla III. Or, l'Anonyme affirme lui-même d'avoir écrit son ouvrage a p r è s la mort de son roi d'heureuse mémoire („quondam bone memorie”) ce qui nous amène à poser respectivement les deux termini post quem: 1141, date de la mort de Béla II, et 1196, celle de la mort de Béla III. Somme toute, on a le choix entre le milieu du XII^e siècle d'une part, et la fin du XII^e ou le début du XIII^e

siècle d'autre part.⁶ Il est facile de voir que ces dates ne se prêtent guère aux besoins de ceux, qui, se basant sur l'Anonyme, voudraient peupler la Transylvanie de Roumains primitifs déjà à l'époque de l'arrivée des Hongrois conquérants. Au IX^e siècle les ancêtres des futurs Roumains nord-danubiens vivaient encore en symbiose pastorale avec les ancêtres des Aroumains, des Méglénites et des Istroroumains dans la Péninsule balkanique.

En ce qui concerne les conditions de la mise en scène des *Blasij (Blanci)* dans la chronique du notaire, commençons par faire remarquer que pour chercher des Roumains dans le pays scumis à Mén-Marót (Morout, Menumorout) et situé dans les régions du Bihar, il faut absolument ne pas avoir lu l'Anonyme.⁷ Pour ce qui est de Glad, seigneur du Banat et des régions du sud jusqu' au Bas-Danube, sa seule relation avec les *Blaci* — même selon le chroniqueur — consiste en ce que dans son armée les

⁶ L'identification de la personne du notaire anonyme dépassant le domaine de notre compétence nous nous contenons de renvoyer le lecteur à l'étude de Jakobovich (cf. encore Magyar Nyelv XXI—1925, p. 28—9 et XXVIII—1932, p. 193, ss.).

⁷ Parlant du pays de Byhor l'Anonyme fait plusieurs fois mention des *incolae* et des *habitatores* qui y résident, mais sans préciser leur appartenance ethnique. Occasion de plus de pêcher dans l'eau trouble. Aussi l'imagination de Drăganu s'en empare-t-elle bien lestement: ces *incolae* et *habitatores* sont, eux aussi, des Roumains!? Ou. c. p. 289, ss. Au chap. 11, pourtant le chroniqueur, exceptionnellement, est plus explicite à l'égard des habitants du pays: „Terram uero que est inter Thisciam et siluam Igfon, que iacet ad Erdeuelu, a fluuio Morus usque ad fluuium Zomus preoccupauisset sibi dux Morout, cuius nepos dictus est ab Hungaris Menumorout eo, quod plures habebat amicas et terram illam habitarent gentes, qui dicuntur Cozar.” Ces Cozar seraient à l'avis de Pais des Kabares (population de race turque, v. Németh Gyula, *A honfoglaló magyarság kialakulása*. Budapest, 1930, p. 234, où il dit encore: „les Kabares constituent donc un fragment ethnique des Kazar, ils se joignirent aux sept tribus hongroises en guise de huitième tribu.”) venus dans le bassin des Carpathes avec les Hongrois conquérants (ou. c. 123). En adoptant la méthode de raisonnement de Drăganu, basée sur des mots tels que *incolae*, *populus*, *habitatores*, on pourrait 'démontrer' la présence de n'importe quel peuple un peu partout et aussi à n'importe quelle époque. Diculescou p. ex. considère le peuple de Menumorout comme gépide, du moins fait-il dériver *Menu-* d'un ancien nom de personne germanique *Minno*, *Minni* (*Die Gepiden*. Leipzig, 1922, p. 188). Une fois glissé sur la pente de l'arbitraire on pourrait voir dans ces *incolae* des résidus daces, sarmates, yazigues, huns et même des débris hongrois amenés par les Huns. On voit donc bien le peu de clarté et l'in vraisemblance foncière des procédés employés par certains savants roumains.

Blaci, eux-aussi, figurent à côté des Coumans(!) et des Bulgares. Le rôle attribué aux Coumans est naturellement tout aussi fictif que celui des Roumains. Les Hongrois conquérants n'ont lutté ni contre l'un ni l'autre de ces deux peuples. Le seul chef que l'Anonyme qualifie de Roumain („quidam Blacus", v. chap. 24, ensuite 25—7) est un certain Gelou (l'éponyme en l'espèce n'est pas un héros, mais un humble village du com. Kolozs-auj. județul Cojocna, dont le nom peut avoir suggéré au chroniqueur l'idée de baptiser son personnage sous le nom de Gelou > Gyalu) qui „pro defensione uite, cum paucis fugam cepit" et que les soldats de Tuhutum „iuxta fluuium Copus (ruisseau près de Clausenbourg, auj. Kapus, en roum. Căpușul) interfeecerunt". Le chroniqueur croit pouvoir affirmer encore qu'après la défaite des *Blasij*, qualifiés préalablement par lui de „utiliores homines tocius mundi", le peuple de Gelou aurait déposé au chef de guerre hongrois le serment de fidélité et que les descendants de Tuhutum aurait possédé la terre conquise jusqu'au règne de Saint Etienne.⁸ Il convient d'attirer l'attention sur le fait qu'aucune autre source concernant les événements de la conquête arpadienne ne connaît ni la figure de Glad ni celle de Gelou ce qui est d'autant plus frappant que plus d'un chroniqueur fait passer les Hongrois conquérants par la Transylvanie. On pourrait donc s'attendre de bon droit qu'ils prennent également connaissance de la présence du duché roumain de Gelou.

En ce qui concerne les *Romani* mentionnés dans la Transdanubie et considérés par M. Drăganu comme des Roumains primitifs(!), constatons tout d'abord que ce problème ne se prête pas non plus à être résolu par l'application arbitraire d'une méthode pan-dacoroumaine (qu'on nous pardonne d'avoir recours à ce néologisme!). C'est notre regretté confrère Ambroise Pleidell qui, il n'y a pas longtemps, a consacré une étude appro-

⁸ Tous les sophismes ont deux tranchants. Etant donné que les philologues roumains jurent à l'unisson de l'authenticité de l'Anonyme on ne comprend pas comment Drăganu ait pu dernièrement commettre la grave erreur d'affirmer que les Hongrois ne fussent venus en Transylvanie qu'au XI^e siècle. Le récit de la campagne de Tuhutum (chap. 24—7) serait-il contourné de toutes pièces et, dans l'affirmative, ne contiendrait-il pas du moins un noyau historique? Bien mieux. L'Anonyme tenu pour historien pragmatique tant qu'il parle des Roumains, le serait-il moins du moment qu'il traite des Hongrois? — Il est facile de voir que sur un terrain jalonné de pareilles ressources d'argumentation il n'y a pas moyen d'avancer. Donc, reste le retour à l'argumentation scientifique et la suppression de l'arbitraire.

fondie à l'élucidation de cette question. Celle de ses conclusions qui nous intéresse cette-fois est la suivante: „Il ne peut nullement être question d'identifier les Romains pannoniens avec les Roumains. Ce n'est point par hasard que l'Anonyme met sur la scène des Romains dans la Transdanubie.”⁹ Il convient de rappeler que l'Anonyme connaît dans les régions transdanubiennes des Slovènes, des Bulgares et des *Blachij ac pastores Romanorum*. Ces derniers seraient, à l'avis de Pleidell, des éléments romanisés autochtones représentant les enclaves de l'est du romanisme occidental qui, à l'époque de la conquête hongroise, était encore assez nombreux sur le territoire des provinces voisines de la Pannonie.¹⁰ Les Slaves les nommaient *vlah*, les Hongrois *olasz* et le chroniqueur les appellerait *Romani* pour la simple raison que c'était leur propre nom ethnique. Pleidell admet donc que ces Romani, autochtones et non immigrés à une date ultérieure à l'arrivée des Hongrois, se seraient conservés jusqu'à l'époque du Notaire, c. à d. jusqu'aux XII—XIII^e siècles. Nous croyons que cette interprétation des *Romani* de la chronique reste la plus plausible même si nous contestons, pour des raisons historiques et linguistiques, la possibilité d'une survivance aussi prolongée de Romains de Pannonie. Le souvenir des pâturages des Romains pouvait fort bien passer dans la chronique perdue rédigée sous le règne de Saint Ladislas († 1095) — une des sources les plus importantes de l'Anonyme — même dans la cas où il n'y aurait eu, au IX^e siècle, que des débris peu nombreux de *Romani* ∼ *Vlasi* voués, eux-aussi, comme p. ex. les Romains de la Norique, à une rapide disparition.

D'après ce qui précède, les *Blachij* transdanubiens d'une part, et les *Blasij*, *Blaci* d'autre part, doivent être considérés malgré l'identité de l'ethnique qui sert à les désigner, comme des variétés distinctes de la souche romane primitive, différenciées par leur composition raciale autant que par les particularités divergeantes de l'évolution de leur langue. Les Romains de Pannonie parlaient certainement un latin évolué dans le sillage des idiomes néo-latins de l'Occident, tandis que les Illyro-Thraco-Romains pasteurs, c. à d. les Roumains, que pouvait connaître l'Anonyme en Transylvanie, usaient d'une langue romano-balkanique formée pendant les longs siècles de la symbiose albanoroumaine et slavoroumaine

⁹ *A magyar várostörténet első fejezete* („Le premier chapitre de l'histoire des villes en Hongrie”). Budapest, 1934, p. 79. (Tirage à part de la revue historique Századok).

¹⁰ *Ib.* p. 80, avec références bibliographiques.

dans la Péninsule. Il serait complètement absurde de supposer que les Romains de Pannonie, au point de vue linguistique, aient formé un groupe unitaire avec les Roumains primitifs vivant sur le territoire byzantin et bulgare-slave, du moment qu'ils se rattachaient spontanément aux *Romani* et *Latini* des provinces de l'Autriche d'avant-guerre et de la Suisse. En raison de l'acception médiévale extrêmement large du nom *vlah* et de ses variantes (v. chap. I, p. 46—51) il n'y a rien d'étonnant à voire l'Anonyme recourir à la même appellation dans tous les deux cas. Il ne fait, en somme, que ce que font aussi les Allemands et les Slaves quand ils emploient la même appellation dans tous les deux cas. Il ne fait, en somme, que ce que font aussi les Allemands et les Slaves quand ils emploient le même nom pour désigner des groupes ethniques de langue romane sans aucune distinction essentielle (cf. p. ex. *welsch* < *walahisc* 'Italien, Français, étranger'; *Churwelsch* 'du pays de Coire, langue romanche'; les noms de lieu du type *Walch-*, *Walchen-*, aux environs de Salzbourg et ailleurs, etc.). Il est facile de voir que le procédé de certains savants roumains voulant identifier toutes sortes de *Blachi*, *Blaci* avec les Roumains n'est qu'un jeu assez puéril poursuivi avec un manque évident de responsabilité scientifique.

Il va sans dire qu'il serait très difficile de préciser comment le chroniqueur médiéval concevait lui-même le problème des *Blaci* divers, si tant est que celui-ci, d'une façon ou d'une autre, s'était posé à lui. A cet égard il faut se contenter d'hypothèses prudentes à l'exclusion de toute attitude catégorique. Ce qui, malgré tout, nous paraît le plus probable, c'est que l'Anonyme aurait cherché des critères pour distinguer les *Blachij* pannoniens des *Blaci* transylvaniens, qu'il n'aurait pu les découvrir nulle part: faut-il ajouter que c'est à cause de l'imperfection des moyens et des méthodes d'investigation de l'historiographie médiévale? Mais il n'en aura pas cherché du tout, plus que les dissemblances les ressemblances attireraient l'attention de ces historiographes rudes. Supposé qu'il prit connaissance même du fait que les *Blaci* transylvaniens de son époque avaient l'habitude de se désigner par le nom de *Rumân*, n'eût il pas immédiatement songé à la consonnance de *Rumân* avec le nom de *Romani*,¹¹ ce qui une fois de

¹¹ Nous ne saurions guère souscrire à l'hypothèse ingénieuse de Melich d'après laquelle le nom hongrois des Roumains: *oláh* serait un emprunt fait aux Roumains mêmes parce que ces derniers se désignaient toujours — sauf les Istroroumains et les Méglénites (v. ci-dessus chap. I, p. 32, ss.) — respectivement par le nom de *Rumân*, *Armân*, *Rumär* et **Rumon*. Supposé que l'Ano-

plus, aurait pu lui suggérer l'idée erronée de l'identité des Roumains immigrés au nord du Danube avec les *Blachij* mentionnés dans la Geste du XI^e siècle. Dans ce cas, au fait, on pourrait s'attendre de bon droit à ce que l'Anonyme mette en scène des *Romani* aussi en Transylvanie où il ne parle cependant que de *Blaci*, *Blasij*. Nous sommes enclin à croire que l'omission des *Romani* pourrait s'expliquer cette-fois par le manque total de traditions historiques romaines relatives à la Dacie. N'en trouvant point dans ses sources, l'Anonyme, par esprit critique probablement, se sera contenté de peupler la Transylvanie de *Blasij*, laissant entièrement de côté les *Romani* qui, dans sa chronique, n'apparaissent qu'en Pannonie. La façon dont sont présentés les *Blasij* rappelle d'ailleurs étrangement la description que nous en donne également au XII^e siècle l'*Ystoria Friderici imperatoris* (v. chap. III, p. 105).

En comparant les erreurs de l'Anonyme aux confusions qui se produiront plus tard chez les savants humanistes de la Renaissance, incapables, eux-aussi, de distinguer tant soit peu exactement les différences linguistiques et ethnologiques dissimulées par la ressemblance des formes diverses des noms *Vlah* et *Romanus*, on comprendra peut-être mieux encore le mécanisme de cette méthode d'identification si chère aussi aux philologues „pan-roumanisants”.

2. Pour montrer avec combien de promptitude ingénue et de hardiesse prime-sautière les chroniqueurs du moyen âge s'empres- sent à établir des rapports ‚historiques’ entre les divers groupes de *Blachij*, *Blazi*, développés indépendamment les uns des autres, il est fort instructif de nous étendre un peu plus explicitement sur la relation de voyage que rédigea un dominicain français en 1308 après avoir parcouru les pays de l'Europe orientale.¹² Il est connu que cet auteur également anonyme entreprit ce voyage d'exploration sur mandat de Charles de Valois († 1325). Cet inventaire précieux de renseignements relatifs aux peuples des Balkans contient, entre autres, un passage curieux sur les *Blazi* aroumains digne de retenir notre attention. Voici ce que dit le dominicain anonyme au sujet de ces Aroumains dont l'origine balkanique,

nyme connaît l'usage vivant des pâtres de son époque — ce qui d'ailleurs est fort peu probable — il n'aurait pu entendre que le nom *Rumân*.

¹² *Anonymi Descriptio Europae Orientalis. Imperium Constantinopolitanum, Albania, Serbia, Bulgaria, Ruthenia, Ungaria, Polonia, Bohemia. Anno MCCCVIII exerata*. Edidit Dr. Olgierd Górka. Cracoviae, 1916.

même d'après les savants roumains, est désormais incontestable: „Notandum est hic quod inter machedoniam, achayam et thesalonicam est quidam populus valde magnus et spaciosus qui vocantur *Blazi*, qui et olim fuerunt *Romanorum pastores* ac in Ungaria, ubi erant *pascua Romanorum* propter nimiam terre viriditatem et fertilitatem olim morabantur. Sed tamen ab ungaris inde expulsi, ad partes illas fugierunt; habundat enim caseis optimis, lacte et carnibus super omnes nationes...” Selon ces informations les ancêtres des Aroumains ou Macédo-Roumains, peuple pasteur existant de nos jours encore dans la Péninsule balkanique, auraient donc été expulsés de la Pannonie par les Hongrois conquérants. L'explication de cette erreur manifeste devient très facile du moment qu'on tient compte des sources latines de Hongrie employées par le dominicain anonyme dans l'intention d'ajouter à ses expériences personnelles quelques agréments d'érudition médiévale. C'est à M. Joseph Deér que revient le mérite d'avoir élucidé le problème des sources de provenance hongroise.¹³ Il démontre

¹³ *Ungarn in der Descriptio Europae Orientalis: Mitteilungen des österreichischen Instituts für Geschichtsforschung*, XLV (1931). L'idée de l'utilisation de sources latines de Hongrie s'était furtivement présentée à Puşcariu aussi (*Dacoromania* IV—1927, p. 1387—9) sans qu'il eût l'intention de l'approfondir. Il admet que le dominicain français connaissait d'une part la tradition relative aux pères romains de Pannonie conservée dans les chroniques hongroises et que, d'autre part, il fit la connaissance des pères roumains du Pinde chez lesquels aurait encore vécu le souvenir de leur provenance danubienne. En combinant ces deux informations, les *pastores Romanorum* pannoniens sont devenus les ancêtres des *Vlahi* du Pinde. Cette explication, juste pour le fond, n'en a pas moins l'inconvénient de mêler inutilement à la discussion l'affirmation concernant les origines danubiennes des Aroumains. M. Puşcariu croit-il sérieusement que le rapprochement fait par l'Anonyme repose, entièrement ou en partie, sur une tradition orale et populaire des Roumains du Pinde? Ce serait absurde. Il s'agit tout simplement d'une improvisation spontanée du chroniqueur qui, d'ailleurs, ne parle nulle part d'avoir entendu de pareilles traditions. Le savant roumain, en outre, paraît admettre qu'il y ait un rapport intime entre l'affirmation du dominicain relative à la parenté des pères pannoniens et balkaniques d'une part, et le récit de Kékauménos (c'est bien à ce dernier qu'il pense p. 1389) suivant lequel les Aroumains primitifs seraient descendus en Thessalie, en Macédoine et en Hellade des régions riveraines du Danube et de la Save, d'autre part. En réalité Kékauménos, brouillon patenté, n'a rien à faire avec l'Anonyme ni celui avec le chroniqueur grec. Ce qu'ils ont en commun c'est leur ignorance totale des légendes populaires aroumaines. Les combinaisons des deux chroniqueurs ont un caractère nettement livresque, rien n'y trahit la collaboration du génie du peuple.

D'après Kékauménos les Aroumains seraient les descendants des Daces et des Besses. Il raconte que ces derniers n'étaient jamais fidèles à leurs

à l'évidence que l'Anonyme français doit la connaissance des *pascua Romanorum* et des *pastores Romanorum* à l'utilisation du *Gesta Ungarorum* complet attribué à Simon de Kéza. Cette dernière chronique n'est à son tour qu'un remaniement augmenté du *Gesta Ungarorum*, écrit sous le règne de Saint Ladislas, de manière qu'il est légitime de supposer que la tradition des pâturages et des pâtres des Romains ait été également connue à tous les deux *Gesta*.

C'est donc par l'intermédiaire d'une chronique latine de Hongrie que l'Anonyme dominicain apprit qu'il y avait eu dans la Pannonie des pâtres romains appelés *Blachij*. Au cours de son voyage dans les Balkans, il tomba sur un peuple que les Slaves et les Grecs appelaient exactement du même nom et qui, pour dernier surcroît, était également pasteur. Ces faits lui suffirent amplement pour admettre l'identité absolue des Romains pannoniens et des Aroumains balkaniques. S'il avait connu les noms *Rămăn*, *Armăn*, par lesquels se désignent les Aroumains jusqu'à nos jours, il n'aurait certainement pas manqué de les rapprocher de *Romanus* et de croire plus encore à la véracité de sa fabuleuse construction.

Nous pouvons donc constater que les deux Anonymes, indépendamment l'un de l'autre, mais pour des raisons identiques, confondèrent les Romains de Pannonie avec d'autres variétés distinctes nommées également *Blachus*, *Blacus* c. à d. *Vlah*. Chacun les confond avec les pâtres qu'il connaît lui-même. Le notaire du roi Béla peut bien les avoir identifiés aux Roumains transylvaniens de son époque, tandis que le dominicain français, ignorant l'existence des pâtres immigrés en Transylvanie, n'aura guère eu d'autre choix que de faire le fameux rapprochement qui lui est

paroles de manière que l'empereur Trajan se vit obligé de leur infliger une sévère punition. Très irrité contre les *Βλαχοί* Kékauménos fait remarquer ensuite que ceux-ci sont tout aussi parjures que l'ont été leurs ancêtres. Il prie ses compatriotes de se donner bien garde de les laisser entrer dans les ville et de se méfier d'eux.

Il est apparent que le rapprochement établi ente Daces, Besses et Aroumains repose uniquement sur les traits analogues que le chroniqueur découvre dans le caractère de ces peuples. On n'a qu'à lire le texte original pour s'en rendre compte avec plus d'évidence encore (v. ci-dessus p. 101 et p. 102, n. 10). Vouloir dégager un noyau historique des élucubrations de Kékaumános serait, d'après nous, tenter l'impossible. Capidan fait remarquer que „... coborirea Românilor balcanici dintr'o regiune sârbească pare greu de admis.” Cf. Anuarul Institutului de Istorie Națională II (1923), p. 115—6, et la note 10. du chap. III. de ce livre.

propre. En tout cela il y a bien de l'esprit de suite, ne fût-ce que la logique primitive d'historiographe médiéval, génératrice de tant d'enchaînements surprenants de données interprétées d'une façon sui generis. Dans le troisième chapitre de notre livre nous avons montré dans quelle mesure une logique pareille continuait de dominer les esprits même à l'époque de la Renaissance sans compter la manière de raisonner de certains savants roumains d'aujourd'hui, laquelle, par plus d'un côté, rappelle vivement la tournure d'esprit des deux Anonymes. L'esprit de tolérance qu'on manifeste en Roumanie à l'égard de ceux qui s'attachent à réduire à une formule simpliste les nombreux problèmes posés par la polysémie du mot *vlah* n'est que trop responsable de la survivance et de la vitalité de cette 'méthode' d'identification.

Ce qui mérite d'être signalé encore c'est que les Roumains de Transylvanie, de même que les Aroumains thessaliens et macédo-niens, sont identifiés avec des Romains de Pannonie et que jamais pareille confusion ne peut se constater entre Roumains médiévaux de n'importe quelle nuance et les soi-disant Romains de Dacie. Les partisans de la thèse de continuité latino-roumaine ne se posent même pas la question de savoir pourquoi la tradition des *pascua Romanorum* et celle des *pastores Romanorum* s'est-elle conservée seulement en relation avec la Pannonie c. à d. à l'ouest du pays conquis par les Hongrois, tandis qu'une tradition pareille manque complètement pour la Transylvanie! Les résultats auxquels nous aboutissons dans notre livre au sujet de l'origine de la langue et du peuple roumains, nous aident à trouver la seule réponse raisonnable à cette question: l'histoire médiévale de la Dacie ne connaît point de Romains sédentaires survivant à l'époque des grandes invasions jusqu'à l'arrivée des Hongrois ce qui équivaut à dire que les conditions nécessaires à la formation et à la conservation d'une tradition semblable dans la partie orientale du bassin des Carpathes faisaient de tout temps entièrement défaut. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, en l'absence des *pascua Romanorum* de Dacie les Roumains sont obligés de se déclarer satisfaits de la mention peu flatteuse que le chancelier de Béla, désireux d'illustrer le récit de la conquête de batailles victorieuses, a jugé utile d'insérer dans sa chronique. Il eût certainement agi avec moins de liberté s'il avait eu à sa disposition d'antiques traditions locales. Le manque de ces traditions est d'ailleurs en parfait accord avec le témoi-

gnage des arguments de toutes sortes que nous avons invoqués, sur les pages précédentes, à l'appui de nos opinions.

D'une manière remarquable, le dominicain français, tout en connaissant assez bien la Transylvanie (il mentionne la ville de Gyulafehérvár, en roum. Alba Iulia, ainsi que quelques rivières), passe sous silence les Roumains qui au début du XIV^e siècle, pourtant, y étaient déjà depuis assez longtemps et commençaient même auparavant de devenir sédentaires sur plus d'un point de ce pays. M. Pușcariu croit qu'il s'agit d'une réticence du dominicain qui, catholique ardent, aurait gardé un silence voulu sur ces 'hérétiques'. Poussant cette hypothèse à l'extrême, l'éminent linguiste roumain va jusqu'à conclure, dans l'intérêt de la thèse de continuité bien entendu, que le silence observé par les sources latines médiévales à l'égard des Roumains s'expliquerait par des motifs analogues, c. à d. par l'aversion pour les schismatiques des chroniqueurs catholiques.¹⁴ Sans compter le notaire du roi Béla et d'autres auteurs, l'Anonyme français vient, lui-aussi, s'inscrire en faux contre ce raisonnement frêle. Non content de parler des Aroumains orthodoxes, il mentionne également „illas scismaticas et barbaras nationes que tam opulenta et delicata regna sicut iniusti possessores occupant". Le roi serbe Uroš II retient son attention parce que celui-ci „catholicos nimium persequitur et habet odio". On ne peut donc affirmer que le dominicain ait omis de signaler les Roumains transylvaniens pour la raison simplement que ceux-ci étaient schismatiques. L'explication de cette omission doit être cherchée ailleurs, et notamment dans le fait, qu'à l'époque de ce fervent champion de la lutte contre les orthodoxes, le roumanisme de Transylvanie était encore loin de représenter un „populus valde magnus et spatiosus" tant soit peu comparable aux masses aroumaines de la Macédoine de la Thessalie et de l'Achaïe.

3. Depuis la fin du XVIII^e siècle savants et politiciens roumains ne cessent de répéter que la chronique de l'Anonyme hongrois constitue une preuve décisive en faveur de la priorité de l'établissement des Roumains en Transylvanie. La science roumaine est à cet égard d'une intransigeance radicale, l'intolérance systématique qu'elle témoigne à l'égard des sceptiques ne s'appuie pourtant pas sur des arguments quelque peu valables, mais uniquement sur la ferme décision de ne pas vouloir démordre de cer-

¹⁴ L. c. p. 1389.

tains préjugés dont la nature rend forcément impossible la discussion scientifique de ce problème. Ce que les historiens roumains admettent à la rigueur c'est que les récits de bataille de l'Anonyme contiennent des éléments fictifs inventés par le chroniqueur. Ces récits, cependant, n'en devraient pas moins contenir un noyau historique digne de toute confiance. Comme à notre connaissance personne en Roumanie n'a encore essayé de faire le départ critique du réel et de l'imaginaire dans les passages concernant les *Blasij*, *Blaci*, la grande unanimité des opinions roumaines est pour nous une véritable énigme dont la solution, croyons-nous, relève plutôt du domaine de la psychologie collective. Dans le cas de l'Anonyme nous constatons également l'application de ce procédé singulier qui consiste à énoncer une affirmation arbitraire sans aucun argument probant et à charger généreusement la partie 'adverse' d'aller chercher des contre-arguments convenables. Si celle-ci, par hasard, n'en trouve point, ou par mépris de cette ressource d'habileté ne tâche même pas d'en trouver, ces affirmations creuses passent à l'état de vérités inattaquables. Inutile d'ajouter que ces remarques ne visent les susceptibilités de personne, elles n'ont d'autre but que de caractériser une attitude d'autant plus regrettable qu'elle est assez générale en Roumanie. Or, du moment qu'un phénomène assume un caractère collectif, la question de la responsabilité scientifique de l'individu s'en trouve sensiblement modifiée sans que par là la vérité ait le moindre succès à enregistrer.

En nous basant sur tout ce que nous avons dit jusqu'ici, nous nous croyons autorisé à déclarer que les *Blasij* mentionnés par le notaire anonyme à l'époque de la conquête arpadienne font partie des nombreux anachronismes dont l'explication doit être cherchée dans les conditions de l'époque du chroniqueur. La mise en scène des *Blasij* par l'Anonyme ne prouve donc ni plus ni moins qu'au XII^e siècle il y a avait déjà des Roumains dans le bassin des Carpathes de même qu'il y en avait aussi des Coumans. Bien que avant le XII^e siècle nous n'ayons aucun témoignage sur la présence des Roumains en Transylvanie, la science hongroise à tout de même plusieurs fois envisagée la question de savoir à quelle date approximative on pourrait fixer les débuts de l'infiltration roumaine. D'après Jules Pauler „à la fin du XII^e siècle il y avait des Roumains en Transylvanie depuis assez longtemps déjà pour que le chroniqueur crût possible de supposer qu'ils fussent là dès l'époque de la conquête à l'opposé des Sicules dont l'immigration ultérieure lui était connue. Comme l'Anonyme ne connaît

la Transylvanie que d'une façon superficielle, il ne convient guère de fixer à une date très reculée le moment où leur nombre pouvait déjà suffire à former un contingent notable. On pourrait admettre que ce fût environ 200 ans avant l'Anonyme, à la fin du X^e siècle ou au début du XI^e, quand commença leur infiltration dans les régions de Fogaras."¹⁵ Signalons que Pauler formula cet avis, à son propre aveu, d'après les chartes connues écrites au XIII^e siècle. Toutes ces chartes, en effet, font mention de Roumains vivant dans les régions méridionales de la Transylvanie ou, plus exactement, aux alentours de Fogaras et de Szeben (Sibiu). M. Melich pousse cette hypothèse plus loin encore en affirmant qu'à la fin du X^e siècle et au début du XI^e siècle les Roumains „pouvaient habiter” non seulement dans le district de Fogaras, mais aussi ailleurs en Transylvanie et dans les contrées limitrophes.¹⁶

Dans le cas où l'éminent slavisant hongrois eût employé cette fois le verbe ‚habiter’ dans le but de dire par là implicitement qu'il songeât à des Roumains transylvaniens devenus sédentaires dès la fin du X^e siècle, nous ne pourrions, en connaissance de cause, que nous refuser à accepter cette conjecture immotivée. En effet, l'histoire de la terre transylvaine, même pendant l'époque de Saint Etienne (1001—1038), nous apparaît encore aujourd'hui à travers une brume assez épaisse. On peut donc profiter de cette circonstance, et les savants roumains ne sont pas de ceux qui n'en profiteraient pas, pour donner carrière à l'imagination, surtout si l'on juge bon de faire abstraction du fait qu'au X^e siècle l'unité géographique du roumanisme primitif était bien loin encore de sa dissolution finale accomplie seulement au cours du XIII^e siècle. Quiconque affirme que le bloc des ancêtres des futurs Roumains nord-danubiens ait quitté la Péninsule balkanique dès le X^e voire même dès le IX^e siècle, quitte du même coup le terrain de l'argumentation scientifique et devient en quelque sorte déserteur. En outre, il ferme les yeux sur le fait qu'avant leur immigration massive en Transylvanie, les Roumains étaient retenus pendant longtemps sur le territoire de la Valachie et de la Moldavie par leurs maîtres petchénegues, coumans et mongols.¹⁷

¹⁵ *A magyar nemzet története*, I², pp. 218, 376—7, passage cité aussi par Melich, *A honfoglaláskori Magyarország*, p. 308.

¹⁶ *Ou. c. ib.*

¹⁷ V. sur les rapports des Roumains avec ces peuples l'étude nourrie de faits de L. Rásonyi, *Contributions à l'histoire des premières cristallisations*

Tout concourt à prouver l'impossibilité de la thèse d'après laquelle, à l'époque de l'Anonyme, les Roumains auraient habité la Transylvanie depuis plus de deux siècles déjà. Faut-il rappeler encore la charte d'André III ordonnant que tous les *Olaci* „in possessionibus nobilium et quorumlibet aliorum residentes” soient ramenés au territoire d'un seul domaine royal? Cette charte, rédigée en 1293, est susceptible à elle seule, de ruiner toutes les hypothèses irréflechies émises au sujet de l'ancienneté exagérée de l'établissement des Roumains en Transylvanie.

En raison des faits de l'histoire primitive des quatre embranchements du roumanisme nous penchons à partager les vues de M. H ó m a n selon lesquelles les débuts de l'infiltration roumaine tomberaient quelque chose comme un âge d'homme avant l'époque de l'Anonyme¹⁸ ce qui, attendu que Hóman tient l'Anonyme pour le notaire de Béla III, nous fait songer au commencement du XII^e siècle. En faveur de cette date on peut donc alléguer du moins des arguments de probabilité raisonnables et compatibles avec l'histoire médiévale du roumanisme, tandis que l'admission d'une époque initiale aussi reculée que le IX^e et même le X^e siècle, laisserait trop de choses inexplicables. M. D r ä g a n u, à son tour, n'a pas tardé à tirer son parti des conjectures de Pauler et de Melich, témoin le raisonnement que voici: puisqu'il est jusqu'à des savants hongrois qui admettent la présence des Roumains en Transylvanie au X^e siècle et que, d'autre part, ce n'est qu'au XI^e siècle, sous le règne de Saint Etienne, que la Transylvanie fut liée plus étroitement à la Hongrie, il s'en suit que les Roumains ont devancé les Hongrois. La priorité des Roumains serait, grâce à ce syllogisme, un fait acquis, on n'aurait même pas besoin de recourir à la chronique du Notaire. On voit que le savant roumain ramasse les prémisses de sa conclusion d'une façon préméditée et que, dans l'intérêt de la conclusion à tirer, il ne respecte pas suffisamment les règles de l'argumentation scientifique. Ainsi il néglige de contrôler l'hypothèse des deux savants hongrois au point de vue de sa compatibilité avec l'histoire de la langue et du peuple roumains. Ensuite, que faire des savants hongrois et même étrangers qui n'admettent pas l'immigration des Roumains au X^e siècle? On n'a qu'à choisir pour majeure du syllogisme l'opinion de H u n-

d'Etat des Roumains: Arch. Eur. C.-Or. I. (1935), p. 221—53 (parue aussi dans la série: Etudes sur l'Europe Centre-orientale, No. 3.).

¹⁸ *A Szent László-kori Gesta* p. 46. Dans le premier volume du *Magyar Történet* (p. 431) il recule cette date jusqu'environ le milieu du XI^e siècle.

f a l v y, spécialiste autrement remarquable de l'histoire roumaine que Pauler, pour arriver d'emblée à une conclusion diamétralement opposée. Bien mieux. Le syllogisme construit par M. Drăganu est de nature à faire entendre que M. Melich, lui-aussi, partagerait l'opinion du savant roumain au sujet de la priorité des Roumains. Or, il n'en est rien. Il affirme au contraire que la conquête militaire de la Transylvanie commença dès l'époque des Ducs. Il est curieux de signaler encore que le même savant hongrois, dont l'opinion est employée en guise de majeure, repousse la thèse de K a r á c s o n y i d'après laquelle les Hongrois n'auraient occupé la Transylvanie qu'au XI^e siècle, ce qui veut dire que la majeure est en incompatibilité illicite avec sa mineure! M. Melich n'a jamais affirmé qu'il n'y eût pas de population hongroise en Transylvanie au cours des X—XI^e siècles, la mise à profit de son opinion — formulée d'ailleurs à titre d'hypothèse — dans l'intention d'appuyer la thèse de la priorité des Roumains par une autorité hongroise, constitue une ressource d'habileté peu enviable. On doit tenir compte aussi du fait que l'organisation ecclésiastique et administrative de cette province à l'époque de Saint Etienne n'aurait pu se réaliser en l'absence d'habitants hongrois.

Somme toute, si l'on admettait que l'apparition d'un peuple dans un territoire quelconque doit nécessairement coïncider avec le moment où les chefs de ce peuple y ont commencé leur oeuvre d'organisation politique, alors l'historien d'un avenir éloigné raisonnant à la manière de M. Drăganu, pourrait prétendre que les Roumains ne fussent immigrés en Transylvanie qu'en 1919.

Ce ne sont certainement pas les syllogismes de ce genre qui prouveront le bien-fondé de la thèse roumaine. Nous pouvons dire avec M. H ó m a n que „le problème roumain est *actuellement* une simple question de prestige dont la légitimité *historique* dépend exclusivement de la réponse donnée aux questions suivantes: est-ce que les Roumains sont les premiers conquérants de la Transylvanie et des territoires limitrophes de la Hongrie et, dans l'affirmative, est-ce qu'ils ont jamais réussi au cours de l'histoire à créer et à maintenir durablement dans les provinces revendiquées par eux des organisations d'Etat comparables aux voïvodats valaque et moldave? Or, l'histoire donne à ces questions une réponse des plus nettes: les ancêtres de l'immense majorité des Roumains transylvains et de la Hongrie orientale s'installèrent en notre pays par groupes épars durant les XII—XV^e siècles grâce à l'appui des autorités et des propriétaires terriens hongrois. En qualité de nouveaux venus bien accueillis, ils ne tardè-

rent pas à s'incorporer à l'organisme politique et social du royaume hongrois."¹⁹ Nous pouvons ajouter à ces remarques que le fait de la conservation et de l'agrandissement successif des futurs Roumains nord-danubiens s'explique uniquement par leur immigration dans les régions carpathiques. Si tous les Roumains étaient restés, par hasard, dans les Balkans, ils auraient été absorbés, tôt ou tard, par les Serbes, les Bulgares et les Grecs exactement dans les mêmes conditions que le furent les Méglénites, les Istroroumains. Aussi les possibilités nécessaires à la fondation d'organisations politiques roumaines faisaient-elles entièrement défaut dans les Balkans et dans le bassin des Carpathes. Impossible d'attribuer au hasard le fait que les deux voïvodats se constitueront au XIV^e siècle précisément sur un territoire qui, par son heureuse situation géographique, se trouvait placé en sorte que ni les Hongrois, ni Byzance, ni même les Tatares n'y songeaient à faire prévaloir leur autorité de puissances dominantes d'une façon décisive. Cette qualité d'annexe simultanée de trois grands pouvoirs a été particulièrement propice à la fondation des deux voïvodats. Les savants roumains faisant dater les droits dits historiques de leur peuple d'une époque antérieure au XIV^e siècle n'oublient que trop systématiquement qu'avant cette époque les Roumains, en tant que peuple dominant d'une manière durable sur un territoire quelconque à limites tant soit peu fixes, ne sont connus nulle part dans l'histoire de l'Europe orientale. Si le fait d'avoir parcouru un certain territoire à l'état de pâtres nomades constituait un titre légitime de droits historiques, on devrait incorporer à la Grande Roumanie toute la Péninsule balkanique, la Haute-Hongrie d'avant-guerre, la Pologne et la Russie méridionales et même une partie de la Caucasic.

Vu les arguments exposés dans ce livre nous pouvons affirmer qu'avant les XII—XIII^e siècles il n'y avait pas de Roumains sédentaires en Transylvanie. Pour plaire aux défenseurs de la continuité nous ne craignons point d'aller jusqu'à admettre que quelques groupes de pâtres nomades, détachés du bloc sud-danubien, aient profité des pâturages carpathiques même avant que les Hongrois conquérants, venant du sud et du nord-est, péné-

¹⁹ *Magyar Történet* III, p. 452. Soulignons le fait que, même en Moldavie, les éléments sédentaires hongrois sont de date plus vieille que les établissements roumains. Cf. à ce sujet l'étude de Radu Rosetti, *Despre Unguri și episcopiiile catolice din Moldova*: Acad. Rom. Tom. XXVII. Mem Sect. Ist. No. 10. București, 1905. V. aussi Makkai László, *A milkói (kun) püspökség és népei*. Budapest, 1936.

trassent dans la Transylvanie. La différence à signaler entre les faits et gestes futurs des uns et des autres consisterait, cette-fois, dans le fait que les pâtres roumains ont continué leurs migrations d'un pays à l'autre, tandis que les Hongrois, s'étant convertis au christianisme occidental, se sont mis à jeter les fondements d'un Etat solide qui, arrivé à son apogée pendant le règne des Anjou de Naples, allait nécessairement attirer dans son orbite les deux voïvodats voisins. En connexion avec l'hypothèse de ces migrations anté-hongroises il y a lieu de souligner que l'exploitation périodique des pâturages d'une certaine région, inaccessibles aux habitants sédentaires des vallées et des plaines, ne pourrait être tenue pour une activité politique d'organisation, ces migrations seraient donc démontrées qu'elles ne se prêteraient pas aux besoins des champions de la continuité. Déjà Gaston Paris professait à cet égard une opinion toute pareille²⁰ qui, pour des raisons apparentes, est restée presque entièrement inefficace au point de vue du développement ultérieur de l'historiographie nationale en Roumanie. Rappelons une fois de plus le caractère purement hypothétique de l'affirmation d'après laquelle il aurait pu y avoir des pâtres roumains nomades en Transylvanie dès le IX^e siècle. Au tournant des XII—XIII^e siècles le bloc des Roumains sud-danubiens n'avait pas encore franchi les Carpathes et cette chronologie et la plus convenable aussi pour comprendre la présence en roumain de certaines influences bulgares médiévales et d'autres également balkaniques.²¹

Le problème de la priorité est envisagé par la science roumaine d'une manière tout à fait arbitraire et irraisonnable, à l'exclusion des critères seuls admissibles: activité organisatrice, création d'institutions laïques et ecclésiastiques, colonisation par le moyen d'habitants sédentaires. Procédant d'une façon à la fois singulière et naïve, on s'attache à démontrer coûte que coûte que ce sont des Roumains plutôt que des Hongrois qui, les premiers, aient mis le pied sur le sol de la Transylvanie. Malheureusement ce système d'argumentation se prête d'une égale souplesse à quiconque veuille en tirer son profit. Les „Hongrois" pourraient affirmer, par amour d'en faire autant, que les Huns p. ex. eussent

²⁰ V. son compte rendu critique sur Jung: Romania VII (1878), particulièrement p. 619—9.

²¹ V. sur ces questions Skok: Slavia VIII (1929—30), p. 776, ss.; Capidan: Dacoromania IV (1924—26), p. 1252, ss., et Friedwagner, l. c. p. 712.

amenés avec eux des Hongrois enrôlés dans leur armée sur le territoire de la future Hongrie dès le V^e siècle, c. à d. à une époque où le roumanisme primitif sommeillait encore à l'état embryonnaire dans la Péninsule balkanique. Pour donner une apparence d'érudition à cette assertion on n'aurait qu'à mentionner le fait que les Hongrois de Bashkirie seront plus tard amenés, eux-aussi, dans le bassin des Carpathes par leurs maîtres mongols.²² On aurait beau objecter que les Hongrois du V^e siècle durent périr dans la suite, parce que rien ne prouverait que les pâtres nomades censés immigrés en Transylvanie dès le IX^e siècle y eussent persévéré. On n'agirait qu'en conformité à la méthode arbitraire des historiens roumains en insistant à plaisir sur la possibilité du retour de ces pâtres dans les Balkans. Faut-il faire remarquer encore qu'un patriote hongrois n'aurait que l'embarras du choix s'il voulait prouver la continuité hunno-hongroise uniquement sur la base des données légendaires qu'on trouve à ce sujet non seulement dans les chroniques hongroises mais aussi dans de nombreuses sources occidentales. Contre la voix unique de l'Anonyme hongrois, considérée comme suffisante à prouver la priorité des Roumains, on pourrait réunir en faveur de la thèse de la continuité hunno-hongroise une majorité écrasante de traditions médiévales d'ailleurs autrement intéressantes que les racontars isolés du chancelier du roi Béla.

Pour en finir de cette fastidieuse digression signalons brièvement que, d'après les recherches archéologiques les plus récentes, les premiers groupes de Hongrois paraissent être arrivés dans le bassin des Carpathes déjà à l'époque des Avars, donc à la conquête arpadienne.²³

Comme la question de la prétendue priorité des Roumains de Transylvanie relève entièrement du domaine des préoccupations d'ordre sentimental et politique des savants roumains, nous croyons pouvoir renoncer à l'approfondir davantage encore. Les quelques pages que nous consacrons à cette question n'ont d'autre but que d'attirer l'attention des historiens et des linguistes étrangers sur les motifs véritables de l'attitude intransigeante que les chefs de la vie intellectuelle en Roumanie continuent imperturbablement à adopter à ce sujet ainsi qu'à l'égard des arguments

²² V. l'ouvrage fondamental de Németh Gyula, *A honfoglaló magyarság kialakulása*. Budapest, 1930, p. 333.

²³ V. Horváth Tibor, *Az üllői és a kiskőrösi avar temető (Die avarischen Gräberfelder von Üllő und Kiskőrös)*: Arch. Hung. XIX. Budapest, 1935, p. 124—25.

évidents, directs et indirects, exposés dans notre ouvrage. A ces arguments, basés sur des faits et coordonnés spontanément par l'unanimité de leur témoignage, on répondra peut-être par la protestation d'une conviction opposée à la nôtre ou, dans le meilleur des cas, par des contre-arguments embrouillés et contradictoires. Ces derniers ne sauraient guère nous intéresser parce qu'ils risqueront toujours de porter l'empreinte d'une sensibilité qui, fort respectable en elle-même, n'en devrait pas moins céder sa place à l'intelligence pure, à la prudence et au sang-froid. Soulignons, pour terminer, que notre argumentation forme un tout indécomposable où les parties se tiennent les unes les autres, ce serait donc de la peine perdue que de vouloir les discréditer en isolant arbitrairement les unes des autres. Nous formulons encore bien modestement la loyale demande de ne pas oublier que l'obscurité, du moins en matière d'argumentation scientifique, ne vaut pas la clarté, par conséquent, nous nous estimons en droit de réclamer des contre-arguments tout aussi clairs et harmoniques que le sont, croyons-nous, les arguments énumérés dans ce livre.

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár



COMPTES RENDUS BESPRECHUNGEN.

N. BANAŠEVIĆ: *Le cycle de Kosovo et les chansons de geste*: Revue des Etudes Slaves. Tome VI, pp. 224—244.

N. BANAŠEVIĆ: *Ciklus Marka Kraljevića i odjeci francusko-talijanske viteške kniževnosti*: Knjige Skopskog Naučnog Društva III, Skoplje, 1935, in-8°, p. 210.

On n'ignorait pas jusqu'ici non plus que la poésie épique populaire serbe et croate présente quelques motifs occidentaux, des tentatives même ont été faites pour expliquer la migration de ces motifs, mais M. Nicola Banašević (*1895), professeur de langues et littératures romanes à la faculté de philosophie de Skoplje va bien plus loin dans son étude en langue française et dans son livre rédigé en serbe, en démontrant que les deux cycles les plus importants de la poésie épique populaire serbe, c'est à dire celui de la bataille de Kosovopolje et celui de Marko Kraljević, accusent dans leur ensemble des rapports très étroits avec les chansons de geste.

Les résultats de M. Banašević sont appelés à avoir un écho retentissant dans le monde des spécialistes. Même en admettant qu'une partie de ses conclusions ne résistera peut-être pas à la critique, il est indiscutable que ses travaux ont ouvert de nouveaux horizons pour les recherches futures de ce genre. Il est vrai que si son étude en langue française était restée à peu près inaperçue dans son pays-même, son livre n'a pas manqué d'émouvoir la vanité nationale, ce qui du reste n'enlève rien à sa valeur.

1. De prime abord il semble un peu aventureux de vouloir établir des rapports entre les deux cycles épiques serbes d'une part et les chansons de geste d'autre part. Mais l'argumentation de M. Banašević dissipe bientôt nos doutes. Ces rapports ne sont pas directs bien qu'entre Raguse et la France il y ait eu des contacts intellectuels directs aussi. Ainsi p. ex., au XIV^e siècle un des manuscrits français de Guillaume d'Orange est venu échouer dans un couvent de Raguse. Mais en général c'est l'Italie qui servait d'intermédiaire entre les Croates et la France. Au XII^e siècle les jongleurs français traversent les Alpes en nombre toujours croissant pour aller réciter leurs chansons dans les cours et dans les villes d'Italie. Aux XIII^e et XIV^e siècles Venise devient la seconde patrie de la poésie épique française; là, comme dans d'autres provinces italiennes on s'empresse de traduire en langue natio-

nale ces chansons étrangères. Un recueil de poèmes épiques français fait en Toscane — *I Reali di Francia* — est répandu dans toute l'Italie. Les grandes épopées de Pulci, de Boïardo et de l'Arioste remontent aussi à ces sources.

Venise exerce dès le XI^e siècle une influence culturelle sur le littoral croate de l'Adriatique et vers la fin du moyen âge l'italien devient dans les villes dalmates la seconde langue de toute personne tant soit peu lettrée. Les chanteurs italiens ne manquaient certes pas de visiter ces villes où ils trouvaient un auditoire accueillant et généreux. La meilleure preuve de la popularité des chansons de geste est peut-être le fait intéressant que dès 1254 les noms des héros du cycle de Charlemagne sont fréquemment employés comme noms de baptême. Roland surtout jouissait d'une grande vogue, comme l'indique une stèle commémorative érigée en son honneur et conservée jusqu'à nos jours, monument dont l'existence peut être constatée dès le XIV^e siècle. Le nom de Roland est également conservé dans un poème du cycle de Marko Kraljević, originaire de Spalato (*Sestra Marka Kraljevića prevari na vodi junaka*). On trouve en Dalmatie des manuscrits contenant des poèmes italiens, et le couvent des franciscains de Raguse conserve p. ex. une traduction croate des *Reali di Francia* faite au XVI^e siècle. Avec la diffusion de l'art de l'imprimerie les villes dalmates s'approvisionnaient de livres en Italie et particulièrement à Venise, où du reste elles faisaient imprimer leurs livres croates aussi. Il nous est parvenu une liste de livres expédiés de Venise à Raguse en 1549, sur laquelle figurent 20 exemplaires de *Bovo d'Antona*, roman italien, dont une partie se joue en terre croate, raison de sa grande popularité. Le célèbre poème intitulé *Ženidba Kralja Vukašina* n'est qu'une adaptation du sujet de *Bovo d'Antona*.

Les 'cantatori di piazza' italiens eurent aussi des disciples croates. On sait que les cours bosniaques avaient leurs chanteurs officiels, qui, le 3 février, jour de St. Blaise, patron de la république de Raguse, se rendaient dans cette ville pour y faire admirer leur art.

2. Le morceau le plus ancien du cycle relatif à la bataille de Kosovo-poljé est la 'bugarštica' fragmentaire conservée dans les collections Bogišić. L'événement le plus saillant de ce poème d'un esprit tout féodal est la mort de Miloš Obilić. Les 'deseterac', édités par Petranović et la Matica Croate, accusent des rapports avec cette bugarštica, tandis que les poèmes de Kosovo-poljé insérés dans le recueil de Karadžić appartiennent avec leur conception profondément patriotique et religieuse à la couche moderne du cycle.

M. Banašević découvre des rapports entre la bugarštica et la Chançon de Willame. La plaine de Kossovo correspond là à d'Archamp, Miloš à Vivien, Vuk Branković à Estourmi. Lazar n'a pas de pendant — le rôle de Tibaut est tout autre — parce qu'ici l'auteur de la bugarštica est obligé de se conformer aux faits historiques. Du reste, dans la bugarštica, Lazar n'est encore qu'un personnage secondaire. Selon les conclusions frappantes de M. Banašević, Lazar doit à l'influence de l'église le rôle important qu'il joue dans les poèmes plus récents de Kosovopoljé. Le récit du souper à la veille de la bataille est aussi imité d'après le poème français. Le souper même est un fait historique, mais l'accusation de Vuk Branković et le discours du tzar remontent à la Chançon de Willame. Les dessous de l'accusation de Branković ne sont mis en lumière que par les deseterac, la bugarštica les ignore. Le modèle exacte du récit de la mort héroïque de Miloš se trouve également dans la chanson française, c'est-ce qui explique le détail où l'on voit Miloš

blessé continuant à combattre debout sur un pied, motif inconnu par ailleurs dans la poésie populaire serbe et qui trahit que Miloš est revêtu d'une armure à la française.

M. Banašević croit découvrir l'influence de la Chanson de Roland dans la scène où Miloš appelle Lazar à la rescousse et ce dernier reconnaît la voix de Miloš malgré les intrigues de Branković—Ganelon. Le savant serbe retrouve en outre dans la Chançon de Willame certains éléments de deux oeuvres plus tardives du cycle de Kosovopoljé (*Car Lazar i carica Milica, Milica i Vladeta vojvoda*), tandis que le modèle de l'épisode de Jug Bogdan doit être cherché dans la Geste des Narbonnais, du cycle de Guillaume d'Orange.

Si l'on peut démontrer l'influence de chansons françaises sur la bugarska et sur tout le cycle de Kosovopoljé, ce cycle ne peut pas être d'origine populaire. Son auteur pouvait être un chanteur demi-lettré, mais en aucun cas un simple fils du peuple. Quant à la question de savoir à quelle date remonte la légende de Kosovopoljé, il est acquis que les chroniqueurs serbes ne la connaissent pas encore. Ne la connaît pas non plus l'historiographe officiel du fils du prince Lazar, Constantin le Philosophe qui a rédigé son ouvrage vers 1431. On la rencontre pour la première fois dans le livre du Ragusain Orbini paru en 1601. Il est impossible de supposer qu'elle ait pu se former peu après la bataille de Kosovopoljé (1389), étant donné que Vuk Branković jouait dans l'histoire un rôle tout autre que dans la légende: il resta jusqu'à sa mort un adversaire héroïque et acharné des Turcs, tandis que le fils de Lazar se soumit. Son rôle était déterminé par les chansons franco-italiennes. La légende n'a pu se former que lorsque la vérité historique était déjà tombée en oubli, c'est à dire, selon M. Banašević, probablement après la seconde bataille de Kosovopoljé (1448). Alors une grande coalition chrétienne s'était organisée contre le Turc, et le rôle que la famille Branković y jouait était fort douteux, raison de plus pour présenter Vuk Branković, comme un traître. Les villes dalmates regorgeaient alors de réfugiés serbes et bosniaques. La légende de Kosovopoljé est née sur le littoral croate de l'Adriatique, comme du reste les premiers renseignements sur les chansons de Miloš fournis par Kuripešić proviennent aussi de territoire croate (1530). Il est fort caractéristique que Kuripešić confond les deux batailles de Kosovopoljé et place la mort de Miloš en 1448. — Ces poèmes n'étaient sûrement pas bien répandus, puisque le manuscrit d'Erlangen datant du début du XVIII^e siècle et originaire des confins militaires croates ne contient encore aucune chanson de Kosovopoljé.

3. La masse d'oeuvres épiques consacrées à Marko Kraljević est divisée par M. Banašević en trois groupes. Le premier comprend les poèmes dans lesquels Marko, comme protagoniste du principe légitimiste, défend les droits du tzar Uroš mineur. Le savant auteur range dans le deuxième groupe les chants qui représentent Marko comme vassal du sultan. Le troisième groupe est formé par les poèmes relatifs à la vie privée et à la vie de famille de Marko.

Le premier groupe comprend peu de chansons dont la plus remarquable est l'admirable poème de Vuk, intitulé *Uroš i Mrnjavčevići*, oeuvre d'un poète de talent incontestable, qui a utilisé toutes les chansons connues jusqu'alors et relevant de ce cycle. Le poème raconte que le tzar Dušan a laissé comme héritier de son trône le petit Uroš âgé de deux ans. (En réalité, Uroš avait dix-huit ans à la mort de son père.) Pendant la minorité de l'enfant la régence

est assurée par Vukašin qui essaie de s'emparer de la couronne, mais Marko Kraljević son fils prend la défense d'Uroš. Selon M. Banašević, cette légende fut formée sous l'influence prépondérante d'un poème du cycle du Guillaume d'Orange, intitulé le Couronnement de Louis, dont on connaît deux remaniements italiens. Les rôles de Charlemagne et de Dušan de Louis et d'Uroš, de Guillaume et de Marko sont identiques. La circonstance qu'au traître de la chanson française correspond ici le père de Marko même s'explique par les termes du vœu de Guillaume par lequel ce dernier s'engage à défendre les droits de Louis, même contre son père et ses frères, s'il le faut. Mais ce rôle attribué à Vukašin ne manque pas de fond historique non plus, puisque, de fait, pendant le règne d'Uroš il se rendit indépendant et contribua par là à la désagrégation de l'empire serbe. Dès la fin du XIV^e siècle il est accusé par les chroniqueurs serbes d'avoir dépouillé de son trône le jeune Uroš, la Vie de St. Jean de Rilo traduite en 1479 du grec en langue slave mentionne la première l'assassinat de l'enfant royal, en 1642 le patriarche Pajsije fait de Vukašin le tuteur d'Uroš, tandis que la chronique de l'historien croate Vitezović parue en 1696 affirme qu'il est Vukašin qui a assassiné l'héritier de Dušan. Toutes ces données peuvent servir de jalons pour l'évolution de la légende. M. Banašević démontre en outre les rapports du poème serbe avec la chanson française en constatant l'identité de certaines expressions dans les deux oeuvres.

Il est plus difficile d'expliquer, comment, de vassal du sultan qu'il avait été en réalité, Marko est devenu dans la légende le défenseur des droits légitimes de la dynastie de Nemanja. Banašević fait observer que l'idéalisation de la figure de Marko remonte à Constantin le Philosophe qui prétend que ce héros, qui en réalité était tombé dans un combat contre ses coreligionnaires (1394), pria pour le triomphe des chrétiens. Les chanteurs ont fait de Lazar un rejeton de la dynastie de Nemanja et de Marko le brave défenseur des droits légitimes de cette maison.

4. Bien plus nombreux sont les poèmes où Marko est représenté comme sujet du sultan. Cette version est conforme à la vérité historique, mais alors se pose le problème de savoir comment Marko, ce vassal insignifiant du Turc a pu devenir le héros national du peuple serbe. Jusqu'à présent l'histoire de la littérature serbe n'a pas su donner à cette question une réponse satisfaisante. Voici l'explication qu'en tente M. Banašević. Le premier renseignement sur Marko, héros épique, provient de Spalato (1547), le premier poème écrit, de Lesina (1555). C'est là que la figure d'un Marko, vassal fidèle d'Uroš s'est développée sous l'influence des chansons françaises. Partout, lorsque la popularité d'un héros était bien établie, les chanteurs s'empressaient de raconter l'enfance de ce personnage, puis, si après son plus grand exploit il était resté en vie, d'ajouter le récit de ses autres prouesses. Etant tombé à Kosovo-poljé, Miloš ne pouvait pas devenir le héros d'un cycle, tandis que Marko Kraljević, qui avait survécu à Uroš, est devenu le héros d'un grand nombre de poèmes. Mais comment rattacher le héros légitimiste au vassal du Turc? On trouve dans la poésie populaire serbe des vestiges d'une version, selon laquelle, soit à cause de l'assassinat d'Uroš soit pour une autre offense, Marko passe par dépit à l'ennemi (*Marko se najlutio na kneza Lazara*). Le chroniqueur bulgare Pajsije note cette version dès le XVIII^e siècle. C'est un thème courant de la poésie épique franco-italienne, que des héros chrétiens passent aux païens pour des motifs semblables et se battent pendant quelque

temps dans les rangs des ennemis de la chrétienté. Les Reali de Francia en fournissent plusieurs exemples, entre autres ce Bovo d'Antona si populaire en Dalmatie. L'Entrée d'Espagne, chanson fort répandue, dont la traduction italienne a été imprimée en 1487 sous le titre de Spagna, raconte de Roland la même chose. Toute la différence consiste en ce que les héros français quittent le service des païens pour retourner à leur seigneur naturel, tandis que les chanteurs de Marko savent fort bien qu'il n'en était pas de même de leur héros. Cette explication peut sembler un peu forcée, néanmoins elle est plus logique que toutes les autres proposées jusqu'ici.

En général les héros des romans occidentaux sont en même temps des chevaliers amoureux qui se lancent dans toutes sortes d'aventures pour de belles princesses sarrasines. Ce motif s'efface rapidement dans les poèmes de Marko Kraljević, puisque peu à peu les chanteurs populaires étaient réduits à ne réciter leurs poèmes qu'à un auditoire composé de paysans. Pourtant il faut voir un reste de cette poésie chevaleresque dans quelques poèmes qui racontent comment Marko Kraljević a sauvé la fille du sultan d'un mariage forcé avec l'Arabe brutal (*Marko Kraljević i Arapin*) on comment il a délivré plusieurs captives (*Marko Kraljević ukida svadbarinu*). Le mobile de ces exploits n'est pas l'amour, mais la pitié ou la reconnaissance.

Marko délivré de prison est aussi un thème qui remonte aux chansons de geste françaises. Il doit sa liberté pour la plupart à l'intervention de la fille du sultan, amoureuse du héros. De semblables évasions constituent pour ainsi dire un véritable lieu commun dans les chansons de geste et se retrouvent, parmi celles qui sont traduites en italien, dans Bovo d'Antona, Renaud de Montauban et Fierabras. Dans une autre version, le sultan fait mettre Marko en prison et ordonne sa mise à mort; néanmoins quelqu'un lui sauve la vie. Peu après, le sultan étant menacé d'un danger qu'il est impuissant de conjurer, on tire le héros de sa prison et il sauve son oppresseur. Il retrouve aussi son cheval šarac, qui pendant son emprisonnement végétait sur le fumier d'un couvent, obligé de charrier de l'eau il l'enfourche et monté sur lui terrasse l'ennemi du sultan. C'est la réplique exacte d'un passage de la Chevalerie Ogier, et le même épisode se trouve aussi dans Renaud de Montauban. Ailleurs, c'est son ami qui le délivre, parfois avec toute une armée. Il en est de même dans le Moniage Guillaume, et Renaud délivre aussi de la même façon son frère Richard conduit déjà sous la potence. Dans une autre variante c'est Marko qui délivre ainsi son ami le beg Kostadin.

Le héros le plus remarquable de ce groupe (*Marko Kraljević i Musa Kesedžija*) est souvent mentionné ensemble avec un certain Gjemo (*Marko Kraljević i Gjemo Brdjanin*), il arrive même que les deux héros sont confondus. Dans ce dernier poème Marko se rendant sans armes sur la demande d'un moine le jour de la fête patronale de sa famille à Okhrida pour s'y procurer du poisson, est fait prisonnier par Gjemo. En essayant de retrouver dans cette aventure des personnages historiques, on est arrivé à des résultats séduisants. M. Banašević démontre que le récit avec tous ses détails caractéristiques se retrouve dans les chansons de geste (le Moniage Guillaume). Dans un autre poème (*Marko Kraljević i Neda Džidovina*) Gjemo prétend que Marko est son bâtard, témérité qu'il doit payer de sa vie. Cette scène remonte également aux chansons de geste (Renaud de Montauban). Gjemo, Gjimo, Gjima, Gina n'est autre chose que la forme croatisée du nom d'un personnage de la famille de Ganelon, nommé Ghinamo-Ghino. Par la même source s'ex-

plique aussi le fait que dans les poèmes appartenant à ce cycle Marko est toujours accompagné de son écuyer alors qu'ailleurs il est toujours seul.

6. Parmi les poèmes relatifs à sa vie de famille, celui qui raconte comment sa femme fut enlevée puis retrouvée (*Marko Kraljević i Mina od Kostura*) accuse une certaine affinité avec la groupe précédent. Mina, le ravisseur de la femme est souvent confondu avec Gjemo. Ce poème a plusieurs variantes recueillies dans les régions littorales croates, ce qui indique suffisamment le lieu de son origine. Le passage où Marko arrive, habillé en moine, au château du ravisseur le jour fixé pour le mariage forcé de sa femme et fait lui-même la cérémonie, se retrouve avec force autres détails dans le Bovo d'Antona. En revanche M. Banašević ne parvient pas à dépister les modèles des poèmes racontant l'infidélité et le cruel châtement de la femme de Marko. C'est Orbini qui note le premier cette histoire, mais, comme dans le récit de la bataille de Kosovopolje, il puise ici aussi dans la poésie populaire. — La vérité historique est bien différente: c'est Marko qui fut un époux infidèle et sa femme l'abandonna à cause de sa vie scandaleuse.

En outre, on rencontre souvent dans ces poèmes André le frère Marko et sa soeur. Il se brouille avec André au sujet d'un butin ou d'une jeune fille et le tue. De fait, André survécut à son frère, et, après la mort de celui-ci, il entra au service de Sigismond, roi de Hongrie. — Ailleurs Marko se bat en duel avec sa propre soeur habillée en chevalier et, d'après une version ils se reconnaissent, d'après une autre il la tue. Tous les deux motifs sont bien connus dans la poésie héroïque médiévale et se retrouvent dans les *Reali di Francia* comme dans les *Storie di Rinaldo*.

La soeur de Marko est représentée aussi trahissant son frère (*Marko Kraljević i ban od Vipera*). D'après ce poème le banus de Viper a enlevé la soeur de Marko, une enfant de bas âge. Lorsque, bien plus tard, Marko veut la délivrer, elle prend le parti du banus et fait son frère prisonnier. Marko s'évade, puis extermine sa soeur et toute sa famille. Le même récit figure dans la Spagna et le nom du banus remonte au mot italien 'vipera' qui signifie aussi dragon.

Intéressante est l'aventure de Marko avec la 'džidovka djevojka' ou 'hrvatka djevojka' (*Kraljević Marko i džidovka*). Nous avons à faire ici à l'amazone des chansons de geste, qui ne peut épouser que celui qui l'aura vaincue. Le modèle de cette aventure est probablement Palamède, bien connu en Italie aussi. Toute la différence consiste dans le détail que Marko n'épouse pas la jeune fille après le combat, ce qui est compréhensible, puisque les auteurs des chansons populaires connaissaient trop bien la vie de famille de Marko. Le mot 'džidovka', qui est une déformation de l'italien 'gigantessa', a été confondu plus tard avec le mot 'židovka' ('juive'). Encore plus tard, voulant éliminer la juive de la vie de Marko, on l'a remplacée par l'Arvatka-hrvatka djevojka (jeune fille croate), d'une bugarštica.

7. En considération de ces nombreuses influences françaises l'auteur juge utile de poser la question de savoir s'il est possible de trouver dans les chansons de geste un héros qui ait pu servir de modèle pour tous les traits essentiels de la figure de Marko. Sa réponse est affirmative, c'est Rainouard, le héros d'*Aliscans*, du cycle de *Guillaume*. Le manuscrit français, qui, comme nous l'avons dit, traînait longtemps à Raguse, contenait, entre autres, *Aliscans* aussi. Du reste ce poème était si populaire en Italie, que Dante place Rainouard dans le Paradis.

L'enfance de Rainouard et celle de Marko étaient également pénibles, s'écoulant dans un milieu bas, indigne de leur haute naissance. Leur grande force leur attire l'attention de leur entourage. Gros mangeurs et gros buveurs, ils infestent le pays, pillent les prêtres, tuent leur frère. Ils finissent par épouser une fille de roi. Ils ont tous les deux un célèbre cheval doué des mêmes qualités surnaturelles. Šarac périt dans des circonstances presque identiques à celles qui accompagnent la mort de Vegliantico, cheval de Roland dans le remaniment italien d'Ogier le Danois.

8. Dans le dernier chapitre de son livre, l'auteur souligne le fait que „l'établissement de l'origine des motifs de la poésie épique yougoslave ne peut nullement en diminuer la valeur, qui n'est pas dans la fable des poèmes, mais dans l'esprit qui les anime et dans la forme dont ils sont revêtus". Le poète du moyen-âge acceptait volontiers les thèmes tout faits, qui le dispensaient de se creuser la tête pour en inventer de nouveaux. La poésie épique médiévale florissait surtout en France, d'où ses motifs rayonnaient dans toutes les directions.

Marko ne pouvait pas être chanté par ses contemporains, puisqu'il n'a rien fait qui pût lui servir de titre de gloire. À côté du rôle historique de son père, c'est grâce aux chansons françaises appliquées à sa personne qu'il allait devenir un héros épique, naturellement à une époque où la vérité historique était déjà tombée dans l'oubli, c'est à dire vers la seconde moitié du XV^e siècle, en même temps que se formait le cycle de Kosovopoljé. C'était l'époque des grandes entreprises contre les Turcs, lorsque les légendes des temps passés intéressaient tout le monde. La région où ces cycles se sont formés n'est pas le théâtre même des événements historiques, ces contrées subissant alors le joug pesant des Turcs, sans espoir de libération. Les seigneurs s'étaient réfugiés sur les territoires occidentaux, où ils s'efforçaient de maintenir les traditions nationales. C'est dans les cours de ces seigneurs qu'on trouve des chanteurs, pour qui du reste les chansons héroïques de l'Europe Occidentale n'étaient accessibles que sur le littoral. L'hypothèse, selon laquelle ces poèmes se seraient répandus de là dans tous les pays slaves des Balkans, jetant plus tard des pousses vigoureuses, est aussi facile ou difficile à admettre que celle qui les suppose formées à Kosovopoljé et dans les environs de Prilep.

9. L'analyse que nous venons de tenter des deux études de M. Banašević peut sembler trop détaillée, néanmoins elle est loin de laisser soupçonner la richesse de ces études en données et en idées. Il est certain que le professeur de Skopljé a définitivement renversé tout ce qu'on avait enseigné jusqu'à présent sur la poésie épique populaire serbe et croate.

M. Banašević insiste à plusieurs reprises sur le fait qu'il ne désire pas s'occuper de la question de l'origine de la poésie serbe et croate et que ces problèmes ne peuvent pas encore être résolus faute de recherches préliminaires indispensables; néanmoins, il est persuadé que les Serbes ont toujours eu une poésie populaire. Rien ne prouve mieux le consciencieux de la méthode de l'auteur que cette grande réserve qui l'empêche de tirer des conclusions trop hâtives des résultats dont il n'ignore nullement combien ils sont suggestifs.

Pourtant nous pensons qu'on pourrait aller un peu plus loin que, trop modeste et trop scrupuleux, M. Banašović ne l'a fait lui-même. Il ressort clairement de ses études que la poésie épique populaire serbe et croate de nos jours n'est pas d'origine populaire, mais créée par des chanteurs lettrés ou demi-lettrés sur des modèles occidentaux et que ces produits n'ont gagné que grâce à des remaniments successifs au cours de plusieurs siècles leur forme actuelle qu'on pourrait éventuellement qualifier de populaire. La place de la poésie populaire serbe est donc tout autre dans l'histoire de la littérature serbe et dans celle de la littérature mondiale qu'on ne l'avait affirmé jusqu'ici.

La poésie épique populaire serbe n'est même pas serbe, mais croate. Elle a pris naissance en terre croate et conformément à la situation culturelle de la nation croate qui possède une civilisation occidentale, elle est l'écho, l'adaptation, le remaniment de la poésie héroïque occidentale. Même en s'accommodant au goût d'un auditoire de paysans de la Péninsule balkanique, elle n'a pas subi de métamorphoses radicales, elle nous représente encore les tableaux d'une vie de chevalerie féodale qui n'a jamais existé dans les Balkans.

Cette poésie épique croate dite populaire fait partie intégrante de la littérature croate de Raguse et de la Dalmatie. Comme les premiers troubadours de Raguse et leur entourage étaient grandement tributaires de la poésie italienne — la poésie lyrique populaire croate contemporaine à son tour, comme c'est généralement admis, n'était que l'écho de la poésie lyrique des classes supérieures — et comme le drame religieux croate sort uniquement du drame italien, de même la poésie épique populaire n'est qu'une adaptation du conte romantique italien. Et puisque cette „poésie épique populaire" fait partie de la littérature croate de Raguse et de la Dalmatie, c'est en elle qu'il faut chercher le point de départ de l'épopée ragusaine et du drame national romantique, développés plus tard sous l'influence des poètes épiques et dramatiques italiens. Ces chapitres de l'histoire de la littérature croate doivent subir un remaniment complet.

Je pense que personne ne peut accueillir plus chaleureusement les deux études de M. Banašević que moi, qui suis parfaitement convaincu qu'elles ont une importance capitale pour l'histoire de la poésie épique populaire serbe et croate; néanmoins je dois avouer que je trouve leur méthode absolument erronée. A l'origine se forment toujours des poèmes isolés et non pas des cycles. On ne peut pas formuler un jugement définitif sur la formation des cycles avant d'avoir élucidé les circonstances de la genèse des poèmes qui les composent et on ne peut arriver à des résultats définitifs en détachant arbitrairement de l'ensemble de la poésie épique populaire certains cycles.

Je ne conteste pas le fait qu'on ne peut pas toujours élucider les circonstances de la genèse de chaque poème. Mais on peut atteindre un résultat bien plus grand que M. Banašević ne tente de le faire çà

et là dans son livre. Dans les oeuvres des poètes ragusains et dalmates on ne trouve pas seulement des poèmes populaires entièrement conservés, mais toutes sortes d'allusions et de transcriptions qui gardent aussi le souvenir de poèmes similaires, aujourd'hui disparus. Il faut d'abord réunir tous ces fragments et établir leurs rapports. Le deuxième pas à faire serait l'exploration méthodique des bugarstica conservées surtout dans les manuscrits de Raguse et qu'on considère à bon droit comme les précurseurs de la poésie populaire actuelle. Enfin il faudrait soumettre à un examen minutieux la poésie populaire actuelle du dialecte *ča*, que M. Banašević néglige presque totalement. A l'époque où la poésie épique dite populaire s'est formée sur le littoral croate, tout le monde y parlait le dialecte *ča*. La poésie populaire liée à ce parler conserve encore de nos jours bien plus d'éléments primitifs que les poésies des autres dialectes croates. Une importance toute spéciale doit être attribuée à la poésie populaire croate de la Hongrie de l'Ouest (Burgenland, Gradišće). Ces Croates parlant des patois *ča*, émigrés et établis dès le XVI^e siècle au milieu d'une population d'Allemands et de Hongrois conservent dans ce qui leur reste de leur poésie populaire ancestrale l'état de choses du XVI^e siècle.

La majorité des bugarstica se rapporte aux Hunyadi et à leurs héros hongrois, serbes et croates. Ces héros vivaient à peu d'exceptions près à l'époque où M. Banašević place la formation des deux cycles. Les Hunyadi sont les protagonistes de l'idée d'une coalition chrétienne contre les Turcs, idée par laquelle l'auteur explique la genèse de ces deux cycles. Est-il possible qu'il n'y ait aucun rapport entre les bugarstica relatives aux Hunyadi et ces deux cycles, alors qu'on rencontre les motifs des cycles également dans les bugarstica mentionnées? En tout cas on attendrait une réponse quelconque à cette question, mais les études de M. Banašević négligent pour ainsi dire totalement les bugarstica de l'époque des Hunyadi, bien que l'histoire de la littérature serbe les groupe en 2—3 cycles spéciaux (*ciklus Ugričića*, *ciklus Brankovića*, *ciklus Jakšića*).

M. Banašević a donc anticipé la synthèse avant d'avoir procédé à l'analyse. Je reconnais que sa synthèse est un travail de tout premier ordre, mais elle est incomplète et ne peut résoudre tous les problèmes. M. Banašević est actuellement dans toute la force de l'âge. Personne n'est mieux qualifié que lui à entreprendre cette analyse suivie de la synthèse définitive.

Joseph Bajza.

EMILE HAUMANT: *La formation de la Yougoslavie, XV^e—XX^e siècles*. Paris, Institut d'Etudes slaves de l'Université, 1930, in-8^o, X—752 p.

Le dernier numéro de *Rivista Storica Italiana* fait ressortir dans un article très documenté que, dans les pays balkaniques, la littérature

historique d'après-guerre s'inspire des idées politiques contemporaines et qu'elle s'est mise entièrement au service des aspirations nationales.¹ Ce fait connu commence à avoir une répercussion internationale de plus en plus fâcheuse. Certains savants français, chez qui le sens critique et beaucoup trop sujet aux influences des amitiés politiques existantes, utilisent en effet les résultats de leurs collègues balkaniques *sans les contrôler*, et leur assurent ainsi, par l'universalité de la langue française, une très large diffusion.²

L'auteur de la nouvelle synthèse de l'histoire de Yougoslavie appartient lui aussi à ce groupe de savants. Son volume se base sur les doctrines politiques en vigueur actuellement en Yougoslavie. Il cherche 1° à prouver la raison d'être du Royaume en projetant l'idée yougoslave dans le passé; 2° à atténuer, par une interprétation tendancieuse des rapports historiques hungaro-yougoslaves, le caractère oppressif de la politique minoritaire du Royaume; et 3° à embellir, par une interprétation également tendancieuse des rapports historiques avec les Ottomans, l'attitude des Yougoslaves envers la civilisation de l'Europe chrétienne. Analysons les trois points que nous venons de relever.

1° Considérant les trois peuples — Serbe, Croate et Slovène — comme une seule nation, l'auteur est tout d'abord amené à se servir de la notion de *nation* dans un sens tout à fait individuel où ni l'Etat commun ni la civilisation commune — pour ne citer que les éléments principaux de la notion courante — ne sont admis. „Nation” s'épuise pour M. Haumant dans la langue commune et dans les coutumes identiques. C'est ainsi qu'il croit pouvoir parler d'une „nation yougoslave”, dès l'apparition des Slaves sur le territoire des Balkans. Il pense que cette „nation” arrive, à l'époque de la Renaissance, à une conscience parfaite d'elle-même, moment fort important d'où l'évolution iraît logiquement et sans fléchissement au royaume triunitaire de nos jours. On ne peut naturellement souscrire à une telle conception. Car la justesse d'une conception historique suppose que celle-ci puisse renfermer les manifestations importantes de la vie nationale. Or, dans le schéma choisi par M. Haumant il n'y a de place convenable, par définition, ni pour l'Etat ni pour la civilisation des peuples yougoslaves. Et si toutefois l'auteur en parle, il ne peut que blâmer leur diversité qui retarde l'accomplissement de la mission yougoslave, et, d'autre

¹ G. Praga & M. Lascaris, *Storiografia dei Paesi Balcanici*: Riv. stor. ital., 1936, t. V, p. 111.

² M. Paul Morand dans ses impressions de voyage (*Bucarest*, Paris, 1935) se présente à nous comme un fervent propagateur de certaines idées que son informateur, M. Iorga, a trouvé bon de formuler au sujet de l'histoire des Roumains. Grâce au prestige bien mérité de cet écrivain une foule de faux historiques ont ainsi la regrettable chance d'être véhiculées par un livre à gros tirage qui, malgré ses qualités incontestables, n'en répand pas moins des erreurs grossières. (L. Tamás).

part, considérer l'impérialisme des Croates et des Serbes comme les manifestations du génie national. Les faits concrets contredisent d'une façon plus frappante encore à cette conception. Que dire de cette fameuse idée yougoslave si au seuil du XX^e siècle les Slaves du Midi les plus avancés n'envisagent leur union que sous la forme d'un très lâche fédéralisme?

2^o Les rapports hungaro-yougoslaves ont commencé, par la „conquête” de la Croatie, au XI^e siècle. Sans s'efforcer de démêler le véritable esprit de ces rapports,³ l'auteur se contente de constater que la politique balkanique de la Hongrie médiévale porte un caractère impérialiste, et celle de l'époque moderne un caractère oppressif. Il s'emploie par contre beaucoup plus à démontrer l'„essence serbe” de la région méridionale de la Hongrie d'avant-guerre, attribuée à la Yougoslavie par le traité de Trianon. Pour lui, déjà „au XIV^e siècle, tout ce pays forme une marche où l'élément magyar semble représenté surtout par des garnisons”. L'auteur est naturellement lui aussi stupéfait de voir que cette prétendue masse serbe de Hongrie fût à tel point débonnaire qu'elle n'eût même pas essayé de devenir le véritable maître du pays. Et ceci serait d'autant plus surprenant que nulle part ailleurs les Serbes n'étaient aussi pacifiques. Mais, qu'importe tout cela, pourvu que le lecteur approuve le démembrement de la Hongrie et qu'il croie à l'absence totale d'une population hongroise en Yougoslavie. M. Haumant, grand ami des Serbes, va cependant plus loin et il prétend qu'il y ait aujourd'hui encore beaucoup de Serbes en Hongrie,⁴ et il constate finalement non sans amertume, que „la libération [des Slaves du Midi] a tourné en démembrement”. A en croire l'auteur, il n'aurait pas donc de minorité en Yougoslavie qui pourrait être opprimée...

3^o En bon européen, nous ne pouvons qu'approuver les efforts actuels des Serbes pour s'assimiler dans la communauté de notre civilisation. Mais cela, il faut bien le dire, ne peut nous amener à fausser le sens des faits historiques et à faire passer les Serbes, au détriment de la nation hongroise, pour le boulevard de la Chrétienté. L'auteur se démentit d'ailleurs lui-même en racontant que les Serbes étaient les meilleurs auxiliaires des païens turcs dans leurs luttes contre les Chrétiens et que c'étaient principalement eux, les „pribéks”, comme on appelait alors les rénégats, qui avaient rempli toutes les hautes fonctions ottomanes, excepté peut-être celles du cadi, muphti et du serdar. Étaient-ils donc de tout temps de bons européens?...

Une dernière remarque encore et nous aurons expliqué cette synthèse. L'auteur sait fort bien qu'il y a en Yougoslavie des „compartiments” serbe, croate, slovène, dalmate et macédonien; il sait aussi

³ La science historique hongroise l'a fait, il y a longtemps. V. à cet égard l'article de M. J. Deér dans le numéro précédent de notre *Archivum*.

⁴ Il y en avait, en 1930, 7.031; mais en même temps, il y avait 560.000 Hongrois en Yougoslavie.

et nous en avise à l'avance qu'entre les faits il est impossible d'établir un synchronisme exact; il constate en outre que ce pays n'a pas d'unité géographique, qu'il est fragile et indéfendable, et que tout cela est à retenir au point de vue de la sécurité de l'Etat, etc... Il voit donc tous les points fixes dans l'histoire de la Yougoslavie, qui pourraient lui servir de base à une synthèse. Pourquoi en fait-il pourtant abstraction?... Il aurait pu certainement faire mieux s'il n'avait pas suivi uniquement les résultats du pays intéressé.

(Budapest)

Etienne Lathó.

M. DELL'ISOLA: *Carducci nella letteratura europea*. Paris, Les Presses Françaises, 1936, in-8, 330 p.

Suivre la destinée de Carducci à travers les littératures européennes et montrer l'attitude des diverses nations et des divers tempéraments de poète vis-à-vis de l'auteur des „Odes barbares”, n'est-ce pas l'hommage le plus digne qu'on puisse faire à la mémoire du grand poète italien dont le centenaire fut fêté l'an dernier presque avec autant d'éclat et d'enthousiasme que le bi-millénaire d'Horace? Mais en même temps n'est-ce pas une tâche trop ardue que Mlle Maria Dell'Isola¹ s'est assignée dans un élan de sa fougue juvénile? En effet, non contente d'offrir dans les cadres d'une bibliographie ample un vrai panorama international du culte carduccéen, elle s'est proposé de donner une appréciation esthétique des différentes traductions en les groupant, pour chaque nation, non seulement par ordre chronologique mais aussi d'après leur valeur intrinsèque.

Les chapitres les plus nourris de faits sont naturellement ceux qui concernent la pénétration de la poésie de Carducci en France, en Espagne et dans les pays germaniques. On est surpris de trouver parmi les auteurs des premières adaptations allemandes des philologues aussi illustres que Mommsen et Wilamowitz-Moellendorf qui surent découvrir dans ces poèmes dits „barbares” l'esprit du classicisme le plus pur. On constate, d'accord avec l'auteur que non seulement la langue française est incapable de rendre le rythme de ces vers trépidants, mais qu'aussi les littérateurs français restent fatalement éloignés du poète italien. A cet égard Mlle Dell'Isola n'avait qu'à reprendre les paroles d'Henri Hauvette, le grand italianisant de Paris: „Nell'ultimo colloquio ch'ebbi con lui, il compianto professore mi ripeteva: Pochissimi in Francia conoscono Carducci. Forse ha

¹ Auteur d'une belle plaquette de vers (*Abiit non obiit*, 1923), elle a donné en outre un recueil d'études sur Montaigne (1913) et un important ouvrage: *Napoléon dans la poésie italienne* (1927; couronné par l'Académie française).

ragione cui osserva che Dante e Carducci parlano troppo italiano per esser compresi da noi" (p. 80).²

Dans les chapitres où l'auteur s'occupe des littératures centre-européennes, son excellente synthèse a aussi des mérites d'initiateur. Il est regrettable que jusqu'ici personne n'ait encore fait le bilan des traductions hongroises de Carducci quoique en Hongrie le culte de ce poète d'inspiration romaine remonte assez haut, grâce à l'activité de pionnier d'un traducteur aussi laborieux que M. Antoine Radó. Il est intéressant de constater qu'après quelques adaptations allemandes, espagnoles, anglaises, etc. parues de 1875 à 1882, on rencontre dès 1884 des traductions hongroises faites en des mètres classiques savamment rajeunis d'après les meilleures traditions de Berzsenyi et de l'école latiniste. Sur ce point les renseignements de l'auteur et la façon dont ils sont présentés, ne laissent rien à désirer. Alors que la plupart des ouvrages étrangers relatifs à la Hongrie ne cessent pas d'être déparés d'énormes fautes de graphie et de grossières erreurs d'information, Mlle M. Dell'Isola, aidée par ses collaborateurs hongrois (v. p. 5), a pris soin de mettre en relief la valeur réelle des traductions hongroises et de publier les citations avec une orthographe impeccable. C'est la première fois, si je ne me trompe, qu'on insiste à l'étranger sur le rôle de la quantité dans notre versification: „Riguardo alla metrica delle versioni dal Carducci, osserveremo che le sue strofe (c. à d. celles de Radó) sovente sono più perfette dell'originale... cosa spiegelissima pel fatto che l'ungherese come già il latino e il greco, fa marcata distinzione fra vocali lunghe e brevi; ciò permette al poeta di basare la sua versificazione sulla „quantità" ottenendo l'impeccabile verso quantitativo delle antiche letterature" (p. 195). Après une analyse pénétrante des traductions peu connues mais très méritoires de Guillaume Zoltán, Mlle Dell'Isola a parfaitement raison d'attacher une importance toute particulière aux adaptations de Kosztolányi et de Babits. Dans le chapitre intitulé „Vexata quaestio", qui peut passer pour un véritable art poétique de la traduction artistique, elle apprécie à sa juste valeur l'art de Kosztolányi qui consiste à saisir le poème dans sa vision intégrale (cf. pp. 257—59), et n'hésite pas à placer une admirable traduction de Babits („Dinanzi alle terme di Caracalla", „C. termái előtt") à la tête même des adaptations étrangères de Carducci. En ce qui concerne la possibilité de l'influence de Carducci sur la poésie hongroise contemporaine, l'auteur se contente de quelques remarques suggestives, aptes à servir de point de départ aux recherches spéciales de ce genre.

Comme il résulte de cette analyse sommaire, en Hongrie c'étaient avant tout des poètes qui se sentaient attirés par le prestige de leur

² Pour les rapports de Carducci avec la France cf. encore L. F. Benedetto, *Carducci e la Francia*, Pan, sept. 1935.

confrère italien. Ce n'est pas un pur hasard que la meilleure étude hongroise sur Carducci soit due à un poète aussi renommé que M. Désiré Kosztolányi.³ Tout autre est le sort de Carducci en Roumanie où il fut découvert plutôt par les théoriciens de l'histoire littéraire que par les poètes, qui enivrés de leurs velléités symbolistes éphémères, restaient longtemps indifférents vis-à-vis de cette rhétorique âpre et fougueuse, mais bien romaine. Toutefois quelques esprits d'élite qui, comme Duiliu Zamfirescu,⁴ eurent l'occasion de se mettre en contact immédiat avec l'Italie, terre sacrée des traditions classiques, reconnurent aussitôt les vibrations sincères de ce barde barbare qui savait si bien cacher ses nostalgies et ses tristesses sous l'héroïsme apparent de ses vers métalliques. On est heureusement surpris de retrouver dans le livre de Mlle Dell'Isola un beau sonnet traduit par M. Goga qui, à lui seul, vaut certainement davantage que toutes les tentatives d'adaptation de Cifarelli dont la langue, entachée d'italianismes tout à fait insolites en roumain, annonce peut-être un retour involontaire aux efforts néologistes du vieux Héliade!

Pour ce qui est des Slaves du sud, l'auteur ne s'arrête qu'aux faits essentiels, mettant bien en relief le succès de Carducci auprès des Croates qui, après l'avoir connu par l'intermédiaire des écrivains bilingues originaires de Dalmatie, virent dans ce chantre de l'unité italienne un annonciateur de leur propre indépendance nationale. Il est bien probable que l'incompréhension totale des Slovènes se laisse ramener, elle aussi, à des raisons politiques.

Les cadres de cette revue ne nous permettent pas de passer en revue les autres chapitres de cet ouvrage si riche en faits inédits. Soulignons, pour terminer, son importance méthodologique. Étudier un poète représentatif tel qu'il se reflète dans le miroir de tant de langues diverses, n'est-ce pas là une contribution des plus précieuses à nos connaissances de littérature comparée? Où est l'esprit hardi qui serait prêt à entreprendre un travail analogue pour Madách ou Petöfi? Nous ne pouvons que souhaiter que le savant essai de Mlle Dell'Isola, publié dans cette édition provisoire à Paris (cf. Appendices, pp. 315—330) puisse paraître très prochainement aussi en Italie, à la Casa Carducci, car y a-t-il quelque chose de plus digne de l'immortel poète que la première histoire sincère de sa postérité dans les littératures européennes?

L. Gáldi.

³ Cf. D. Kosztolányi, *Giosuè Carducci, Irodalmi miniatürök*. I, pp. 25—33 et L. Gáldi, *Un grand italianisant hongrois, D. Kosztolányi, Dante*, V—1936, p. 36.

⁴ Pour les traductions de D. Zamfirescu, v. C. N. Stănescu, *Duiliu Zamfirescu traducător din italienește*, Studii ital. II—1935.

NASTASE, GH. I.: *Unguri din Moldova la 1646 după „Codex Bandinus”* („Les Hongrois de Moldavie en 1646 d'après le Codex B."). Arhivele Basarabiei, VI (1934), pp. 397 et ib. VII (1935), pp. 74—88.

Cette étude est consacrée à l'examen de la constitution de la population actuelle de langue hongroise de la Moldavie. Dans un travail hongrois de parution prochaine l'auteur de ces lignes s'occupera d'une façon détaillée de tous les aspects de ce même problème dont l'analyse exige la connaissance de plus d'une source historique en même temps qu'elle sollicite également la mise en oeuvre de recherches linguistiques et ethnographiques. L'histoire du peuplement du pays moldave, à peine ébauchée encore, constitue pour N. la seule ressource d'argumentation et ce qui est encore plus à plaindre c'est que même là l'auteur se borne à enregistrer uniquement les faits fournis par le minorite Marc Bandini qui en 1646, sur mandat de la Congrégation de Propagande de Rome, vint inspecter en qualité de visiteur apostolique les catholiques (= les Hongrois) de Moldavie.

Parmi les sources historiques contenant des renseignements sur les Hongrois de ce pays le manuscrit de Bandini est, sans doute, la plus précieuse, il ne se prête pourtant pas aux conclusions historiques que N. estime pouvoir tirer en se basant uniquement sur lui. Il affirme, entre autres, que les Hongrois de Moldavie en étaient à l'époque du voyage de B. au point le plus bas de leur décadence. S'appuyant sur le témoignage des nombreux éléments hongrois de l'ancienne toponymie moldave et sur l'importance du rôle que les Hongrois auraient joué aux XII—XIV^e siècles dans la défense des frontières il en arrive à la conclusion que le nombre de ceux-ci a été dans l'époque antérieure au XVII^e siècle de beaucoup plus considérable. Jusqu'ici rien d'inadmissible. D'après Bandini il n'y aurait eu, au XVII^e siècle, que 37 villages habités par des Hongrois. Aujourd'hui, cependant, on constate leur présence plus ou moins massive dans bien plus de 200 villages. Il s'en suivrait, selon N., qu'en général il ne peut guère être question de la continuité de l'ancien élément hongrois et que les Hongrois habitant actuellement la Moldavie doivent être considérés comme des Sicules (= en hongrois *székely*, en roumain *Săcuil*) immigrés de la Transylvanie à une date postérieure au XVII^e siècle.

Cette hypothèse nous oblige à y apporter un correctif. Bandini aurait visé la plus grande exactitude d'observation qu'il n'aurait pu l'atteindre. Une quantité de villages catholico-hongrois, mentionnés dans les chartes bien avant sa visite et conservés jusqu'à nos jours, échappèrent à son attention. Cette-fois je me contente d'en relever seulement quelques-uns, situés tous aux alentours de la ville de Roman: 1. *Acélfalva, Oțeleni*, 1438: *Bozieni* (v. Costăchescu, *Documente moldovenesti înainte de Ștefan cel Mare*, vol. II, p. 247); *Jugán*, 1460—1503: *Cozmești*; 3. *Birófalva, Gherăești*, 1552: *Biravicești* (ib. II, 538);

4. *Miklósfalva, Butea, 1472: Miclăușeni* (Bogdan, *Documente lui Ștefan cel Mare*, I, 171); 5. *Halas, Hălăucești*, a. 1600 (Iorga, *Studii și Documente*, XI, 274), etc. Ces données relevées en passant prouvent suffisamment que le rapport de Bandini n'est pas susceptible à lui-seul de constituer une base solide d'argumentation ni d'être considéré comme un inventaire à toute épreuve. Ajoutons que dans l'ensemble de la civilisation des Hongrois établis dans les régions de Roman il n'y a aucune trace d'influence sicule et si on en trouve quelques vestiges auprès des Hongrois voisins de Bacău c'est qu'ils sont de date toute récente.

Une autre erreur fondamentale de N. consiste à tenir les Tchango, caractérisés par une prononciation „zézayante”, pour des colons plus anciens que ne le seraient les Sicules. Cette hypothèse n'est admissible que pour les contrées riveraines du Séreth. L'ancienne population hongroise de la vallée du Trotuş (> roum. Trotuş) a de tout temps été de souche sicule. Vouloir démontrer dans cette région des éléments non sicules serait une entreprise vaine qui ferait faillite au double point de vue linguistique et ethnographique. Cet état de choses n'est pourtant pas le résultat d'une „siculisation” survenue récemment, comme le croit N.; Bandini ne mentionne-t-il pas déjà les *tres sedes siculicales* (éd. Urechia, Acad. Roum. 1895)? Remarquons encore que les Roumains de la vallée du Trotuş se distinguent par la prononciation inaltérée de la consonne *č* ce qui est un indice de leur origine *sicule*. Au nord, à l'est et au sud de ce territoire, le parler moldave se sert de la palatale *ș* au lieu de *č* (cf. le *Linguistischer Atlas des dakorum. Sprachgebietes* de Weigand) ce qui correspond à une habitude de prononciation des Hongrois des régions du Séreth (v. Wichmann: *Nyelvtudományi Közlemények*, vol. XXXVII).

A part ces erreurs capitales que nous signalons à regret, nous reconnaissons volontiers que le travail de M. Nastase est, au point de vue de la géographie humaine très méritoire. Trop exclusivement pré-occupé des problèmes spéciaux de cette discipline, il n'a pourtant que trop négligé de faire la part de l'histoire proprement dite.

G. Lükő.

PIERADSKA KRISTINA: *Handel Krakowa z Węgrami w XVI. w.* Biblioteka Krakowska Nr. 87. Kraków. 280 S. (Krakaus Handel mit Ungarn im XVI. Jahrhundert. Krakauer Bibliothek Nr. 87.)

Während die Schriften, die sich mit den einzelnen Epochen der historischen Beziehungen Polens zu Ungarn befassen, mitunter auch ausführliche Bearbeitungen bieten, hat die Geschichtschreibung den wirtschaftlichen Beziehungen der beiden Länder recht wenig Aufmerksamkeit geschenkt. Was die mittelalterlichen wirtschaftlichen Beziehungen Krakaus zu Ungarn anbelangt, fanden diese bisher in Johann D a b r o w

s k i (Kraków a Węgri w wiekach średnich [Krakau und Ungarn im Mittelalter]) und Stanislaw Kutrzeba (Handel Krakowa w wiekach średnich [Krakaus Handel im Mittelalter]) ihre teilweisen Bearbeiter. P.-s hier besprochene Schrift ist als Fortsetzung dieser Bearbeitungen anzusprechen.

Obwohl Krakau im XVI. Jahrhundert den Charakter der Handelsmetropole Polens allmählig zu verlieren begann, blieb es vom Standpunkte des Handels mit Ungarn immer noch dessen Mittelpunkt. Aus diesem Grunde kommt der Arbeit „*Handel Krakowa z Węgrami w XVI. w.*“ für die Erforschung der polnisch-ungarischen Handelsbeziehungen große Bedeutung zu. Verfasserin hat dieses Buch auf Grund breitangelegter Quellenstudien und von nicht bloß in polnischen sondern auch in ausländischen (Wiener, oberungarischen und in den besonders wertvolles Material enthaltenden Budapester) Archiven vorgenommenen Forschungen bearbeitet. Nebst dem durchforschten Archivmaterial benützte sie selbstverständlich auch das polnische und ausländische, in erster Reihe das ungarische Fachschrifttum.

Nach einem lehrreichen Entwurf des Gesamtbildes der polnisch-ungarischen Handelsbeziehungen wendet P. die größte Aufmerksamkeit dem Tuch- und Metallhandel zu, auf welchem Gebiet Krakau beinahe das Alleinhandelsrecht an sich gerissen hat. Einer der interessantesten Abschnitte der Arbeit ist zweifellos der den Weinhandel umfassende Teil. Krakau besaß in diesem Belang sehr alte Traditionen. Sehr gewandt schildert P. den politischen Hintergrund der Handelsbeziehungen, die benützten Handelsstraßen, sowie das kulturelle und wirtschaftliche Leben derjenigen ungarischen Städte, die zu jener Zeit mit Krakau in wirtschaftlicher Verbindung standen. Viele fesselnde Einzelheiten finden sich über das Familienleben des damaligen Bürgertums in Krakau und in den oberungarischen Städten, über deren Sitten und Gebräuche, besonders was die kaufmännischen Gepflogenheiten betrifft. Lebhaft und farbenreich ist auch das Leben der Ungarn in Krakau geschildert. Alles in allem bezeichnet das Werk einen bedeutsamen Fortschritt auf dem Gebiete der ungarisch-polnischen geschichtlichen Beziehungen.

Zbigniew Kościuszko.

PETAR SKOK: *Bericht über den Stand der jugoslawischen Ortsnamenforschung* (Zeitschr. f. Ortsnamenforschung, XI—1935, S. 157—183).

Verf. orientiert in diesem Sammelreferat nicht nur in geschickter Weise über Literatur und Quellen zur südslavischen Toponomastik, sondern er behandelt auch methodische Fragen. Den Abschluß seines Aufsatzes bildet eine gedrängte Übersicht über die Schichtung der Ortsnamen Jugoslaviens.

Einleitend stellt Skok fest, daß die Ortsnamenforschung entweder ‚statisch‘ (Gegenwartstoponomastik) oder ‚dynamisch‘ (historische Toponomastik) sei. Im ersten Fall beschäftigt sie sich mit dem heutigen ON-Material, im zweiten Fall mit den Veränderungen der geographischen Namen im Laufe der Zeit, unter besonderer Berücksichtigung der urkundlichen Belege. Dementsprechend zerfällt der Aufsatz in zwei Abschnitte. Verf. ist sich aber bewußt, daß die beiden Untersuchungsmethoden Hand in Hand miteinander anzuwenden sind, wie dies aus seinen zahlreichen, der südslawischen Toponomastik gewidmeten Veröffentlichungen hervorgeht.

Für Vergleichszwecke unentbehrlich und für die Feststellung der Häufigkeit der verschiedenen ON-Typen recht nützlich sind die für Verwaltungszwecke angelegten ON-Verzeichnisse, ferner die sog. Schematismen der römisch-katholischen und der orthodoxen Kirche. Die umfanglichste ON-Sammlung ist heute der *Imenik-Registar naseljenih mesta kralj. Jugoslavije* (hgb. von Tih. J. Arandelović, 2 Bde., Belgrad, s. a.) welcher ca. 40.000 ON enthält. Gelegentlich bieten diese ON-Verzeichnisse nicht die ursprüngliche Namensform, sondern eine bloße Übersetzung derselben oder sie enthalten normalisierte Formen, z. B. kajkavische ON auf -ec sind nicht selten štokavisiert (-ac) u. dgl. m. Die ON-Forschung darf sich aber nur auf verlässliches, d. h. kritisch gesichtetes Material stützen. Bei modernen Sammlungen ist die örtliche Aussprache des Namens in Betracht zu ziehen, eventuell auch dessen Betonung und Flexionsweise.

Besondere Flurnamensammlungen liegen bisher nicht vor, doch findet sich ein sehr reichhaltiges Material verstreut in den beiden der südslawischen Volkskunde gewidmeten Zeitschriften *Etnografski Zbornik* (Belgrad, 1902 ff.) und *Zbornik za narodni život i običaje južnih Slavena* (Agram, 1896 ff.). In der von St. Stanojević herausgegebenen *Narodna enciklopedija srpsko-hrvatsko-slovenačka* (4 Bde., Belgrad & Agram, 1925—29) sind die Namen der bekanntesten Städte, Gewässer und Berge Jugoslawiens angeführt, mit für deren Erforschung oft wertvollen historischen und geographischen Angaben und bibliographischen Hinweisen.

Für den Namenforscher unentbehrlich sind neben den österreichisch-ungarischen Generalstabskarten der Vorkriegszeit namentlich die Karten des militärgeographischen Instituts in Belgrad (von annähernd 150 Spezialkarten des Kgr. Jugoslawien im Maßstab 1:100.000 fehlen nur noch einige aus Bosnien und dem ehemaligen Südungarn). Sie enthalten Orts-, Flur- und Gewässernamen. Natürlich ist beim Kartenmaterial mit denselben Fehlerquellen zu rechnen wie bei den ON-Verzeichnissen. Dazu kommen gelegentlich noch aus den früheren (österreichischen) Karten unbesehen übernommene falsche Schreibungen.

Wir verfügen bisher nur über wenige größere Arbeiten zur südslawischen Toponomastik. Von grundlegender Bedeutung sind auch

heute noch die Abhandlungen von F. Miklosich,¹ in welchen zahlreiche serbokroatische ON aufgenommen und größtenteils richtig ge- deutet sind. Reichhaltig und in methodischer Hinsicht wertvoll ist auch eine Berliner Dissertation von Otto Franck,² in welcher zum ersten Mal die Behandlung serbokroatischer ON nach Bildungstypen unter- nommen ist. Schließlich verdient hier auch eine interessante Studie von Skok selbst erwähnt zu werden.³ Die südslawischen Gewässer- namen können wir leider noch nicht übersehen, da bis jetzt keine syste- matische Namensammlung vorliegt. Die wichtigsten FlußN behandelt Maretic (*Nastavni vjestnik* I—1893, 1—25) ohne Berücksichtigung des Urkundenmaterials. Außer diesem allgemein orientierenden Aufsatz besitzen wir nur einige wenig umfängliche Studien und verstreute An- merkungen über einzelne FlußN. — Am Ende des ersten Abschnittes (S. 165—167) deutet S. noch kurz die Bedeutung der Erforschung der südslawischen geographischen Namen für Linguistik, historische Topo- graphie, Religionsgeschichte, Siedlungsgeschichte, Pflanzengeographie an. Wichtig ist der Hinweis auf die alte ‚Anthroponymie‘ (S. 166).

Da weder für das gesamte Gebiet von Jugoslawien noch für ein- zelne Teile desselben ein quellenmäßig gearbeitetes Ortsnamenlexikon wie wir es für das deutsche Sprachgebiet besitzen,⁴ vorliegt, so muß das ON-Material aus den Urkunden erst zusammengetragen werden. Die hierfür in Betracht kommenden Materialien sind zum größten Teil ediert und die Ausgaben mit Namenindices versehen. S. nennt die wichtigsten für die historische Toponomastik in Frage kommenden Quellen (S. 168 f.). Wertvolle Dienste leistet auch das großangelegte Wörterbuch der südslawischen Akademie,⁵ in welchem zahlreiche geo- graphische und Personennamen mit Belegstellen verzeichnet sind.

Wertvolle Beiträge zur südslawischen Toponomastik enthalten auch die Arbeiten des Historikers Konst. Jireček,⁶ der in seinen Werken öfter Probleme der Namenkunde behandelt. Den größten An- teil an der südslav. historischen Toponomastik hat aber Prof. Skok selbst. Von einer mehr auf breitere Kreise berechneten Zusammenfas-

¹ *Die Bildung der Ortsnamen aus Personennamen im Slavischen* (Wien, 1864). *Die slavischen Ortsnamen aus Appellativen* (ibid. 1872—74).

² *Studien zur serbokroatischen Ortsnamenkunde*. Leipzig, 1932.

³ *Iz toponomastike južne Srbije*: Glasnik Skopskog Naučnog Društva XII, D. N. 6, 193—215 (Skoplje, 1933).

⁴ Förstemann, E., *Altdeutsches Namenbuch*, Bd. II, *Orts- und sonstige geographische Namen*, 3. Aufl. hgb. von H. Jellinghaus, Bonn, 1911—1916. Vgl. nun auch noch Schiffmann, K., *Historische Ortsnamenlexikon des Landes Oberösterreich*, 2 Bde., Linz a. d. D., 1936.

⁵ *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*. Agram, 1880 ff. (bisher 49 Lie- ferungen).

⁶ Vgl. namentlich dessen Abhandlungen über die *Romanen in den Städten Dalmatiens während des Mittelalters*: Denkschriften der Wiener Akad. der Wiss., 48, 49.

sung⁷ abgesehen hat er meist nur kleinere Beiträge in verschiedenen z. T. schwer zugänglichen Fachzeitschriften geliefert. Es sind durchwegs anregende, namentlich auch methodisch wertvolle Betrachtungen über einzelne Fragen und Probleme der ON-Forschung. S. hat als Forscher den großen Vorzug, daß er die von ihm behandelten Gebiete meist selbst bereist hat, also aus eigener Anschauung kennt. Außerdem ist er mit dem Urkundenmaterial wie kaum ein anderer vertraut. Verf. widmet sich vorwiegend der Toponomastik von Dalmatien und Kroatien-Slavonien, für welches Gebiet die urkundlichen Belege früher einsetzen und viel reichlicher fließen als für das benachbarte Bosnien und Serbien (vgl. besonders den größeren Aufsatz über ON Dalmatiens im *Rad* 224—1921, 98—167).

Bei der Verwendung der urkundlichen Belege muß der Orthographie besondere Aufmerksamkeit geschenkt werden (Einfluß lateinischer bzw. italienischer und ungarischer Grafik). Von besonderer Wichtigkeit für die historische Toponymie ist das Verhältnis der urkundlich überlieferten Namensformen zu den heute üblichen, vgl. Fluß *Basante (Bosut, Colapis) Kupa*. Es kommt auch vor, daß altüberlieferte Namen verlorengegangen und andere an deren Stelle getreten sind, so führte z. B. der jetzt eingedeckte Bach *Medveščak*, der durch die Stadt Agram fließt, früher den Namen *Crkvenik* (auch *Crkvenica*). Nicht selten sind in den Urkunden erwähnte Siedlungen im Laufe der Zeit verfallen, Orte zerstört worden, Bäche vertrocknet und ihre Namen heute unbekannt. In solchen Fällen sind wir auf historische Angaben angewiesen.

Eine Hauptaufgabe der historischen ON-Forschung sieht S. mit Recht in der sog. toponomastischen Stratigraphie. Er versteht darunter die verschiedenen Sprachen angehörenden Schichtungen, die wir aus dem überlieferten ON-Material erkennen können (S. 171). Verf. hat dieser Frage in seinen Arbeiten stets besondere Beachtung geschenkt. Er beschließt seinen Aufsatz mit einer Übersicht über die Ergebnisse der Erforschung der verschiedenen Sprachschichten auf Grund des geographischen Namenmaterials (S. 171—183). Die ersten ON auf der nordwestlichen Hälfte der Balkanhalbinsel sollen vorindogermanisch gewesen sein. Da das adriatische Küstengebiet bis zu einem gewissen Grade wenigstens in den Bereich der sog. Mittelmeerkultur hineinbezogen werden kann, darf mit dieser Möglichkeit gerechnet werden. Ich verhalte mich jedoch in diesem Punkte noch skeptischer als Verf., denn solange kaum eine einzige einigermaßen einwandfreie Namendeutung für die genannte Auffassung spricht, bleibt die Annahme einer vorindogermanischen ON-Schicht auf dem Gebiete des heutigen Kgr. Jugoslawien eine bloße Hypothese. Die in verschiedenen Aufsätzen gebotenen Deutungen von K. Oštir halte ich für sehr gewagt.

⁷ *Dolazak Slovena na Mediteran*. Split, 1934.

Die erste sicher faßbare Namensschicht auf dem genannten Gebiete ist für mich demnach die thrakisch-illyrische. Die semantische Deutung dieser Namen macht noch vielfach Schwierigkeiten. Mit Recht legt deshalb H. Krahe⁸ in seinen Untersuchungen das Hauptgewicht auf die Analyse der in der illyrischen Namengebung auftretenden Formantien. Durch einige Namen gesichert ist ferner eine keltische ON-Schicht für Slovenien, Slavonien. Sie reicht anscheinend bis ins östliche Sirmien hinein, doch sind wir vorderhand noch weit davon entfernt, das einst von Kelten in Südosteuropa eingenommene Verbreitungsgebiet mit einiger Sicherheit anzugeben. An der adriatischen Küste, wo die Griechen früh als Städtegründer aufgetreten sind, haben wir mit alten griechischen Namen zu rechnen.

Die Toponymie dieses Gebietes und z. T. auch des Hinterlandes weist dann auch zahlreiche Spuren des Jahrhunderte dauernden römischen Einflusses auf. Im 6. Jahrhundert erreichten die Slaven die Adria. Sie brachten ihre eigene toponomastische Nomenklatur mit sich, übernahmen aber auch nicht wenige geographische Namen (besonders ON) von ihren ihnen kulturell überlegenen Vorgängern und paßten sie in lautlicher Hinsicht ihrer eigenen Sprache an. Von der Zeit nach der Slaveninvasion an sprechen wir nicht mehr von einem römischen sondern von einem romanischen Element auf der Balkanhalbinsel, das sich in der geographischen Namengebung wieder spiegelt. Verf. glaubt einige sichere Kriterien für die Scheidung der römischen von der romanischen Namensschicht gefunden zu haben (S. 175), gibt aber daneben die Schwierigkeit einer scharfen Trennung unumwunden zu. Der romanische Einfluß tritt in drei verschiedenen Formen auf: *Altdalmatische*⁹ ON haben wir im mittleren und südlichen Dalmatien zu suchen. Im nördlichen Dalmatien und besonders auf Istrien treffen wir Spuren *venezianischen*¹⁰ Einflusses. Vereinzelte ON (namentlich Berg- und Weidenamen) haben uns im Innern des Landes *rumänische* Hirten, die im Mittelalter auf dem nördlichen Balkan und auch in Ungarn auftreten, hinterlassen. Einige ON scheinen auf *Avarenspur*en hinzudeuten, doch müßten diese Namen im Zusammenhang mit den sprachlichen Überresten dieses turkotatarischen Volkes in der Toponymie Westrußlands, Polens und Ungarns untersucht werden. Deutscher Einfluß liegt vor in den ON von Slovenien, Slavonien und dem ehemaligen Südungarn. Alt (seit dem 8. Jh.) ist er nur im Quellgebiet der Save und im Oberlauf der

⁸ *Die alten balkanillyrischen geographischen Namen*. Heidelberg, 1925. *Lexikon altillyrischer Personennamen*, *ibid.*, 1929.

⁹ Vgl. M. Bartoli, *Das Dalmatische*, Bd. I, Wien, 1906 (Schriften der Balkankommission. Linguistische Abt., IV).

¹⁰ Hier unterscheidet Verf. mit Recht zwei Schichten, eine ältere, bis zum 10. Jh. reichende, und eine jüngere, bes. mit dem Ende des 14. Jh. einsetzende und jahrhundertlang fortwirkende.

Drau. Die Goten scheinen auf dem Balkan nur den ON *Onogošt* (auf got. PN **Anagasts* beruhend, vgl. Akad. Wb. IX, 6) hinterlassen zu haben.

Bedeutend ist dagegen der türkische Einfluß. Namentlich im Vardarbanat sind türkische ON und FlurN geradezu häufig. In geringerer Zahl lassen sich solche aber auch noch viel weiter nördlich und nordwestlich nachweisen, etwa bis zu einer Linie, die im Westen durch die Flußläufe der *Kupa* und *Česma* bestimmt wird, und im Norden noch über die *Save* und *Donau* hinausgeht. Die türkische geogr. Namen auf jugoslavischem Reichsgebiet sind bis heute nirgends im Zusammenhang untersucht, ja doch nicht einmal systematisch gesammelt worden, doch liegt verstreut einiges Material vor, namentlich in den schon genannten Arbeiten von S. (*Iz toponom. južne Srbije*) und O. Franck. Interessant ist dabei die Umgestaltung slavischer Namen in türkischem Munde. Vielfach sind an Stelle slavischer Namen später türkische getreten und die slavischen verloren gegangen. Auf südslavischem Gebiete lassen sich auch einige albanische ON jungen Ursprungs (seit dem 17. Jh.) nachweisen.

Von nicht zu unterschätzender Bedeutung ist der ungarische Einfluß in Slavonien und der sog. Vojvodina. Hier sind wir etwas besser bestellt als bei der Erforschung der türkischen geographischen Namen. Vor allem verfügen wir über ein reichhaltiges Quellenmaterial. Gute Dienste leistet dann das Urkundenwörterbuch von Szamota — Zolnai.¹¹ Auch liegt bereits eine gründliche und umfangliche Untersuchung über ungarische ON von Prof. J. Melich¹² vor. Einzelne Fragen, die mit der Erforschung der ungarischen ON auf heute südslavischem Gebiet in Zusammenhang stehen, behandeln auch L. Hadrovics,¹³ St. Kniezsa¹⁴ und E. Moór.¹⁵ Wichtige Namen-Parallelen bietet Vl. Šmilauer.¹⁶ Endlich hat S. selbst in einem Aufsatz über den Namen der Stadt Zagreb¹⁷ auch einige ungarische ON behandelt (hierüber später). Der ungarische Einfluß in der Toponymie von Slavonien und Sirmien ist m. E. ein ständiger gewesen, er erstreckte sich vom Ende des 11. Jh. bis zum Ausbruch des Weltkrieges.

Weiningen (Schweiz)

Ernst Dickenmann.

¹¹ *Magyar oklevél-szótár*. Budapest, 1902—06.

¹² *A honfoglaláskori Magyarország* (Ungarn zur Zeit der Landnahme). Budapest, 1925—29.

¹³ *Muraköz helynevei* (Die ON der Murinsel). Nyelvtudományi Közlemények 48 (1934), auch als Separatum erschienen.

¹⁴ Vgl. Arch. Eur. C.-Or. I (1935), 97—220, II (1936), 84—178 (passim).

¹⁵ *Die slavischen Ortsnamen der Theissebene*: Zeitschr. f. Ortsnamenforschung VI (1930), 1—37, 105—140.

¹⁶ *Vodopis starého Slovenska*. Preßburg, 1932.

¹⁷ *Časopis za slovenski jezik, književnost i zgodovino* VII (1928), 1—20.



- a (suff. hongr.) 107, 153.
-a (suff. turc) 104.
Aboul-Ghazi 46, 56—7.
Abrud 303.
Acélfalva (Oțeleni, village de Moldavie) 389.
Adamescou 352.
Adamovich, Gh. 351.
Ad Mediam 247.
Aeneas Silvius Piccolomini 49, 58, 62.
-ay (suff. turc) 104.
-aya > -á (en hongrois) 164.
agriculture roumaine 258—9.
Ajka 168—9.
alakor (mot hongrois) 342.
Alba, Albis 169, 324, 330.
Albanais 254, 257, 266—84, 287, 302;
origine des — 80, 281.
Alben (= *Alber* = *Óbér*) 168.
Áldássy, A. 179—80.
Alexici, 236, 240, 242—3.
Alexics, Gy. 293.
Alexios I. 31.
Alföldi, A. 175, 246, 285.
Al-George 341.
Álmos (prince hongrois) 26.
alphabet cyrillique 300.
Amoczel 160.
Anne Comnène 256.
Ἀνοβλαχία 256.
Anonyme français 256, 362—6.
Anonyme de Karánsebes 316.
Anonyme (notaire du roi Béla) 57,
173, 337, 351—62.
Apa 330.
Apurig 84—6, 168.
aranymál (mot hongr.) 348.
Arçar 248.
ardău, hardău (mot roum.) 341.
ardeleană (danse roum.) 226.
Ardó 86—90, 168, 341.
argument toponymique 304—11.
arindză (mot. aroum.) 270.
Arma 90—1, 169.
Aroumains 257—8, 260—1, 280, 285—
286, 288, 292, 363, 366.
Árpásza 164.
Arrabo 247.
article postposé (en roumain, albanais et bulgare) 275—8.
Avars 287, 373.
-aş (suff. roum.) 165.
Asbóth, O. 106, 293.
Assanides 52.
assimilation des Romains balkaniques 252.
ateiă (mot roum.) 313.
Atrásza 163.
Auner, M. 129.
-b- (développement du -b- latin en roum.) 313.
Baach 328.
Babits, M. 387.
Bacon, R. 46, 54, 56.
baciu (mot roum.) 268.
Bács 168, 170.
Bahlow, H. 159.
Bajza, J. 133, 375—83.
bălaur 266.
Balczo 170.
Bălgrad (= *Gyula-Fejérvár*) 309—10.
baligă (mot roum.) 268.
Balotă 274.

- balkanique: type — de la langue roumaine 301.
- Banašević, N. 375—83.
- Bandini, M. 389—90.
- Bănescou, M. 52.
- bântui* (mot roum.) 342.
- banya* (mot hongr.) 171.
- Barbanna* 282.
- barbata terra* 93, 169.
- Bărbulescou 67, 71—2, 83, 286, 290.
- Bárczi, G. 105, 130.
- Barić 269—70.
- Bârsa* 310.
- Bartalus 241.
- Bartók, B. 197—244, 199, 201, 204—205, 210, 214, 220, 222, 231.
- Bartoli, M. 273, 395.
- Bartoš, F. 207—8, 210—1, 213.
- Basaraba* 170, 336.
- Báthory, E. (roi de Pologne) 177—183.
- Batiz* 172.
- Bátky, Zs. 96.
- Baumgarten, F. 129.
- Beke, Ö. 345.
- Békefi, R. 129.
- Béla IV. (roi de Hongrie) 335—36, 357.
- Belić, A. 155, 160.
- Benedetto, L. F. 387.
- Benkő, J. 67.
- berbécs* (mot hongrois) 343.
- Bernheim 27.
- Beu, O. 213.
- bi- > -ib- (en roum.) 313.
- Bichigiu* 306—7.
- Bikkés* 306—7.
- Biondo, Fl. 61.
- Biravicești (village moldave) 389.
- Biró, V. 180.
- Bírófalva (Gherăești) 389.
- Bitay, Á. 298.
- Bitva* 122.
- Blaci*, *Blasi* chez l'Anonyme hongr. 81, 333—4, 351, 354—6, 358—9, 361—2.
- Βλαχορηχίνοι* 251.
- Blacus* 57.
- Blakumen* 178.
- blăvor* (mot serbo-croat.) 266.
- Blazi* chez l'Anonyme français 362, 367.
- boare* (mot roum.) 313.
- Bobb, I. 351.
- Bocănețu, A. 259.
- Bocel* 160.
- Boch*, *Bocs* 79, 170.
- Boczorád* 91—2, 168.
- Bogdan, I. (voivode roum.) 289, 308.
- Bogrea, V. 256.
- Bojana* 282.
- bolând* (mot roum.) 293.
- Bołochowo* 168.
- Bolta* 328.
- Bona* 170.
- Bonfini 47, 49, 62.
- Bonkáló, S. 319.
- Bonnya* 168.
- Boratyński 181.
- Borbath* 92—3, 168—9.
- Borchgrave, E. 129.
- Bosut* 394.
- Bošković 339.
- Botásza* 163.
- Bovár* 93—4.
- Bozieni (village de Moldavie) 389.
- Brác* 170.
- Bracciolini, P. 60, 62.
- Bräiloiu, C. 231.
- brânză* (mot roum.) 268.
- Brediceanu, T. 234, 236, 240, 242.
- Brendzar* 170.
- Brückner, A. 165.
- Brumov* 169.
- Brüske 319.
- Budimir, M. 264.
- Buine* 78, 167—8.
- Bukur*, *Bukurovci* 250.
- buțar* (mot albanais) 266.
- bulgare: influence — sur le roumain 290, 372.
- Bulgares et Roumains 250, 296.
- Bulgaria Maior 54—5.
- Bulgares koutrigours 287.
- Bulgaro-Slaves en Transylvanie 286, 309.
- Buna* 168.
- Bunea, A. 298.
- Bunyitay, V. 300, 326, 340.
- Bur* 170.

- burtă* (mot roum.) 313.
Burull 124.
Butul, v. *Butuz* 159, 168.
buză 271.
Buzád 168.
 Byck-Graur 314.
 Byhan 290.
- Caba, V. 293.
Cabek 168.
 Călinescou 183.
 Candrea 352.
 Cantacuzène, C. 65.
 Cantemir, D. 65, 350.
 Capidan, Th. 51, 70, 248, 251, 256—
 261, 267—8, 270—1, 274, 281,
 284, 288, 290—1, 293, 364, 372.
 Carducci 386—8.
cătun (mot roum.) 260, 267.
 Cédrene 256.
 Černík, J. 209, 211.
 Černý, F. 177.
 -*ch* (suff. slave) 132.
 Chalkokondyle, L. 62.
 Chaloupecký, V. 189.
 chansons de geste français et serbo-
 croates 375—83.
 chansons kouroutz (hongrois) 214.
 chansons populaires urbaines 200—1.
 chansons de porchers (hongr.) 214.
 chant de „Kossuth” 210.
Chapa 169.
 Chelaru, V. G. 71, 77—8.
cheltui (mot roum.) 293.
Cherethye 94—5, 170.
chezeaş (mot roum.) 342.
chiag (mot roum.) 315—6.
Chot, *Ciot* 78.
 christianisme byzantin chez les
 Hongrois 298.
Chueytorá 328.
Chuka 79, 169.
Chula 79, 170.
Chut 79.
Chykuragathu 95, 167, 169.
Chyla 168, 170.
 Cifarelli 388.
cimbora (mot hongr.) 171, 341, 343.
Cluj 310.
- čoban* (= Aroumains) 256.
Cocil 328.
Cocose 168.
coif (mot roum.) 273.
Colapis 394.
colinde (mélodies roum.) 218, 236—
 237, 240.
 Collinder, B. 253.
 Columella, J. M. 254.
 Comnène, Jean 32.
 concordances dans les langues balka-
 niques 265.
 concordances slavo-roum. 284—93.
 Conev, B. 293.
copaciu (mot roum.) 271.
Cornăţel 329, 334.
 Cornides, D. 67.
 Costin, N. 65.
 Coumans 331, 335, 337, 367: — chez
 l'Anonyme 355.
Cozar 358.
 Cracovie 390—1.
creţ (mot roum.) 319.
Criş (= *Körös*) 306.
Crkvenik, *Crkvenica* 394.
 -*cs-* latin > -*ps-* roum. et -*fs-* alba-
 nais 273.
Csaca 94, 172.
 Csánki, D. 168.
cser (mot hongr.) 342.
Csincse 96—7, 170.
Csira 344.
Csom, *Csoma* 169, 342.
csongolyag (mot hongr.) 343.
Csonka 170—1, 342—3.
Csonta 168.
Csóra 97, 170.
csúcs (mot hongr.) 343.
csuka (mot hongr.) 343.
csula (mot hongr.) 171.
csuta (mot hongr.) 171.
csutora (mot hongr.) 171.
 -*ct-* latin > -*pt-* roum. et -*ft-* alba-
 nais 273.
Čuč 168, 170.
cuget (mot roum.) 294.
 Cumanorum episcopatus 350, 371.
Curt 78, 167, 170.
cuvânt (mot roum.) 272.

- Cvijić 260.
Czinkászó 163—4.
- Dąbrowski, J. 390.
dacoroumain 67.
 Dacoroumains 257—8, 291.
Dalmár 104.
dâmb 293.
Δαυός 306.
 D'Anville 64.
 Dardanie 281.
 Dausat, A. 308, 311.
dě- slave > *dé* hongr. 103.
deák (mot hongr.) 59—60.
 Décébale 50.
 Deér, J. 5—45, 17, 25, 28, 37, 39, 42,
 174, 363, 385.
 De la Berge, C. 68.
 Della Valle, F. 48—9, 62.
 Dell' Isola, M. 386—8.
dělъ (mot slave) 118—9.
 Densusianu, O. 51, 69, 75—6, 119,
 253—4, 258, 274, 288—9, 292,
 311, 315—6, 319, 345, 348.
 Desmaisons 56.
Déva 304.
 développement du *b* et *v* en rou-
 main 313.
 Dickenmann, E. 162, 391—6.
 Diculescou, 304, 312, 358.
Dijászó 164.
Disznászó 164.
 Divéky, A. 180.
 Długosz 178, 350.
Dochia 48.
 Domanovszky, S. 354.
 Domaschke, W. 258.
drac (mot roum.) 272.
 Dragomir, S. 52, 256, 308.
 Drăganu, N. 51—2, 57, 71—2, 74,
 77—81, 84—178, 247, 251, 268—
 270, 281, 284, 290, 293—4, 298,
 304—6, 309—12, 316—24, 326—38,
 341—359, 369—370.
 Drinov 285.
Drumoly 79, 97—100, 158.
Dubova Valachorum 133—4.
Dudlěbi (tribu slave) 123.
Duka 170.
- Dugonics, A. 64.
dumbrê (mot albanais) 290.
dumbravă (mot roum.) 284.
Dumbul 330—1.
 Dumke, H. 258.
 Dümmler, E. 176.
Dunäre 305.
dungă (mot roum.) 290.
 Dvorník, F. 176.
Dzsindzsa 97.
- eadă* (suff. roum.) 163—4.
ebür (mot mong.) 347.
 Eckhardt, A. 183.
 Eckhart, F. 77.
Edu 168.
 église orthodoxe 297.
 Ekblom, R. 178.
 -*el* (suff. allem.) 159.
 -*el* (suff. roum.) 159.
 -*el* (suff. slave) 159.
 Eminescou, M. 183.
 Enescou, I. 244.
 Engel, I. Ch. 67.
 Erben, K. J. 211.
 Erdélyi, J. 208.
 Erdélyi, L. 136, 141.
Érsekújvár 133.
 -*eş* (suff. roum.) 165.
 -*escu* (suff. roum.) 164—5.
ester (mot hongr.) 344.
Esztergető 145.
esztrenga (mot hongr.) 269, 343.
 Etienne, St. (roi de Hongrie) 36.
évêché couman 350.
évêché orthodoxe en Transylvanie
 297.
- Fábián, G. 330.
 Fabó, B. 209, 241.
Fägäraş 329.
Fagha 101, 167, 169.
Fana 101.
Fancs 172.
 Fărşeroți 257, 260, 285.
Fata, Fatateleke 170, 322, 332.
fattyú (mot hongr.) 171.
 Fejérpatak, L. 35, 352.

- Fekete Nagy, A. 142, 195.
 Fessler 7.
Fetyk, Fetechk 167.
Fiare (= *Fiuree*) 168.
Fichur 170, 320.
fićsúr (mot hongr.) 171, 321, 341.
 Filipescu, C. 48.
Florianus 169.
 Fludorovits, J. 139.
Fogaras 329, 337.
Fonyászó 163, 168.
Forrászó 163—4.
 Förstemann 393.
Fortunádfölde 169.
Fot 79, 170.
 Fraknoi, V. 21.
 Franciscains 49.
 Franck, O. 98, 393.
 Frâncu-Candrea 275.
 Franić, D. 53.
 Fribourg, A. 257.
 Friedwagner, M. 60, 70—2, 76, 83,
 256, 266, 272, 274, 290, 292, 296,
 305—6, 312, 372.
Furkó 169, 171.
furulya (mot hongr.) 341.
 future en roum. albanais et bulgare
 279.
Fuurh 167—8, 170.
- g > h (en ruthène) 317.
 Gaertner, H. 155—6.
Gala 168.
 Gáldi, L. 183—8, 386—8.
Gamásza 79, 163.
gâmbă (mot roum.) 293.
 Gamillscheg 83, 286, 305, 312—3.
 gamme anhemiton-pentatonique 198.
gând (mot roum.) 293—5.
gard (mot ruthène) 317—8.
Gard 101.
 Gaster, M. 272.
gata (mot roum.) 283.
Gaura 115, 317.
gazdă (mot roum.) 342.
Gelyata 170.
geminus mons 329.
Gemmen 168—9.
Génásza 79, 163.
- genèse de la théorie de continuité
 46—67.
 génitif-datif en roum., albanais et
 bulgare 279.
 gépides: étymologies — 304.
Gerence 122.
 Gerland, E. 289.
Gerlászó 163.
 Germaines en Dacie 311—2.
Geuchkapusa 107.
 Gherăești (village de Moldavie) 389.
 Gibbon 64.
 Giuglea, G. 269—70.
 Giurescu, C. C. 48, 67, 250—1, 300,
 312, 322, 336, 350, 352.
 Glemma, Th. 181—2.
 Glaser, J. 97.
Glasing 110.
 Goga, O. 183—8, 388.
Gola 169.
 Gombocz, Z. 49, 103, 268, 328, 342,
 345.
Goun (= *Gyón*) 169.
 Górka, O. 362.
Γοτθολογαίαι 252.
 Gottfried de Melfi 27.
 Graur, A. 273, 276, 344.
Grecs 168, 170.
 Gritti, A. 48.
 Gröber 263.
Grossus 169.
Gruñ 115, 171, 317—8.
Guna 169.
Gura, Guraszáda 329, 338.
Gyál, Gyalu, Gyalán 101—5.
 Gyárfás, E. 8.
 Györffy, I. 294, 339—40.
 Gyula (prince de Transylvanie) 298.
- Hadrovics, L. 396.
 Halas (village hongrois en Moldavie)
 390.
 Haller, F. 11.
 Haraszti, E. 241.
hard (mot ruthène) 317—8.
Harkály 160.
 Haşdeu, B. P. 48, 51—2, 70—1, 270,
 311.
hasmánt (mot hongr.) 120, 347.

- Hasássza* 163.
 Haumant, E. 383—6.
 Hauptmann, L. 287.
heleşteu (mot roum.) 326.
 hiérarchie ecclésiastique des Rou-
 mains 299.
 Hiérothéos 298.
hişpar (mot roum.) 275.
hoarä (mot aroum.) 267.
 Hodinka, A. 297.
 Höeg, C. 257.
 Holban 108, 164.
 Holder 121—2, 152.
 Hołub-Pacewiczowa, Z. 318.
 Hóman, B. 16, 24, 27, 36, 133, 173,
 175—6, 189, 353—6, 369—70.
 Hongrois en Moldavie 371, 389—90.
 Hongrois en Valachie 294.
 hongrois-roum.: rapports — 313, 319—
 332, 341—9.
 hora lungă (chansons populaires
 roum.) 231—2, 240—1.
 Horger, A. 162, 164, 171, 321, 345.
 Hornbostel, E. M. 231.
 Horváth, I. 10—1, 66.
 Horváth, T. 373.
Horváti 310.
Hosszaszó 163.
hotar 342.
Hruň 117, 317—8.
 Hunfalvy, P. 47, 52, 59, 69, 82, 297,
 333—4, 336—7, 339, 369—70.
 Hungaria Maior 54—5.
 Huns 372—3.
 Hurmuzaki, E. 69, 183.
 Huszti, A. 64.
- i- > u-* (en hongr.) 162.
-il, -ul (suff. turc) 158.
 Ilac 57.
ilaciu (mot roum.) 307.
iliş (mot roum.) 342.
 infinitif en roum., albanais et bulgare
 278.
 influences: — germaniques en roum.
 311—5; — hongr. en roum. 293—
 296, 313; — ruthènes en roum.
 296; — slaves en roum. 283, 288—
 293.
- ing* (suff. allem.) 100.
 Iordan, I. 269—311.
 Iorga, N. 49—50, 68, 71, 83, 183, 251,
 294, 300, 322—3, 334, 337, 384,
 390.
 Isopescou, C. 50.
Istál 105—6, 168.
 Istroroumains 258, 286, 291.
Ιστρούς 306.
 italien: caractère — du roumain 61
 —63.
- Jád* 106, 170, 172.
 Jagić, V. 174.
 Jakubovich, E. 176, 320, 352—3, 356,
 358.
 Janáček 207.
 Jancsó, B. 8—9, 47, 57, 64, 340, 351.
 Jernstedt, V. 50.
Jezu (= Jesu) 168.
 Jireček, K. 73, 246, 249, 252—5,
 267—8, 281, 287, 339, 393.
Jnutza 161, 168.
 Jokl, N. 122, 267, 269, 273—4, 277,
 281, 283—4, 345.
 Jordanès 285.
Jorg 170.
 Juhász, L. 352.
 Jung, J. 52, 68, 175, 323, 372.
- Kabares* 358.
 Kacarof 248.
 Kačić (tribu croate) 38.
 Kadlec, K. 83, 177, 289.
 Kaindl 129.
Kajászó 163, 168.
Kajtásza 163.
Kál, Káld 170, 328.
 Káldy 241.
 Kállay, M. 180.
 Kalojean (roi bulgare) 52.
 Kałużniacki, 118.
 Kampers, F. 191.
 Kantemir, D. 68.
Káp 170.
Kapwsa 106.
Karácsony, Karachin 170—1, 320.
 Karácsonyi, J. 14—5, 87—8, 304,
 332—4, 337, 370.

- Karka* 108.
Kás 170.
Kát 168.
Katona, I. 7.
Katun (= *Kattony*) 168—9.
katun (mot serbo-croate) 267—8.
Kavulják, A. 156.
Kazsok 107, 172.
Kecel 160, 328.
Kékauménos 50, 256; — et le problème de l'origine des Aroumains 363—64.
Kelba 107.
kemence (mot hongr.) 152.
Keneaza (= *Keueaza*) 168.
Kenéz 170.
kénézats roum. 300.
Kerka 107—8.
Kern, F. 29, 34.
Kertész, M. 124.
Kesula 167.
ketund (mot albanais) 267.
Kičera 115.
Kiepert 59, 71.
Kikoła 115.
Kinnamos 51.
Kiszuca 161—3, 172.
Kiczërka 171.
Kisch, G. 106, 310.
k'ag (mot ruthène, etc.) 108, 315—317.
Kłaj 108, 316.
Klain, S. 65—6.
Klein, J. I. 65.
Kliž 111.
Klosing (= *Glasing*) 110.
Knappek, L. 189—94.
Knauz, N. 324.
Knieszsa, I. 77—9, 84—178, 105, 271, 310, 316—22, 328, 331, 341, 344, 396.
Knot, A. 181.
Kocel 78, 161.
Kodály, Z. 226.
Koja 168—9.
Kóka 168.
Kokon 170.
Kokora 319.
Kolinfalva 110.
Kolom, *Kolon* 108—110, 172.
Koloman (roi de Hongrie) 29.
kolomejka (danse ruthène) 214.
Kolostor-Vad (évêché) 297.
Kolozsvár 110—12.
Kolessa, Ph. 206, 216, 231
Komornicki, E. 182.
Koncz 183.
Kopács 169—71, 271, 344.
kopatš (mot albanais) 271.
kópé (mot hongrois) 341.
Kopilec 170.
Kopitar 67.
Korbel 161.
Korna 170.
Körös 306.
Körösi S. 344.
Kos, M. 176.
Kościuszko, Z. 390—1.
Koszorin 170.
Kosztolányi, D. 387—8.
Kotul 158.
Kovaszó 89.
Kozierowski, S. 132, 155, 159—60.
Krahe, H. 395.
Kräuter, F. 171.
Kretschmayer 31.
Kretschmer 283.
Krez, *Kres* 168, 170, 319.
Kring, M. 24.
Križko, P. 159.
Krofta, K. 194—6.
Krucsó 170.
Krysan 170.
Kuba, L. 228.
Kuhač, F. S. 209—10, 228.
Kuine 168.
Kukuljević 7.
Kuntze, E. 180.
Kupa (nom de lieu hongr.) 331.
Kupa (nom de fleuve) 394.
Kupamaria 112.
Kupissa 170.
Kurta 344.
kusztora (mot hongr.) 171.
Kuth 114.
Kutrzeba, S. 181—2, 391.
kuvënd (mot albanais) 272.
l mouillé en roum. 316.
-l (suff. hongr.) 160.

- l* > hongr. -ul > -ol
Ľac 112—3, 167, 170.
lăcui (mot roum.) 342.
 Ladislas, Saint (roi de Hongrie) 17.
 langue officielle des voïvodats roum. 299.
Lascaris, M. 384.
Laskowski, O. 181.
Lăsun 248, 260.
Lat 170.
Latc, *Late* 113, 168—9.
Lathó, E. 194—6, 383—6.
Lehota 308.
Lepszy, C. 181, 183.
Leskien, G. 155.
Lessiak, P. 100, 108, 123.
Leto, G. P. 61.
Liebhardt, O. 328.
Liewehr, F. 283.
Ligeti, L. 347.
 ligne Jireček-Skok 259.
 linguistique balkanique 264.
 Litovoï (voïvode roum.) 256.
 littérature roum. en Transylvanie 300.
liturgie (mot roum.) 299.
 liturgie slave chez les Roum. 298.
Livina 113, 172.
Ljudkević, S. 214.
Lom 248.
Loš, J. 155.
Losonczy, Z. 153.
Lúc, *Lunch* 114. 169.
Lucesko (= *Lăcko*) 164.
Lucius, J. 7, 51, 59.
Lukinich, I. 180. 183.
Lükő, G. 294, 389—90.
Lupaș, I. 298.
Lupșa 328.
Luth 114, 168, 170.
Lux, J. 162.
Luzsénszky, V. 175.
Lyuna 113, 168.

 -*ma* (suff. turc) 103.
Madách, E. 183—8.
Magura, *Mahura* 114—9, 170, 317—8.
Maior, P. 9, 65.
majă (mot roum.) 342.
Majkásza 163.

Major, E. 207.
Makkai, L. 371.
Makra, *Mocrea* 330.
Mál 119, 170—1, 329, 345—9.
Malachycha 135.
Malinowski, L. 118.
Mályusz, E. 39, 195.
Máma 170.
Manciulea, S. 322.
Mândrescou 293.
mândru (mot roum.) 290.
Manzaszállás (= *Marczaszállás*) 168.
Marcál 121—3, 168.
Marcu, A. 50, 60—1.
Marczali, H. 14, 353.
Maretič, T. 155, 157.
Marguliès 256.
Marignolli 57.
Marisz 170.
Marko kraljević 375—83.
Maros 306.
Más, *Mása* 170.
mása (mot hongr.) 171.
Matura 170.
 -*maz* (suff. turc) 103.
Mécsásza 79, 163.
Medveščak 394.
Μεγάλη Βλαχία 255.
Méglénites 51, 257—8, 261, 285—6, 291; origine des — 51.
Meggyaszó 163.
Mehadia 247.
Mehedinți 294.
Melich, J. 72, 83, 104, 106, 108, 121—124, 130, 139, 151—2, 158, 161—165, 171, 268, 308—10, 320, 322—323, 328, 342, 344, 352—3, 356, 361, 368—70, 396.
 mélodies: — hongr. en Galicie 205; — néo-hongroises chez les Slovaques et les Ruthènes 216.
 mélodies populaires: — allemandes 202; — hongr. 197—244; — moraves 205, 209; — roum. 217—28; — ruthènes 205, 213—17; — serbo-croates 228—30; — sicules 219, 223; — slovaques 202—13; — tchèremisses 219—20.
Memoriale (croate) 41.
Menschely 118.

- Menumorout* 358.
Menyeke 170.
merge (mot roum.) 272.
Meršich, M. 133.
Meruŝiu, V. 64.
Mészöly, G. 345.
Meyer, G. 267.
Meyer-Lübke 269, 273—4, 278.
Michov, D. 276.
Micus, Mikus 320.
Mihnea 169—70.
Mik, Mikháza 170, 328.
Miklósfalva (village hongrois en Moldavie) 390.
Mikul 159.
Miklosich, F. 68, 118, 155, 161, 164, 172, 272, 275, 293, 316, 393.
milióra (mot hongr.) 344.
Minčol 115.
Miragiul 307.
Miskolczy, Gy. 6, 9—10.
mistui (mot roum.) 293.
moare (mot roum.) 273.
Mohácsi, J. 183.
Moldován, G. 275.
Mommsen 386.
Moninchel (= Móríchely) 168—9.
 mongoloïdes: éléments — du hongrois 347.
 Mongols 335.
 Montaigne 386.
Moór, E. 109—110, 168, 355—6.
Morand, P. 384.
Moravcsik, Gy. 32.
morlak (mot serbo-croate) 256.
Moson 168.
Mosóc 168.
Mossutza (= Mossouza) 161, 163, 168.
Moŝi 275.
 mots: — albanais en roum. 266—84; — hongr. en roum. 293—6, 313; — roum. en hongr. 341—9; — ruthènes en roum. 296; — slaves en roum. 283.
Μογνα 169.
μπαβιος 268.
Muka, E. 156.
Müller, G. 333, 340.
Mura 123, 168, 172.
Mureş 306.
Murga 125, 170.
Murnu 55.
Murul (= Burull) 124, 158, 168.
Muşat 250.
 musique populaire hongroise 197—244.
 musique tzigane 200.
Muszt 125—6, 169, 172.
Muth, Mut 170, 344.
muta, mutuj (mots hongr.) 344.
Mutafčiev, 52, 178, 250, 289, 350.
Myelesko 165.
Nagy, J. 49.
Nánás 170.
Nandriş, G. 77, 114.
Naska 170.
Nastase, Gh. I. 389—90.
Náta 170.
Natanson-Leski, J. 181.
 nationalité des Valaques 177.
neam (mot roum.) 275.
Németh, Gy. 77, 97, 103, 358, 373.
Nestor (Volochove dans la chronique de —) 174, 357.
Nicéas Choniatès 255, 350.
Niederle, L. 123, 175, 251, 285.
Nieszczo 165.
Nitsch, K. 156.
 nomade: vie pastorale — 253—63, 288—89.
nótin (provincialisme hongr.) 344.
Nuqucz 320.
Nuuzou 168.
-ó ∞ -a (alternance de — en hongr.) 164.
Óbér 168.
Oberpfalzer, F. 155—6.
öbür (mot mongole) 347.
Ohaba 309—9.
Ola 134.
 olachales: villae — 340.
oláh (mot hongr.) 126—35, 361.
Oláh-Ciklin 98, 133.
Oláhfenés 328.
Oláhtelek 326.

- Olaska* (= *Oleška* = *Holeška*) 169.
olasz (mot hongr.) 126—7.
Olaszi 128.
Olaszka 130—1.
Olaypatak 134, 168.
Olgya 153.
Olt 304, 306.
Ompoly 303.
Onciul, D. 48—52.
Onogošt 396.
Ontelke 328.
Onuz 330.
Opour 85.
Opreanu, S. 258.
-or (suff. roum.) 165.
oraş (mot roum.) 294, 342.
Orda 170.
Ordód 87.
 organisation „militaire” des Roum.
 88, 91.
 origine asiatique des Roumains 53—
 57.
Ormánság 91.
Oroszkő 141.
 orthodoxisme 297—303.
Osjek 122.
Oštir, K. 394.
Osztási hegy 135.
Osztopán 168.

Pachimérés 256.
 pacte hongrois-croate 30—42.
pădure (mot roum.) 273.
Pais, D. 57, 89, 104, 120, 129, 163, 165,
 174, 176, 327, 352—3, 355—6, 358.
Pajewski, I. 179—183.
Panaitescou, 298, 300.
pândar (mot roum.) 290.
Pánzsa 135—7, 168—9, 172.
Papahagi, T. 260, 275.
pârâu (mot. roum.) 266.
Paris, G. 68—9, 372.
Pârvan, V. 52, 60, 71, 281.
Pasarel 250.
Paşca 293.
Pascou, G. 159, 161, 163—4.
 pascua Romanorum 173, 363—5.
 pastorale: vie — 253—63, 288—9.
Patsch, K. 73, 252, 254.

Paul 170.
Pauler, Gy. 13, 23, 41, 367—70.
Pável, Á. 124.
Peisker, J. 57, 267, 289.
Pekár, J. 190.
Peleske 151.
përrúe (mot albanais) 266.
Petchénègues 331—4, 337.
Péterffy, K. 189.
Petra 141, 169.
Petranu, C. 233—44.
Petrovici 283.
Philippide, A. 48, 51, 56, 59, 64, 66—
 67, 73—6, 254, 266—7, 269—73,
 275, 280—1, 285, 293, 314, 316,
 334; théorie de — 73—6.
Pič 52, 55, 68, 292.
Picior 250.
Picsord 137, 165.
Pieradzka, K. 390—1.
Pierre (roi de Croatie) 30.
Pirchegger, S. 100, 123.
Piskanis 139, 167, 169.
Piskáros 137—9, 168—9.
Pityermajor 137.
Pleidell, A. 130, 174, 247, 253, 359—60.
Pop, S. 275.
Popa-Lisseanu, G. 352—3.
Popovici 320.
Poprád 139—40, 169, 172.
porój (mot albanais) 266.
poronty (mot hongr.) 341.
Praga, G. 384.
Pray, G. 7.
Prokeš, J. 194—6.
Procopovici, A. 51, 274.
Prozek (= *Prosěk*) 147.
Pucafalva 169.
Pula 79, 169.
Puliska (= *Peleske*) 150, 167, 169.
püll (mot albanais) 273.
Puşcariu, S. 48, 51, 60, 65, 71—2, 78,
 159, 161, 257, 264—5, 271—4, 278,
 290, 293—5, 305—6, 313—5, 363,
 366.

Qrud 320.
Qucus 320—1.
Questest 328.

- Raab* 247.
Rábca 161.
 Rački, F. 12, 22.
 Rácz, K. 330.
Radikalni 171.
 Radó, A. 387.
 Ramovš, F. 123.
 rapports: — albano-roum. 266; — hongrois-roum. 319—34, 341—9; — slavo-roum. 285, 315—19.
 Rásonyi, L. 91, 336, 340, 368.
 Rebreanu, L. 183.
 *Ρηχιος 251.
 réduction de *a* atone 273.
remër (mot albanais) 256.
 Renaissance: la — et le problème des Roumains 57—64.
rendes (mot albanais) 270.
Répaľalva 328.
 Réthy, L. 47—8, 56.
Revuca 161—2.
 rhotacisme en roum. et en albanais 274.
rîmnic (mot roum.) 326.
rinzã (mot roum.) 268, 270.
rob (mot roum.) 286.
 Roger I. (roi de Sicilie) 30.
 Roessler 48, 68—9, 75—6, 256, 315.
 Rohlfis, G. 266.
roib (mot roum.) 273.
Roman, Románd 79, 168.
 Romani 361; — en Pannonie 173—6, 359.
 Româniï apuseni 271.
 romanisme oriental 248.
 Romansky 250.
Romhány 168.
Ronka 140—1, 172.
Roosk 328.
 Roques, M. 312.
 Rosetti, A. 51, 273—4, 293, 316, 371.
Roskľalva 168.
Roskovány 170.
 Rospond, S. 164.
rotunda piscina 93, 143, 169, 323—7.
Rou 167.
 Roumains dans le Registre de Várad 322.
 Roumains: — dans les diplômes du XIII^e siècle 332—39; — en Bi-har 339; — au pays de Fogaras 335; — dans le district de Hunyad 337; — dans les régions de Kerc 333, 336; — à Székes 82, 339.
 roumains: mots — en albanais 284; mots — en hongr. 341—9.
Rov 141—2.
rovinã (mot roum.) 286.
 Rubruquis 46, 53, 56.
rudã (mot roum.) 313.
Ruppa 142, 170.
 Russu-Sirianu 322.
Rusznýasza 163.
 ruthènes: éléments — dans la Haute-Hongrie 318; influences — en roum. 296.
 Ruthènes et Roumains 315—19.
 Rutkowski, J. 181—2.
Ruzsbach 142—3.
ryndza (mot ruthène) 270.
 rythme dit „bulgare“ (chez les Roumains) 225.
 -*şa* (suff. roum.) 165.
 Sabbadini, R. 60.
 Sacerdoțeanu, A. 52, 251.
 Šachmatov 175.
Sad 310.
Salch 142, 167, 170.
Samarja 143—4, 168.
Samotul (= *Szamotuľy*) 158.
 Sandfeld 264—6, 273—4, 276, 278—9, 281, 286, 301, 305, 312.
 Sarakačan (tribu nomade en Grèce) 257.
Sãrunã 248, 260.
sármány (mot hongr.) 120.
Sawch 147—8.
 Saxons de Transylvanie 332, 336—7.
Scequ (= *Szék*) 78.
Sceraka 170.
 Scheludko 250, 316—7.
 Schlözer 56, 63.
 Schubert, H. 191.
 Schuchardt, H. 272, 275.
 Schünemann, K. 129, 174, 176, 247.
 Schwartz, Elemér 97, 100, 110, 133.

- Schwarz, Ernst 100, 123, 134, 162, 175, 283.
- Schwicker, J. H. 47.
- scump* (mot roum.) 290.
- Scupis* (= *Skoplje*) 282.
- Sebes* 336.
- Sebestyén, Gy. 352.
- Sénéslave (knèze roum.) 235, 256.
- serbe: influence — sur le roum. 290, 296.
- Seton-Watson 83.
- Sibiiu* (= *Nagy-Szeben*) 310.
- Sicules (tribu hongr.) 332—3, 337—8, 341, 389.
- Siemiński, J. 181.
- Simonffy, K. 209.
- Simovyč, V. 132.
- Sinkai, G. 8—9, 65—7.
- Sirbi* 310.
- Šišić, F. 8, 12—3, 15, 23, 27, 32, 36.
- Skerletz, N. 8—10, 12.
- Skok, P. 73, 142, 249—50, 252, 254, 257, 264, 266—7, 271, 274, 282, 286, 290, 293, 300, 312—4, 372, 391—6.
- Skup* (= *Skoplje*) 282.
- Slavač 36.
- slave: influence — sur le roum. 289—293.
- Slaves: — et Roumains 284—93; — du nord et Roumains 315—19; — en Transylvanie 292, 296.
- Slavík, F. A. 132.
- slavisation des Romains orientaux 249.
- Smal-Stockyj, R. 155—6.
- Šmilauer, V. 103, 106, 113—4, 134, 140, 142, 147, 159, 162—3, 271, 396.
- Sobolevskij 317.
- Someș* (= *Szamos*) 306.
- Somorja* 143.
- Sorou* 331.
- Sövénye* (= *Zsemenye*) 152—3.
- Spitzer, L. 281.
- Squipetar* 282.
- st* slave > *szt* hongr. 105.
- stan* (mot bulgare, serbe, albanais) 267.
- stână* (mot roum.) 267.
- Stanczul* 158.
- stávra* 267.
- Stănescou, C. N. 388.
- Stanislav, J. 140, 156.
- stăpân* (mot roum.) 266.
- stareț* (mot roum.) 299.
- Ștefănescou 319.
- Steinhauser, M. 97, 108.
- Stieber, Z. 118.
- știră* (mot roum.) 269.
- stopanin (mot bulgare, serbo-croate) 266.
- Strabon 306.
- striga* (mot slave) 144—5.
- Striga* (= *Esztergető*) 169.
- Struga* 144, 269.
- strungă* (mot roum.) 268—9.
- ștrungë* (mot albanais) 269.
- Šufflay, M. 12, 16, 27, 32, 35, 41, 250.
- Sulzer 67.
- Sunata* 150.
- sundoj* (mot albanais) 290.
- Supplex Libellus Valachorum 351.
- Sušil, F. 210.
- Suta* 170—1.
- Svinimir (roi de Croatie) 20, 36.
- Syhla* 115.
- symbiose: — albano-roum. 280; — albano-slave 287; — albano-slavo-roum. 287; — germano-roum. 312; — slavo-roum. 285, 287; — slavo-roum. en Transylvanie 307.
- Szabadfalu* 308.
- Szabó, A. T. 328.
- Szabolcsi, B. 226.
- Szád* 338.
- Szádeczky, L. 180, 337—8.
- Szák, Száka* 78, 170.
- Szallopek 10.
- szamár* (mot hongr.) 171.
- Szamos* 306.
- Szamota, I. 348, 396.
- Szátok* 145—6, 170.
- Szék* 78, 146—7, 170, 328.
- Székely, J. 82, 322, 337.
- Székes: Roumains de — 82, 339.
- Szekfű, Gy. 83, 133, 340.
- Szénaszó* 164.
- Szentirmay 209.
- Szentpétery, I. 84, 320.

- Szihelne* 171.
Szilágyi, L. 39, 150.
Szilágyi, S. 14.
Szirák 170.
Szirma 147, 169, 172.
Szócs 147—8, 168, 170.
Szompács 148—9, 170.
Szór 148, 168, 171, 331.
sztronga (mot hongr.) 343.
Szula 170.
- Tác* 170.
Tagányi, K. 158, 329, 334.
Tagliavini, C. 83, 276, 293.
Tamás, L. 46—83, 88, 98, 108, 119, 141, 174—5, 178, 245—374, 323, 345, 384.
Tamm, T. 52, 60, 68, 262.
Tapolca 122.
țarc (mot roum.) 269.
Tárnava (= Küküllő) 309—10.
Taszycki, W. 132, 155, 159—60.
Tát 170.
Tata 320.
Tátra 149, 169, 172.
Tchango (tribu hongr. de Moldavie) 390.
Temes, Timiș 306.
Tempnekul (= Tempnekut) 158.
Térence Varron 254.
Teresco 165.
terh (mot roum.) 342.
 terminologie: — agraire en roum. 259;
 — pastorale 344—5.
 texte rotacizante 274.
Thallóczy, L. 73, 254, 281.
Thatul 158.
Theodorescou, G. D. 48.
Thomas archidiaconus 7, 41.
Timon, Á. 189.
T[i]rpimirides (rois de Croatie) 36.
Tisza 304.
toamnă 273.
Tomaschek, W. 50, 68, 256.
Toppeltinus 64.
 toponymes: — slavo-roum. en Transylvanie 307; — roum. en Transylvanie avant le XIII^e siècle 323, 340—1: — yougoslaves 391.
- toponymique: argument — 303—11.
Torna 122.
Tóth, A. 226.
Tóth, L. 47.
Trautmann, R. 174.
Treimer 270.
Treml, L. 72, 119, 293—4, 296, 300, 309, 312, 315, 335, 345 (v. aussi Tamás).
Tunata (= Sunata) 149—50, 167.
Turba 170.
Turkul 158.
Turze 168.
Turzó 172.
Tzonev, B. (v. Conev) 293.
- u bref latin > u roum. 273.
 -ui (suff. verbal en roum.) 296.
Ujević, M. 133.
 -ul, -ula (suff. bulgare, serbo-croate) 157.
 -ul, -ula (suff. slave) 156.
 -ul', ul'a (suff. slave) 155—6.
 -ul (article et suff. roum.) 154, 157.
- Ulma* 331.
urda (mot roum.) 269.
Ureche, G. 65.
uric (mot roum.) 342.
Uricani 309.
Ursul 158.
 -uța (suff. roum.) 161.
- v-: développement de — latin en roum. 313.
Váczy, P. 38, 42, 190—1.
Vaja 168.
Vakarel 250.
valach (significations diverses) 135.
Valachycza (= Malachycha) 135, 168—169.
Válicka 150—1, 168, 172.
Valkhoff, M. 83, 279.
vamă, vameș (mots roum.) 342.
Van Wijk, N. 83.
Várasszó 163.
Varga, K. 320, 328.
Vasilev, V. M. 220.
Vasmer, M. 122, 267.

- Vatatzes Léon 51.
vatră (mot roum.) 271.
vátra (provincialisme hongr.) 344.
Veneir (= *Vencir*) 168.
verbunkos (danse hongr.) 214, 226.
 Veress, A. 64, 322.
Vérgyalom 104.
Vica 151—2, 169—70.
Vidin 248.
Villa Franca (en Hongrie) 128.
 villages hongrois en Moldavie 389.
Villefranche (en France) 308.
 Villehardouin 55.
 Vitalis Faledro 31.
vlach (mot slave) 61, 126—7, 251, 256,
 360—1, 364—5.
Vlachovice 130—1.
vlādicā (mot roum.) 299.
Vlaha (= *Oláhfenes*) 310, 328.
 voïvodats roum. 300.
Vola, Volya 308.
 Volterrano, R. 62.
voloch 357.
 Vondrák, V. 155, 317.
 Voukan (despote serbe) 52.
votulya (provincialisme hongr.) 344.
 Vuia, R. 308.
 Vulpe 122.
Vydol 160.
- Wagner, F. 189—94.
 Wagner, L. 266.
Wakul 158.
 Wallons en Hongrie 129.
 Wassiliewsky, B. 50.
- Wędkiewicz 270.
 Weigand, G. 70, 72, 79, 157, 250—1,
 258, 265—6, 273—4, 290, 294—5,
 319, 323, 348.
 Wertner, M. 180.
 Willamowitz-Moellendorf 386.
Wlachun 135, 169.
Wonuz 330.
- Xenopol 250.
Ymitza 163.
 Yougoslavie 383—6.
- Zachorowski, S. 178.
Zagreb 396.
 Zajączkowski, A. 158.
Zala 152, 172.
Zalch (= *Szalk*) 143, 169.
 Zamfirescou, D. 388.
Zeku (= *Szék*) 328.
Zelice 152.
Zembeta 167.
Zentzath 144.
Žganec, V. 206, 208, 228.
Zima 170.
 Zlatarsky 55, 251.
 Zolnai, Gy. 396.
 Zoltán, Vilmos 387.
Zor 331.
Zovány 170.
Zsemenye 152—3.
Zsuny 172.
 Zvonimir (v. Svinimir, roi de Croatie)
 20, 36.

SOMMAIRE DU TOME I^{ER} :

Lajos Tamás. Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane I.	1—96
István Knieszsa. Pseudorumänen in Pannonien und in den Nordkarpathen I.	97—220
László Rásonyi. Contributions à l'histoire des premières cristallisations d'Etat des Roumains. L'origine des Basaraba	221—253
Elemér Jónás. Die sarmatisch-jazygischen Münzen der ungarischen Tiefebene und ihre Beziehungen zu Südrussland	254—262
Comptes rendus critiques sur les ouvrages suivants: Mélanges offerts à M. A. de Berzeviczy; Buday-Ortutay , Ballades populaires sicules; C. C. Giurescou , Histoire des Roumains I.; Gy. Kristóf , Histoire de la langue et de la littérature hongroise; I. Lupas , Chroniqueurs et historiens roumains de Transylvanie; J. Melich , Sur le mot <i>tábor</i> ; J. Németh , L'origine du mot turc <i>tabur</i> ; J. Moravcsik , Les sources byzantines de l'histoire hongroise; M. Savkovitch , L'influence du réalisme français dans le roman serbo-croate; Mélanges offerts à M. Joseph Skultéty	263—291
Index	292—305

INTERNATIONAL BIBLIOGRAPHY OF HISTORICAL SCIENCES

INTERNATIONALE BIBLIOGRAPHIE
DER GESCHICHTSWISSENSCHAFTEN —
BIBLIOGRAFIA INTERNACIONAL DE CIENCIAS
HISTORICAS — BIBLIOGRAPHIE INTERNATIO-
NALE DES SCIENCES HISTORIQUES —
BIBLIOGRAFIA INTERNAZIONALE DELLE
SCIENZE STORICHE

EDITED FOR THE
INTERNATIONAL COMMITTEE OF HISTORICAL SCIENCES
VOLS. I.-IX. 1926-1934.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN PARIS
OXFORD UNIVERSITY PRESS LONDON

E. LUKINICH.

Ont paru jusqu'ici: — Bisher erschienen:

1. **Lajos Tamás:** Romains, Romans et Roumains dans l'histoire de la Dacie Trajane. 1936. 20 Frs.
2. **István Knieszsa:** Pseudorumänen in Pannonien und in den Nordkarpathen. 1936. 15 Frs.
3. **László Rásonyi:** Contributions à l'histoire des premières cristallisations d'État des Roumains. L'origine des Basaraba. 1936. 3 Frs.
4. **József Deér:** Die Anfänge der ungarisch-kroatischen Staatsgemeinschaft. 1936. 3.50 Frs.
5. **Béla Bartók:** La musique populaire des Hongrois et des peuples voisins. 1937. 4 Frs.

Etienne Báthory

roi de Pologne et prince de Transylvanie.

in-8, IV, 591 p. enrichi de nombreuses gravures

Prix 24 Frs.

On y trouve également la bibliographie polono-hongroise complète de l'époque et l'iconographie illustrée de tous les portraits connus de Báthory.

BIBLIOTHECA HUMANITATIS HISTORICA

a Museo Nationali Hungarico digesta.

Vol. I. P. Stephan Kozáky: Geschichte der Totentänze.

Lief. I.: Anfänge der Darstellungen des Vergänglichkeitsproblems. Quartformat, 343 S. deutscher Text, 8 Bildertafeln u. 2 Beilagen.

Preis Frs. 54.—

EDMUND STEMMER

Éditeur et

librairie ancienne

BUDAPEST (HONGRIE), V.,

Verlagsbuchhandlung und

wissenschaftliches Antiquariat

Gróf Tisza István-utca 14.

Vient de paraître — Soeben erschienen:

CATALOGUS 10.

HISTORICA HUNGARICA. I.

a) Monumenta antiqua Hungariae.

Opera generalia. — Praehistoria. — Imperium Romanorum. —
Migratio populorum.

b) Primordia historiae Hungarorum.

c) Historia Hungariae ab a. 1000 usque ad a. 1711.

Periodus Arpadiana. — Periodus mixta. — Hungaria sec.
XVI—XVII.